This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 08248740 0

FÊTES
ET
COURTISANES
DE LA GRÈCE.
T. II.

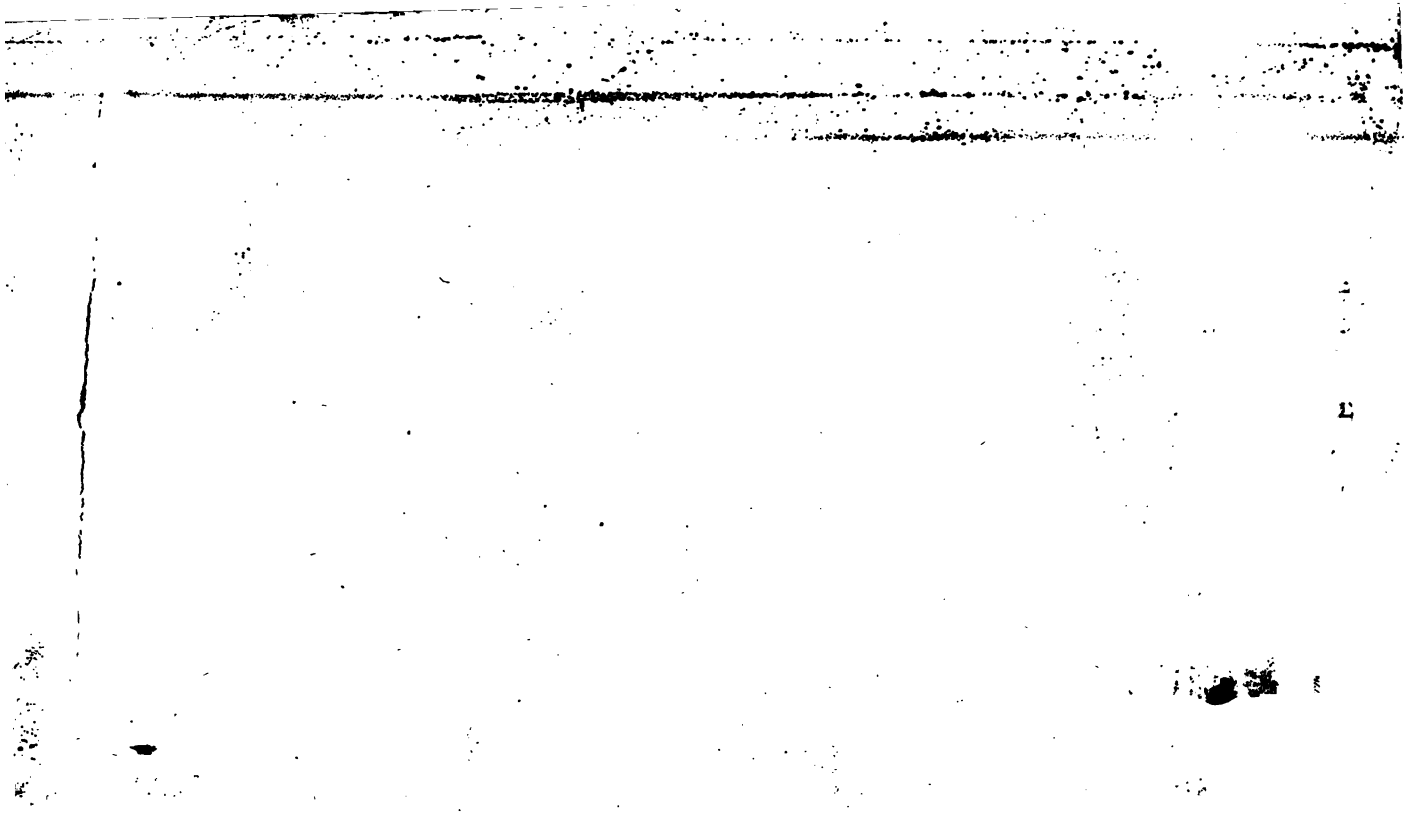
(Chaussard)
BVE
1149 H

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Garneray del. Michel

Initiation. p. 301.



FÊTES

ET

COURTISANES

DE LA GRÈCE;

SUPPLÉMENT AUX VOYAGES

D'ANACHARSIS ET D'ANTENOR;

COMPRENANT

1°. La Chronique Religieuse des anciens Grecs, Tableau de leurs Mœurs publiques; 2°. La Chronique qu'aucuns nommeront scandaleuse, Tableau de leurs Mœurs privées:

Enrichi d'un Almanach athénien; de la Description des Danses grecques; de Chants anacréontiques, musique de MÉHUL; et de Gravures d'après l'autorité antique, sur les Dessins de GARNERAY, Elève de DAVID.

« On trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de » sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages ».

VOLT. Mœurs des Nations, Disc. prélimin.

TOME SECOND.

LIBRARY

A PARIS,

Chez F. RUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n° 20.
MONGIE l'aîné, Lib., Galerie de bois, n° 224; } Palais du Tribunat.
DESENNE, Libraire, Galerie de pierres; }

AN IX. — 1801.

FÊTES

ET

COURTISANES

DE LA GRÈCE.

CHAPITRE XI.

AMOURS DE CHARILLUS ET DE MYRTHO,

HISTOIRE GRECQUE.

Culte et Fêtes de Délos.

CHARILLUS était sculpteur à Athènes. Paré de toutes les grâces de la jeunesse et du charme des talens, il attirait sur lui seul, dans toutes les fêtes, les regards des jeunes canéphores, qui oubliaient, en le contemplant, les dieux mêmes, l'ouvrage de son ciseau. Charillus n'était ni ému, ni flatté. Ces regards chargés de

[1] Grammat. Aristot. Sosibius.

langueur ou de désir, ce sourire malin ou tendre, les agaceries piquantes, ou la volupté plus touchante encore de la pudeur qui soupire et rougit, la douce palpitation d'un sein demi-nu, ces bras charmans, chaînes des voluptés, sa propre jeunesse, et le souffle amoureux du printemps, rien ne put rendre Charillus infidèle.

Il adorait Myrtho, fille de Polymnestor, grand-prêtre du temple d'Apollon à Délos.

Polymnestor se plaisait à parer sa fille des attributs de Diane; on l'eût prise alors pour la déesse elle-même. Un vêtement léger accusait sa taille plus légère encore, et dont l'élégance formait sa plus riche parure. Ce vêtement était retenu autour de ses reins qu'il caressait, comme l'onde qui baise en serpentant les contours d'un beau rivage. Il s'arrêtait à ses genoux, dont la forme parfaite commandait d'y tomber. Sa jambe fine, son pied délicat, l'auraient fait distinguer au milieu du chœur des plus belles oréades. Sa blonde chevelure était relevée sur sa tête, et rassemblée en nœud à la manière des vierges. La moitié de son sein est voilée, l'autre est nue, trésor pur et virginal; c'est ce bouton de rose que la perle du matin et le baiser du zéphyr n'ont point encore effleuré.

Un carquois d'or est sa seule richesse. Il brille sur des épaules dont la blancheur efface son éclat. Un trait est dans sa main; celui de l'Amour n'est pas plus perçant.

Ce fut dans cet appareil qu'elle s'offrit, pour la première fois, aux regards de Charillus. Depuis ce temps il brûle; une fièvre dévorante l'agite; c'est en vain qu'il cherche à rappeler son génie : la gloire même n'est plus rien à ses yeux. Ses travaux les plus chers, ceux qui lui promettaient la palme du concours, languissent, demeurent imparfaits; son ciseau tombe à ses pieds. Tantôt il demeure pensif, plongé dans une longue rêverie; il ressemble alors à ces statues inanimées, aussi froides que les tombeaux qu'elles entourent : et tantôt égaré, il se lève agité, tel que la bacchante, et remplit de soupirs embrasés, ou d'une plainte délirante, son atelier désert.

Les fêtes de Délos approchaient. Polymnestor voulut en relever la pompe par de nouveaux prodiges de l'art. Il écrivit de tous côtés aux artistes les plus célèbres. Charillus fut du nombre. Un esclave entre dans son atelier, et ne lui dit que ces mots, en déposant entre ses mains des présens et une lettre : *Polymnestor et Myrtho vous attendent.*

Soyons aussi rapides dans notre récit, que Charillus dans son voyage. Emporté comme la passion, et prompt comme le désir, il touche déjà aux rivages de Délos ; il vole chez Polymnestor.

Le prêtre l'attendait dans le temple. Il faut s'y rendre sans voir Myrtho, qui n'a point paru à ses regards. Charillus arrive, l'air morne et préoccupé. Le prêtre descend les degrés du temple, et vient à sa rencontre. Il le félicite sur sa piété.

Ils se prosternèrent devant un autel formé de cornes d'animaux [1], qui se soutiennent par leur seul entrelacement. Les poètes prétendent que ces cornes sont les trophées de la chasse divine [2].

L'homme crédule ou superstitieux adore ces reliques, et croit au prodige : l'observateur n'y trouve que l'emblème des signes qui président au printemps [3], de la coiffure d'Apollon, ou du croissant de Diane [4].

[1] Plutarch. de solert. anim. in Thes. Callim. hymn. in Apoll. v. 58. Ovid. epist.

Miror et innumeris structam de cornibus aram.

MARTIAL.

[2] Callim. in Delos. Homer.

[3] Le taureau céleste. Le belier.

[4] De-là les cornes d'Apis et de Jupiter Ammon.

Le prêtre fit remarquer à Charillus que deux philosophes s'étaient prosternés devant cet autel : Platon, qui le rendit une fois plus grand, en appliquant à sa construction les conséquences de la découverte du carré de l'hypothénuse ; et Pythagore, que l'on vit souvent déposer près de là, sur une simple pierre, les prémices des fleurs et des fruits.

Ils se levèrent ensuite, et passèrent dans l'intérieur du temple.

Les yeux de Charillus étaient distraits, et cherchaient Myrtho.

Polymnestor continua :

« Je m'aperçois que vous êtes surpris de voir ici un Apollon à quatre oreilles, et plus loin sa triple statue environnée de trois attributs différens, la lyre, le griffon, et des flèches [1]. Le premier est le soleil des quatre saisons grecques ; l'autre, celui des trois saisons orientales : c'est à celui-ci que le trépied fut consacré ; c'est lui que suivent les neuf muses, ou plutôt les neuf génies, les lunes de chaque mois. Cette lyre est le symbole de l'harmonie des sphères, etc [2]. Là, cette image du dieu est

[1] Homère. Orph. hymn. Cicer. de nat. deor. l. III. Porph. Buccatius. Grég. Gyrald. Winkelm. Dup.

[2] Phurnutus.

placée entre un cygne et un corbeau [1], dont l'un, par sa blancheur éclatante, est l'emblème de la lumière, comme l'autre devient celui des ténèbres par la noirceur de son plumage.

» Vous ne m'écoutez pas, et je vous le pardonne. — Charillus sourit. — Le goût d'un Athénien doit s'offenser de ces allégories égyptiennes, qui négligent de plaire aux sens, en cherchant à captiver l'esprit. Vous préférez, sans doute, cette autre image du dieu. Il est debout, et brillant de la fleur de la première jeunesse. Il tient de sa main droite élevée un fouet, semblable à celui des conducteurs de char, et de l'autre il rapproche un foudre et des épis [2]. Vous préférez encore ce monument colossal ; la chevelure d'Apollon est longue, flottante, et descend en ondes sur ses belles épaules. Un souffle impétueux enfle les plis de son manteau, qui retombe sur son bras gauche [3]. Plus loin, il tient les Grâces de la main droite, et de la gauche un arc et des flèches. On a indiqué ainsi, qu'il était plus lent dans sa vengeance, et plus prompt dans ses bienfaits ; ou bien, que tour-à-tour ses rayons dévelop-

[1] Élien, hist. des anim. Ovid. Hygin.

[2] Macrob.

[3] Spon. Barthel.

paient une chaleur vivifiante, ou une fermentation pestilentielle [1]. Du moins, ces statues annoncent un choix de formes plus épurées, et semblent rendre à la fois la divinité et l'art plus respectables.

» Mais ce n'est pas assez. Je me forme une idée plus haute, et, pour ainsi dire, plus céleste d'Apollon (*a*). Pour la rendre, j'ai invoqué le dieu et votre ciseau : vous êtes déjà plein de sa divinité, vous le serez bientôt de son génie.

» Il ne suffit pas de considérer la puissance du dieu : ce n'est pas seulement le père de la nature et le génie de la fécondité; sous cet aspect, il prend le nom d'*Osiris* ou de *Bacchus*. Apollon est, pour ainsi dire, un astre vierge [2] : c'est ce premier rayon qui réjouit et caresse la nature sans l'échauffer encore ; c'est le premier des beaux jours, ou plutôt c'est le jour lui-même, mais séparé de sa chaleur, mais illuminant l'espace des sphères supérieures, mais présidant à leur éternelle harmonie, sans participer encore, dans un globe inférieur, à l'agitation de la matière, à laquelle le soleil suivant,

[1] Pansan. Attic. Festus. Euripid. Archiloc. apud Macrob. Arian. l. VIII.

[2] Macrob. saturn. l. I. Jul. orat. IV.

plus fort, sans doute, mais moins pur, marie ses rayons créateurs.

» Le dieu doit être alors représenté comme un bel et chaste adolescent, idéal et pur comme la pensée. La paix de ses désirs, le calme de son cœur, s'exprimeront par la majesté de son front tempéré de grâces, par la sérénité de son regard, et par la naïveté de son sourire. Nul choc, nul besoin, nulle impression n'aura laissé de traces sur ce beau corps, dont les contours sont ondoyans comme la flamme. Cette statue sort du bloc, comme une fleur qui entr'ouvre son enveloppe; sa grâce ressemble au premier sourire d'une jeune vierge; sa force ou sa noblesse seront tirées de sa nature: c'est un dieu, c'est un triomphateur. Python expire sous ses flèches [1] ».

A mesure que Polymnestor parlait, la tête et les yeux de Charillus s'enflammaient. — Un seul de ses regards, et j'enfante un chef-d'œuvre. — Le dieu se manifestera à vous. Je vous laisse dans son sanctuaire. Nul profane n'y troublera votre génie. Cette porte conduit dans une partie du bois sacré qui entoure le temple, et

[1] Ovid. métam. Hygin. — Python est le serpent du pôle, constellation d'hiver. Les flèches d'Apollon sont les rayons du soleil printanier.

réservée à moi seul. J'ai fait porter dans cette solitude tous les instrumens et toutes les matières dont vous pouvez avoir besoin : une main invisible vous servira. Récompensé à prix d'or... — Ah! il est un autre prix.... — Je vous entends, la gloire; la gloire seule suffit pour vous enflammer : vous allez vous immortaliser dans la Grèce entière.

Les députés de toutes ses villes, qui vont bientôt arriver à Délos, rediront de tous côtés votre éloge, et s'écrieront, après s'être prosternés devant le dieu : *Cette merveille est l'ouvrage de Charillus.*

A ces mots, le prêtre entraîne l'artiste étonné dans son nouveau séjour, ferme sur lui la porte, et se retire.

Charillus demeure en proie à toutes les passions. L'espoir et le désir de revoir Myrthô; la crainte de la perdre, le dépit de se voir joué dans ses espérances, l'envie secrète de s'immortaliser et de mériter l'amour par la gloire, tout agite et bouleverse son ame. Le flux et le reflux de l'Euripe n'égale pas celui de ses pensées. Plongé dans ses réflexions, il s'avance et s'égare dans le bois sacré. Il erre pendant long-temps : le jour baisse; personne ne paraît; la lune seule éclaire sa marche. Il voit briller, au fond d'un

bosquet, une clarté ; il la suit, reconnaît la demeure qu'il a quittée ; elle a été illuminée pendant son absence par trente flambeaux. Des essences précieuses fument sur quatre trépieds. Un repas délicat est servi sur une table de cèdre. Au fond est disposé un lit avec un tapis de pourpre. Plus loin, est un atelier, ou plutôt une galerie, avec cette inscription : *Le génie est fils de la solitude.* Vous vous trompez, dit Charillus ; il est né d'un regard de la beauté. C'est l'amour, ou le désir de plaire, qui créa les grands poètes et les grands artistes.

Après avoir pris quelques alimens, il saisit un des flambeaux et rentra dans le temple. Toutes les issues étaient exactement fermées. Cette torche, en projetant une lumière lugubre sur tous les objets, semblait ajouter à leur teinte mystérieuse. Il considéra à cette lueur quelques-unes des inscriptions ; il lut : « Ici, le temple de Delphes a été bâti sur le tombeau d'Apollon [1], trois femmes ont pleuré sur sa mort [2]. Et là : Apollon est le chef de

[1] Cyrill. contra Julian. — Tombeaux d'Osiris, de Bacchus, d'Adonis, etc. Allusion à la mort du dieu du jour pendant l'hiver.

[2] Porph. vit. Pythag. — Ainsi trois femmes ont pleuré le Christ. Emblème des trois saisons.

l'harmonie céleste, le soleil des signes supérieurs. Plus loin : Apollon le fort est fils du dieu soleil et soleil lui-même [1]. Et là : *De l'usage des sept voyelles consacrées* [2] *aux sept sphères, dont* IES [3] *est le conducteur.* D'un autre côté : *Apollon est un dieu doux et terrible, réparateur et vengeur, sauveur et punisseur* [4]. Et sur un fragment de basalte : *C'est la lumière qui réjouit tout homme qui vient au monde* [5].

Charillus revint sur ses pas, il se jeta sur un tapis de pourpre; mais il ne put goûter le repos.

Il s'éveille avec l'aurore, il retourne sous les ombrages; il mêlait son hymne à celui des oiseaux. Une colombe s'abat à ses pieds, il la caresse. Sous son aîle est un billet qui ne contient que ce mot : *Espérez.*

[1] Inscript. hiérogl. traduite par Hermapion. Ammian.-Marcell. l. XVII.

[2] Plutarq. Delph. Macrob. Epiphan. advers. hæres. Irénée. Porph. Eusèb. préparat. évang.

[3] *Ies* se retrouve sur la croix; autre signe de l'antiquité, et qui exprimait les quatre points cardinaux.

[4] Homer. Orph. hymn. Strab. l. XIV. Pausan. Attic.

Condito mitis, placidusque telo. HORAT.

[5] *Délios*, sic nominatus quòd cuncta *ta délà*, id est clara et manifesta faciat. — Macrob. Greg. Gyrald.

Plein de joie et d'amour, il voit à regret s'échapper le tendre messager ; il entre dans son atelier et se met à l'ouvrage en invoquant Myrtho.

Sa seule image est devant ses yeux, dans son cœur et dans son génie. Dans tous les contours de l'Apollon qu'il ébauche, se retrouve quelque chose de ceux d'une femme. C'est la molle élégance de sa taille; c'est la richesse, mais adoucie, de ses formes arrondies. Leur expression est enveloppée comme le germe dans ses premiers élémens, comme la fleur dans son bouton. Ce caractère est plutôt indécis que prononcé, et semble participer des deux natures. Tel dut être le premier chef-d'œuvre de la création, avant que les dieux, mécontens de leur ouvrage, en eussent brisé le moule et divisé les parties.

L'artiste est prêt d'éprouver le même mécontentement ; cette esquisse ne le satisfait point encore. L'expression ne répond point à sa pensée. Il manque à cette statue de la flamme. Les yeux de Myrtho peuvent seuls la lui verser.

Son père paraît en cet instant. — Courage, jeune homme, n'effacez point ce premier trait, c'est celui de l'inspiration. Le dieu même, le dieu s'y manifeste. Il ne vous reste plus qu'à

vous pénétrer de ses différens caractères, et je vais vous les révéler.

L'univers l'adore sous mille noms divers : Sérapis, sur les bords du Nil ; Osiris, à Memphis ; Mithras, en Perse ; Typhon, dans le Nord ; Atys, en Phrygie ; Ammon ou le dieu belier, en Lybie ; Adonis, à Biblos ; Apollon, en Grèce : il est le dieu de tous les lieux et de tous les temps [1].

Il est le *phanès* ou le premier né [2], le premier rayon de la lumière éternelle, qui pénètre, éclaire, organise et féconde la matière [3].

Il est l'ame, l'intelligence et l'œil de l'univers [4].

Il est le principe du feu qui circule dans les sphères ; c'est de lui qu'il vient, c'est dans lui qu'il retourne [5].

[1] Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Osirim,
Dissona sacra Mithram, ditemque ferumque Typhonem,
Atys pulcher item, curvi et puer almus aratri,
Ammon arentis Lybiæ, ac Biblus Adonis.
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.
MARTIAN.-CAPEL. Hymn.

[2] *Protôgonos*. Théolog. d'Orph.

[3] Macrob.

[4] Mens mundi. Cic. somn. Scip. Macrob. Orph. Mart.-Capel. De-là ce *logos* des chrétiens. *Voyez* Justin.

[5] *Ibid.*

Il se contemple lui-même, il renaît comme un père en son fils, dans le soleil qui lui succède, tandis que son esprit de feu plane sur la nature.

Lien du monde, allumé au milieu de l'espace, placé entre les sphères supérieures et inférieures, il a mérité le nom de *médiateur* [1].

Douze rayons brillent sur sa tête : tantôt il vole sur un char, tantôt il monte sur un vaisseau ; il repose, ou plutôt il semble naître au commencement de l'année sur le sein de la vierge des constellations, dont le pied foule le serpent du pôle ou le mauvais génie qui, dans l'automne, plonge le régénérateur de la nature au tombeau, et ramène le deuil et les frimats [2].

On le nomme encore le *dieu sauveur* [3]; celui qui s'est manifesté aux hommes [4]; le dispensateur de la vie et de la lumière [5]; le créateur qui s'engendre de lui-même [6], qui

[1] *Mesites.* Procl. in Tim. l. I. Joannes, c. XXI. Sallust. philosoph. c. VII.

[2] Dupuis, t. V.

[3] *Alexikakos.* Orph. Hom. Callim. hymn.

[4] *Délios.* Macrob. Tibull. Greg. Gyrald.

[5] *Phoibos.* Radic. *phôs, bios.*

[6] *Archigenêtes, monogenes.* Thucyd. l. VI. Autor. citati super.

renaît de sa cendre [1]; le dieu des mystères [2]; l'homme qui descend pour s'élever, qui monte et quitte tour-à-tour le vaisseau [3]; le dieu triple [4], qui s'égare, ou l'oblique [5]; le bon pasteur [6], qui chasse devant lui les astres comme un troupeau paissant les plaines du ciel; celui dont l'autel est sans tache [7]; le jeune enfant [8], à la belle chevelure [9] blonde [10], à l'épée d'or [11],

[1] *Spodios.* Pausan. Bœot.

[2] *Mystès.* Artemidor. Ephes. l. II. Onirocrit.

[3] *Imbasios, ecbasios.* Apollon.

[4] *Triopius.* Diod. de Sic. Stephan.

[5] *Loxos.* Cleant. Phurnut.

[6] *Nomios. Id.* Macrob. Callim. Virg. Cicer. de nat. deor. l. III.

[7] Cloat. l. II. Censorin. de die natal. Laërt. Cato de liber. educand.

[8] *Horus.* Plut. de Isid. Macrob. Censorin. Diod. de Sic.

[9] *Akeirocomes.* Pollux, l. II de tonsor. Philost. heroic. Hesych. Homer. Orph. Callim. Pindar. Phurnut. Proper. Horat. passim, etc.

[10] *Chrysocomes. Ibid.*

[11] *Chrysaor. Ibid.* Hésiode.

à l'arc d'argent [1] ; le vainqueur du serpent [2] ; le roi [3] ; celui qui atteint de loin [4].

C'est le héros du passage, et auquel on immole l'agneau [5] ; le secoureur [6] ; l'artiste [7] ; enfin le dieu caressant, ou celui du baiser ; l'amant du beau Branchus [8], etc.

La nuit nous surprendrait avant de terminer la liste des noms, des caractères et des bienfaits d'Apollon. Il me reste à vous indiquer quelques-uns des traits d'histoire que ces fêtes rappellent. La piété les a consacrés, et un pinceau sublime, rival de votre ciseau, les a exposés en tableaux dans cette galerie.

Il dit ; et ouvrant la dernière porte du temple, il conduit l'artiste sous un portique immense.

[1] *Argyrotoxos.* Pindar. Pollux.

[2] *Pythios. Ibid.* Ovid. Hygin.

[3] *Anax, basileus. Ibid.* Solon apud Stob.

[4] *Ekaergos, ekabolos.* Poetæ passim. Procl. in Catil. Sueton. Heraclid. ponticus.

[5] *Deiradiôtês.* Val. Harp. Pausan.

[6] *Boêdromiôs.* Plut. Thes. Callim.

[7] *Telchinês.* Diod. de Sic. Pausan. Bœotic.

[8] *Philesios.* Lact. comm. l. VIII. Macrob. Plin. hist. nat. l. XXXIV. Varron. libr. divin. Terent. Strabon. Buccat. etc.

Ici,

Ici Apollon descend à la prière de Chrysès, et lance ses traits et la peste sur le camp des Grecs. Tout l'éther est embrasé d'une chaleur suffocante. L'éclat que le peintre a donné à ses couleurs blesse et fatigue les yeux. Une vapeur brûlante semble s'exhaler de son tableau. L'artiste a représenté le tartare entr'ouvert, mêlant ses exhalaisons et ses foudres à ceux d'un ciel irrité. Il a assis les maladies et les fièvres sur des nuages de pourpre, et la pâleur des spectres contraste avec cette couleur de sang [1].

Là, Python, expirant sous ses traits, couvre de ses anneaux immenses une plaine étendue. Son dernier soupir fait expirer la verdure et noircit le feuillage d'alentour. Apollon apparaît sur une montagne élevée; la nature se réjouit et se colore sous ses premiers pas; les arbres frémissent et inclinent leur ombrage; une lumière pure s'étend devant lui comme les flots d'un torrent; le chœur des muses le suit en chantant des hymnes; les Heures et les Grâces dansent en balançant des guirlandes [2].

Plus loin, il est représenté comme le pilote d'un vaisseau superbe qui sillonne des ondes

[1] Homère, iliade

[2] Ovid. Nonnus.

lumineuses. Douze ministres l'entourent, et cinquante héros volent sur ses pas [1].

Et là, tour-à-tour précipité de son char ou roi détrôné, il paraît dépouillé de sa majesté suprême, errant sur la terre, sans suite, sans honneurs; ce n'est plus qu'un misérable pâtre: mais, au milieu de son humiliation, on lit, sur son noble front, le projet de la vengeance et de l'espoir du retour.

Il se relève, ressaisit les rênes de son char et recommence sa course dans l'olympe. Il part du sein des régions hyperborées, et s'unit à Coronis, l'une des plëïades, dont l'astre annonce sa résurrection [2].

On voyait, dans un coin du tableau, Pasiphaé éprise d'un taureau; le peintre avait étendu sur cette scène le voile pudique d'un ombrage impénétrable et mystérieux [3].

[1] *Argonautica.*

[2] Mythol. passim. — Au moment où le cycle solaire, parti du point équinoxial, était censé revenir à son origine au bout de dix-neuf ans, on célébrait des fêtes en l'honneur d'Apollon chez les Hyperboréens, qui croyaient ce dieu de retour dans leur île, où ils le supposaient né. — Dupuis.

[3] *Ibid.* — Hymen allégorique du soleil et de la lune du printemps dans le signe du taureau. Les noms

On admirait plus loin les douze chambres du labyrinthe [1].

On offrait au monstre le tribut imposé aux Athéniens, sept adolescens et sept vierges. L'effroi était peint dans leurs yeux ; ils tendaient les bras vers le ciel inexorable ; ils appelaient en vain leurs parens et leurs amis ; la patrie même qu'ils invoquaient, représentée sous la figure d'une matrone majestueuse, les repoussait et les dévouait en détournant la tête. Le monstre s'élançait et les entraînait avec lui dans l'antre inaccessible, obscur, où il les dévorait, et dont nul ne revient [2].

On aperçoit aussi la belle Ariane éplorée, veuve d'un amant infidèle, qu'il n'abandonne un instant sur la terre [3] que pour la replacer et la retrouver dans les cieux.

Phèdre paraissait à l'ombre des forêts ; son œil étincelant de désirs et chargé de passion,

mêmes sont emblématiques. *Mino-taure* signifie le taureau du soleil. *Pasi-phane* signifie flambeau de tous. — Court de Gébelin.

[1] *La-byr-inthe ;* mot à mot, palais du soleil. *Id.*

[2] Mythol. passim. — Allusion à la révolution septénaire, qui mesure le temps, et qu'elle dévore.

[3] Ariane abandonnée est la lune des signes inférieurs.

suivait le char d'Hippolyte fuyant dans la carrière ; il se dérobe dans des flots de poussière à l'œil du spectateur ; Phèdre seul l'aperçoit encore. Est-ce l'amour d'Hippolyte pour Diane ; est-ce sa haine pour Phèdre qui l'éloigne [1] ?

Ailleurs le dieu vole et se précipite sur les pas de Daphné ; il l'arrête déjà par sa chevelure flottante, mais il n'embrasse qu'un vain laurier [2], dont la pâleur semble conserver l'effroi de la nymphe.

Enfin on remarque le vaisseau noir ou de l'expiation [3] : pour exprimer sa rapidité, le peintre lui a attaché des ailes, et pour rappeler que ce vaisseau, malgré ses divers changemens, restait toujours le même, il l'avait supposé de bois de cèdre ; c'est le bois le plus indestructible, et celui dont on fait des flambeaux. Le malheureux Egée, dont les regards cherchaient en vain une voile blanche, se précipitait dans la mer, à la vue de cet appareil lugubre qui semblait lui annoncer la mort de son fils [4].

[1] Nous avons indiqué plus haut l'explication de la fable de Phèdre. *Mystères d'Atys*, p. 125.

[2] Vid. *Daphnéphories*, t. 1, p. 103.

[3] Iliad. c. 1, v. 141.

[4] Plut. in Thes. Fable solaire.

Ce vaisseau mystérieux, tour-à-tour lumineux et obscur [1], est un emblème facile à expliquer [2]. La guerre allégorique que soutient Thésée, a consacré la commémoration de cet événement et le rendez-vous de tous les vaisseaux de la Grèce à Délos.

Ainsi parla Polymnestor.

Charillus avoit beaucoup plus observé qu'écouté : il crut l'instant favorable; et se jetant aux genoux du grand prêtre : « O mon père, souffrez que je vous donne ce nom ; l'intérêt que vous m'avez marqué, l'accueil honorable, quoiqu'extraordinaire, que je reçois de vous, la noblesse de votre caractère que semble annoncer celle de vos traits, un sentiment irrésistible qui maîtrise toutes mes pensées, toutes mes démarches, qui m'a fait consentir à devenir ici votre ouvrier, ou plutôt votre captif, qui me précipite en cet instant à vos pieds, et qui imprime à tous mes discours autant d'égarement qu'à mes actions, l'amour m'enhardit et m'excuse. J'adore Myrtho: que son père mette un prix à sa main, je saurai la mériter. Faut-il traîner ici mes jours en esclave ? j'y consens. Faut-il m'abjurer moi-

[1] Telle était la nuée de Moïse dans le désert.

[2] *Voyez* la note de la page 71 du tome I.

même? faut-il vous sacrifier ma propre gloire, vous reconnaître pour l'auteur de mes plus chers ouvrages, et donner à votre nom l'immortalité que j'attendais pour le mien? faut-il effacer, par un seul chef-d'œuvre, l'éclat de tous ceux des Lysippe et des Praxitèle, et faire oublier le Jupiter même de Phidias? Parlez; il n'est rien d'inaccessible à une grande passion. Ce n'est pas moi, c'est le regard de Myrtho qui saura créer ces prodiges ».

Polymnestor le releva avec une douceur mêlée de sévérité. — Qu'entends-je? ma fille aurait-elle fait concevoir un espoir insensé? aurait-elle nourri cette flamme qu'il faut éteindre? Jeune homme, que j'estime, que j'aime et que je plains, ne savez-vous pas que ma fille est destinée au culte de Diane? Prêtre de Diane et d'Apollon, je ne puis rompre mon vœu; je n'irai point attirer sur ma famille les malheurs de celle de Niobé.

Il dit, et sort, sans que Charillus, plongé dans un muet et long saisissement, ait remarqué son départ.

Il demeure immobile comme un homme frappé de la foudre.

Le douteux crépuscule annonçait l'approche de la nuit. C'est dans ce moment où la lumière

expire, où la nature languit, que notre ame s'ouvre avec plus de douceur aux pensées mélancoliques, et croit voir les fantômes dont elle aime à s'entourer.

Il en parut un aux regards de Charillus. Myrtho, brillante comme le jour où il la vit pour la première fois, se présente à lui. Cependant ses yeux ont moins d'éclat; mais, languissans et voluptueux, ils semblent se pénétrer de la tristesse de Charillus, et lui dire: Toutes vos peines sont senties.

Il n'ose croire à ce prestige; une voix touchante et céleste lui confirme son bonheur. Il a osé presser cette main sur son cœur; son cœur palpite et la main tremble. Il l'enlace d'un bras, et il sent le sien retomber sur son épaule. Il l'attire en silence vers le dernier réduit; cette marche délicieuse est lente, embarrassée: ils n'osent ni parler, ni se regarder; mais ils s'appuient l'un sur l'autre; leurs cœurs soupirent et leurs genoux chancellent.....

Des flambeaux illuminent toute la chambre d'une clarté subite. Une table chargée de fruits et de mets délicieux sort de terre, et une voix puissante fait entendre ces mots: Méritez la volupté par la vertu, et soyez digne d'être aimé de l'innocence en la respectant.

Charillus pâlit, et Myrtho rougit. Son amante parut encore plus belle. D'un côté, la confiance et la douce sécurité, de l'autre, l'estime de soi-même, l'abandon d'un sentiment d'autant plus aimable qu'il devenait plus pur, tout répandit sur ce moment l'enchantement de ce bonheur ineffable et épuré que les dieux goûtent dans l'olympe.

Charillus effleurait de ses genoux ceux de Myrtho ; il crut sentir l'impression légère et continuelle de son pied délicat ; il approchait de ses lèvres la coupe remplie de nectar, et imprimait à son tour ses lèvres sur cette coupe qu'il semblait baiser. Il saisissait avidement le fruit qu'elle avait mordu, et qu'elle avait l'air de jeter par négligence. Il ne lui adressait point ces mots caressans et flatteurs que l'esprit prodigue quand le cœur ne sent rien ; mais ses longs regards attachés sur les siens et enivrés d'amour, mais la joie douce qui étincelait dans son sourire, mais la tendresse de ses soins et la naïveté de ses transports, allumaient ou plutôt redoublaient dans le cœur de Myrtho la passion qu'elle éprouvait elle-même, et que sa voluptueuse langueur trahissait.

Charillus était prêt d'oublier et lui-même

et l'oracle : il se lève ; et pour se distraire d'une pensée coupable, il propose à Myrtho de visiter son atelier et d'examiner son ouvrage.

Elle le suit en riant.

Rendue aux sentimens de la confiance et de la liberté, tantôt elle jette autour des blonds cheveux de Charillus la guirlande dont elle était parée ; tantôt elle disperse en folâtrant tous les instrumens de son art, et rit en le voyant frémir du coup qu'elle va porter à son chef-d'œuvre, en maniant pour la première fois son ciseau d'une main inexpérimentée ; mais elle anime plus l'artiste qu'elle ne l'alarme, et un baiser le venge sans la punir.

Cependant elle admire l'Apollon, ses formes rivales, sa grâce ingénue ; elle a cru surprendre la pensée de l'artiste, et l'activité de l'imagination qui lui révéla tant de charmes, l'épouvante.

Elle rêve, et, pendant ce moment, Charillus achève, d'après sa pose, d'après l'inimitable perfection de quelques contours qu'il ne copie point, mais qui l'inspirent, d'imprimer à son modèle une expression virginale. Sa grâce, dit-il, sera celle de Myrtho. C'est au dieu maintenant qu'il appartient d'achever son ouvrage, et de combiner avec ces traits la

force et la majesté. — Flatter à la fois l'amour propre et l'amour, c'est devenir trop dangereux. Elle dit; et poussant une porte peu remarquée, et dont l'entrée était masquée par deux griffons, elle disparut à ses yeux.

Charillus fut d'abord surpris et affligé de cette retraite précipitée; mais, bientôt ranimé et comme enflammé d'un sentiment supérieur et céleste, il sent qu'une puissance inconnue agite son ame; il ressaisit, pour ainsi dire, sur les traces de Myrtho, tous ses sentimens; celui du bonheur lui donne du génie; l'Amour, en partant, a laissé à ses côtés l'Enthousiasme.

L'Enthousiasme lui apparaît sous les traits d'Homère, pose la main sur sa tête et la remplit de poésie. Il l'entraîne avec lui au-dessus des sphères; c'est là qu'il contemple le dieu dont le sourire charme la nature; ses yeux étincellent comme les rayons qui partent de sa tête; sa marche est légère comme celle des nuages qu'il chasse devant lui; il ne presse point, il plane sur l'espace. Tous les charmes d'un printemps éternel sont répandus sur ce corps divin, en quelque sorte aussi souple, aussi volatil que la pensée. Il est élevé autant au-dessus des dieux, que les dieux eux-mêmes le sont au-dessus des faibles mortels. La puissance

s'allie sur son front à la sérénité ; l'amour brille dans ses yeux, et la volupté sur sa bouche ; son calme est aussi imposant que celui de l'immensité des mers lorsqu'elles reposent.

A peine a-t-il achevé son ouvrage, que de tous côtés il entend retentir les instrumens sacrés qui annoncent les fêtes de Délos.

Polymnestor entre dans l'atelier de Charillus. Il admire et se prosterne aux pieds de l'Apollon. «C'est la première fois que j'ai vu le dieu, dit-il en se relevant. Venez, artiste sublime, venez recevoir ces hommages que votre talent partagera avec la divinité.

Vingt prêtres se montrent aussitôt ; ils tombent aux genoux de la statue, et, la soulevant avec effort sur leurs épaules courbées, la placent religieusement sur une base d'or au centre du sanctuaire.

Cent flambeaux allumés projettent leurs rayons vacillans sur ce beau corps qu'ils caressent, et dont les contours ondoyans comme leur flamme, semblent en recevoir un nouvel éclat; ou plutôt on croirait que cette splendeur est répandue par le dieu lui-même, qui foule du pied les ténèbres, et dont le sourire dispense la lumière.

Les portes s'ouvrent aussitôt. Une foule religieuse est introduite avec ordre ; l'encens fume, des guirlandes sont suspendues autour des colonnes ; leur fraîcheur semble en ranimer l'albâtre, et leurs festons voluptueux égaient la sombre et sévère majesté du temple. Ces fleurs, les palmes et les rameaux verdoyans, agités dans les airs, reproduisent le charme du printemps avec ses images. On voit s'avancer deux chœurs séparés de jeunes adolescens et de vierges ingénues. Les uns sont couronnés de lauriers, les autres de roses et de violettes : leur tunique est blanche. Les uns portent leur chevelure flottante ; celle des autres est relevée en tresses.

Myrtho brille, ainsi que Diane, au milieu de ces chœurs, et Charillus, qui se cache dans la foule, ne peut dérober sa beauté aux regards ; la vivacité des siens, l'élégance de sa taille, la noblesse de ses traits où respirent l'orgueil satisfait et l'amour inquiet, tout le distingue de la foule des jeunes gens accourus à ces solennités : sa rare beauté n'est effacée que par celle du dieu qui est son ouvrage.

Les hymnes retentissent.

CHŒUR DES ADOLESCENS.

Le laurier d'Apollon est agité [1] ! Le temple entier est ébranlé ! Loin, loin d'ici, profanes ! Déjà Phébus a touché le seuil de son temple ; déjà le palmier de Délos l'a salué par un doux frémissement ; déjà le cygne a rempli l'air de ses chants.

Silence ! La mer tumultueuse se tait, lorsqu'on chante les armes du dieu de Lycorée, ses flèches et sa lyre. *Io Pœan ! io Pœan !* A ce cri, Thétis cesse de pleurer son Achille ; et ce roc humide [2], ce marbre qui fut femme, et qui semble jeter encore le cri de la douleur, suspend le cours de ses larmes.

Io Pœan ! io Pœan ! Les grâces et un printemps éternel siégent sur les joues florissantes du dieu, et le duvet de l'adolescence ne les ombrage point encore. De sa chevelure découle une essence parfumée, ou plutôt la panacée même, à flots odoriférans. Heureux le sol que ce baume humectera ! il n'y croîtra que des germes salutaires.

Dieu puissant ! que d'autres t'appellent Boëdromius [3], d'autres Clarius [4], cent noms divers

[1] Callimaq. hymn. traduction de Dutheil.

[2] La roche de Niobé.

[3] Secourable.

[4] L'oracle de Claros.

te sont donnés à l'envi. Dieu de Carnus ! Sparte fut la première à t'adorer sous ce nom : Théra [1] suivit cet exemple, que Cyrène depuis a imité. C'est là que le fils de Polymneste [2] t'éleva ce temple superbe, institua ces fêtes annuelles, où mille taureaux tombent sous la hache de tes prêtres.

O dieu de Carnus ! tes autels, dans la saison des frimats, sont couverts de safran parfumé ; au printemps, ils sont parés de ces fleurs variées que Zéphire fait éclore de ses baisers ; et dans ton sanctuaire brille une flamme éternelle.

Ce fut près des bois épais d'Azilis, et loin encore des sources de Cyré, que les guerriers doriens célébrèrent, pour la première fois, avec les blondes habitantes de la Lybie, les jours consacrés au dieu de Carnus.

Tu vis leurs danses, ton œil en fut réjoui ; et tu les fis remarquer à ton épouse du haut de ce mont fameux [3], où elle avait terrassé le lion qui désolait les troupeaux d'Eurispyle.

Io ! Que tout chante, *io Pœan !* Tel fut le premier cri du peuple de Delphes, lorsqu'en

[1] Ile de la mer Égée, où Théras fonda une colonie.

[2] Battus, dit Aristotélès.

[3] Le mont Myrtose.

sa faveur tu montras la force de tes flèches. Python, monstre épouvantable, Python, serpent terrible, s'élançait contre toi; mais bientôt tes coups redoublés et rapides l'étendirent à tes pieds. Le peuple s'écria: *Io! io Pœan!* Frappe! Tu as frappé, il expire. *Io! io Pœan!*

CHŒUR DES VIERGES.

Chantons Diane[1] !... Chantons la déesse qui se plaît à lancer des traits, à poursuivre les daims, à former des danses et des jeux sur la cime des montagnes. Rappelons ce jour où Diane, encore dans l'enfance, assise sur les genoux de Jupiter, lui adressa ces prières :

« Accorde, ô mon père! accorde à ta fille de rester toujours vierge, et de porter autant de noms divers que Phébus même. Donne-moi, comme à Phébus, un arc et des flèches.

» Que dis-je? Non, mon père, ce n'est point à toi d'armer ta fille; les cyclopes s'empresseront bientôt de me fabriquer des traits, de me forger un carquois.

» Donne-moi l'attribut distinctif de porter des flambeaux, et de revêtir une tunique légère et relevée au-dessus des genoux.

» Attache à ma suite soixante filles de l'océan,

[1] Callimaq. hymn. trad. de Dutheil.

qui soient toutes à l'âge où l'on ne porte point encore de ceinture [1]. Que vingt autres nymphes, filles de l'Amnisus [2], destinées à me servir aux heures où je cesserai de percer les lynx et les cerfs, prennent soin de mes brodequins et de mes chiens fidèles.

» Cède-moi les montagnes ; je ne demande qu'une ville à ton choix. Diane (*b*) rarement descendra dans les villes ; j'habiterai les monts, et n'approcherai des cités qu'aux momens où les femmes, travaillées des douleurs aiguës de l'enfantement, m'appelleront à leur aide.

» Tu sais qu'au jour de ma naissance, les parques m'ont imposé la loi de les secourir, parce que le sein qui m'a porté n'a point connu la douleur, et, sans travail, a déposé son fardeau ».

En parlant ainsi, l'enfant divin voulut toucher le menton de son père ; mais elle étendit en vain ses petits bras pour l'atteindre. Jupiter en sourit ; et lui rendant une tendre caresse : « Déesse, s'écria-t-il, donnez-moi toujours de semblables enfans, et je brave la fureur jalouse de Junon.

[1] Les jeunes filles ne portaient la ceinture qu'à l'âge nubile.

[2] Fleuve de Crète.

» Va,

» Va, ma fille, tes désirs seront satisfaits, et ton père veut te faire encore d'autres dons bien plus magnifiques. Une ville est trop peu ; je t'en donnerai trente [1] ; trente qui n'auront d'autre dieu que toi seule, ne porteront d'autre nom que le tien, tandis que tu partageras, avec les autres immortels, des cités sans nombre dans le continent et dans les îles.

» Par-tout Diane aura des bois sacrés et des autels ; c'est elle qui sera la protectrice des chemins et des ports ». Il dit, et, d'un signe de tête, il confirma ses promesses.

Aussitôt l'enfant vole en Crète, sur la cime ombragée du Leucus [2], descend ensuite vers l'océan, et choisit une troupe nombreuse de nymphes, toutes à l'âge de neuf ans. Cœratus et Thétis s'applaudirent en voyant l'un et l'autre leurs filles préférées par l'enfant de Latone.

Diane les quitte pour chercher les cyclopes. Ils étaient dans Lipare occupés à forger une masse ardente sur l'enclume de Vulcain. Les nymphes pâlirent à la vue de ces énormes géans, pareils à des montagnes, et dont l'œil unique, sous leur épais sourcil, étincelait de regards menaçans.

[1] Allusion aux trente jours du mois.
[2] Montagne de Crète.

Les uns faisaient mugir de vastes soufflets ; les autres, levant, tour-à-tour, avec effort leurs lourds marteaux, frappaient à grands coups le fer ou l'airain étincelans. L'enclume en gémit, l'Etna et la Sicile en sont ébranlés, l'Italie en retentit, la Corse même en résonne.

A ce terrible aspect, à ce bruit effroyable, les filles de l'Océan s'épouvantent.... Frayeur pardonnable : les filles mêmes des dieux, dans leur enfance, n'envisagent ces fiers géans qu'avec crainte ; et lorsqu'elles refusent d'obéir, leurs mères feignent d'appeler Argès ou Stéropès.

Mercure accourt, sous les traits de l'un de ces cyclopes, le visage couvert de cendre et de fumée : soudain l'enfant effrayé couvre ses yeux de ses mains, et se jette en tremblant dans le sein maternel.

Pour toi, fille de Jupiter, plus jeune encore et dès l'âge de trois ans, lorsque Latone t'avait portée dans ses bras à Vulcain, pour recevoir ses premiers présens, et que Brontès t'avait mise sur ses genoux, intrépide, tu avais arraché les poils hérissés de sa large poitrine, et, depuis, ils n'ont point été reproduits.

D'une voix ferme, tu adressas ce discours aux cyclopes : « Hâtez-vous, leur dis-tu, il

faut à Diane un arc, des flèches, un carquois. Diane, ainsi que Phébus, est fille de Latone; et si quelque sanglier, ou quelque monstre des bois, vient à tomber sous mes coups, c'est à votre table qu'il sera destiné ».

Tu dis : ils obéirent, et tu fus armée....

O Diane! ô déesse toujours vierge! déesse qui immolas Tityus, ton armure, ta ceinture et ton char étaient d'or; tu donnais aussi des freins d'or à tes biches. Mais en quels lieux menas-tu d'abord ce char triomphant? en Thrace, sur le mont Œmus, d'où l'orageux Borée nous envoie les tristes frimats.

Où coupas-tu des branches de pin? sur l'Olimpe de Mysie. A quels feux allumas-tu ces nouveaux flambeaux? aux feux inextinguibles, dont la foudre de ton père étincelle.

Combien de fois éprouvas-tu tes flèches? Tu les essayas d'abord sur un orme, ensuite sur un chêne, puis sur un monstre des forêts, enfin, non plus sur un arbre, mais sur une ville coupable, où l'on avait cent fois outragé la nature et l'hospitalité. Malheur à ceux que poursuit ton courroux!

Cependant les filles de l'Amnisus dételent et lavent tes biches, leur apportent de l'eau dans des vases d'or, pour se désaltérer à leur

gré, et répandent abondamment devant elles cette herbe celeste[1], prompte à se reproduire, qu'on moissonne dans les prairies de Junon, et qui nourrit aussi les coursiers de Jupiter.

Tu entres ensuite au palais de ton père, où, quoique chaque dieu t'invite à t'asseoir auprès de lui, tu te places toujours à côté d'Apollon.....

« Salut, ô déesse vénérable! déesse de mille cités[2], déesse du Chésius[3], de l'Imbrasus[4], déesse de Chitoné[5]; véritable citoyenne de Milet; car ce fut toi que Nélée prit pour guide en quittant les rivages de Cécrops.

» C'est à toi qu'Agamemnon consacra le gouvernail de son navire, pour appaiser ton courroux, lorsqu'enchaînant les vents, tu retenais les Grecs impatiens de saccager Ilion, et de venger leur Hélène.

» C'est à toi que Prœtus éleva deux temples; l'un sous le nom de *déesse favorable aux vierges*, parce que tu lui ramenas ses filles

[1] Le trèfle.

[2] Villes de la Laconie.

[3] Promontoire de Samos.

[4] Fleuve de la même île.

[5] Bourg de l'Attique.

errantes sur le mont Azénien [1]; l'autre dans la ville de Lussa [2], sous le nom de la *douce déesse*, parce que tu sus adoucir la rage féroce qui les possédait.

» C'est à toi que, jadis aux rivages d'Ephèse, les Amazones érigèrent une statue sur le tronc d'un hêtre. Là, tandis qu'Hippo t'offrait un sacrifice, ces femmes, amies de la guerre, dansèrent d'abord avec leurs boucliers la danse des armes [3], puis se réunirent en chœur autour de ton autel ».

Leurs mouvemens agiles faisaient résonner leurs carquois, et retentir la terre sous leurs pieds. Le son des chalumeaux leur marquait la cadence, et l'écho le répétait jusque dans Sardes et dans Bérécynthe.

Dans les âges suivans on construisit autour de cette statue un vaste temple: le soleil n'en verra jamais de plus beau, ni de plus riche; il l'emporte sur le temple même de Pytho. Jadis l'insolent Lygdamis menaça d'en piller les trésors. Du fond des climats hyperborées, que la fille d'Inachus a rendus si célèbres, il traînait à sa suite ces fiers hippimolges, qui

[1] Montagne d'Arcadie.

[2] Ville d'Arcadie.

[3] La pyrrhique.

égalaient en nombre les grains de sable de la mer.

O le plus malheureux des rois! quel était son espoir! ni lui, ni aucun de ces barbares, dont les chars avaient foulé les rives du Caystre [1], ne devait revoir sa patrie; car tes flèches ont toujours défendu ton Ephèse. Gloire à la déesse de Munychie [2], à la déesse des ports et de Phérès [3].

Mortels, craignez de ne pas honorer Diane. Si jadis Oïnée négligea de parer ses autels, vous savez quels assauts il eut à soutenir [4]. N'allez point la défier dans l'art de prendre un cerf, de lancer un javelot; cet orgueil coûta cher aux Atrides.

N'aspirez point aux faveurs d'une déesse toujours vierge; Orion, Otus en ont trop éprouvé le danger. Ne refusez point de danser dans ses fêtes: ce refus coûta bien des larmes à Hippo. « Salut, ô puissante déesse! salut ».

Alors un poète célèbre, couronné de lauriers, s'avança, monta sur les degrés d'une estrade préparée; et s'accompagnant de la lyre....

« Chantons la nourrice d'Apollon, l'île sacrée

[1] Fleuve de Lydie.

[2] Port d'Athènes, où Diane avait un temple.

[3] Ville de Thessalie.

[4] Hom. iliad. IX.

de Délos. Nous lui devons notre premier hommage : c'est elle qui reçut le dieu des poètes au sortir du sein de sa mère ; c'est elle qui l'enveloppa de langes et l'adora la première. Ainsi que les muses dédaignent le poète qui ne chante pas les eaux de Pimplée, ainsi Phébus néglige ceux qui peuvent oublier Délos.

» Délos, terre ingrate, il est vrai, battue des vents et des flots, inébranlablement fixée dans la mer Icarienne, dont les vagues amoncelées rejettent leur blanchissante écume sur ses bords, tu ne sembles faite que pour servir de retraite à ces hommes errans, qui s'arment contre les habitans de l'onde. Toutefois, quand les filles de l'Océan et de Thétis se rassemblent chez leur père, toutes, sans envie, cèdent le pas à Délos.

» La Corse, l'aimable Sardaigne, l'île aux rivages prolongés [1] qu'ont peuplée les Abantes, et celle qui, pour avoir accueilli Vénus, au sortir de l'onde, a toujours ressenti ses bienfaits, toutes marchent après Délos. La force de ces îles est dans leurs tours ; celle de Délos est dans Apollon : quel rempart est plus ferme ?

» D'un coup du trident que lui avaient fabri-

[1] L'Eubée.

qué les Telchines, un dieu terrible sapa les montagnes, les arracha de leurs fondemens, les fit rouler dans la mer, et en forma les premières îles. De profondes racines les fixèrent toutes dans l'abîme, tandis que toi, libre et sans contrainte, tu nageais sur les eaux.

» Tu t'appelais d'abord Astérie, parce que jadis, telle qu'un astre rapide, tu t'es élancée du ciel au fond de la mer, pour échapper aux poursuites du dieu de l'olympe ; et jusqu'au temps où Latone se réfugia dans ton sein, tu ne portas point d'autre nom.

» Mais après que toi seule eus reçu Phébus à sa naissance, les nautonniers te donnèrent le nom de Délos, parce que tu cessas de disparaître à leurs yeux, et que tu fixas tes racines au milieu des flots égéens.

» Tu ne craignis donc point la colère de Junon? Son terrible courroux éclatait contre toutes les maîtresses qui donnaient des enfans à Jupiter, mais sur-tout contre Latone, à qui le destin promettait un fils que son père devait préférer à Mars même.

» Furieuse et transportée de rage, elle-même repoussait du ciel cette nymphe en travail, tandis que, par ses ordres, deux gardiens attentifs l'observaient sur la terre.

» Du sommet de l'Œmus [1], l'impitoyable Mars, tout armé, veillait sur le continent, et ses coursiers paissaient dans l'antre aux sept bouches, qui sert de retraite à Borée, pendant qu'Iris, du haut du Mimas [2], veillait sur les îles.

» De là ces deux divinités menaçaient toutes les villes dont Latone approchait, et leur défendaient de la recevoir. Elle vit fuir devant elle l'Arcadie et le mont sacré d'Augé [3], l'antique Phénée [4] et toutes les villes du Péloponèse, voisines de l'isthme.

» Ægialé resta seule avec Argos : Latone n'osait point approcher de ces lieux arrosés par un fleuve trop aimé de Junon [5]. Elle vit fuir l'Aonie [6] avec Dirée et Strophie [7], que leur père, le sablonneux Ismène [8], entraînait avec lui.

» Asope [9] les suivit, mais de loin, d'un pas tardif, et tout fumant encore des coups de la

[1] Montagne de Thrace.
[2] Montagne de l'Asie mineure.
[3] Montagne d'Arcadie, aussi nommée *Parthenius*.
[4] Ville de l'Arcadie.
[5] L'Inachus.
[6] Ancien nom de la Béotie.
[7] Deux fontaines de Béotie.
[8] Fleuve de Béotie.
[9] Autre fleuve de Béotie.

foudre ; et l'indigène Mélie, épouvantée de voir l'Hélicon secouer sa verte chevelure, quitta ses danses, pâlit et trembla pour son chêne.

» Latone retourne sur ses pas. Mais les villes d'Achaïe, mais Hélice, l'amie de Neptune, et Bure [1], retraite des troupeaux de Dexamène, l'avaient déjà repoussée : elle s'avança vers la Thessalie.

» Vain espoir ! le fleuve Anaurus, la ville de Larisse, les antres du Pélion, tout s'enfuit ; et le Pénée précipita son cours à travers les vallons de Tempé. Cependant ton cœur, ô Junon, était encore inflexible. Déesse inexorable, tu la vis sans pitié étendre ses bras et former vainement ces prières :

« Nymphes de Thessalie, filles du Pénée, dites à votre père de ralentir son cours impétueux ; embrassez ses genoux ; conjurez-le de recevoir dans ses eaux les enfans de Jupiter. O Pénée ! pourquoi veux-tu l'emporter sur les vents ? O mon père, tu ne disputes point le prix de la course ! es-tu donc toujours aussi rapide ; ou ne le deviens-tu que pour moi ? et n'est-ce qu'aujourd'hui que tu trouves des ailes ?

[1] Hélice et Bure, villes d'Achaïe.

» Hélas ! il est sourd..... Fardeau que je ne puis plus soutenir, où pourrai-je vous déposer? Et toi, ô Pélion, attends-moi donc, attends ; les lionnes mêmes n'ont-elles pas cent fois enfanté leurs cruels lionceaux dans tes antres » ? Le Pénée, l'œil humide de pleurs, ralentit son cours impétueux.

Bientôt Mars, déracinant les monts, allait les lancer sur lui, et l'ensevelir sous les rocs du Pangée ; déjà, du haut de l'Œmus, il pousse un cri terrible et frappe son bouclier de sa lance. L'armure rend le son de la guerre, l'Ossa en frémit, les vallées de Crannon [1], les cavernes glaciales du Pinde en tremblent, et l'Émonie entière en tressaillit.

Ainsi, quand le géant terrassé jadis par la foudre se retourne sur sa couche, les antres fumans de l'Etna sont tous ébranlés ; les tenailles de Vulcain, le fer qu'il travaille, tout se renverse dans la fournaise, et la forge retentit du choc épouvantable des trépieds et des vases.

Tel fut le bruit horrible que rendit le divin bouclier. Le Pénée, toujours intrépide, demeurait fixe et retenait ses ondes fugitives. Latone lui cria : « Fuis, ô Pénée, songe à te garantir ;

[1] Ville de Thessalie.

que ta pitié pour moi ne fasse point ton malheur : fuis, et compte à jamais sur ma reconnaissance ».

A ces mots, quoiqu'accablée déjà de fatigues, elle marcha vers les îles ; mais aucune ne voulut la recevoir, ni les Echinades [1], dont le port est si favorable aux navires, ni Corcyre, la plus hospitalière des îles. Iris menaçante au sommet du Mimas, leur défendait d'y consentir, et les îles épouvantées fuyaient toutes à l'approche de Latone.

Les îles fuyaient toujours [2] ; mais toi, tendre et sensible Astérie, quittant naguère les rivages de l'Eubée, tu venais visiter les Cyclades, et tu traînais encore après toi la mousse du Géreste [3] : saisie de pitié à la vue d'une infortunée qui succombait sous le poids de ses peines, tu t'arrêtes et t'écries :

« Junon menace en vain, je me livre à ses coups. Viens, Latone, viens sur mes bords ». Tu dis ; et Latone, après tant de fatigues, trouve enfin le repos. Elle s'assied sur les

[1] Petites îles de l'Étolie.

[2] Allusion aux révolutions du globe et aux courses de la lune.

[3] Promontoire de l'Eubée.

rives de l'Inopus qui, chaque année, grossit son cours dans le même temps où le Nil tombe à grands flots des rochers d'Éthiopie.

Là, détachant sa ceinture, le dos appuyé contre le tronc d'un palmier, déchirée par la douleur la plus aiguë, inondée de sueur, et respirant à peine, elle s'écrie : « Pourquoi donc, cher enfant, tourmenter ta mère ? ne suis-je pas dans cette île errante que tu m'as désignée ? Nais, ô mon fils ! nais, et sors avec moins de cruauté de mon sein ».

Cependant les chantres harmonieux de Phébus, les cygnes de Méonie, quittant le Pactole, vinrent tourner sept fois autour de Délos, et chantèrent autant de fois l'accouchement de Latone. Ce fut en mémoire de ces chants sept fois répétés, que dans la suite le dieu monta sa lyre de sept cordes.

Ils chantaient encore, pour la septième fois, et Phébus naquit. Les nymphes déliennes, les filles de l'antique Inopus entonnèrent l'hymne sacré d'Itithye. La voûte céleste répéta leurs concerts éclatans, et Junon n'en fut point courroucée : Jupiter l'avait appaisée.

Délos, en cet instant, tout, chez toi, devint or; ton lac, en ce jour, ne roula que de

Le sacrifice s'achève, le cri de l'ivresse et le tumulte de la joie, le bruit des instrumens couvrent les mugissemens de l'hécatombe [1] que les prêtres immolent et dont le sang ruisselle à longs flots sur le marbre sacré. Des nuages de vapeurs odoriférantes dérobent les impressions de cette horrible boucherie. Polymnestor conduit Charillus sur la terrasse supérieure du temple. Ces tentes qui s'élèvent dans la plaine, sont celles des étrangers. La pourpre annonce les enfans de la superbe Asie. Ces portiques élégans ont été dessinés par ceux de la Grèce [2]. Sur ces chariots sont assis les farouches habitans de la Scythie. Ainsi la religion est le lien commun des peuples. — Ne seraient-ils pas plutôt attirés, reprit Charillus, par le commerce? Les îles en sont le berceau. J'aperçois d'ici les riches fabriques des vases de Délos [3]. Les ouvriers ont extrait des mines fécondes le cuivre dont se compose leur matière; les artistes leur ont imprimé les formes les plus séduisantes, et les manufacturiers viennent étaler en foule ces monumens de l'industrie. Je vois les bandes rustiques

[1] Cent taureaux blancs. — Homère.

[2] Thucydid.

[3] Plin. l. xxxiv.

remplir

remplir vos marchés, y conduire en foule les troupeaux qu'ils nourrissent, et distribuer sur de longues tables les produits de leur pêche ou de leur chasse, leurs fromages, leurs gâteaux, etc [1]. Voilà les Athéniens qui vous apportent le tribut de leurs arts, en échange de ceux de Cérès et de Bacchus. Voilà ceux qui ont le secret précieux de donner à vos tuniques de lin les couleurs éblouissantes de la pourpre de Tyr [2]. Voilà enfin le groupe de ces joyeux nautonniers, de ces pilotes hardis, dont l'art établit, entre les fils de la Grèce et les barbares, de si utiles communications, et dont les courses nous instruisent en les enrichissant, ceux qui multiplient et nos besoins et nos jouissances. — Goûtons la beauté de ce spectacle sans l'analyser, reprend Polymnestor. Quelle que soit la source de ce bonheur, il est senti, il est universel, cela suffit.

La joie est le principe de ces fêtes. Réunir les hommes, polir les mœurs, développer les progrès de la civilisation, tel en est le but; il est sacré.

Contemplez la pompe de ces théories [3] bril-

[1] Athén. l. IV.

[2] Plin. l. XXXV.

[3] Députations. — Plut. Meursius.

lantes, elles disputent de luxe. — Et cette rivalité tourne au profit des arts. — Opposez à leur développement majestueux, à leur ordre symétrique, le tumulte folâtre des groupes désordonnés, qui se presse autour de leur rang, et les interrompt dans leurs jeux. — C'est au milieu de ces groupes que le véritable intérêt du spectacle existe. Dès que les hommes sont rassemblés, si la joie est au milieu d'eux, une fête commence. Le peuple est l'acteur des fêtes; et quand vous le réduisez au simple rôle de spectateur, vous n'avez plus qu'une représentation glacée; vous dressez un théâtre, et vous substituez les plaisirs de l'art à ceux de la nature. — Voilà pourquoi nos cérémonies, nos jeux s'adressent à tous les âges, à toutes les conditions, à toutes les passions qu'elles savent employer et faire valoir. L'ambitieux aspire à l'honneur d'être nommé théore par ses concitoyens; l'orgueilleux marche à ses côtés en habits de pourpre. Le guerrier se pare de ses armes, et prélude à ses exploits dans des combats simulés. L'athlète vient disputer le prix de la force et de l'agilité. Les rivaux de l'art d'Automédon font voler les chars; chaque victoire a sa palme; cette palme est distribuée en présence de toute la Grèce rassemblée. La

carrière est ouverte à tous, et dans chaque exercice du corps ou de l'esprit. Chacun y prétend en raison de sa constitution, de son éducation ou de ses goûts. Les uns frappent comme Hercule, luttent comme Ajax [1], ou courent comme Achille. Un théâtre encore plus brillant est réservé à ces hommes divins que les muses comblent de leurs faveurs, aux Linus, aux Orphée, aux Homère, aux Pindare. C'est dans nos fêtes que les jeunes filles viennent exercer le pouvoir de leurs charmes, et que les adolescens cherchent ou choisissent une épouse. On a vu plusieurs fois nos cérémonies se terminer par celles de nombreux hyménées.

Charillus soupira; Polymnestor s'en aperçut; et continuant : — C'est par le merveilleux que nous satisfaisons la curiosité du peuple, et cet attrait sert de soutien et d'aiguillon à sa piété.

De-là les cérémonies dont vous avez été le témoin, cette pompe des beaux arts qui vous doivent l'un de leurs plus brillans prestiges, et nos danses allégoriques et sacrées.

Ici, le chœur imite dans ses mouvemens circulaires et obliques, dans ses retours sur lui-même, la marche et l'harmonie des sphères;

[1] Plut. Hom. Fabri Agolisticon.

là, une pantomime animée rappelle les combats de Thésée contre le Minautore.

Ariane a marché devant le héros; elle tient dans ses mains le fil tutélaire, elle s'égare dans mille détours; le monstre ne peut échapper à son bras redoutable, il est frappé dans son antre. Aussitôt des beautés innocentes, de tendres enfans embrassent les genoux de leur libérateur; leurs familles éplorées accourent et serrent dans leurs bras ces pâles victimes.

Plus loin, on représente, dans un ballet animé, les courses de l'île de Délos et celles de Latone [1].

C'est ainsi que notre planète inhabitée, chaos aride et informe, roulait dans une mer de ténèbres, avant que le premier rayon du soleil eût réjoui et fertilisé sa surface [2].

Ces magnifiques offrandes des Hyperboréens, envoyées, des extrémités de la terre, au temple d'Apollon, sont une allusion au voyage céleste d'un dieu, qui s'avance des contrées du Nord sur nos têtes.

Là, au centre d'une multitude élégante de colonnes, s'élève le palmier consacré à Latone. C'est ainsi que son fils lève sa tête ra-

[1] Callim. hymn.

[2] Dupuis. Court de Gébelin.

dieuse sur le peuple des astres : mais il est un prodige qui efface tous ceux dont je viens de vous parler, et qui n'est dû qu'au caractère des prêtres d'Apollon. Délos est une terre pacifique ; l'inimitié s'éteint dès qu'on la touche ; la discorde et la guerre portent ailleurs leurs fureurs. Celles des ennemis s'assoupissent, et celles des rivaux s'oublient dans les mutuels embrassemens que commande la célébration des panigyries [1].

Il parlait encore ; le vent s'élève tout-à-coup avec violence, il roule dans les plaines de vastes tourbillons, et leurs mugissemens se mêlent à celui des ondes. On voit des groupes épars se heurter, se précipiter en désordre sous les tentes et sous les portiques qui ne peuvent les contenir. L'orage brise et disperse la pompe et les instrumens de la cérémonie sacrée. Les vaisseaux égarés sur les ondes sont fracassés dans leur choc ou jetés sur le rivage. Des malheureux qui embrassent des débris, paraissent suspendus pendant quelques instans sur les abîmes qui les dévorent ; d'autres trouvent la mort sur la pointe des rochers, ou périssent en embrassant le rivage.

[1] De Paw.

La nuit de la désolation succède à l'éclat des fêtes ; les cris du désespoir, le bruit de l'ouragan se font seuls entendre. Par-tout règnent le désordre et l'effroi.

« Dieux ! est-ce ainsi que vous récompensez la piété ? seriez-vous donc des êtres impuissans ou méchans » ? Ainsi blasphémait Polymnestor.

Cependant l'astre des dioscures brille dans les cieux qu'il rassérène, le calme renaît et la nature sort plus belle de ses ruines.

Polymnestor rentre dans le temple ; l'obscurité cachait sa marche ; il croit entendre et reconnaître la voix de Charillus, de Charillus parlant en ces termes à Myrtho :

« Pourquoi refuser de me suivre ? J'en jure par la divinité qu'on adore en ces lieux, vous serez pour moi le plus riche, mais le plus sacré des dépôts, jusqu'au moment où Junon bénira notre hyménée. Abandonnez un père barbare dont le fanatisme veut enchaîner et sacrifier votre beauté aux autels de Diane. Le vaisseau du négociant Naucratès, mon ami, a échappé aux horreurs de la tempête ; venez, il vous recevra sur son bord avec ce respect que l'on doit à la divinité ».

« Vous ne fuirez pas », s'écria Polymnestor,

en se faisant connaître. Il donne aussitôt un signal. Les ministres du temple accourent et renferment par ses ordres Charillus dans la partie de l'édifice qu'il avait déjà habitée.

Il y passe le reste de la nuit dans le désespoir et dans les larmes. Il s'étonne d'y retrouver les mêmes dispositions qu'à son arrivée. L'intérieur est décoré avec la même magnificence ; la même délicatesse d'attention y prodigue encore l'éclat des flambeaux, les parfums et les mets les plus exquis.

Ce contraste des procédés de Polymnestor et de sa sévérité l'étonne et l'afflige. Il se rappelle l'apparition inespérée de Myrtho, les instans délicieux d'un bonheur trop fugitif : chaque pas est un souvenir et un regret. Il retrouvre et il relit ce billet qu'il reçut de l'Amour, il le presse sur son cœur désespéré, il le mouille de larmes inutiles, il pousse des soupirs qui ne sont point entendus.

L'aurore renaît et le surprend encore dans l'accablement. Les portes s'ouvrent ; Polymnestor paraît avec Myrtho.

Que devint Charillus à cette vue ? « Ma fille vous était destinée depuis long-temps, dit Polymnestor, en souriant ; votre alliance m'est utile et chère. Aviez-vous donc cru pouvoir

tromper un prêtre ? Depuis long-temps, j'avais lu dans vos ames : mais j'avais besoin de votre talent ; il se serait peut-être éteint dans le bonheur. Une situation tranquille n'est pas propre à développer la fièvre du génie. J'ai irrité et animé le vôtre par la difficulté ; la difficulté est la dixième des muses.

» Je vous dois le plus rare chef-d'œuvre de l'art, recevez celui de la nature ».

Il dit ; et les embrassant l'un et l'autre, il unit les mains de Charillus et de Myrtho.

CHAPITRE XII.

FIN DES FÊTES DU PRINTEMPS.

VOYAGE D'ALCIMÉDON ET DE NISA.

Fêtes de la Navigation. — Récit de l'histoire des Géans. — Les Pirates. — Les Mystères de Samothrace. — La Délivrance inespérée. — Les Amans célèbrent les Hilaria, *fête du Rire.*

DÉJA on retirait de toutes parts les vaisseaux et les barques de dessus le rivage [1], pour les lancer sur les flots. Déjà la mer, légèrement agitée par les vents du printemps, semblait appeler les navigateurs ; ils reprenaient leurs travaux, leurs projets et leurs espérances. Ainsi le premier rayon de Phébus ranime un essaim d'abeilles qui se répand en groupes dans les airs et sur les prairies ; on les voyait s'élancer en foule du sein des îles sur leurs légers bâtimens ; les femmes, les enfans les suivaient des yeux, et faisaient des

[1] *Pandusia.* On retirait les vaisseaux à terre, lorsque la mer devenait innavigable. — Hesiod. oper. I, II. Procl. *ibid.* Æneas tacticus Poliorc. c. IX. — *Kubernêsia.* Fête commémorative du voyage de Thésée en Crète. Nausithée tenait le gouvernail dans la navigation. — Plutarq.

vœux pour leur retour. Ils sacrifiaient à Borée.

« Dieu puissant et terrible, cède l'empire des mers au Nothus [1] : nous embrassons tes autels [2], nous jurons par ton nom [3]. O Borée ! tu dois protéger les Athéniens, puisqu'allié à la famille de leurs rois, tu choisis au milieu d'eux l'objet de tes amours, la belle Orytie [4], la fille d'Érectée, que tu enlevas près de l'Ilissus.

» Tes autels s'élèvent au milieu de nous ; ton culte n'est pas moins solennel dans ces lieux qu'à Mégalopolis, où les Arcadiens ont bâti en ton honneur un édifice superbe où ils t'immolent chaque année de nombreuses victimes [5].

» Et vous, qu'adore et invoque la brillante Athènes [6], la sombre Lacédémone [7], la reconnaissante Cyrène [8] ; vous, en l'honneur desquels

[1] Hésych.

[2] Plat. in Phedr.

[3] Libanius, declam. XX.

[4] Pausan. Attic. Plat. *loc. cit.* Apollonius Rhod. argonaut. l. I. Nonnus dionys. XXXIX.

[5] Pausan. Arcad.

[6] Plut. in Thes. Cicer. de nat. deor. l. III. Eusthat. ad odyss. Pindar. Pyth. II. epod. ult. Tzetzès ad Lycoph. Theodor. l. VIII de Gr. aff.

[7] Pausan. Nussenias. Sidonius, carm. IX.

[8] Scol. Pind. Pyth. od. V.

on célèbre ces jeux magnifiques; vous, dont le temple s'élève auprès de celui des Grâces [1], et auxquels sont consacrées trente pierres [2] dans les bois de l'Achaïe [3], fils de Tyndare et de Léda [4]; gardiens, protecteurs, dieux sauveurs, génies tutélaires, daignez vous manifester aux pieux navigateurs.... Que votre astre les conduise; qu'il brille pour eux au milieu des tempêtes, dissipe les nuages et calme les flots [5];

[1] Pausan. Lacon.

[2] Ce nombre est égal à celui des degrés du signe des gémeaux. — Dupuis.

[3] Pausan. Attic.

[4] Court de Gébelin explique la fable des dioscures, en supposant que l'un est le *soleil d'été*, brillant et plein de force, et l'autre le *soleil d'hiver*, faible et éteint.

L'explication du savant Dupuis est encore plus simple; elle est tirée de l'aspect et de la figure des constellations.

Lorsque le soleil est dans les gémeaux, la constellation du cygne monte avec la nuit, et semble poursuivie par celle de l'aigle.

Les gémeaux, à leur coucher, descendent droits et en se tenant embrassés; ils sont, au contraire, inclinés et couchés en se levant. C'est sur leur position respective que la fiction a été établie.

[5] . . . . . Quorum simul alba nautis
Stella refulsit.

qu'ils sentent votre présence ; que vos rayons consolateurs, augures de la sérénité, voltigent quelquefois autour des mâts enflammés. Votre culte est uni à celui des divinités redoutables de la Samothrace. Ce ne fut pas en vain, alors que les argonautes étaient battus de la tempête, qu'Orphée, le religieux Orphée [1] vous invoqua ; vous daignâtes sourire à sa piété. La vague, prête à les engloutir, s'appaisa [2]. Vos images sont sculptées sur la poupe de nos vaisseaux. Le *xénisme*, [3] ce sacrifice en votre honneur, est le plus grand et le plus complet, il est triple [4] ; nous vous im-

Defluit saxis agitatus humor
Concidunt venti fugiuntque nubes,
Et minax (quod sic voluere) punto
Unda recumbit.

[1] Dixit, et ingenti flammantem nubila sulco
Direxit per inane facem, quæ puppe propinquâ
In bifidum discessit iter, fratresque petivit
Tyndareos, placida et mediis in frontibus hæsit
Protinus amborum, lumenque innoxia fudit
Purpureum, miseris olim implorabile nautis.
VAL.-FLAC.

[2] Apoll. arg l. I. Val.-Flac. l. II.

[3] Scol. Pind. ad olymp. III, str. 3.

[4] Pausan.

molons un porc, un bouc et un belier [1] ».

C'est ainsi qu'Alcimédon, près de monter un vaisseau avec la tendre Nisa, pour se rendre dans la Chersonèse, auprès de son vieux père, invoquait tous les dieux qui président à la navigation [2], et dont le printemps ramène les fêtes.

C'est moins la piété que l'amour qui les invoque. Il craint pour une amante une traversée longue et dangereuse ; il craint de ne pas arriver assez tôt pour fermer les yeux d'un père respectable et chéri.

[1] Selon Suidas et Callimaque, un belier, un taureau et un porc. Selon quelques lexiques, un bœuf, un porc et une chèvre.

[2] Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis præter Iapyga,
Navis quæ tibi creditum
Debes Virgilium finibus atticis
Reddas incolumem precor,
Et serves animæ dimidium meæ.

HORACE.

Proferte benigna
Sidera, et antennæ gemino considite cornu,
Œbalii fratres, longe nimbosa sororis,
Astra fugate, precor, totoque excludite cœlo.

STACE.

Le prêtre s'avança, immola des victimes, et distribua ainsi les parts du sacrifice [1].

La première pour la dépense des jeux, la seconde pour le prêtre, la troisième pour les parasites.

Ce dernier nom n'est ni ridicule, ni odieux; il signifie les hôtes, les convives. L'hospitalité, cette vertu de l'Orient, est particulièrement honorée chez les Grecs.

On célèbre des jeux avec pompe. Cependant les cris joyeux des matelots retentissent et donnent le signal du départ. On lève l'ancre, la voile se déploie; la mère de Nisa accourt sur le rivage, l'embrasse en pleurant; et s'adressant à Alcimédon: «Veillez sur ma fille, sur votre épouse. Puissent les dieux vous accorder une navigation heureuse et un prompt retour! Puissé-je vous serrer encore une fois dans mes bras l'un et l'autre, avant que de mourir! Puissent les dieux exaucer les prières que je leur adresserai tous les jours en votre absence! Songez que vous êtes dépositaire de tout mon bonheur, de ma joie, de mon orgueil, de mes espérances, de mon trésor».

Alcimédon la baigne à son tour de pieuses

[1] Ex inscr. vet. Athénée. — Le réglement est gravé sur une colonne.

larmes, la tient long-temps pressée sur son cœur dans une étreinte silencieuse, et lui répond d'une voix altérée : « Le ciel, après avoir conduit un fils près de son père, rendra à la mère deux enfans. Les génies de la tendresse filiale et conjugale veilleront, sans doute, autour de nous ».

Il passe alors dans le vaisseau qui les attend, en soutenant entre ses bras Nisa qui chancelle, et qui se sépare avec effort d'une mère qu'elle adore, pour suivre un époux qui lui est encore plus cher.

Le vent souffle et le vaisseau glisse sur les ondes ; il fuit comme un char emporté dans la carrière olympique.

Nisa, debout sur le pont, salue pour la dernière fois sa mère qui lui tend les bras, et qui, immobile, reste long-temps à regarder le vaisseau qu'elle ne voit plus.

Les zéphyrs et les divinités des ondes semblent favoriser la course du vaisseau. Il double le promontoire de Capharée, dépasse Scyros et les côtes de Lesbos.

Sur le même bâtiment, se trouvait, parmi les passagers, le poète Aristée. Il charmait par sa conversation animée les ennuis du voyage. Ses hymnes en l'honneur des dieux

étaient chantés dans tous les temples de l'Archipel. Il achevait en ce moment un hymne sur la défaite des géans, que toute la Grèce célèbre au printemps par des solennités [1].

Le poète n'attendit pas qu'on lui demandât ces vers ; il détacha sa lyre et se mit à chanter.

« Au sein d'une nuit orageuse, au milieu des convulsions de la nature expirante, le peuple des géans leva tout-à-coup la multitude de ses têtes et étendit ses cent bras sur l'univers. La terre frémit et le ciel se trouble.

» C'est le fils de Saturne, le grand Jupiter, que les géans entreprennent de détrôner [2]. Neuf ans s'étaient écoulés depuis qu'établis sur le sommet de l'Othrys, ils tenaient assiégé le palais des immortels. Le dieu appelle à haute voix les puissances du ciel, les anime de son courage ; et il oppose à ses fiers ennemis les redoutables cyclopes [3]. A peine le signal est-il donné qu'un bruit effroyable se fait entendre, d'immenses tourbillons de poussière dérobent la clarté du jour. Les dieux sortent de leurs

[1] *Titania.* Moschopol. Coll. dict. Att. Hesiod. Apollod. Diodor. Sic.

[2] Hésiod. théog.

[3] Ils se nommaient *Brontès, Stéropès, Argès ;* ce qui signifie *tonnerre, foudre, éclair.*

demeures,

demeures, et l'olympe tremble sous leurs pas. Les titans [1] s'avancent à leur rencontre ; leurs nombreuses cohortes répandent l'horreur et la consternation. Le combat s'engage, les airs retentissent du choc des deux partis, de leurs cris tumultueux, du bruit des énormes rochers qu'ils soulèvent et qui retombent avec fracas. Longtemps la victoire est incertaine. Enfin Jupiter lance le tonnerre. Les éclats de la foudre portent de tous côtés l'incendie. La terre est en feu, les forêts embrasées s'affaissent, l'onde bouillonne au sein des mers, et les titans (*c*) sont précipités dans le tartare, séjour des plus épaisses ténèbres [2].

» O Bacchus! on te vit, lion terrible, déchirer Rhétus de tes ongles [3]. Et toi, brillant

[1] Les noms de ces géans sont tous significatifs. *Briareus* exprime la perte de la sérénité; *Othus*, la diversité des saisons; *Ephialtes*, les grands amas de nuées; *Encelade*, les ravages des grandes eaux débordées; *Porphirion*, la fracture des terres; *Mimas*, les grandes pluies; et *Rethus*, le vent. — Pluche, hist. du ciel.

[2] Essai sur la religion des Grecs.

[3] Tu, cùm parentis regna per arduum
Cohors gigantum scanderet impia,
Rhœtum retorsisti leonis
Unguibus horribilique malâ. HORACE.

Apollon, tu arrêtais les fiers Aloïdes, Ephialtes et Othus, tandis qu'Hercule perçait de flèches l'immense Porphirion, et que Mercure, coiffé du casque de Pluton, immolait le géant Hippolyte. On vit les déesses elles-mêmes se mêler parmi ces horribles combattans. Là, Junon lutte avec le frère redoutable d'Alcionée; là, Diane frappe Gracion; ici, les parques étendent à leurs pieds Agrius et Thaon; et plus loin, Minerve, couverte de la dépouille du géant Pallas, poursuit Encelade et l'oppresse du poids de la Sicile entière. C'est ainsi que Neptune ensevelit le superbe Polibôtès sous un débri de l'île de Corse.

» La terre irritée entr'ouvre son sein, tombeau de ses enfans, et renvoie à Jupiter ses foudres. Père de la Gorgone et de Cerbère, l'horrible Typhon semble réunir seul toutes les forces de ses frères vaincus.

» Le puissant Jupiter ressaisit ses traits, et, le replongeant dans l'abîme, précipite l'Etna sur sa tête. Sa tête rebelle s'agite encore, et sa bouche enflammée vomit ces laves dévorantes qui doivent ensevelir un jour les villes imprudentes dont les palais pèsent sur le front du géant [1] ».

[1] Virgile prête à Encelade ce que l'on dit ici de Typhon :

Tel était le commencement de l'hymne d'Aristée. On applaudit peu, parce qu'il rappelait les vers énergiques d'Hésiode dont il n'offrait qu'une faible copie. On plaisanta le poète sur le bonheur de sa mémoire. Un des passagers rappela des vers de Pindare, dans lesquels cet aigle de la poésie lyrique semble lancer lui-même les foudres.

La conversation s'établit ensuite entre deux philosophes dont l'un prétendait que ce récit était relatif aux révolutions de l'univers. « Oui, disait l'un, le temps détruira, emportera tout; il se jouera non-seulement des hommes, ces êtres faibles et fragiles, mais encore des lieux, des régions et de toutes les parties qui composent l'univers. Il aplanira les montagnes, détournera les fleuves, engloutira les mers; et rompant toute communication entre les peuples, il brisera les liens des sociétés. Les villes seront abîmées. Des inondations, des

Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hâc, ingentemque insuper Etnam
Impositam, ruptis flammam expirare caminis;
Et fessum quoties mutat latus, intremere omnem
Murmure Trinacriam et cœlum subtexere fumo.

ÆNEID. l. III.

Ovid. met. l. V; fast. l. IV. Silius Ital. *Vid.* Hom. iliad. VI.

tremblemens de terre, des feux destructeurs renverseront les habitations des hommes. Tout ce qui respire périra ; et lorsque l'heure sera venue, où le monde s'éteindra pour se renouveler, la nature succombera sous ses propres forces : les astres heurteront les astres [1] ; et dans l'embrasement universel de la matière, tous les corps ne formeront qu'un vaste incendie [2]. Alors plus de distinctions ; alors disparaîtront à jamais ces noms de mer Caspienne et de mer Rouge, de golfe de Crète et d'Ambracie, de Propontide et de Pont. Que deviendront alors l'Adriatique et Charybde et Scylla, ces gouffres fameux de la Sicile ? Tout sera confondu. Ni les murs, ni les tours n'of-

[1] Sidera sideribus incurrent.

SÉNÈQUE.

Sic cum compage solutâ
Secula tot mundi suprema coegerit hora
Antiquum repetens iter chaos, omnia mixtis
Sidera sideribus concurrent, ignea pontum
Astra petent, tellus extendere littora nolet,
Excutietque fretum ; fratri contraria Phœbe
Ibit, et obliquum bigas agitare per orbem
Indignata, diem poscet sibi, totaque discors
Machina divulsi turbabit fœdera mundi.

LUCAIN, Phars. l. 1.

[2] Consol. ad Marc. c. XXVI.

friront point d'asile. En vain les mortels feront retentir les temples de leurs supplications. Un seul jour les verra descendre tous au tombeau ; et ceux que la fortune s'était plu à enrichir de ses dons, et qu'elle avait élevés au-dessus de leurs semblables, ceux qui se vantaient de leur noblesse, de leurs trésors, seront entraînés dans la chute des plus puissans empires [1].

» Mais, après cette ruine universelle, après l'extinction du genre humain et des bêtes féroces dont l'homme avait pris les mœurs, l'ordre ancien sera rétabli.

» Les animaux se reproduiront de nouveau.

» Il sera donné à la terre une race née sous de meilleures auspices, qui d'abord ne connaîtra pas le crime ; mais qui, perdant bientôt son innocence, attirera la vengeance céleste par de nouveaux forfaits : tant il est difficile de suivre le chemin de la vertu ».

« Je ne vois point, reprit l'autre, dans cette allégorie, une allusion au bouleversement du monde ; je crois y saisir l'énigme des deux principes qui se disputent l'univers. Il ne faut pas croire que ces principes soient des corps inanimés, comme l'ont pensé Démo-

[1] Sénèq. quest. nat. l. III, c. XXIX.

crite et Épicure, ni qu'une matière sans énergie soit organisée et ordonnée par une seule raison ou providence, comme l'ont dit les stoïciens. En effet, il n'est pas possible qu'un seul être, bon ou mauvais, soit la cause de tout le bien et de tout le mal. L'harmonie de ce monde est une combinaison de contraires, comme les cordes d'une lyre ou celle d'un arc qui se tend et se détend. Jamais, a dit Euripide, le bien n'est séparé du mal. Or, cette opinion sur les deux principes est de toute antiquité. Des théologiens, elle a passé aux poètes et aux philosophes; l'auteur n'en est point connu, mais l'opinion elle-même est constatée par les traditions du genre humain; elle est consacrée par les mystères et les sacrifices chez les Grecs et chez les barbares.

» On y reconnaît le dogme des principes opposés dans la nature, qui, par leur contrariété, produisent le mélange du bien et du mal.

» On ne peut donc pas dire que c'est un seul dispensateur qui puise les événements, comme une liqueur, dans deux tonneaux, pour les mêler ensemble et nous en faire boire la mixtion; car la nature ne produit rien ici-bas, qui soit sans mélange. Mais il faut reconnaître

deux causes contraires, deux puissances opposées, qui portent l'une vers la droite, l'autre vers la gauche, et qui gouvernent ainsi notre vie, de même que le monde sublunaire qui, par cette raison, est sujet à tant de changemens et d'irrégularités.

» Si rien ne peut se faire sans cause, et si le bon ne peut être celle du mauvais, il est absolument nécessaire qu'il y ait une cause du mal, comme il y en a une du bien. Ce dogme a été généralement reçu chez la plupart des peuples, et sur-tout chez ceux qui ont eu une plus grande réputation de sagesse. Ils ont tous admis deux dieux de métier différent, pour me servir de cette expression, dont l'un faisait le bien, et l'autre le mal. Ils donnaient au premier le titre de *Dieu* par excellence, et au second, celui de *Démon* (*d*).

» Les Perses, ou Zoroastre, chef de leur religion, nommaient le premier, Oromaze, et le second, Ariman. Ils disaient que l'un était de la nature de la lumière, et l'autre de celle des ténèbres. Les Egyptiens appelaient le premier Osiris, et le second, Typhon, ennemi éternel du premier [1] ».

Quelques autres passagers, sans remonter

[1] Plut. de Isid.

si haut, prétendaient que les volcans, qui semblent déclarer la guerre au ciel, et lancer des feux rivaux des siens, avaient donné lieu à la fable des géans, que les montagnes figuraient leurs têtes énormes et foudroyantes, et que leurs cent bras n'exprimaient autre chose que leurs irruptions renaissantes ou simultanées. D'autres, considérant le développement des exhalaisons pestilentielles, les maladies, les fléaux qu'elles traînent à leur suite, croyaient qu'elles avaient donné l'occasion de prendre ces génies mal-faisans comme des ennemis de la sérénité du ciel.

Cela conduisit à rapporter les fables et les usages des différens peuples, sur-tout des Hyperboréens, qui divinisent les frimats et l'hiver, dont l'empire semble détruire celui de la lumière et de la fécondité solaires.

On rapporta alors plusieurs histoires et différentes coutumes: Que la ville d'Hiéropolis, située près du lac Serbonide, s'appelait la *ville du sang*, parce qu'elle était consacrée à Typhon [1]; qu'on lui immolait l'âne roux ou

[1] Etienne de Byzance. — Allusion aux maladies de l'automne.

....Libitinæ questus acerbæ
Autumnus. HORACE.

l'onagre couleur de feu, qui était celle des cheveux du monstre, et le crocodile et l'hippopotame, les animaux les plus féroces de tous ceux que nourrit le Nil [1]; que Typhon, victorieux, châtra le respectable Osiris, au grand regret d'Isis désolée, et livrée à des courses éternelles, pour recueillir ces restes chers et précieux [2]; mais qu'enfin Typhon lui-même succomba sous les coups d'Horus, fils d'Osiris.

Quelques-uns hasardèrent de dire qu'Osiris, mis à mort, était le soleil d'été, que celui d'automne et d'hiver fait périr en lui succédant, et en le privant des dons de la fécondité; et qu'enfin ce jeune Horus, vainqueur du terrible Typhon, était le soleil du printemps qui triomphe de l'hiver [3].

On rappela aussi l'usage de fustiger les statues colossales de ces dieux [4], soit qu'on voulût ainsi les châtier de l'excès de leur force, ou la rappeler.

On parla des fêtes du dieu sauveur, d'Es-

[1] Plut. de Isid.

[2] *Ibid.* Diod. Sic.

[3] Gébelin. Dupuis.

[4] Diod. Sic. l. I. Hérodot. l. II.

culape[1], fils de Phébus (*e*), père de quatre filles, le dieu qui guérit, auprès duquel sont placés, et Cerbère apprivoisé, et un serpent qui se désaltère dans la coupe d'Hébé : ce fut lui que le jaloux Jupiter enleva aux mortels par un coup de foudre[2].

[1] *Asclepieia.* Pausan. Corinth. Pindar. nemeon. od. III. Inscriptions d'Ancyre. Homère. Hésiode. Smétius. Platon.

Maximus ægris
Auxiliator adest et festinantia sistens
Fata, salutifero mitis deus incubat angui.
PAPIN. STAT.

Tuque potens artis, reduces qui tradere vitas
Nosti, atque in cœlum manes revocare sepultos,
Qui colis Ægeas, qui Pergama, quique Epidaurum,
Qui quondam placida tectus sub pelle draconis,
Tarpeias arces atque inclyta templa petisti
Depellens tetros præsenti numine morbos,
Hùc ades.....
SEREN. l. II, poeta et medicus.

[2] Qui ne reconnaît ici, dans ces quatre filles, les quatre saisons; dans le dieu sauveur, celui du printemps, qui expire sous les foudres de Jupiter, soleil d'été ?

Fulmine Phœbigenam stygias detrusit ad undas.
VIRG.

Esculape, dit Porphyre, figure la faculté que le soleil a de conserver et de régénérer les corps. Il est

On célèbre, en son honneur, des jeux et des combats [1].

Un concours est ouvert aux rapsodes et aux musiciens.

Telles sont les fêtes de Toxaris [2] et du génie Daron [3].

Mais c'est sur-tout en automne que les cérémonies, en l'honneur d'Esculape, ont lieu. Alors, amant d'Astronoé, sous le nom d'Esmun, il est mutilé comme Atys.

Les miracles du dieu aux serpens sont nombreux, et surpassent ceux de tous les autres héros de la religion. Il redresse les boiteux, ouvre les yeux aux aveugles, fait marcher les paralytiques, ressuscite les morts et tue les incrédules [4].

invoqué contre les maladies d'automne, lorsque cet astre passe sous le serpent, une des constellations qui président à cette saison.

[1] Pindare.

[2] Médecin étranger, sur le tombeau duquel on immole un cheval blanc.

[3] Les malades lui adressaient des sacrifices.—Hésyc.

[4] Résurrection d'Hippolyte ou de Virbius, d'Orion, des guerriers morts devant Thèbes, et du cadavre de Tyndare. — Ælian. l. IX. Ovid. fab. XLVI. Greg. Gyrald. p. 240. Sext. Empir. — Il rend la vue aux fils de Phinée; il guérit de leur folie les filles de Prœtus. *Ibid.*

Tel était encore le dieu inconnu, adoré sous le nom d'*Ammon*[1], paré des attributs du bélier, et dont Athènes célèbre la fête [2].

C'est là qu'Apollon est adoré comme un vainqueur; on l'appelle par des cris semblables à ceux qui s'élèvent avant le combat [3].

Ici, on remercie un père bienfaisant de ses dons[4] : le lait coule en son honneur; on pétrit des pains d'orge [5].

Le mois de métagéitnion est célèbre par la fête du dieu qui emprunte son nom [6].

A Thèbes, on lui immole en pompe un taureau [7].

A Athènes, tous les ans on sacrifie dans le temple de Dryope [8], où s'élève un des plus antiques simulacres.

A Mitylène [9], la fête a lieu hors de la ville.

[1] Le dieu caché, et qui se manifeste. — Eusthat. in Dion.

[2] Hesych. et Lucian.

[3] *Boédromia.* Suidas. Etymolog. autor. Plut. in Thes. Callim.

[4] *Triô.* (*Pinguedo.*)

[5] *Galaxia.* Hésych. Proclus in Christ.

[6] *Metagëitnia.* Plutarq. Suidas. Harpocration.

[7] *Polieia.* Pausan. Bæotic.

[8] *Dryopia.* Pausan. Messeniac.

[9] Thucydid. l. III.

Le génie militaire de Lacédémone [1] respire dans ses fêtes guerrières en l'honneur du dieu. Les carnées sont une imitation de la vie des camps : on dresse neuf tentes; neuf compagnons d'armes, ou plutôt neuf amis, s'y réunissent : chaque bande se subdivise en trois; ils sont assujettis au régime militaire. La fête dure neuf jours [2].

Elle fut instituée à la vingt-sixième olympiade [3].

Le premier jour est le septième du mois carnéen [4] consacré à Apollon [5].

On célèbre des jeux [6]. Terpandre, le premier, y remporta le prix [7] de la prose et de la poésie. C'est dans une de ces solennités qu'un éphore s'approcha de Timothée, qui venait de toucher la lyre. La barbare politique osa couper une des cordes de l'instrument, dont elle redoutait la mollesse [8].

[1] Les Thérenses, les Cyréniens, les Doriens célèbrent des *carnées*. — Castellan.

[2] *Karneia*. Athén. l. IV. Eusth. comm. ad iliad.

[3] Athén. l. XIV.

[4] Plutarq. Sympos. l. VIII, quest. I.

[5] Hésychius.

[6] Anonym. in descript. olymp.

[7] Athén. l. XIV.

[8] Plut. Lac. inst.

On appelle *carnéen* le mois métagéitnion.

Les sacrifices étaient faits par des célibataires ; tous les quatre ans on en choisissait cinq dans chaque tribu.

Les Acarnaniens [1] célèbrent, en son honneur, des jeux tous les trois ans, des combats gymniques, des courses à cheval, des naumachies [2].

Avant la fête, on sacrifie un bœuf [3] aux filles de l'air.

Actium dressa un temple à Apollon (*f*).

Pendant cette conversation, dont l'aspect d'un beau jour, dont la fête donnée, pour ainsi dire, alors par la nature, et dont le culte universel de la reconnaissance avait fourni l'occasion et les matériaux, Alcimédon et Nisa, plus occupés de leur bonheur que de ces recherches savantes qui ne le donnent point, s'entretenaient du souvenir de leurs douces aventures, et trouvaient un nouveau plaisir à en recommencer le récit déjà fait mille fois : comment la belle Nisa affecta longtemps une indifférence qui n'était point dans

[1] Stephan. in *Aktia.*

[2] It. *nummi* et *inscriptiones* passim.

[3] Elien. hist. an. l. II, c. VIII. Clemens protrept. ex Heracl.

son cœur ; comment elle cacha les premiers mouvemens de sa passion, avec d'autant plus de réserve, qu'elle était plus impétueuse, et que l'amour devait faire le destin de sa vie ; comment Alcimédon, désespéré de ces feintes rigueurs, languit, se dessécha comme la fleur du matin, qui espérait les zéphyrs, et que l'haleine dévorante du midi brûle sur sa tige desséchée ; comment l'aspect de ses maux arracha à sa belle maîtresse son secret. Il lui rappelle ce jour où sa tête défaillante, et déjà environnée des ombres de la mort, reposa sur son sein soulevé par la plus douce inquiétude, et cette larme brûlante qu'il sentit tomber sur son visage, et dont l'impression subite et ineffaçable le ranima par un bonheur inespéré, et ce long silence qu'ils gardèrent ensuite, appuyés l'un sur l'autre et les mains entrelacées.

Les leurs se trouvaient encore dans la même situation, et Nisa sourit languissamment.

Alcimédon continua : « J'allai trouver ta mère, et je lui dis : Nisa est belle et sensible ; je l'adore, et ne veux l'obtenir que de sa mère et d'elle-même. Vous tenez à présent entre vos mains mon secret et ma vie.

» Ta mère répondit : Alcimédon, j'ai toujours désiré que ma fille pût enflammer le cœur

d'un homme vertueux, qui embellît ses jours et soutînt les miens. Mes vœux invoquaient cette union, et mon assentiment la justifie.

» Qu'il me fut doux alors cet éloge dont je me rendrai digne ! Les flambeaux de l'hyménée s'allumèrent pour nous à celui de l'amour ; toute la jeunesse d'Athènes envia ma félicité.

» Mon père, qu'une extrême vieillesse et que les blessures honorables qu'il a reçues au service de la patrie, ont conduit aux portes du tombeau, nous appelle au fond de la Chersonèse : sensible à mon bonheur, il a voulu que je lui en présentasse l'image. Cette idée réjouit ses derniers jours. Il veut mourir, dit-il, dans nos embrassemens.

» Mais quelle sombre tristesse est répandue sur tes traits, ô ma chère Nisa ! sans doute le souvenir d'un père t'a rappelé celui d'une mère chérie. Nous serons, dans peu de mois, à ses pieds, ou plutôt dans ses bras. — O mon cher Alcimédon, que je suis faible ! mais je suis tendre épouse et fille pieuse ; les larmes du regret se mêlent à celles de l'amour : j'aurais voulu ne la quitter jamais, je veux cependant vous accompagner toujours. Un pressentiment affreux occupe et déchire mon ame. Si nous étions jamais séparés » !

Alcimédon

Alcimédon ne lui permet pas d'achever. La plus tendre caresse interrompt ses craintes et son discours. Elle retombe cependant dans sa mélancolie profonde. — Vous me dérobez vos pensées : une cause inconnue vous trouble et vous altère. C'est la première fois que vous avez des secrets pour moi. — Ingrat, je les tais à vous seul, vous seul en êtes l'objet. — Elle rougit ; Alcimédon la presse.

— « Cette nuit, une tempête affreuse agita mon sommeil ; il me sembla que notre vaisseau côtoyait une île déserte. Cette île qui vous paraît inhabitée, me dit le pilote, sert de repaire à des brigands affreux ; cachés comme des oiseaux de proie à l'ombre des rochers, ils s'élancent tout-à-coup sur des barques légères, et environnent le vaisseau que son malheur ou la colère des dieux a jeté près de ces bords inhospitaliers et sauvages. La valeur est inutile ; leur nombre et leur férocité l'emportent. Priez les dieux d'imprimer à notre bâtiment une autre direction, car nous courons à une perte inévitable. A peine avait-il dit ces mots, qu'un vent d'est violent, ou plutôt qu'un génie affreux, se déchaînant sous la forme d'un tourbillon, poussa notre vaisseau, avec la rapidité de la flèche, vers cette côte

terrible. Les brigands accourent aussitôt en poussant des cris affreux. Leur chef est encore présent à ma mémoire troublée. Il ressemblait aux cyclopes ; son œil était chargé de sang, sa bouche de menaces, et ses bras lassés de meurtres. Tout tremble : c'est en vain que votre courage veut ranimer celui de nos compagnons. Les uns poussent d'indignes plaintes ou descendent à de viles prières : les autres s'arment en petit nombre. Tout ce qui résiste est moissonné, et tombe comme les feuilles de l'automne sous l'aquilon. Le chef de cette horde atroce me saisit jusque dans vos bras terribles, ensanglantés. L'épée échappe de vos mains, et vous recevez des fers.

» Je me réveille en sursaut : trois fois j'ai voulu bannir cette image de ma pensée, trois fois elle s'est offerte en songe ».

Alcimédon sourit de sa frayeur. Nisa pleurait. Tout-à-coup des cris se font entendre : Aux armes.

Des pirates d'Endémie et d'Halonèse environnaient le vaisseau ; et tandis que les philosophes continuaient leur conversation sur l'origine des choses, qu'Aristée achevait son hymne, et que Nisa contait son rêve malencontreux, voilà que ces brigands sont déjà

maîtres du pont. Alcimédon rugit comme un lion, et se précipite, l'épée à la main, sur les plus redoutables ennemis.

Déjà plusieurs sont tombés sous ses coups; mais enfin il succombe sous le nombre qui l'investit. Il est blessé, et Nisa implore en vain les dieux vengeurs; elle-même est traînée aux cheveux par le plus féroce de ces corsaires, qui, célébrant ensuite sa victoire avec ses compagnons de débauche, la force de les servir à table, tandis qu'Aristée est obligé de pincer la lyre. Ils dansent. Nisa veut se donner la mort; on l'enferme au fond du vaisseau; elle n'est séparée d'Alcimédon que par un plancher; elle entend ses plaintes douloureuses, et se trouve heureuse d'être auprès de lui.

Les pirates se proposent de tendre dans la Chalcidie, pour dérober les traces de leurs crimes. Un vent impétueux les écarte, les emporte vers la Samothrace. Ils sont obligés de relâcher dans cette île célèbre par ses mystères et par ses dieux que tous les navigateurs vont consulter. Le crime et la superstition s'allient. Le chef des pirates, Polibôtès, promet de sacrifier aux dieux une partie des dépouilles, s'ils lui accordent des vents favo-

rables. Aristée qu'il regarde, depuis la tempête, comme un homme sacré, et auquel les dieux qu'il chante s'intéressent, l'affermit dans cette résolution.

Dans les mystères de Samothrace (*g*), le grand-prêtre, surnommé *koës*, absout les homicides, et écoute la confession de ceux qui s'accusent [1]. De-là ce respect des peuples et cette inviolabilité accordée à l'île de Samothrace, comme à une terre sacrée. Les Romains, devenus maîtres du monde, lui laissèrent sa liberté et ses loix [2].

C'est là que la superstition devint puissante, en s'emparant des deux léviers avec lesquels on soulève l'esprit humain, l'espérance et la crainte.

C'est devant lui qu'Aristée conduit Polibôtès. Ils entrent dans le bois sacré; un prêtre s'avance, et les mène au sanctuaire, ou plutôt au théâtre de l'initiation.

Des dieux hideux en occupent l'avenue [3]. Cette forme bizarre, imprimée par la grossièreté de la superstition ou par le calcul d'une

[1] Hésych.

[2] Tit.-Liv.

[3] Les dieux cabires, semblables aux fétiches et aux pataïques.

politique mystérieuse, dispose l'ame à l'épouvante. Les noms de ces dieux ne sont pas moins barbares. C'est Axhiéros, c'est Axiokersa [1]. Mais on les appelle les dieux puissans: ils le sont en effet.

Ces dieux sont le Ciel et la Terre. Les cérémonies rappellent leur hymen mystérieux [2].

On y contemple encore l'image des dioscures [3], et celle du premier des dieux, de celui qui gouverne toute la nature, et qui attire tous les êtres avec plus de rapidité que l'aimant n'attire le fer, ou l'ambre la paille légère. Ce dieu, souverain maître de la nature, c'est le désir [4].

Près du temple sont les marchands d'anneaux constellés [5]; ils sont disposés par les prêtres, et vendus à leur profit. Le sanctuaire étale les emblèmes célestes.

Aristée se présenta alors à Polibôtès; et l'introduisant dans la partie la plus reculée: « Initié, dit-il, aux mystères des dieux de la Samothrace, dont j'ai célébré la puissance dans mes

[1] Blackwel.

[2] Varr. de ling. lat. l. IV.

[3] Pausan. Lacon.

[4] Plin. hist. nat. l. XXXVI.

[5] *Id.* Lucrèce. Annuli samothracæi.

vers, j'ai obtenu pour vous du grand-prêtre, mon ami, la manifestation de la faveur des dieux. Préparez-vous à la recevoir. Quelqu'objet qui se présente devant vous, n'allez pas en être étonné, soyez muet et sans peur.

— Prenez-vous le capitaine Polibôtès pour une femme, et n'a-t-il pas fait devant vous assez preuve d'intrépidité? — Il y a des choses qui surprennent, lorsqu'on ne s'y attend pas. — Depuis long-temps je m'attends à tout ».

Aristée sourit; et prenant un air plus grave, il continua d'un ton imposant:

« Les cabires, les divinités de Samothrace sont adorés comme des génies redoutables, et leurs mystères inspirent une terreur religieuse, et remontent à la plus haute antiquité.

» Les cabires sont les fils de Vulcain [1]. Leur antre est habité par les farouches corybantes [2].

» Pythagore connut les initiations [3]; Diagoras fut accusé d'avoir révélé ce qui se passait au fond de ces sanctuaires [4]. On s'empresse d'y

[1] Hésychius. Suidas.

[2] Dionysius *Periegétes*. Eusthat.

[3] Iamblic. vit. Pyth.

[4] Athenagor. in legat.

présenter les enfans à un certain âge [1]. Les initiés sont placés sous la protection des dieux. La tempête et la foudre respectent le navire qui les porte sur les flots : la divinité se manifeste à leurs regards dans les dangers [2] ».

Il se retire à ces mots, et laisse Polibôtès au sein d'une obscurité vaste et profonde. Une flamme légère rayonne tout-à-coup sur la tête des dioscures (*h*). Les astres, dont la voûte du temple est étoilée, répandent une lumière artificielle. A cette clarté, le nouvel initié distingue, dans tout son appareil, la divinité d'une espèce étrange, érigée sur l'autel dans tout son développement.

Les prêtres sont introduits avec ordre, et s'inclinent devant la divinité. Polibôtès est prêt de crier au scandale, et d'en exciter un très-grand. Alors un des desservans s'approcha, et lui dit : « Les objets changent de valeur et quelquefois de nature, selon la place qu'ils occupent et le lieu où ils sont exposés. A Babylone, le phallus est le signal ou l'enseigne du vice. Dans la Samothrace, il rappelle aux assistans préparés à le voir, le plus grand des bienfaits, le lien qui rapproche les familles,

[1] Donat. ad ter. Phorm.

[2] Interp. Apollon. Aristoph. de pac. Diod. Sic. l. v.

la base qui fonde les sociétés, enfin l'acte qui assure à l'espèce humaine son immortalité. L'homme meurt, les hommes ne meurent point. Tu as dû trouver le phallus dans tous les mystères où l'on t'a initié. C'est le titre qui prouve le mieux leur extrême antiquité, et le pouvoir qu'ils ont d'épurer l'agent même de la débauche.

» L'érection phallique est une image naïve, qui, tout au plus, fait sourire les jeunes époux initiés à d'autres mystères que les nôtres.

» Tant que le phallus ne causera pas de plus graves inconvéniens, conservons cette trace antique du culte primitif, d'où tous les autres sont émanés; car nos premiers ancêtres n'ont imaginé des dieux qu'à la vue des astres [1]: à la vue aussi de la pluie, semence qui fait germer toutes les productions, ils ont dit que le ciel était le père de toutes choses, et que la terre en était la mère; et comme il leur était encore plus facile de peindre les objets que de les expliquer par le seul raisonnement, ils se sont représenté le ciel et la terre comme deux époux: de-là le phallus avec tous ses accessoires [2] ».

[1] Plutarq. opinion des philosophes, l. VI.

[2] Extrait des voyages de Pythagore; ouvrage digne, par son objet, d'être universellement répandu.

On plaça l'initié sur un trône ; on exécuta devant lui des jeux et des danses[1] : « Orphée, continua le prêtre, ou plutôt Nicias éléate, a composé le poëme ; chanté pendant cette intronisation[2] ».

On ceignit ensuite le front de l'initié d'une bande de pourpre[3]. Il fut couronné d'olivier[4] ; c'est le symbole des exercices que vous aurez à soutenir.

Le drame sacré commence : c'est la représentation de la mort du plus jeune des cabires, massacré par ses deux frères, qui s'enfuirent en Etrurie ; ils emportèrent avec eux la corbeille sacrée, où reposait le phallus fraternel[5] : de-là le culte du phallus[6].

On va purifier de tous les crimes, et laver les mains ensanglantées. — Assassins, à genoux.

A cette voix tonnante, et à laquelle l'obscurité succède de nouveau, soit terreur, soit

[1] Platon. Euthyd. Dion. Chrysost. n. 12. Hésych. Proclus. Plat. l VI, c. XIII.

[2] Suidas.

[3] Scol. Apollon.

[4] Proclus in Plat. de rep.

[5] Procl. in Plat. pol. Clem. protr.

[6] Cette fable rappelle celles d'Osiris, d'Atys, d'Adonis, de Bacchus, et s'explique de même. *Voy.* Dupuis.

religion, soit remords, soit violence, Polibôtès, saisi par deux spectres qui ressemblent aux démons, chancelle et tombe sur ses genoux.

Le koës l'interroge, et obtient de sa frayeur l'aveu des forfaits. Il raconte comment il surprit le vaisseau qui portait Alcimédon; il ajoute qu'il fait part aux dieux de la cinquième partie du butin. — Rien ne vous appartient plus, reprit le koës; les dieux de Samothrace ont sanctifié votre action, en s'en appropriant tout le produit.

Polibôtès se relève en fureur; des flambeaux éclairent de nouveau la scène; il se trouve aux pieds d'une statue de bronze, dont la bouche lui avait transmis les paroles du prêtre enfermé dans ses cavités. Une grille de fer s'élève entre lui et le sanctuaire: il aperçoit Nisa et Alcimédon, dans les bras l'un de l'autre, et tous ses trésors aux pieds des ministres sacrés.

Aristée parut alors auprès de la grille, et lui dit en riant: « Vous avez maltraité un poète; il s'est vengé, en contribuant à rendre la liberté à vos captifs. Le reste de la vengeance appartient aux dieux; mais avec une piété qui égale votre rare valeur, vous ne pouvez man-

quer d'être heureux dans votre navigation ; je vous conseille de vous rembarquer ».

On dit que Polibôtès suivit ce conseil, en trouvant l'épigramme un peu forte.

Aristée, ne se fiant pas assez à la protection des dieux, alla implorer celle des magistrats, qui fournirent à Alcimédon et à Nisa les moyens d'achever leur voyage.

Le père d'Alcimédon puise la santé, et retrouve une nouvelle vie dans leurs embrassemens. Heureux père, heureux époux, ils sacrifient à la Joie [1], aux Grâces [2], au dieu (*i*) Rire [3].

[1] *Hilaria.* Fête publique dans les succès; jeux, spectacles, festins, etc. — Fête particulière à la naissance d'un fils, au bonheur, etc. Georg. Pachymerius. — Fête théogonique ou rurale, célébrée aux calendes d'avril. Macrob. saturn. l. I. — On les célèbre en l'honneur de la mère des dieux (Cybèle). Jeux apollinaires. Saturnales. Festins en l'honneur de Jupiter. — Lampridius in Alex. Sever.

[2] *Charisia.* Eusthat. ad odyss. — *Charmosuna.* Hésych. Plut. de Isid.

[3] *Geloti theô.* Apul. l. III. Métam. Gyrald. synt. I. Pausan. Plutarq.

La fête du Rire est annuelle à Lacédémone; on y voit sa statue. De-là cet *encomion* par Calcagninus

Mœror abi, subeat risus, mihi pectora risus
Impleat, et læto saliant præcordia risu.

Ils se couronnent du myrte détesté de Diane, mais cher à Vénus [1].

Risus enim dívûm atque hominum est æterna voluptas,
Nam si quid fidei magno præbemus Homero,
Asbestos darkoôto guelôs makaressi theôicin.
Quin etiam fuerat sancitum lege Lycurgi,
Ut Lacedæmonii post bella exhausta, litarent
Lætitiæ, atque bono facerent solemnia risui.
Illius et lapide è pario substruxerat aras.
Hic, ubi post Mavortis opus, gens aspera bello
Ponebat vigiles curas, suetosque labores,
Cùm faciem attritam galeâ, cùm pulvere fœdos
Porrigeret vultus, et frontem nube levaret;
Ipsa comes risûs aderat sine casside Cypris,
Et largos hilari fundebat pectore risus.
Vos quoque, Romulidæ, quondam vos inclyta rerum
Imperio soboles, genitabilis aura Favôni,
Cùm primùm duro concretas frigore terras
Laxabat, vernis innectens floribus arva,
Ardua magnarum solvistis pondera rerum
Risibus, et grandes mirata est Roma cachinnos:
Scilicet hæc populos, hæc magnum continet orbem
Temperies, gravitas simul et lascivia vitæ,
Et risus curis, et nexa modestia luxu.
Hæc quoque me procul à patriâ aspectuque meorum
Per maria et terras tot tempestatibus actum
Soletur, dirique levet dispendia fati,
Donet et optatos, post longa incommoda, risus.

[1] Aristophane.

CHAPITRE XIII.

FÊTE DU BŒUF LABOUREUR*.

« N'égorgez pas le bœuf nourricier attelé à la charrue, le compagnon des travaux rustiques, l'associé du laboureur, le ministre de Cérès ».

TELLES étaient les expressions d'une loi d'Athènes; et cette loi se retrouve dans le code hébreu, en Egypte et aux Indes.

Il était beau de ramener ainsi l'homme à l'humanité, à la nature et à la reconnaissance.

Que ces plaintes de la vache et du bœuf sont touchantes!

Je le nourris depuis longues années;
Il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles journées :
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfans
Le font à la maison revenir les mains pleines;
Même j'ai rétabli sa santé que les ans
Avaient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir, ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille, il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître!
Mais je suis attachée! et si j'eusse eu pour maître

* *Bouphonia. Diipolia. Diasia.* Ælian. var. hist. l. v, c. xv. Varr. de re rust. l. II, c. v. Loix d'Athènes, par Samuel Petit.

Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude....[1]

. . . . . .

Le bœuf vint à pas lents :
Quand il eut ruminé tout le cas dans sa tête,
Il dit que du labeur des ans,
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesans,
Parcourant, sans cesser, ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux,
Pour récompense, avait de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux[2] !

Lorsque l'esprit, flétri par tant de superstitions absurdes, rencontre quelques traits de cette religion du sentiment, qui fut celle des premiers hommes, avec quel plaisir il les embrasse, et combien il préfère l'explication que le cœur donne, à celle que croit trouver la science !

Sans doute, il est aisé d'expliquer cet usage par la vénération que l'on dut avoir pour le signe céleste[3] qui ouvrait l'année ; mais j'aime

[1] La Fontaine.

[2] *Idem.*

[3] Le signe équinoxial du printemps, le taureau.

mieux rapporter cette fête aux premières loix rurales et politiques. Le législateur ou le philosophe qui poliça les Indiens, leur interdit de verser le sang des animaux, et de se nourrir de leur chair. Il se proposa, sans doute, par ce régime diététique, d'obtenir une génération exempte des passions violentes et cruelles; mais il ne songea pas à la mettre à l'abri de celles des autres peuples; il créa une nation douce, mais faible, et qui est devenue le jouet du plus fort.

Ecoutons l'historiette grecque.

Charmans conteurs, avides de romans comme les Arabes du désert, les Grecs ont toujours une fable prête; et vous retrouvez ces mœurs, cette disposition de l'esprit, chez les Grecs modernes.

« Un bœuf, pendant une dipolie [1], dévora le gâteau sacré posé sur l'autel. On n'offrait alors aux dieux que les fruits de la terre. Le prêtre frappa le bœuf de la hache, et s'enfuit. La hache fut traduite en jugement. De-là vint l'usage de traîner au tribunal du prytanée les choses inanimées, la statue, le glaive qui avait donné la mort [2] ».

[1] Fête de Jupiter, protecteur des villes.

[2] Élien. Plutarq. Hésych. scol. com. Suidas. Pausan. Attic. Loix d'Athènes.

Tous les ans cet usage se renouvelle : cette scène est répétée par le prêtre. Il fuit aussitôt qu'il a blessé l'animal, et l'arme meurtrière est mise en jugement [1].

Les bouphonies se célèbrent le 14 du mois scyrophorion : elles sont accompagnées de mystères.

Le caractère de cette fête s'altéra : par la suite, on appela *bouphonie* tout sacrifice dans lequel on immolait un grand nombre de bœufs.

Dans les dipolies, on place, du côté de la citadelle, une table d'airain, sur laquelle est posé un gâteau. On chasse les bœufs vers cet endroit, et celui qui dévore le gâteau, est désigné pour victime [2].

[1] Pausan. etymolog. ant.

[2] Porphyre.

SECONDE

SECONDE DIVISION.

CHAPITRE PREMIER.

Fêtes de l'Été. — Fêtes du Soleil considéré dans son plus haut degré d'élévation et d'énergie, et, pour ainsi dire, de virilité. — Culte d'Hercule.

Les Égyptiens pensent qu'Hercule, assis sur le char du Soleil, fait le tour du monde avec lui.

Plut. sur Isis.

Dans la première partie de cet ouvrage, j'ai cru devoir quelquefois tempérer la sécheresse du sujet mythologique par le charme des citations; j'ai, en quelque sorte, paré une Minerve austère du ceste de Vénus : Erato a donné la main à Uranie. J'ai fait plus; j'ai imité ceux qui empruntent les vêtemens et les mœurs des pays qu'ils parcourent : en rassemblant, chez les Grecs conteurs, ces monumens destinés aux frivoles Parisiens, j'ai beaucoup trop sacrifié aux romans et à la frivolité : telle est l'influence des temps et des lieux.

Aujourd'hui, plus d'un lecteur se plaindra

de la gravité de mon style : dans quelques années on pourra en accuser la légéreté.

J'aurai du moins contribué à ensemencer un sable aride qui, couvert aujourd'hui de maigres arbrisseaux, nourrira, par la suite, des forêts abondantes et vigoureuses.

Il est moins inutile qu'on ne pense de porter le jour sur la mythologie des anciens : nos croyances, nos usages, nos mœurs, nos préjugés, nos habitudes, dépendent en grande partie de la multitude des idées fausses que nous avons à cet égard. Nous voyageons, avec un bandeau sur les yeux, au milieu des monumens de l'antiquité.

Copistes, ou plutôt faussaires, nous faisons circuler dans les arts les pièces du génie de l'antiquité, mais en dénaturant leur valeur, en y mêlant un alliage grossier : si ces contre-sens n'existaient que sur nos monumens, il faudrait moins s'en plaindre. Qu'importe, en effet, de se tromper en plaçant des sphynx, symboles antiques de la nature vénérable, dans le boudoir d'une facile parisienne : je sais que de savans compilateurs ont fait de cet emblème celui des courtisanes? Qu'importe encore de se tromper en décorant, avec des têtes de lion ou d'éléphant, le salon d'un fat, ou en étalant tous les

trophées de l'astre vainqueur des ténèbres, chez un sot enrichi? Qu'importe encore de se tromper en érigeant un monument solaire, au lieu d'un monument triomphal, en confondant des types religieux avec des types héroïques, etc...?

Mais se traîner sans cesse dans le cercle d'une imitation aveugle, stérile et monotone.... mais croire à des absurdités, parce qu'elles sont antiques; mais ouvrir ainsi la porte à toutes les absurdités nouvelles; mais s'imaginer que tous les peuples se sont entendus pour composer un tissu de fables inintelligibles, au lieu de chercher à en pénétrer le sens; mais, en un mot, s'élancer sans cesse hors de la nature, ne voir que ce qui n'est pas elle, au lieu de la regarder elle-même; mais repousser toutes les explications sensibles et matérielles de l'allégorie, pour n'en admettre que d'abstraites et de métaphysiques; mais demeurer l'esclave des prêtres mêmes d'une autre religion, et ne pas douter de l'existence de Saturne, d'Apollon, de Jupiter, d'Hercule, de Thésée, etc. voilà l'erreur qu'il importe de détruire. Ces conquêtes de l'entendement vaudront bien celles de nos arts, qui s'enrichiront par les sacrifices mêmes que l'imagination saura faire un jour à la raison.

La mythologie étant mieux connue, beaucoup de monumens anciens cesseront d'être des énigmes, et beaucoup de monumens modernes paraîtront des logogryphes.

En vain, chez les anciens, Horus-Apollo, Chérémon, Porphyre, Macrobe; en vain, chez les modernes, Jablonski, Cuper, Boulanger, Court de Gébelin, Dupuis, ont déchiré toutes les parties du voile; ces explications neuves et exactes ne sont pas encore généralement adoptées, parce qu'elles ne sont pas généralement connues; et la raison en est simple : l'erreur est vulgaire, la science ne l'est pas.

Ceux mêmes qui pourraient contribuer à dissiper le prestige, semblent le partager. Ainsi, tandis que les Rabaut-Saint-Etienne, que les Volney, c'est-à-dire les hommes les plus distingués dans les lettres et dans les sciences, admettent, dans leurs écrits, les principes développés par le profond Dupuis, on voit un professeur d'archæologie, le citoyen Millin, les rejeter, et se traîner encore sur les interprétations monacales.

C'est ainsi que l'on trouve, dans *Anacharsis*, une très-belle phrase oratoire sur Hercule. « Hercule, dit-il, est un fantôme de grandeur, » élevé entre le ciel et la terre pour en combler

» l'intervalle ». Mais voilà tout ce que l'instruction peut recueillir. Il ajoute aussitôt : « Le » véritable Hercule ne différait des autres hommes » que par sa force, et ne ressemblait aux » dieux que par ses faiblesses.... » Et plus haut : « Son histoire est celle de tous ceux qui » ont porté le même nom, et subi les mêmes » travaux que lui ».

Je l'avouerai, plein de respect pour le talent de l'écrivain, j'ai reconnu, en le lisant, que la magie du style pouvait masquer la nullité des vues, et quelquefois la petitesse des idées.

Tous les résultats que je vais étaler à vos regards, toutes les considérations que je vous présenterai, étaient devant lui et sous sa main ; je ne les reproduis que parce qu'il a négligé de s'en emparer.

En succédant aux formes dramatiques du roman, la marche de cette discussion offrira à la fois un contraste et un repos.

Il suffit de parcourir tous les auteurs anciens, pour se convaincre que l'opinion qui confond Hercule (*j*) avec le soleil, était universelle. Telle est celle de Plutarque [1], du rhéteur Aristide,

[1] Plut. de Isid.

dans son *Eloge d'Hercule* [1], du poète de Panople, Nonnus [2].

« Hercule à la robe semée d'étoiles, qui conduis leur sphère enflammée; souverain de l'univers, roi-pasteur des humains, soleil devant qui les ténèbres s'enfuient; toi, qui, promenant ton globe étincelant autour de l'un et l'autre pôle, dévores, semblable à un coursier infatigable, ta vaste carrière; toi, sur les pas duquel tourne en cercle l'année, fille du Temps, et mère des douze mois; toi, qui enchaînes leurs révolutions, et leur imprimes tour-à-tour les traits de la décrépitude et de la jeunesse; œil éternel de l'éther; toi, qui fais succéder les richesses du printemps et de l'été à l'indigence de l'hiver; toi, dont les trésors enrichissent nos guérets; toi, qui verses dans nos sillons les germes de la fécondité, entends et favorise ma prière.

» Tu es le même dieu que les différens peuples adorent sous divers noms; c'est toi qui es honoré sous le nom de *Bélus* sur les rives de l'Euphrate, sous celui d'*Ammon* en Lybie, d'*Apis* à Memphis, de *Saturne* en Arabie, de *Jupiter* chez les Assyriens, de *Sérapis* en Egypte, de *dieu du Temps*, de *Phaéton*, ou

[1] Aristid. t. I.

[2] Nonn. dionys. l. XL.

de dieu brillant aux mille noms, de *Mithras* en Perse, d'*Hélios* chez les Babyloniens, d'*Apollon* à Delphes et dans toute la Grèce; d'*Esculape*, qui guérit les maux des mortels; de *dieu Éther*, nuancé de mille feux; d'*Astrochyton* ».

Et Orphée....

« Magnanime et fort Hercule, Alcide, Titan, aux mains puissantes et invincibles, éprouvé par les plus difficiles travaux : salut, père du Temps, aux formes diverses..... Toi, qui ramènes tour-à-tour l'aurore et la nuit; toi, qui livres douze combats en parcourant la carrière depuis l'orient jusqu'à l'occident [1] ».

Et Apollodore....

« Le vaisseau céleste transporte Hercule aux extrémités du monde [2] ».

Et Pythagore....

« Hercule est la force de la nature ».

Je pourrais entasser les autorités, et citer tout Macrobe [3]. Il suffira d'indiquer que cette explication ancienne a été embrassée par les plus illustres des savans modernes.

[1] Orph. hymn.

[2] Apollod. — Le savant Leclerc partit de cette autre expression, pour transformer Hercule en négociant phénicien.

[3] Porph. scol. d'Hésiod.

Avant Gébelin et Dupuis, Vossius [1], Cuper [2], Aléander [3], Blackwel [4], Bryllant [5], avaient développé ce système : mais il acquiert toute sa démonstration, lorsque seul il explique, et tous les travaux d'Hercule, et les monumens divers de son culte, et jusqu'à ses noms étranges, qui cessent alors de l'être. Je joindrai quelques explications nouvelles à celles qu'on a déjà données.

L'histoire d'Hercule est écrite dans les cieux; il suffit d'interroger un planisphère (*k*), en observant de replacer la sphère dans la position où elle était à l'époque de ces fictions [6].

Le lion néméen, ou plutôt indien [7], et qui figure sur des monumens antérieurs à tous ceux de la Grèce, est le signe du solstice d'été, où le

[1] Voss. de orig. et progr. idolol. l. II.

[2] Cuper, dissert. sur Harpocr.

[3] Aléand. explic. de la table héliaq.

[4] Blackwel, lettres sur la mythol.

[5] Bryllant, recherch. sur l'hist. anc.

[6] Epoque antérieure à celle de nos jours de 4500 ans. Le solstice d'été répondait aux étoiles de la constellation du lion, qui était alors le premier des signes; les équinoxes répondaient au taureau et au scorpion. On trouve ailleurs cette position de la sphère, exposée dans un monument mithriaque.

[7] Premier travail.

soleil développe son triomphe et sa force. Cette jalouse Junon, qui impose à Hercule douze travaux, est la déesse du cercle olympique, la première lune de l'année, qui devient pleine dans le signe du verseau, surnommé l'*astre de Junon* [1].

L'hydre renaissante [2] est la constellation de ce nom, qui, se prolongeant sur trois signes, semble arrêter trois fois le dieu dans sa course [3].

La défaite du centaure [4], celle du sanglier d'Érymanthe, rappellent les deux constellations de l'automne; le centaure et le porc céleste, qui se lèvent sous le signe de la balance [5].

La biche que le héros atteint ensuite [6], se retrouve aussi parmi les astres; et c'est des feux de l'éther, ou du soleil, qu'elle emprunte ces cornes d'or que la poésie et l'astronomie lui donnent 7.

Lorsque le soleil arrive au sagittaire [8], trois

[1] Dupuis.
[2] Second travail.
[3] Théon. Eratosth. Hygin.
[4] Troisième travail.
[5] *Ibid.* Germ. César Kircher.
[6] Quatrième travail.
[7] Nonn. l. xxv. Cæsius in Cassiop.
[8] Cinquième travail.

oiseaux qui figurent sur la voie lactée, le vautour, le cygne et l'aigle, se lèvent : de-là cette allégorie des oiseaux de Stymphale, percés par les flèches d'Hercule [1].

Il arrive aux étables du bouc céleste [2], où s'écoule l'extrémité du fleuve du verseau ; Hercule, dit-on alors, nettoie les étables d'Augias [3].

S'il amène avec lui le taureau de Crète [4], s'il tue le vautour de Prométhée, cette phrase symbolique annonce le passage au méridien du taureau céleste, et le coucher de la lyre, ou du vautour, placé à côté de la constellation qui porte le nom de *Prométhée* [5].

Pégase, ou le cheval de Diomède, leur succède dans son lever héliaque [6] ; il devient la conquête d'Hercule [7].

Le belier lumineux, ou à la toison d'or [8], le navire des argonautes, Andromède, la baleine prête à la dévorer, toute la fable, se repro-

[1] Cinquième travail. — Colum. médaill. de Périnth. Natal.-Comes. Pausan. Arcad.

[2] Sixième travail.

[3] *Ibid.* Apollod. l. II.

[4] Septième travail.

[5] *Ibid.* Baillet. Manilius. Petavius. Syncel.

[6] Huitième travail.

[7] *Ibid.* Ovid. fast. Manil. Apollod.

[8] Neuvième travail.

duisent également dans les constellations du signe suivant [1].

L'Orion s'abaisse, les pléïades, ou les Atlantides, et le bouvier s'avancent [2]; voilà le conquérant des bœufs de Gérion, le vengeur des Atlantides, dont l'amant tombe sous ses coups [3].

Ce Cerbère qui vomit des torrens de flamme [4], c'est l'astre qui embrase les cieux dans la canicule [5].

Enfin Hercule rencontre le dragon qui garde les pommes d'or [6], l'astre de l'automne; c'est sa dernière victoire : la constellation du centaure reparaît et annonce la fin de la révolution de l'année 7. C'est alors que, dans le langage allégorique, Hercule revêt la robe du centaure qu'il avait tué, finit par s'éteindre dans ses propres feux, renaît, et rentre dans l'olympe.

Ainsi s'expliquent tous les monumens. Ce

[1] Neuvième travail. — Scalig. Arat. Eratosth. Manil.

[2] Dixième travail.

[3] *Ibid.* Nonnus. Dion. Plut.

[4] Onzième travail.

[5] *Ibid.* Macrob. Servius in æneid. Scalig. Diodor. — De-là l'Osiris à tête de chien, ou l'Anubis égyptien.

[6] Douzième travail.

[7] *Ibid.* Eratosth. Hygin. Pausan. Baillet. Varron. Cæsius. Blaeu. Hyde sur Ulughbeigh. Apollod.

panthée égyptien, qui présente Hercule et le temps entre une tête de lion et un serpent [1], cesse d'être une énigme. C'est le soleil, représenté entre ces deux termes extrêmes d'exaltation et de dégradation, entre le solstice d'été et l'équinoxe d'automne. S'il étouffe deux serpens à son berceau, c'est que ceux de la sphère se lèvent au moment où le soleil atteint les deux tiers du signe de la vierge. Hébé, qui lui verse le nectar, est l'année toujours jeune. Qui peut méconnaître les semaines dans les cinquante-deux filles de Thespie, dans les cinquante-deux années qui forment, selon les historiens, la durée de la vie d'Hercule ; et les trois cent soixante degrés du cercle, ou les jours, dans ces trois cent soixante jeunes gens qui accompagnent le héros, périssent avec lui, et dont on célèbre la mémoire dans les jeux néméens, comme on célèbre la course du dieu dans les jeux olympiques ; enfin les deux tropiques, dans les deux colonnes, termes de sa course? Il sera facile alors de ressaisir le sens astronomique, altéré par les fictions poétiques, et au milieu des caprices de l'imagination de tous les anciens artistes. Il faudra alors rapprocher les monumens de l'Hercule indien et égyptien, de ceux

[1] Orphiq. Athénagor. Kircher. Abraxas.

de l'Hercule grec : les premiers porteront la lumière sur les autres. Les médailles, les bas-reliefs cesseront de fatiguer ou de faire briller l'esprit des antiquaires, et l'analyse enfin pénétrera dans cette partie des arts qui semblait se dérober à son empire [1].

Il suffira d'indiquer quelques rapprochemens.

Hercule tue onze enfans de Nélé; en effet, le soleil d'un mois fait disparaître les onze autres. Sa massue a trois nœuds et refleurit; emblème de sa force renaissante, et qui s'exerce sur les trois saisons orientales : ainsi on lui consacre le trépied; ainsi, sur une médaille d'Antonin, on voit trois femmes effrayées lever les mains au ciel, au moment où Hercule s'approche de l'arbre gardé par le dragon. Le peuplier, dont la feuille est claire d'un côté et obscure de l'autre, le couronne [2]; cette feuille retrace l'opposition ou l'alternative des jours et des nuits. Dompté par le fils de Vénus, c'est le soleil du printemps, l'époux amoureux de la nature; revêtu d'habits de femme, et filant aux pieds d'Omphale, c'est le soleil d'automne, privé des marques de la virilité.

[1] Médaill. passim. Beger. médaillons du card. Albani. Montfaucon. Vaill. médaill. des emper. Gory. Gruter.

[2] Probus ad Virgil.

Les muses dont il conduit les chœurs [1], ainsi qu'Apollon, sont les images de l'harmonie des sphères ; comme le vaisseau dirigé par sept pilotes, et au mât duquel était attachée l'image du lion, est l'emblème des planètes.

La nuit triple, dans laquelle naît Hercule, est une expression énergique pour désigner l'obscurité profonde que ses rayons dissipent [2].

Je ne pousserai pas plus loin ces exemples, qui pourraient s'étendre jusqu'à satiété ; mais je dois rapporter et expliquer quelques-uns de ses noms. Il les partage avec les autres divinités ; car le soleil, dans ses douze révolutions, sembla présenter un seul et plusieurs dieux.

On le nomme le *dieu sauveur* [3]. Il est ainsi représenté par les Thasiens ; il tient une massue d'une main, et de l'autre un arc. C'est le libérateur [4], le triomphateur [5], le beau vainqueur [6], le voyageur [7] : de-là les voyages et les

[1] Hercule Musagète. Plut. Spon. Ovid. fast.

[2] Pour exprimer une durée ou une étendue indéfinie, les anciens employaient le mot *ter ;* ainsi l'éternité signifie à la lettre une durée triple, *ævum ternum.*

[3] *Sooter.* Hérodot.

[4] *Chon.* Strab. Stephanus.

[5] Orph. Hésych. Virg.

[6] *Callinikos.* Artémidor. Pind. Archil. Diog.-Laër.

[7] Inscriptio. Acquini. *Herculi viatori.*

courses placés sous son invocation ; le dieu fort [1], la gloire de l'air [2], le fils de la lumière [3], le dieu favorable [4] ; le génie incube, qui découvre les trésors [5] : allusion au soleil, dont les rayons couvent et enrichissent la terre ; le guérisseur [6] ; le géant ; le Briarée [7] ; le démon terrible [8], au cœur d'airain [9] ; le dévorateur [10], épithète qui convient au temps qu'il mesure ; le héros aux fesses noires [11], c'est-à-dire derrière lequel la nuit s'étend.

Je me lasse d'accumuler les explications.

Je n'arrêterai point vos regards sur la pompe de ses fêtes.

Ici, on le salue comme un dieu sauveur [12].

Plus loin, on lui offre les prémices des fruits [13].

[1] *Alcides* ab *alkee*, force. *Al-cides*, le Cid.
[2] *Héracles*. Junonis aut aeris gloria.
[3] A dio genitus.
[4] *Parastatees*. Pausan. Eliac. *Dexter amicus*. Horat.
[5] *Porphyrion*.
[6] *Alexikakos*. Lactance. Hésych. Apollonius.
[7] Pindare.
[8] *Charops*. Greg. Gyrald. Aristot.
[9] *Kalkeokardios*. Theocrit. idyll. XIII.
[10] *Polyphagos*. Orph.
[11] *Melampygos*. Greg. Gyrald.
[12] *Alexikakos*. Hésych.
[13] Pollux, l. 1, c. 1, s. XXVII.

L'encens fume et monte vers les cieux ; des victimes sans nombre tombent aux pieds des autels *.

A Coos, le prêtre est revêtu d'un habit de femme, et porte la mitre **.

Là, les Lyndiens *** vomissent contre lui des imprécations.

Le Nil a vu, sur ses rivages,
Les noirs habitans des déserts,
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Crime impuissant ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Ici, l'hymne de la reconnaissance s'élève dans les airs :

Te voilà donc, guerrier, dont la valeur terrasse
Les monstres qu'en son tour le zodiaque embrasse,
Infatigable Hercule, enfant du roi des dieux,
Qui, par douze travaux, règnes au haut des cieux !
Te voilà !... Qu'en ce jour, ô prince de l'année !
La terre, de ton œil, par-tout environnée,

* Pausanias.
** Plut. quæst. gr.
*** Oppidum Rhodi.

Adore

Adore de ton char le cours triomphateur,
Et, pleine de tes dons, chante son bienfaiteur!
Oh! tu méritais bien ce pur tribut d'hommages,
Que te paya long-temps la sagesse des mages;
Eux qui, près de l'Hydaspe, en longs habits de lin,
Attendaient ton réveil l'encensoir à la main,
Et, saluant en chœur ta clarté paternelle,
Chantaient: Gloire au Très-haut! sa course est éternelle.
Qu'il est beau, ton destin! présent à tous les lieux,
Soleil! tu remplis seul l'immensité des cieux.
De l'aurore au midi, du couchant jusqu'à l'ourse,
Tu pousses tes exploits; rien ne borne ta course.
Que dis-je? eh! ton pouvoir est bien plus grand encor,
Dieu des airs! tu régis l'harmonieux accord
De la céleste armée, au sein du vide errante.
C'est toi qui l'y suspends: ta force pénétrante
L'écarte, et tour-à-tour la ramenant vers toi,
En contraint tous les corps à t'escorter en roi.
Tu les enrichis tous: mais la terre jalouse
Etale tes bienfaits en orgueilleuse épouse.
Jardins parés de fleurs et prodigues d'encens,
Humides prés, vêtus de gazons verdissans,
Vastes forêts, vergers où Pomone respire;
Plaines, qui de Cérès forment le riche empire;
Côteaux chers à Bacchus, tout germe à ta chaleur;
Ta flamme leur départ la vie et la couleur,
Tandis que de leurs flancs une mort éternelle
Glacerait, sans tes feux, la vigueur maternelle.
Pour toi, rien ne ternit ton antique splendeur;
Tu ne vieillis jamais. Non, soleil, ton ardeur,
Du temps, qui détruit tout, n'a point senti l'atteinte;

Cent trônes renversés pleurent leur gloire éteinte.
Là, tu vis dans la flamme Ilion s'engloutir;
Ici, gît au tombeau le cadavre de Tyr;
La Rome des Césars a passé comme une ombre;
Les peuples et les jours s'écouleront sans nombre :
Toi seul, au haut des airs, victorieux du temps,
Tu contemples en paix ses débris éclatans.
Tes temples sont tombés, et le dieu vit encore.
Ce colosse n'est plus, qui, du fils de l'Aurore,
Ou plutôt de toi-même, emblème ingénieux,
Rendait à ton aspect des sons harmonieux :
Mais tu brilles toujours sur cette île ébranlée,
Sur Rhode, où se brisa ta statue écroulée *.

* Roucher, Poème des Mois.

CHAPITRE II.

Suite des Fêtes de l'Été, ou du Soleil, considéré dans son plus haut degré d'énergie, et dans son exaltation.

Et tuba commissos medio canit aggere ludos.
Virg. Æneid. l. v, v. 113.

FÊTE DE JUPITER OLYMPIEN[1].

On célèbre des jeux dans l'Élide [2].

Il en est d'autres que l'on célèbre à Athènes, dans la Macédoine, à Smyrne, à Alexandrie, chez les Nicéens [3].

Barthelemy, et plusieurs autres écrivains, ont retracé la pompe de ces jeux. Je rassemblerai les critiques publiées par les plus sages des anciens et des modernes, dont ces brillans spectacles ont fait sourire l'imagination, mais n'ont pu séduire la raison.

Les poètes dûrent les chanter, et les philosophes les proscrire.

Plutarque raconte que, de son temps, les

[1] *Olympia.*

[2] Poetæ passim.

[3] Scol. Thucyd. l. i. Pindar. olymp. od. vii. Pythag. od. ix. Inscript. veter. Eusthat. in Dionys.

Romains pensaient que ces jeux avaient été la principale cause de la servitude où étaient tombés les Grecs. Solon voulut restreindre les dépenses énormes et les prix de ces jeux [1]. Galien [2] attribue à ces exercices le développement de plusieurs difformités et des maladies. L'éducation de ceux qui cultivent leur intelligence, dit Aristote, doit être différente de celle des athlètes, qui n'exercent que leurs muscles.

« A qui en veulent ces jeunes gens? dit Lucien [3], avec son ironie familière : ils sont furieux, je crois; les voilà qui se donnent le croc-en-jambe, qui se roulent dans la fange comme des pourceaux, qui s'accablent et se prennent à la gorge : néanmoins je les ai vus tout-à-l'heure se frotter d'huile et se raser pacifiquement, et soudain, la tête baissée, de s'entrechoquer comme des beliers. Celui-là vient d'élever en l'air son compagnon, puis il le précipite violemment à terre, se jette sur lui, l'accable, lui appuie le coude sur la gorge, le tient entre ses jambes comme dans une tenaille; il l'étouffera. Cependant, avouant sa défaite, celui-ci avertit le vainqueur de le lâcher en lui frappant sur

[1] Diog.-Laërce.

[2] Gal. chroniq. morb. l. v, c. x.

[3] Lucian. dial. Anachars.

l'épaule. Il me semble que ce n'était guère la peine de se frotter si proprement avec de l'huile, pour se vautrer dans la boue. Qui ne rirait en les voyant glisser comme des anguilles dans les mains de leurs adversaires? Ceux-là ressemblent à des coqs, et se jettent du sable. En voici qui, couverts de poussière, ne s'efforcent point de se renverser, mais se brisent les membres à coups de poings. J'en vois un qui crache ses dents avec le sable; le coup a été assené dans la mâchoire. Que fait cet homme vêtu de pourpre, qui préside, je crois, à ces exercices? ne va-t-il pas les séparer? Au contraire, il applaudit à la vigueur du coup; il excite l'autre à la vengeance. A quoi tout cela sert-il? ces institutions ne sont-elles pas celles de la fureur et de l'extravagance ».

De-là ces épigrammes de l'Anthologie:

« Ce brave olympionique avait autrefois un nez, un menton, des sourcils, des oreilles et des paupières; mais il a perdu toutes ces parties depuis qu'il a fait profession du pugilat; en sorte qu'il ne recueillera rien de la succession paternelle; car, après l'avoir confronté avec son portrait, qu'a produit son propre frère, on n'y a trouvé nul trait de ressemblance, et l'on a déclaré cet athlète étranger.

» Ulysse, de retour chez lui, après vingt ans d'absence, fut reconnu par son chien Argus. Pour toi, Stratophon, après quatre heures de pugilat, tu deviens méconnaissable, non-seulement aux chiens, mais à toute la ville; et si tu veux regarder ton visage au miroir, tu diras toi-même : « Je ne suis point Stratophon » ; et tu en jureras.

» Ta tête, Apollophane, est percée comme un crible, ou comme le dessous de ces vieux livres vermoulus; et l'on prendrait les cicatrices droites et obliques que les cestes y ont laissées, pour une tablature de musique lydienne ou phrygienne. Tu peux désormais te battre à coups de poings, sans craindre pour ta tête de nouvelles blessures; car elle en est tellement couverte, qu'elle n'en peut recevoir davantage.

» L'athlète Aulus consacre au dieu de Pise tous les os de son crâne, qu'il a rassemblés un à un. S'il se tire jamais des jeux néméens, sans y perdre la vie, il lui reste encore les vertèbres du cou, dont il prétend, grand Jupiter, te faire alors une nouvelle offrande.

» Moi, Audrolée, j'ai combattu au pugilat dans tous les jeux de la Grèce : j'ai supporté à Pise la perte d'une oreille; à Platée, celle d'une paupière; à Delphes, on m'emporta ne respi-

rant plus; mon père Damotèle s'est préparé, avec ses concitoyens, pour m'enlever du stade, ou mort, ou estropié ».

« Jamais on n'imagina, selon de Paw, un art plus pernicieux, ni plus propre à énerver l'espèce humaine; comme Galien l'a démontré, non-seulement par un traité composé tout exprès sur cette matière, mais encore par mille autres argumens répandus dans le corps de ses ouvrages, où il réfute, de la manière la plus convaincante, tout ce qu'un certain Théon avait écrit en faveur des exercices athlétiques....

» Ceux qui s'exerçaient sans cesse au pugilat et à la lutte, maigrissaient depuis les hanches jusqu'aux pieds, pendant que la partie supérieure du corps acquérait une grosseur prodigieuse.

» Ceux qui s'exerçaient sans cesse au saut et à la course, maigrissaient depuis la tête jusqu'aux hanches, pendant que la partie inférieure du corps acquérait une grosseur prodigieuse, comme Xénophon l'a très-bien observé dans le *Banquet de Socrate :* car il est aisé de concevoir que les sucs nourriciers se portaient toujours vers les parties qui faisaient les plus grands et les plus continuels efforts.

» Quoique les anciens n'aient pas parlé des symptômes qui survenaient aux discoboles, ou

à ceux qui jetaient d'énormes palets à de grandes distances, on peut être certain qu'en eux la carnosité des bras devenait d'un volume monstrueux, et que le cou perdait tellement sa flexibilité, qu'il ne leur était plus possible de tourner à droite ou à gauche, parce qu'elle comprimait trop violemment les vertèbres, pour augmenter la force du jet.

» Rien ne pouvait sur-tout être plus pernicieux que de faire entreprendre à des enfans des courses outrées, comme on le pratiquait dans la carrière d'Olympie, et aux jeux solennels de la Grèce; car le choc trop impétueux de l'atmosphère pouvait aisément blesser en eux les organes de la respiration, et entraîner des maladies de poumons, que les anciens savaient aussi peu guérir que les modernes.

» Si l'on disait que ces exercices auraient pu être utiles si l'on avait su les modérer, je répondrais qu'il fut impossible de les modérer, parce qu'ils étaient fondés sur l'émulation. Or, il est dans la nature de l'émulation, de ne connaître ni bornes, ni milieu : il fallait, ou vaincre, ou être vaincu ; un grand effort amenait un autre effort plus grand encore ; on s'énervait par la défaite, et on s'énervait par la victoire.

» Pour qu'un athlète ait pu devenir fameux,

cent autres ont dû périr dans les essais ; sans compter ceux qui furent mutilés, au point d'être inutiles à l'état et à eux-mêmes.

» Le système nerveux de l'homme n'est susceptible que d'un certain degré de tension : dès qu'on va au-delà, on perd d'un côté ce qu'on acquiert de l'autre. Dans les lutteurs, les mains se fortifiaient aux dépens des pieds ; et dans les coureurs, les pieds se fortifiaient aux dépens des bras. L'équilibre de toutes les forces était détruit par une force particulière, qui, étant purement factice, dégénérait bientôt en faiblesse.... Quand le pugilat, le pancrace, et la course outrée, n'auraient pas entraîné ces difformités monstrueuses dont on vient de parler, la transpiration trop abondante, et la trop grande effusion de sueur que ces exercices excitaient, auraient été plus que suffisantes pour affaiblir le corps humain, en le dépouillant d'une quantité de sucs nécessaire à sa conservation. Aussi Galien (dans son traité intitulé l'*Exhortation aux Arts*) assure-t-il, de la manière la plus positive, que, depuis Hippocrate jusqu'à lui, aucun médecin grec n'avait approuvé ni le tempérament, ni la constitution, ni le régime des athlètes....

» Que peut-on imaginer de plus atroce, que de

voir des champions nus, dégouttans de sang, qui se déchiraient mutuellement le corps avec des gantelets, et se faisaient tant de contusions dans le visage, que tous les traits de la physionomie s'altéraient, au point qu'une mère ne pouvait plus, après de tels exploits, reconnaître son fils, ni les frères se reconnaître entr'eux ?

» Aussi est-il certain, comme Isocrate l'assure, qu'il n'y avait que des hommes de la plus vile populace, et issus des plus obscures bourgades de la Grèce, qui embrassassent un si infame métier, faute d'en avoir appris un autre pour vivre avec moins de peine et moins d'éclat.

» Quant aux courses de chevaux, elles produisirent sur ces animaux les mêmes effets que la gymnastique produisit sur les hommes; c'est-à-dire que leur race fut totalement énervée dans toute l'étendue de la Grèce, où l'on eut l'extrême imprudence de faire courir les poulains, qu'un seul essai de cette nature éreintait à jamais.

» Les Anglais ont fort dégradé l'espèce de leurs chevaux par les courses de New-Market, et d'autres semblables; mais s'ils avaient voulu imiter les Grecs, et faire entrer en lice les

poulains, il ne serait pas resté, dans toute la Grande-Bretagne, un seul cheval passable.

» Pindare parle d'une course faite aux jeux pythiques, où il y eut, dit-il, jusqu'à quarante chars brisés, et quarante cochers renversés sur l'arène, qui firent, selon l'expression de Sophocle, dans l'*Électre*, naufrage en terre.

» Cela signifie, en d'autres termes, qu'on perdit alors, sans aucun bien pour l'état, un grand nombre d'hommes et d'animaux utiles, dont les uns furent écrasés dans l'instant, et dont les autres languirent en de longues douleurs; et c'est ainsi qu'on faisait la guerre au milieu de la paix [1] ».

Si ce spectacle fut cruel, il fut religieux: il reste à développer cette proposition, et à faire voir que les jeux olympiques n'étaient qu'un spectacle allégorique.

Œnomaüs, dit-on, institua le premier cette fête [2]: mais on donne à cet Œnomaüs, pour femme, Stéropé, l'une des plëïades avec lesquelles le soleil se trouve en conjonction à cette époque; mais on attelle à son char quatre chevaux, comme à celui d'Apollon; mais on place devant ce char Myrtile, ou le cocher céleste.

[1] De Paw.

[2] Chroniq. p. 261.

Tout annonce une allégorie solaire.

On personnifie, dans cette fête, la mer, la terre, Neptune, Cérès, et les autres élémens, dont la lutte est imitée par des acteurs qui revêtent leurs couleurs.

Le peuple accourt en foule, et l'intérêt prend parti : les habitans des îles, ou des rivages de la mer, font des vœux pour l'acteur qui représente Neptune; les habitans de l'intérieur des terres se déclarent pour Cérès.

Les Arcadiens, et les Grecs du Péloponèse, transmirent ces fêtes aux Romains.

C'est sur-tout dans le cirque romain que ces allégories deviennent sensibles.

« Les Romains, de l'aveu d'Isidore de Séville, convenaient que ces jeux, et tout ce qui y servait, devaient se rapporter à la nature et à ses agens. Les limites de la course du soleil, l'orient et l'occident, y étaient représentées par les termes ou limites extrêmes du cirque, où étaient les bornes. Au milieu du cirque s'élevait l'obélisque, que sa forme, comme nous l'avons déjà dit, avait fait consacrer au soleil. Le sommet de l'obélisque désignait la hauteur des cieux, le point culminant, où arrive cet astre au milieu de sa course; sa position au milieu du cirque, à une distance égale des deux

bornes qui figuraient le levant et le couchant, représentait le milieu de cette course; et l'espèce de flamme en or, posée sur le faîte de l'obélisque, désignait la nature du feu et de la chaleur que donne cet astre.

» Les conducteurs des chars étaient habillés de couleurs relatives à la teinte des élémens.

» Le char du soleil était attelé de quatre chevaux qui représentaient les quatre saisons et les quatre élémens, que le soleil modifie par sa révolution annuelle, et dont la teinte variée était appliquée aux chevaux, qui imitaient chacun, par leur couleur, un de ces élémens, et celle de la terre dans les quatre saisons....

» Les courses s'y faisaient d'orient en occident, et il y avait sept tours à faire, dit Isidore, en l'honneur des sept planètes qui gouvernent la nature.

» Le char affecté à la lune était conduit par deux chevaux seulement, conformément au génie des anciens poètes et des peintres, qui donnaient au soleil quatre chevaux, et deux seulement à la lune. Jupiter en avait six; les dieux inférieurs, trois; la planète de Vénus, qui préside au crépuscule du matin et du soir, eut aussi ses coursiers et ses coureurs ».

« Ces combats furent inventés, dit l'auteur

de la *Chronique d'Alexandrie*, pour représenter l'harmonie de l'univers, du ciel, de la terre, de la mer.

» On figurait le zodiaque par douze portes [1] ».

L'intérêt du commerce, l'enthousiasme que dut nourrir la description de ces jeux célébrés par Homère, concoururent à imprimer à ces solennités ce caractère d'une magnificence qui paraît tenir du génie oriental. Celui des artistes de la Grèce et des poètes, les honneurs immodérés décernés aux vainqueurs, tout enflamma l'imagination d'un peuple qui connut toutes les ivresses, et dont tous les sentimens étaient des passions.

On se croit transporté au milieu des merveilles de la féerie, en parcourant, dans Pausanias, la description des monumens olympiques.

Là, tout bois est un temple, et tout marbre est un dieu.

A chaque pas que l'on y faisait, en comparant une statue avec une autre, on distinguait les différentes écoles, et on apprenait l'histoire de l'art même. Son enfance se montrait dans les ouvrages des élèves de Dipœne et de Scyllis; son progrès dans les ouvrages de Calamis, de

[1] Dupuis.

Canochus, de Myron ; sa perfection dans ceux de Phidias, d'Alcamène, d'Onatas, de Scopas, de Praxitèle, de Polyclète, de Lysippe, de Pythagore de Rhegium ; et enfin sa décadence dans les monumens des temps postérieurs [1].

Sur la route d'Olympie, près du fleuve Alphée, s'élève un rocher escarpé ; c'est de là qu'on doit précipiter, d'après une loi des Eléens, toute femme qui serait surprise dans la célébration des jeux. On raconte que Callipathire, devenue veuve, se déguisa sous l'habit d'un maître d'exercices, et conduisit elle-même dans les jeux son fils Pisidore. Il est déclaré vainqueur : sa mère, dans son transport, franchit la barrière, et se laisse reconnaître. Les triomphes de son père, de ses frères et de son fils, couronnés dans les mêmes jeux, lui sauvèrent la vie. Mais, depuis cette aventure, il fut statué que les maîtres d'exercice paraîtraient entièrement nus [2].

Il paraît que les femmes furent cependant admises à ces jeux, puisque la fille d'Archidamus, la sœur d'Agis et d'Agésilas Cynisca, remporta le prix de la course des chars, ainsi qu'Eurylionis de Sparte, et Bélistique. La prê-

[1] Gédoin.

[2] Pausan. Elid.

tresse de Cérès et les jeunes vierges obtenaient, dans ces jeux, une place distinguée; ce qui semble impliquer contradiction, et avec la loi que nous venons de rapporter, et avec les mœurs des Grecs, chez qui les femmes étaient assujetties aux loix d'une pudeur sévère [1].

Un Grec a publié la nomenclature de tous les monumens dont la piété et le luxe ont enrichi l'Élide. Ce livre sert de guide aux étrangers. Je vais le transcrire :

GUIDE DES VOYAGEURS EN ÉLIDE.

Près du bois sacré, dans l'Altis, on admire le temple et la statue de Jupiter : le temple est l'ouvrage de Libon; la statue, celui de Phidias. Sous la voûte est suspendue une Victoire de bronze doré, qui soutient un bouclier d'or, sur lequel est sculptée la tête de la Gorgone.

Dans le tympan du fronton, l'artiste a représenté le combat de Pélops et d'Œnomaüs. Jupiter occupe le centre : à sa droite est Œnomaüs, coiffé d'un casque, et près de lui une des filles d'Atlas, Stérope. Le cocher Myrtile tient les rênes du char traîné par quatre chevaux. On admire, au centre du fronton opposé, le combat

[1] Pausan. Elid.

des

des centaures et des lapithes, qui troublent les noces de Pirithoüs : Eurythion enlève la nouvelle épouse ; Thésée venge son ami par le carnage des centaures : dans ce tumulte, l'un viole une jeune vierge, et l'autre un beau garçon.

Dans le temple, on a représenté les travaux d'Hercule. Ici, il combat contre les Amazones, et Thésée le suit : là, il combat le lion de Némée ; plus loin, il délivre Prométhée, attaché sur le Caucase.

Achille soutient Penthésilée mourant ; Ajax viole Cassandre ; deux Hespérides apportent des pommes d'or. Voici la Grèce, et la ville de Salamine représentée sous la figure d'une femme qui s'appuie sur la poupe d'un vaisseau. On doit ces peintures au frère de Phidias, à Panénus. Mais tout cède à l'éclat de la statue de Jupiter ; elle est d'or et d'ivoire : le dieu est assis sur un trône ; il porte une couronne d'olivier ; sa main droite supporte une Victoire de mêmes matières ; sa main gauche est armée d'un sceptre composé du mélange de tous les métaux, et surmonté d'un aigle. Son manteau est, comme celui de la Nature, parsemé de fleurs, de fruits et d'animaux. Au milieu de l'éclat de l'or dont son trône étincelle, on remarque l'opposition de l'ivoire et de l'ébène dont il est formé. Aux

quatre extrémités, quatre Victoires dansent les mains entrelacées. Deux autres sont aux pieds de Jupiter. Les supports du trône sont des sphynx, qui arrachent de tendres enfans du sein de leur mère. Au-dessous, Apollon et Diane percent de flèches les enfans de Niobé.

Ici, vous remarquez le nombre mystérieux de sept figures. Ce jeune adolescent, que l'on reconnaît à la bandelette qui ceint ses cheveux, est le beau Pantarcès, chéri de Phidias, et qui remporta le prix de la lutte [1].

Sur la tête du dieu, planent les Grâces et les Saisons. Les bas-reliefs du stylobate représentent le Soleil sur son char, Jupiter et Junon : près de Jupiter, une des Grâces, suivie de Mercure, qui précède Vesta. Vénus paraît sortir du sein de l'onde ; l'Amour l'accueille, et Pytho la couronne. Voici Apollon et Diane, Hercule et Minerve, Neptune et Amphitrite. La lune court sur un mulet [2].

Au-dessous de la statue, s'étend un bassin pavé de marbre noir, et dont les bords sont de marbre de Paros.

[1] Dans sa 86e olympiade.

[2] Serait-ce parce que le mulet fut regardé long-temps comme incapable de produire, qu'il est attribué ici à la vierge Diane?

On rencontre, à l'entrée du temple, des chevaux de bronze, mais plus petits que nature, consacrés par Cynisca. Là, s'élève ce trépied de bronze, sur lequel on déposait les couronnes destinées aux vainqueurs.

L'autel de Jupiter olympien est placé entre le temple de Pélops et celui de Junon. On y sacrifie au dieu Chasse-mouche [1].

Autels de l'Alphée, de Vulcain, d'Hercule propice, de Jupiter fulminant, ou Cathàrsius [2], ou Ctonius [3]; de Junon olympienne, de Minerve, de la mère des dieux, de Bacchus, des nymphes, des muses, des Grâces, etc.

Celui de la plus grande déesse, c'est *l'Opportunité* [4]. Si l'autel consacré aux dieux inconnus, signifie, ainsi que le prétendent quelques commentateurs, *aux vertus ignorées*, c'est le plus digne de nos hommages.

[1] Jupiter Apomyus. Le mot oriental *Bel-zebut*, signifie le maître des mouches. On a voulu exprimer ainsi la force de la chaleur qui les multiplie.

[2] De la victoire.

[3] Le terrestre.

[4] Ion avait composé un hymne sur l'Opportunité.

Au-delà du bois sacré :

L'atelier de Phidias. C'est là qu'il a créé Jupiter.

En retour :

L'édifice de Léonidas, éléen.

A gauche :

Autels de Vénus et des Heures.

Derrière le temple, s'élève l'*olivier* aux belles couronnes : ses rameaux sont consacrés aux vainqueurs. Auprès est l'autel des nymphes.

A droite du monument de Léonidas :

Autels de Diane Agoréa ;

De cette divinité terrible, nommée *Despoina ;*

De Jupiter Agoréus ;

D'Apollon pythien ;

De Bacchus (ce dernier est un peu plus loin).

Et sur le chemin des barrières :

Ceux des Parques et de leur conducteur ;

De Mercure ;

De Jupiter le très-haut (celui-ci est double).

Dans l'espace des barrières :

Autels des divinités à cheval ;
De Neptune ;
De Junon ;
De Mars ;
De Minerve.

L'autel des dioscures est appuyé contre une colonne.

Au centre :

Autels de la bonne Fortune ;
De Pan ;
De Vénus.

Et plus loin :

Des nymphes invincibles.

En revenant du portique d'Agaptus :

L'autel de Diane à droite.

En rentrant dans le bois sacré par le grand chemin, on en découvre un autre, consacré à la même déesse, près de celui du fleuve Cladée.

Au-delà, il en est un troisième, à Diane Cocconca.

Deux sont érigés à Apollon.

Devant le *théé coleón* [1], est un temple, dont

[1] Le logis des prêtres.

un angle renferme un autel de Pan. Ce dieu en a un dans le prytanée, au milieu du bois, près du gymnase.

Devant la porte du prytanée :

Autel de Diane chasseresse.

Dans l'intérieur :

Salle des festins publics.

En face du pyrée :

C'est là que l'on reçoit les vainqueurs.

Temple de Junon, d'architecture dorique. Sa longueur est de soixante-trois pieds. La déesse est assise sur un trône ; Jupiter est à ses côtés : on le reconnaît aux flots de sa barbe ; il est debout, et coiffé du casque.

Les Heures, par *Emilus*, et Thémis, par *Doriclidas*, sont assises sur d'autres trônes.

Cinq Hespérides, ouvrage de *Théoclès*.

Minerve armée, de *Médon*.

Cérès et Proserpine, étendues en regard.

Apollon et Diane, aussi en regard, mais debout.

Latone,

La Fortune,

Bacchus,

Victoire ailée.

Ces statues sont d'or et d'ivoire, et dans le style du premier âge.

En marbre, Mercure portant dans ses bras Bacchus enfant.

La Fortune, par *Praxitèle*.

En bronze, Vénus, de *Cléon*.

A ses pieds, un Amour de bronze doré, par *Boéthus*.

Coffre de Cypsélus.

Inscription en caractères anciens et en boustrophedon.

Bas-reliefs; première face.

Œnomaüs poursuit Pélops et Hippodamie. Ils courent chacun sur un char attelé de deux chevaux; mais les coursiers de Pélops ont des ailes.

Palais d'Amphiaraüs.

Une vieille femme porte dans ses bras le jeune Amphiloque.

Devant la porte du palais, Ériphile, que l'on reconnaît à son collier : elle est debout; on distingue à ses côtés ses filles, Euridice et Démonasse; près d'elles, le jeune Alcméon nu.

L'écuyer d'Amphiaraüs, Baton, tient d'une main les rênes des chevaux, et de l'autre une lance.

Amphiaraüs a déjà un pied sur le char ; il brandit son épée nue, il s'emporte et menace Ériphile.

Au-delà du palais d'Amphiaraüs, on célèbre des jeux funèbres en l'honneur de Pélias. Foule de spectateurs.

Au milieu, Hercule sur un trône.

Derrière lui, une femme qui joue de la flûte phrygienne.

Pysus et Astérion, montés sur un char, se précipitent dans la carrière. On voit que le prix sera pour Astérion.

Là, Mopsus et Admète combattent, armés du ceste. Un joueur de flûte les anime.

Ici, luttent Jason et Pélée, sans pouvoir se renverser.

Eurybotès jette le disque.

Mélanion, Néotée, Phalarée, Argius, Iphyclus, disputent le prix de la course à pied. Iphyclus le remporte, et Acaste le couronne.

Plus loin, des trépieds pour les vainqueurs.

Les filles de Pélias assistent à ces jeux : ils sont terminés par la victoire d'Iolas, qui, monté sur un char à quatre chevaux, remporte le prix de la course.

D'un autre côté, Hercule perce de ses flèches

l'hydre de la fontaine d'Amymone. Minerve est à côté du héros.

A l'extrémité, Phiné et les fils de Borée chassent les harpies.

Deuxième face.

Une femme tient entre ses bras deux gémeaux; l'un blanc, et l'autre noir; l'un dort, et l'autre repose : tous deux ont les pieds difformes. On prétend que c'est la Nuit, berçant le Soleil et la Mort.[1].

Une autre femme, remarquable par sa beauté, serre à la gorge une femme hideuse, et lève une verge pour la châtier. C'est, dit-on, la Justice qui réprime le Crime [2].

Plus loin, deux femmes broient une préparation dans le mortier [3].

Voici la belle Marpès, ravie par Apollon à Idas, et qui revient aux bras de son époux.

Cet homme, revêtu d'une tunique, qui d'une

[1] Ne serait-ce pas plutôt l'Année, embrassant le Jour et la Nuit aux pieds contrefaits, c'est-à-dire de durée inégale?

[2] Ne serait-ce pas le triomphe de la saison du printemps sur celle de l'hiver?

[3] *Voyez* les détails des FÊTES EXPIATOIRES. — Pharm. Tharg.

main présente une coupe, et de l'autre un collier à la belle Alcmène, ne serait-il pas Jupiter sous les traits d'Amphitrion?

Ici, Ménélas, couvert d'une cuirasse, poursuit, l'épée à la main, la perfide Hélène.

Médée est assise sur un trône. Jason est à sa droite, et Vénus à sa gauche. On a écrit au-dessous ce vers :

Cypris le veut, Médée est à Jason.

Les muses préparent leurs chants et leurs lyres; Apollon préside à leur chœur. Une inscription l'annonce :

Phébus conduit les chants des muses immortelles.

On voit ensuite Atlas, dont les épaules robustes supportent le globe du monde : il tient dans ses mains les pommes d'or des Hespérides. Le glaive d'un guerrier le menace.

Mars armé enlève Vénus.

Pélée s'efforce de ravir un baiser à la jeune Thétis; Thétis secoue un serpent, dont elle le menace.

Les Gorgones ailées poursuivent le vol de Persée.

Troisième face.

Image de la guerre : deux corps d'infanterie;

des chefs sur leurs chars. Une partie semble vouloir en venir aux mains, et l'autre semble prête à abjurer toute querelle dans de réciproques embrassemens.

Quatrième face.

Borée enlève Orytie : ses pieds se terminent en queues de serpent.

Hercule combat le triple Gérion. Thésée le suit en pinçant la lyre. A ses côtés est Ariane, qui tient une couronne.

Achille et Memnon combattent : les mères de ces héros soutiennent leur courage par leur présence.

Atalante tient un faon : elle est auprès de Mélanion.

Hector et Ajax en viennent aux mains. Entr'eux est la Discorde aux traits difformes, à la figure hideuse.

Hélène est au milieu des dioscures ; la fille de Pittéus, Hétra, est à ses pieds en habits de deuil.

Iphidamas est étendu sur la terre : Coon prétend le venger, et défie Agamemnon. Le bouclier d'Atride étale la terreur figurée par une tête de lion.

Mercure amène les trois déesses devant Pâris.

Diane s'avance, conduisant une panthère et un lion : la déesse est ailée.

Ajax arrache Cassandre de l'autel de Minerve.

Plaignez la malheureuse famille d'Œdipe : Polynice est renversé sur la terre; son frère lui presse du pied la gorge. Sur la tête de Polynice plane un spectre armé de griffes, à gueule dévorante : c'est la Mort.

Bacchus est étendu dans un antre; la barbe tapisse son menton; sa main tient une coupe d'or; une longue robe l'enveloppe. La vigne aux mains errantes, des pommiers aux fruits d'or, des grenades enflammées enrichissent l'entrée, de leurs fruits et de leur ombrage.

Couvercle du coffre.

Un homme et une femme sont couchés dans un antre : quatre femmes les entourent.

Un centaure : près de lui, des chars attelés de coursiers ailés; leurs ailes sont dorées. Des femmes sont assises sur ces chars. L'une d'elles reçoit une armure de Vulcain : c'est Thétis, conduite par Chiron, et suivie de ses néréides, qui vient recevoir les armes d'Achille.

Deux femmes s'avancent sur un char traîné par des mulets : l'une tient les rênes, l'autre a la tête couverte d'un voile.

Combat d'Hercule et des centaures, qu'il perce à coups de flèches.

Monumens particuliers de l'intérieur du temple :

Un lit garni d'ivoire.

Le disque d'Iphitus, sur lequel sont gravées circulairement les loix des jeux olympiques.

Une table d'or et d'ivoire, ouvrage de *Colotès*, et sur laquelle on dépose les couronnes réservées aux vainqueurs.

Statues des divinités :

Jupiter,
Junon,
La mère des dieux,
Apollon,
Diane,
Esculape Hygée,
Mars,
Bacchus,
Pluton,
Proserpine,
Deux nymphes, dont l'une tient un globe, et l'autre une clef.

En allant au temple de Jupiter :

Colonne de bois, cerclée en fer, et appelée la *colonne d'Œnomaüs.*

Temple dorique à la mère des dieux.

La rotonde de Philippe.

Que les fiers républicains d'Athènes détournent les yeux. Philippe éleva cet édifice après sa victoire de Chéronée.

Statues d'or et d'ivoire, par *Léocharès*; Philippe, Alexandre, Amyntas, Olympias, Euridice.

MONUMENS DE L'ALTIS, OU BOIS SACRÉ.

Temples et statues des dieux.

Aux pieds de la montagne de Saturne, six statues de Jupiter, en bronze, nommées les six *Zanès*, dont deux par *Cléon*. Elles ont été élevées du produit des amendes payées par les athlètes. Le nombre de ces statues s'est multiplié avec le temps : elles avertissent les concurrens, que la fraude est sévèrement punie. Les uns furent condamnés, pour avoir essayé de corrompre, à prix d'or, leurs juges ou leurs adversaires; les autres, pour avoir manqué aux formalités prescrites dans les jeux.

Une de ces statues est élevée devant le pécile; une autre sous le portique de cet écho qui renvoie sept fois les sons.

Près du stade, et de l'enceinte destinée aux

combats de la flûte, statue de Jupiter sur un piédestal de bronze : le dieu tient un foudre dans chaque main. Il est haut de six coudées. Offrande des Cynéthéens.

Jupiter, jeune et sans barbe : il porte un collier. Érigé par les soins de Cléolas.

Sur un piédestal de marbre en demi-cercle, Jupiter entre l'Aurore et Thétis.

Sur les faces, combat singulier de

Hélénus et Ulysse ;

Pâris et Ménélas ;

Énée et Diomède ;

Ajax, fils de Thélamon, et Déiphobe. Ces statues sont de *Lycius*, consacrées par les Apolloniens.

Plus loin :

Un Jupiter couronné de lis, et tourné vers l'orient. Un aigle repose sur une de ses mains, et la foudre dans l'autre. Offrande des Métapontins. Ouvrage d'*Aristonoüs*.

Jupiter et les filles d'Asopus, Némée, Égine, Harpine, Corcire, Thébée ; Asopus.

Jupiter olympien, haut de sept coudées, supportant un aigle de la main gauche, et balançant de la droite un javelot.

Au-delà du chemin qui conduit au sénat :

Statue de Jupiter, sans inscription.

En tournant vers le nord :

Jupiter platéen : il regarde l'orient. Inclinez-vous devant cette statue, si vous adorez la liberté et le courage. C'est le monument érigé au nom de tous les peuples de la Grèce, qui défendirent, à Platée, la cause de tous les hommes. Ouvrage d'*Anaxagore*.

On a conservé, dans leur ordre, les noms des peuples qui y parurent : on pourra détruire le monument, mais non leur mémoire. On lit sur le piédestal :

A JUPITER LIBÉRATEUR,
AU NOM DE LA LIBERTÉ VENGÉE.

Les Lacédémoniens ;
Les Athéniens ;
Les Corinthiens et les Sicyoniens ;
Les Éginètes ;
Les Mégaréens et les Épidauriens ;
Les Tégéates et les Orchoméniens ;
Les Phlyasiens ; les habitans de Trézène et d'Hermioné ;
Les Tiryntiens ;
Les Platéens ;
Les Mycéniens ;
Les insulaires de Chio et de Milet ;
Les Ambrassiotes ;

Les

Les citoyens de Ténos;
Les Lépréates;
Ceux de Naxe et de Cythnos;
Les Styréens;
Les Éléens;
Les Anactoriens;
Ceux de Potidée et de Chalcis.

Devant la statue de Jupiter, s'élève une colonne de bronze, sur laquelle est gravé un traité d'alliance entre les Spartiates et les Athéniens.

Statue de Jupiter près du char de Cléosthène; par *Thylacus* et *Onéthus*, et leurs *enfans*. Offrande des Mégaréens.

Près du char de Gélon :

Jupiter antique, armé du sceptre. Consacré par les Hybléens.

Sur un immense piédestal de bronze, statue colossale de Jupiter, haute de dix-huit pieds. Offrande des Clitoriens; par *Télétas* et *Ariston frères*.

Autels de Jupiter et de Neptune populaires.

Près de là :

Jupiter en bronze; par *Musus*. Offrande des Corinthiens.

En allant du sénat au grand temple, à gauche :

Jupiter couronné de fleurs, dont la main

droite est armée d'un foudre ; par *Ascharus*. Offrande des Thessaliens.

Jupiter. Offrande des Psophidiens.

Près du grand temple, à droite :

Jupiter oriental, haut de douze pieds. Consacré par les Lacédémoniens [1].

A gauche de cette statue :

Jupiter olympien, en bronze. Offrande de Mummius [2].

Colosse de Jupiter, en bronze, haut de vingt-sept pieds. Offrande des Éléens [3].

Près du temple de Pélops :

Sur une colonne, une petite statue de Jupiter étendant la main.

En face :

Jupiter et Ganymède ; par *Aristoclès*. Offrande du thessalien Gnotis.

Jupiter imberbe. Présent de Smicythus.

Plus loin :

Autre Jupiter imberbe. Offrande des Élaïtes.

[1] Seconde guerre de Messénie.

[2] Après la défaite des Achéens.

[3] Après la guerre contre les Arcadiens.

Jupiter entre Pélops et le fleuve Alphée. Offrande des Gnidiens victorieux.

Jupiter. Offrande des Éphésiens.

Jupiter occidental. Don de Mummius.

Dans le sénat :

Le dieu des sermens, Jupiter Orcius. Sa figure inspire l'épouvante; il tient un foudre dans chaque main. On immole un porc sur son autel; et là, sur les membres sanglans de la victime, en présence du dieu terrible, les athlètes, leurs pères, leurs frères, leurs maîtres d'exercice, jurent de ne commettre aucune fraude dans les jeux : ils jurent qu'ils ont employé dix mois entiers à s'instruire dans leur profession. De leur côté, les juges des combats promettent de prononcer conformément à l'équité, et de ne point se laisser corrompre. On a gravé, sur le piédestal, des imprécations en vers contre les parjures.

SUITE DES MONUMENS DE L'ALTIS.

Statues érigées aux trente-cinq enfans, à leur maître de musique, au joueur de flûte qui les accompagnait, et qui périrent en se rendant aux fêtes de Rhegium. Ouvrage de *Callon*. Offrande des Messéniens.

Statues de jeunes enfans implorant le ciel. Ouvrage de *Calamis*. Offrande des Agrigentins.

Statue d'Hercule. Il est représenté nu, et dans la fleur de la jeunesse : il tue, à coups de flèches, le lion de Némée. Ce dernier ouvrage est de *Nicodamus*, et l'offrande d'Hippocion.

Groupe de Grecs tirant au sort pour combattre Hector : ils sont au nombre de neuf, armés de piques et de boucliers.

Vis-à-vis, sur un piédestal à part, Nestor jette leurs noms dans un casque : on distingue Agamemnon et Idoménée. Ouvrage d'*Onatas*. Offrande des peuples de l'Achaïe.

Hercule combattant une Amazone. Ouvrage d'*Aristoclès*. Offrande d'Évagoras.

Hercule, de Thase, haut de dix coudées, une massue dans la main droite, dans la gauche un arc. Ouvrage d'*Onatas*. Offrande des Thasiens.

La Victoire, posée sur une colonne. Ouvrage de *Pœonius*, de Minde. Offrande des Messéniens [1].

[1] Après la victoire remportée dans l'île de Sphactérie.

Offrandes de Smicythus.

Eséchiria couronnant Iphitus, } par *Glaucus*, d'Argos.
Amphitrite, }
Neptune, }
Vesta, }

Proserpine, } par *Dionysus*, d'Argos.
Vénus, }
Ganymède, }
Diane, }
Esculape, }
Hygée, }
Jupiter, }
Bacchus, }
Orphée, }
Le dieu *Agón*, }
Homère, }
Hésiode. }

A la suite :

Minerve, parée du casque et de l'égide. Ouvrage de *Nicodamus*. Offrande des Éléens.

Victoire sans ailes. Ouvrage de *Calamis*. Offrande des Mantinéens.

Travaux d'Hercule. Combats avec le lion, l'hydre, Cerbère, le sanglier d'Érymanthe. Offrande des Héracléotes.

Offrandes de Phormis [1].

Deux chevaux de bronze, retenus chacun par un écuyer. Ouvrage de *Dionysus*, d'Argos, et de *Simon*, d'Égyne. Le premier est d'un art si admirable, qu'il attire, dit-on, les cavales.

Phormis combattant seul trois ennemis. Ouvrage de *Licortas*.

A la suite :

Mercure Criophore [2], coiffé du casque, vêtu d'une tunique et d'un manteau. Ouvrage d'*Onatas* et de *Callitèle*. Offrande des Phénéates.

Mercure portant le caducée. Ouvrage de *Callon*. Offrande de Glaucia, de Rhegium.

Deux vaches de bronze. Ouvrage de *Philésius*. Offrande des habitans de Corcyre et d'Érétrie.

Au milieu de l'enceinte sacrée :

Un trophée sous des platanes. Érigé par les Éléens vainqueurs.

[1] Ménalien enrichi à la guerre, sous Gélon et Hiéron.

[2] Qui porte un belier.

STATUES DES ATHLÈTES COURONNÉS AUX JEUX OLYMPIQUES.

A droite du temple de Junon :

Symmaque, fils d'Eschyle.

Néolaïdas, vainqueur au combat du pugilat.

Archidame, vainqueur à la lutte. Ouvrages d'*Alype*.

Cléogène, vainqueur à la course des chevaux.

Dynolochus, Pyrrhus et Troïlus, vainqueurs à la course des chevaux et des chars ; par *Lysippe* et *Cléon*, de Sicyone.

Cynisca. On voit, sous un portique, son portrait, de la main d'*Apelle*.

Lacédémoniens vainqueurs à la course des chevaux.

Anaxandre et Polyclès. Ce dernier tient une bandelette : deux enfans sont à ses côtés ; l'un tient un sabot, l'autre joue avec la bandelette de Polyclès.

Xénargès, pancratiaste. Ouvrage de *Lysippe*.

Lycinus, Arcésilas, Lichas.

Thrasybule le devin. Un chat grimpe sur son épaule droite ; à ses pieds est un chien éventré.

Thimosthène. Ouvrage d'*Eutychidès*.

Antipater, de Milet, le premier des Ioniens qui obtint l'honneur d'une statue à Olympie. Ouvrage de *Polyclète*.

Timon, et Esype son fils. Ouvrage de *Dédale*, de Sicyone.

Athlète de Samos. Consacré par Micon.

Le jeune Damiscus, couronné à douze ans aux jeux olympiques, et qui, cinq ans après, remporta la palme aux jeux néméens et aux jeux isthmiques. Consacré par les Messéniens.

Chéréas, de Sicyone; par *Astérion*.

Sophius et Stomius, vainqueurs au pentathle.

Labax, vainqueur au pugilat.

Lépréos, lutteur. Ouvrage de *Dédale*.

Hippon, vainqueur au pugilat; par *Démocrite*.

Cratinus, le plus beau des adolescens, et le plus fort des athlètes. Il a fait placer, près de la sienne, la statue de son maître d'exercice. Ouvrage de *Cantharus*.

Eupolème; par *Dédale*.

Œbotas, vainqueur dans le stade.

Antiochus, pentathle; par *Nicodamus*.

Hysmon, pentathle.

Nicostrate, lutteur. Ouvrage de *Pausias*.

Dicon, proclamé vainqueur à la course, cinq fois dans les jeux pythiques, trois fois aux jeux isthmiques, quatre fois aux jeux néméens, trois fois à Olympie.

Xénophon, vainqueur au pancrace ; par *Olympus*.

Pyrilampès, d'Éphèse, qui remporta le prix du stade doublé. Ouvrage de *Pyrilampès*.

Lysandre, de Sparte. Monument de la bassesse et de l'adulation des Ioniens.

Le jeune Athénée, vainqueur au pugilat.

Sostrate, de Sicyone, célèbre pancratiaste, que l'on surnommait *Acrochersite*, parce qu'il tenait les mains de ses antagonistes si serrées entre les siennes, qu'il leur écrasait les doigts, et les obligeait à lui céder la victoire : il remporta douze fois la palme, tant aux jeux néméens qu'aux jeux isthmiques, deux fois aux jeux pythiques, et trois aux olympiques.

Léontiscus, de Messine, qui, dans la lutte, brisait aussi les doigts de ses adversaires. Ouvrage de *Pythagore*.

Le beau Pentarcès ; par *Phidias* : la seule statue d'athlète sortie des mains de ce grand homme.

Satyrus, qui remporta cinq fois le prix du pugilat aux jeux néméens, deux fois aux jeux

pythiques, et autant aux jeux olympiques; par *Silanion.*

Amyntas, pancratiaste; par *Polyclès.*

Chilon, lutteur, célèbre par dix couronnes : il mourut en combattant les ennemis de la Grèce. Les Achéens lui ont érigé un tombeau à leurs frais.

Molpion couronné par les Éléens.

Le philosophe Aristote [1].

Sodamas : prix du stade.

Archidame, qui fut par la suite privé des honneurs de la sépulture.

Évanthe, de Cysique : prix du pugilat.

Lampus, macédonien, célèbre par ses haras : près de lui est un char que monte une jeune fille.

Le jeune Cyniscus, de Mantinée : prix du pugilat. Ouvrage de *Polyclète.*

Ergotèle, couronné deux fois à Olympie, deux fois à Némée, et deux fois à Corinthe, pour avoir doublé le stade.

Polydamas; par *Lysippe.* La force et les exploits de Polydamas semblèrent rivaliser avec ceux d'Hercule : il étouffa un lion aux pieds du mont Olimpe; il enlevait un taureau par un de

[1] On sait que les athlètes vainqueurs faisaient souvent ériger, au lieu de leur propre statue, celle de leurs amis, ou des hommes célèbres.

ses pieds de derrière, et réduisait à l'impuissance la fureur de l'animal; il arrêtait un char dans sa course. En Perse, il défia, combattit et immola seul trois des soldats du corps des Immortels. Il périt en voulant retenir la chute d'un roc. Son histoire et ses actions prodigieuses sont retracées sur la base de la statue.

Près de Polydamas, trois statues d'athlètes, représentant :

Protolas, vainqueur au pugilat ; par *Pythagore*, de Rhegium ;

Narycidas, vainqueur à la lutte. Ouvrage de *Dédale* le sicyonien ;

Callias, d'Athènes, pancratiaste ; par *Micon*, d'Athènes.

Statue d'Androsthène, de Ménale, qui remporta deux fois la palme au pancrace ; par *Nicodamus*.

Euclès, de Rhodes, vainqueur au pugilat ; par *Naucydès*.

Agénor, de Thèbes, qui surpassa tous les jeunes gens de son âge à la lutte. Ouvrage d'un autre *Polyclète*, élève de Naucydès. Consacré par les Phocéens.

Damoxénidas, vainqueur au pugilat ; par *Nicodamus*.

Le jeune Lastratidas, lutteur, et Parabolas,

son père, vainqueur au double stade. Celui-ci pour ranimer l'émulation des Grecs, fit ouvrir à Olympie, des registres pour y inscrire tous les noms des vainqueurs.

Euthyme. L'histoire d'Euthyme appartient aux fictions. Fils d'un fleuve, il relâche à Témesse : on allait immoler au génie d'un de compagnons d'Ulysse, une jeune vierge. Euthyme, nouveau Persée, combat pour une autre Andromède ; il entre dans le temple, défie le génie, le combat : honteux de sa défaite le démon quitte le pays, et va se précipiter dans la mer. L'athlète épouse la victime. Les habitans de Témesse célèbrent ses noces avec pompe. Le conte ajoute qu'Euthyme parvint à une extrême vieillesse, et disparut tout-à-coup du milieu des hommes.

Après la statue d'Euthyme, figurent celles de

Pytharque, vainqueur à la course ;

Et Charmidès, vainqueur au pugilat.

Diagoras remporta le prix du ceste ; et ses enfans

Acusilas, vainqueur au même combat ;

Damagète, pancratiaste ;

Et Dorieüs, le plus jeune, proclamé vainqueur au pancrace à trois olympiades. S'étant déclaré pour les Lacédémoniens, il arma, à ses

lépens, une flotte contre Athènes : prisonnier, l se présenta en suppliant devant l'assemblée du peuple. Il dut son salut à sa gloire, et la pitié à l'admiration que ses vertus et ses exploits inspirèrent.

Les petits-fils de Diagoras.

Euclès et Pysidore, vainqueurs dans les combats du ceste : le premier, parmi les hommes ; le second, parmi les enfans.

Après cette illustre famille, Alcénète et ses enfans. Alcénète remporta le prix du ceste sur les jeunes gens d'abord, et ensuite sur les hommes.

Ses fils, Hellanicus et Théante, vainqueurs dans les combats du ceste parmi les enfans.

Lycinus, éléen, et Gnaton, couronnés au même combat. La statue de Gnaton est de *Callicles*, de Mégare.

Dromeüs, de Stymphale, couronné deux fois à Olympie, pour avoir doublé le stade avec succès ; deux fois à Delphes, trois fois à Corinthe, et cinq fois à Némée. Ouvrage de *Pythagore*.

Pythoclès, pentathle ; par *Polyclète*.

Socrate, de Pellène, vainqueur à la course des enfans.

Amertas remporta le prix de la lutte à

Olympie et à Delphes. Ouvrage de *Phradmon* d'Argos.

Évanoridas, vainqueur des enfans à la lutte aux jeux néméens et olympiques.

Démarque remporta le prix du ceste.

Eubotas, de Cyrène, assuré par l'oracle de remporter le prix de la course, fit faire sa statue : elle se trouva posée le jour même qu'il fut couronné.

Bacis, lutteur; par *Nausyclès*.

Timanthe, de Cléone, pancratiaste; par *Myron*. Il se précipita sur un bûcher, du désespoir qu'il eut de voir ses forces s'affaiblir, et de n'avoir pu manier, au retour d'un voyage, l'arc redoutable qu'il maîtrisait auparavant.

Euthymène, vainqueur à la lutte sur les enfans et sur les hommes, en bronze; par *Alype*.

Philippe Azan, de Pellène; par *Myron;* et Critodame, de Clitore, tous deux vainqueurs dans les combats du ceste parmi les jeunes gens. La statue de ce dernier est l'ouvrage de *Cléon*.

Promaque, pancratiaste.

Timasithée, de Delphes; par *Agéladas*. Cet athlète, proclamé trois fois vainqueur au pancrace à Olympie, et trois fois à Delphes, ne se distingua pas moins dans la carrière des armes; et la fortune ne lui fut contraire que

dans sa dernière entreprise, après laquelle il fut condamné à mort comme complice d'Isagoras, convaincu d'avoir voulu opprimer la liberté des Athéniens.

Théognète, vainqueur à la lutte sur les enfans. Ouvrage de *Polichus*.

Statue d'un athlète sans nom, vainqueur au calpé; exercice dont on fit peu de cas.

Xénoclès, jeune lutteur; par *Cléon*.

Alcétus, couronné vainqueur dans les combats du ceste sur les jeunes gens; par *Polyclète*.

Aristée, d'Argos, doubla le stade avec succès. Sa statue est de *Pausias*, de Chio, fils et élève de Sostrate.

Chimon, lutteur, père d'Aristée, est tout près de son fils. Ce Chimon eut deux statues, qui sont deux chef-d'œuvres de *Naucydès*: l'une est à Olympie, l'autre à Rome, dans le temple de la Paix.

Phillé, éléen, jeune lutteur; par *Cratinus*.

Gélon, natif de Géla, sur un char; par *Glaucias*, d'Égyne. Offrande de Gélon, tyran de Syracuse.

Cléomède, d'Astypalée. Il tua Icchus en luttant contre lui: ce meurtre lui ayant fait perdre le prix, il devint fou. Il entre dans une école d'Astypalée, ébranle une colonne qui soutenait

la voûte ; elle s'écroule, et écrase soixante enfans. Cléomède, poursuivi à coups de pierres, se réfugie dans le temple de Minerve, et se cacha dans un coffre, où il disparut. La Pythie déclara que Cléomède était au nombre des immortels : on lui érigea une statue. Ainsi les dieux sanctifiaient l'homicide.

Près du char de Gélon, Philon qui remporta deux fois le prix du ceste. Sa statue est de *Glaucias ;*

Et Agamétor, vainqueur au ceste.

Glaucus le carystien, remporta le prix du ceste, une fois à Olympie, deux fois à Delphes, et huit fois, tant à Némée qu'à Corinthe. *Glaucias* l'a représenté sous la forme d'un maître d'escrime.

Démarate et sa famille : le père, deux fois vainqueur à la course. L'artiste *Eutélidas* l'a chaussé du cothurne, coiffé du casque, et couvert du bouclier, parce qu'il était ainsi armé quand il remporta le prix.

Théopompe, pentathle, fils de Démarate. Ouvrage de *Chrysothémis.*

Théopompe, le jeune, petit-fils de Démarate, remporta le prix du pentathle et celui de la lutte.

Iccus, fils de Nicolaïdas, pentathle, devint par

par la suite le meilleur maître d'exercice de son temps.

Pentarcès, vainqueur à la lutte sur tous les jeunes gens de son âge. Nous en avons déjà parlé.

Cléosthène, vainqueur à la course du char, est placé derrière la statue que les Grecs consacrèrent à Jupiter après le combat de Platée. *Agéladas* l'a représenté avec son écuyer, sur un char attelé de quatre chevaux, dont les noms sont même rappelés dans l'inscription. De tous ceux qui ont eu des haras chez les Grecs, Cléosthène est le premier à qui l'on ait érigé une statue à Olympie.

Miltiade, d'Athènes, et Évagoras, de Sparte, y ont aussi chacun la leur : le premier est sur un char.

Près de Cléosthène :

Lycinus, vainqueur à la course des enfans ; par *Cléon.*

Épicradius ; par *Ptolichus ;*

Agiadas ; par *Sérambus ;*

Et Tellon, de Thase : tous trois ont remporté le prix du ceste sur les enfans.

Plus loin :

Quatre statues érigées par les Éléens :

A Philippe de Macédoine ;

A son fils Alexandre ;

A Séleucus ;

Et à Antigonus. Les trois premières sont équestres.

Non loin de ces rois, est la statue de Théagène ; par *Glaucias*. Jeune encore, Théagène ravit sur ses épaules une statue de bronze ; il la porta dans sa maison : accusé et poursuivi par le peuple, il la remit en sa place. Cette force prodigieuse étendit la célébrité de cet athlète. Né dans la patrie d'Achille, il sembla se proposer de surpasser à la course la légéreté de ce héros : en effet, suivant une tradition exagérée, il compta jusqu'à quatre cents couronnes. Après sa mort, un de ses ennemis venait toutes les nuits assouvir sa vengeance sur sa statue, et la fustiger ; mais, comme si elle eût été tout-à-coup animée de ressentiment, la statue tomba sur lui, et l'écrasa. Suivant une loi de Dracon, on la précipita dans les ondes. Un fléau ayant ravagé la contrée, la Pythie, consultée et intéressée à faire valoir la cause lucrative du merveilleux, conseilla de replacer la statue de Théagène sur sa base : on l'a retirée des eaux.

Près de Théagène, est un monument de la

victoire d'Hiéron, tyran de Syracuse, dans les jeux olympiques : c'est un char de bronze, attelé de deux chevaux, sur chacun desquels est placé un jeune enfant. Un homme monte dans le char; deux coureurs sont à ses côtés. Le char est d'*Onatas*; les chevaux et les enfans sont de *Calamis*. Offrande de Dinomène, fils de Hiéron.

Près de ce char :

Un autre Hiéron, aussi tyran de Syracuse. Ses fils lui érigèrent deux statues, dont l'une est équestre : toutes deux sont de la main de *Micon*.

Aréus montant à cheval. Offrande des Eléens.

Aratus, vainqueur à la course du char. Statue consacrée par les Corinthiens.

Timon, éléen. Il est, dans l'Altis, monté sur un char de bronze que conduit la Victoire, parce qu'il a envoyé des chevaux disputer le prix de la course aux jeux olympiques.

Callon, par *Daïppus*, et Hippomaque, son fils, tous deux vainqueurs dans les combats du ceste sur les jeunes gens. Ce dernier triompha, dit-on, de trois antagonistes, sans en recevoir le moindre coup, ni la blessure la plus légère.

Théocreste, vainqueur à la course des chevaux. Une inscription, gravée sur son char,

atteste que son père avait remporté plusieurs fois le même prix aux jeux isthmiques.

Hégésarque, vainqueur au pugilat, à Olympie, à Corinthe, à Delphes et à Némée. Ouvrage d'un élève de *Polyclès*.

Astytus, de Crotone ; par *Pythagore*. Il avait remporté le prix du stade simple et du stade doublé, trois olympiades de suite [1].

Les victoires de Chionis, gravées sur une colonne, contre laquelle est adossée une statue, du ciseau de *Myron*.

Hermogène, de Xanthe, reçut huit fois la couronne d'olivier en l'espace de trois olympiades.

Polités, plus légèr encore, remporta, dans un même jour, le prix du stade simple, celui du stade doublé, et celui de la plus longue course.

Léonidas, de Rhodes, non moins agile que le précédent, fut couronné douze fois en quatre olympiades.

Près de la colonne de Chionis :

Duris, de Samos, vainqueur de tous les jeunes

[1] Pour faire sa cour à Hiéron, il se dit de Syracuse : les Crotoniates en furent tellement indignés, qu'ils confisquèrent sa maison, et renversèrent sa statue, placée dans le temple de Junon lacédémonienne.

gens au pugilat. Ouvrage d'*Hippias*. Érigé par les Samiens [1].

Polycrate, tyran de Samos.

Diallus, le premier des Ioniens qui fut vainqueur au pancrace sur les enfans.

Thersiloque et Aristion, tous deux en bronze; par *Polyclète*, d'Argos; et vainqueurs au combat du ceste; le premier sur les jeunes gens, le second sur les hommes.

Bycelle, qui vient ensuite, est le premier Sicyonien qui ait remporté le prix du pugilat dans la classe des enfans. Sa statue est de *Canachus*, élève de Polyclète.

Mnaséas, que *Pythagore* a représenté armé, parce qu'il fournit la carrière avec son bouclier.

Agémaque, dont la statue a été faite à Argos.

Tisandre, qui remporta quatre fois le prix du pugilat à Olympie, et quatre fois à Delphes.

La jument de Phidolas, de Corinthe. Son maître tomba en commençant la course; elle continua de courir, tourna la borne, devança tous ses concurrens, et vint s'arrêter devant les juges des jeux. Phidolas, proclamé vainqueur,

[1] L'inscription porte que les Samiens, chassés de leur île l'année même qu'il fut couronné, lui érigèrent cette statue après leur rétablissement.

obtint des Éléens un monument, où lui et sa jument furent représentés.

Lycus, un de ses fils, vainqueur à la course des chevaux de main, représenté à cheval, contre une colonne, fut couronné une fois à Corinthe, et deux fois à Olympie.

Agathinus, fils de Thrasybule. Offrande des habitans de Pellène, en Achaïe.

Thélémaque, vainqueur dans la course aux chevaux.

Aristophon, célèbre pancratiaste. Offrande des Athéniens.

Phérios, d'Égine, lutteur.

Hyllus, de Rhodes, lutteur.

Artémidore, pancratiaste et lutteur.

Près d'Hyllus :

Un cheval de bronze, d'une grandeur médiocre. Monument de la victoire de Croeon, dans la course aux chevaux.

Télestas, vainqueur au pugilat. Ouvrage de *Silanion.*

Milon : statue en bronze; par *Daméas.* Ce lutteur obtint six fois le prix à Olympie et aux jeux pythiques : il porta lui-même, sur ses épaules, sa propre statue : il tenait dans ses mains une grenade, sans qu'aucun effort pût

parvenir à lui desserrer les doigts, ou à lui faire écraser le fruit. Il se posait sur un disque huilé, sans qu'aucun athlète pût lui faire perdre l'équilibre. Étendant le bras droit derrière le dos, la main ouverte, le pouce levé, les doigts joints, nul homme ne pouvait lui séparer le petit doigt d'avec les autres. Il assommait un bœuf avec son poing. Il périt en voulant achever de fendre un vieux chêne dont le tronc était entr'ouvert; les deux parties écartées de l'arbre se rejoignirent, il ne put s'en détacher, et fut dévoré par les loups.

Pyrrhus, roi d'Épire. Consacré par Thrasybule.

Près de Pyrrhus :

Une colonne sert de piédestal à un nain qui tient une flûte, et qui remporta le prix de cet instrument aux jeux pythiques.

Sacadas remporta le même prix.

Pythocrite, couronné six fois à Delphes. On lui érigea une colonne et une statue à Olympie.

Près de la colonne :

Cylon, à qui les Éléens érigèrent cette statue, parce qu'il les délivra de la tyrannie d'Aristotime.

Gorgus, pentathle; par *Théron*.

Démarate, vainqueur au pugilat; par *Silanion.*

Anochidas, lutteur.

Anochus, vainqueur au stade et à la longue course; par *Agéladas.*

Xénombrote, vainqueur à la course de chevaux : statue équestre; par *Philotime.*

Xénodicus, vainqueur au pugilat; par *Pausias.*

Deux statues de Pythès, vainqueur au pugilat. Offrande de ses soldats. Ouvrage du ciseau de *Lysippe.*

Méneptolème et Philon, vainqueurs à la course parmi les enfans.

Hiéronyme, pentathle; par *Stomius.*

Proclès, lutteur; par *Somis.*

Deux statues d'Eschine, éléen, qui remporta deux fois le prix du pentathle.

Archippe, couronné vainqueur dans les combats du ceste, avant vingt-un ans, à Olympie, à Delphes, à Némée, et à Corinthe.

Zénon, coureur parmi les jeunes gens. Sa statue est de *Pyrilampès.*

Clinomaque, pentathle.

Pentarcès. Les Achéens lui consacrèrent cette statue.

Olidas, éléen. Offrande des Étoliens.

Charinus, vainqueur au double stade.

Agélès, vainqueur au pugilat, en bronze; par *Théomneste.*

Clitomaque, vainqueur à la lutte, au pugilat et au pancrace. Offrande d'Hermocrate, son père.

Epitherse, vainqueur au pugilat. Consacré par les Erythréens.

Trois statues d'Hiéron, dont deux érigées par les Syracusains, et la troisième par ses enfans.

Timoptolis. Offrande des habitans de Palée.

Archidame, et près de lui un inconnu, en équipage de chasseur.

Démétrius, et Antigonus, son fils : tous deux sont en bronze. Consacrés par les Byzantins.

Eutélidas, jeune lutteur : statue très-antique.

Gorgus, éléen; le seul qui ait remporté quatre fois le prix du pentathle à Olympie : il fut aussi vainqueur au stade et à la course avec le bouclier.

Ptolémée, fils de Lagus : deux jeunes enfans sont à côté de lui.

Caprus, couronné deux fois le même jour, comme lutteur et comme pancratiaste.

Anauchidas et Phérénicus, lutteurs.

Plisthène. Offrande des Thespiens.

Antigonus et Séleucus ; tous deux consacrés par Tydéus, éléen.

Timon remporta le prix du pentathle à tous les jeux de la Grèce, excepté aux jeux isthmiques, où les Éléens ne pouvaient concourir.

Un peu plus loin :

Statues de la Grèce et de l'Élide.

La Grèce couronne d'une main Antigonus, et de l'autre Philippe, son pupille : l'Élide couronne Démétrius.

Aristide, éléen, vainqueur à la course avec le bouclier, aux jeux olympiques ; doubla le stade aux jeux pythiques ; et dans les jeux néméens, courut avec succès l'hippodrome, carrière deux fois plus longue que le double stade.

Ménalque, pentathle.

Philonide, coureur.

Brimias, vainqueur au pugilat.

Léonidas : statue en bronze. Érigée par les Psophidiens.

Azamon, vainqueur au pugilat ; par *Pyrilampès.*

Nicandre doubla deux fois le stade à Olympie, et fut couronné six fois à Némée vainqueur à la course simple et au stade doublé. Sa statue est du ciseau de *Daïppus.*

Evalcis, vainqueur dans les combats du ceste.

Céléadas, lutteur.

Sur une même colonne, le char de Porphite, vainqueur à la course des chevaux, et Callitélès, son père, lutteur.

Lampus et Aristarque; peu connus. Leur statue est une offrande des Psophidiens.

Au milieu d'eux :

Lysippe, lutteur; par *Andréas*.

Dinosthène, vainqueur à la course. Sa statue est adossée à une colonne que lui-même fit ériger.

Sur le chemin qui conduit de cette colonne à celle de Lacédémone :

Théodore, pentathle.

Pyttalus, vainqueur dans les combats du ceste; par *Sthénis*.

Nélaïdas, coureur.

Statue équestre de Ptolémée.

Péanius, lutteur.

Cléaresthe, vainqueur au pentathle.

Glaucon, qui remporta le prix à la course du char.

Chemin du monument de Léonidas au grand autel :

Dinocrate, lutteur, en bronze; par *Dionysiclès*.

Crianius, vainqueur à la course avec le bouclier. Ouvrage de *Lysus*.

Hérodote, de Clazomène, coureur. Offrande de ses compatriotes.

Philinus, de Cos, couronné cinq fois à la course aux jeux olympiques, quatre fois à Delphes, quatre fois à Némée, et onze fois aux jeux isthmiques. Consacré par les habitans de Cos.

Ptolémée. Offrande d'Aristolaüs.

Butas : prix du pugilat.

Callicrate, coureur; par *Lysippe*.

Émantion, vainqueur au stade des enfans.

Alexibius, pentathle; par *Acestor*.

Hermésianax, lutteur. Offrande de Colophon.

Icasius, lutteur.

Chœrilus, vainqueur au pugilat, en bronze; par *Sthénis*.

Théotime : prix du pugilat; sculpté par *Détondas*.

Archidamus, vainqueur à la course du char à quatre chevaux.

Épéraste, coureur avec le bouclier.

Alexinicus, lutteur; par *Cantharus*.

Gorgias. Offrande d'Eumolpe. Il vécut cent cinq ans.

Char de bronze, sur lequel est une Victoire, et la statue de Cratisthène, vainqueur à la course du char; par *Pythagore*, de Rhegium.

Anaximène, historien, orateur. Érigé par les Lampsaciens, en reconnaissance des services qu'il leur avait rendus en détournant adroitement la colère d'Alexandre, qui voulait mettre leur ville à feu et à sang.

Sotadès, vainqueur à la longue course.

Praxidamas : prix du pugilat, en bois de cyprès; et Rhexibius, pancratiaste, en bois de figuier. Ce sont les deux premiers qui aient eu, à Olympie, les honneurs de la statue : ils sont près de la colonne d'Œnomaüs.

Au nord du temple de Junon :

Trésor des Sicyoniens, consacré par Myron, contenant trois palets qui servent au pentathle dans les jeux olympiques, un bouclier, un casque et des brodequins.

Trésor des Carthaginois. Ouvrage des artistes *Pothéus*, *Antiphile* et *Mégaclès*. Il renferme une grande statue de Jupiter, et trois cuirasses de lin.

Trésor des Épidamniens; par *Pyrrhus*, et ses fils *Lacratès* et *Hermon*. On y voit des statues de bois de cèdre, par *Théoclès*; un Atlas,

un Hercule, l'arbre des Hespérides, et le dragon qui en garde les fruits.

Trésor des Sybarites.

Trésor des Cyrénéens. Celui-ci ne contient que des statues d'empereurs romains.

Trésor de Sélinunte, dans lequel une statue de Bacchus, dont le visage, les mains et les pieds sont d'ivoire.

Le trésor des Métapontins contient un Endymion tout en ivoire.

Dans celui des Mégaréens, plusieurs petites statues représentent Hercule protégé par Minerve, triomphant d'Achéloüs, soutenu par Mars, en présence de Jupiter et de Déjanire. Sur le fronton de l'édifice, guerre des géans avec les dieux. Ces statues sont de *Dontas*.

Aux pieds du mont Saturne, vers le nord, entre la montagne et les trésors :

Temple de Lucine : il est double. Dans la partie antérieure, autel de Lucine : l'autre est consacrée à Sosipolis.

Près du temple de Lucine :

Ruines de celui de Vénus la céleste. Il ne reste que quelques autels, où l'on sacrifie encore à la déesse.

Sur le chemin qui conduit la pompe au temple de Jupiter :

Arpent d'Hippodamie, entouré d'une muraille de pierres sèches.

Dans le stade :

Siége des juges.

En face :

Autel de marbre blanc, où se place la prêtresse de Cérès Chamyne.

Avant le stade :

Barrière, ou place, où se rendent les athlètes.

Au centre de la barrière :

Tombeau d'Endymion.

A gauche des juges :

Lieu destiné pour les courses des chevaux, précédé par une autre barrière en forme d'une proue de navire, dont l'éperon est tourné vers la lice.

Aux deux côtés de la barrière :

Des loges pour les chevaux.

Devant les chevaux et les chars :

Un cable qui sert de barre.

Vers le milieu de la proue :

Autel de brique crue, surmonté d'un aigle de bronze.

A l'éperon :

Un dauphin, beaucoup plus élevé que l'aigle : un ressort l'abaisse à terre, et donne en même temps l'essor à l'aigle aux yeux des spectateurs ; c'est le signal du départ : alors on lâche le cable ; on apparie les combattans à l'éperon.

Côté droit de la lice, plus long que le gauche.

Au bout de ce dernier, fait en terrasse :

Autel et statue de Taraxippus, l'effroi des chevaux.

A l'une des bornes :

Statue d'Hippodamie, prête à couronner Pélops, déjà sûr de la victoire.

Au bout du côté droit formant colline :

Temple de Cérès Chamyne.

GYMNASE D'OLYMPIE.

C'est là que s'exercent les athlètes du pentathle et de la course.

Dans

Dans l'intérieur :

Statues de Cérès et de Proserpine. Érigées par Hérode Atticus.

Aux côtés du portique, à l'orient :

Plusieurs édifices où logent les athlètes.

Au-delà du cladée :

Sépulcre d'Œnomaüs : tertre environné d'un petit mur.

Au-delà du fleuve Érymanthe, vers le mont Saurus :

Vieux temple d'Hercule, tombant en ruines.

A quarante stades du mont Saurus, sur une hauteur :

Ruines du temple d'Esculape Déménète.

Un peu plus loin :

Temple de Bacchus Leucyanite.

Au-delà du fleuve Alphée, sur le territoire de Pise, au sommet d'une montagne :

Ruines de la ville de Phrixa, et d'un temple de Minerve.

Sur la rive du fleuve Parthénias :

Sépulture des cavales de Marmax.

Près de l'Harpinnas :

Ruines de la ville Harpinne.

A quelques pas de là :

Tombeau des malheureux amans d'Hippodamie.

Un stade plus loin :

Vestiges d'un temple de Diane Cordace.

Près de ce temple :

Une petite chapelle, où l'on conserve les os de Pélops dans un coffre de bronze.

Sur le chemin d'Olympie à Élis, par les montagnes :

Ruines de Pylos, à quatre-vingts stades d'Élis.

A cinquante stades d'Olympie :

Village d'Héraclée, célèbre par le temple des nymphes Ionides, et par cette fontaine, dont les ondes renouvellent et entretiennent la santé.

Sur le chemin d'Élis, par la plaine :

Petite ville de Létrius, à cent quatre-vingts

stades d'Élis, dont il ne reste que quelques maisons, et un temple de Diane Alphéa, avec une statue de la déesse.

GYMNASE D'ÉLIS.

Le xyste, ou la première enceinte partagée en trois pièces, où s'exercent les athlètes.

Dans la troisième :

Autels consacrés à Hercule, à l'Amour, à Anthéros, à Cérès et à Proserpine.

Cénotaphe d'Achille.

Dans le tétragone, ou seconde enceinte :

Statue de Jupiter. Érigée aux frais de Sosander et de Polyctor, condamnés à l'amende.

Dans un coin du Maltho, ou troisième enceinte :

Buste d'Hercule, et modèle d'une des écharpes dont les athlètes couvrent leur nudité, représentant les dieux Éros et Anthéros.

A chacune des deux entrées :

Statue du jeune Sérapion, vainqueur au pugilat.

Le Lolichmium, ou lieu d'assemblée des Éléens, est aussi compris dans le gymnase.

Rue du Silence, ou *chemin du gymnase aux bains publics :*

Temple de Diane Philomeirax.

Au-dessus du tombeau d'Achille :

Hippodrome, architecture dans le style antique.

Portique exposé au midi, d'architecture dorique, partagé en trois rangs de colonnes.

Portique des Corcyréens, à deux rangs de colonnes, dont l'un regarde la place.

Du côté de la place :

Statue de Pyrrhon, qui doutait de tout.

Dans la place :

Temple et statue d'Apollon Acésius.

Deux statues de marbre; l'une du Soleil, l'autre de la Lune.

Temple des Grâces, où elles sont représentées en bois avec des vêtemens dorés, le visage, les mains et les pieds de marbre blanc [1]. L'Amour est auprès d'elles.

[1] *Voyez*, sur cette sorte de statues, dont le corps est en bois, et dont les extrémités sont en marbre, Winkelmann, hist. de l'art, l. II.

Temple de Silène.

Tombeau d'Oxylus.

Près de la place :

Vieux temple consacré aux empereurs romains, derrière le portique duquel se trouve le temple de Vénus céleste. La statue de la déesse, ouvrage de *Phidias*, est d'or et d'ivoire, et pose un pied sur une tortue.

Dans l'enclos de ce temple :

Vénus populaire : statue de bronze ; par *Scopas*.

On voit aussi à Élis :

Le temple et l'enceinte consacrés à Pluton ;

Le temple de la Fortune, où la déesse est représentée ; statue de bois doré, de grandeur démesurée. Le visage, les pieds et les mains sont de marbre blanc.

Le temple de Diane ;

Celui de Bacchus, avec une statue du dieu, sortie du ciseau de *Praxitèle*.

Dans la citadelle :

Temple de Minerve. Statue de la déesse, en or et ivoire. Ouvrage attribué à *Phidias*.

CHAPITRE III.

SUITE DE LA CRITIQUE DES JEUX OLYMPIQUES.

Cette longue suite de monumens, leur luxe prodigieux, que je n'ai rappelé, dont je n'ai entassé les tableaux, que pour faire connaître le génie grec jusque dans ses écarts, font ressortir deux grandes vérités : l'une générale, et l'autre locale.

La première, c'est que, dans tous les lieux et dans tous les temps où une magistrature particulière ne préside pas à la direction d'une des plus belles institutions humaines, l'institution monumentaire, cet emploi des arts est toujours faux, frivole, inutile à grands frais, dispendieux avec petitesse ; tandis qu'il pourrait être, avec moins de dépense, avec autant d'éclat peut-être, avec un avantage direct au moins, dirigé vers les besoins et l'instruction du corps social.

La seconde, qui n'est au fond qu'une conséquence de la première, c'est que les merveilles de l'art, qui ne sont remarquables que par le luxe, qui ne flattent que la vanité, sont impro-

ductives et stériles. En effet, n'aurait-il pas mieux valu employer à féconder, à embellir la terre, qui les aurait reproduits au centuple, ces capitaux immenses, dont l'éclat morne et infécond décorait les temples? N'aurait-il pas mieux valu éterniser sur le marbre et sur l'airain les traits des grands capitaines, des philosophes célèbres, des citoyens vertueux, que ceux d'un athlète? Certes, les monumens de l'énergie morale nous intéresseraient beaucoup plus que ceux de la force physique : les conquêtes de l'esprit et du cœur nous touchent bien plus que celles du corps.

Par le même principe, qui fit multiplier à la Grèce ses pancratiastes en multipliant leurs statues, elle aurait de même augmenté la liste de ses sages en répandant les images de la vertu. Elle leur érigea, sans doute, des monumens; mais ces monumens perdirent de leur prix par leur indigne partage.

La lutte de ces hommes qui défendent les intérêts de la société en combattant tous les préjugés, toutes les passions, demande plus de courage, et offre bien un autre intérêt que celle de quelques porte-faix développant la vigueur de leurs muscles. L'enthousiasme dangereux que ces jeux excitèrent, produisit en outre plu-

sieurs effets funestes. Il plaça au premier rang la force physique, qui, loin d'être un indice certain, est, au contraire, trop souvent en raison inverse de la force morale. Il nourrit de villes à villes, et de citoyens à citoyens, une émulation de vanité, et chacun de ces petits corps qui faisaient partie du grand corps social, se croyant représenté par celui de ses membres qui obtenait les honneurs du triomphe, s'attribuait une prééminence, qu'une politique, mieux entendue, aurait cherché à diminuer, bien loin de l'exalter.

A en juger par l'enthousiasme que les Grecs portèrent de ce côté, ou plutôt qu'ils portèrent dans tout, que n'auraient-ils point fait, et pour l'avantage de leur propre pays, et pour celui de l'humanité entière, s'ils avaient imprimé une plus utile direction à l'institution monumentaire?

Leur activité aurait étendu la sphère de plusieurs autres objets plus importans, plus rapprochés d'eux; ils auraient agrandi encore les prodiges de l'agriculture, du commerce, de la civilisation, de la philosophie; car c'est peut-être à cette habitude de prodiguer trop légèrement et avec inconsidération leur enthousiasme, de voir tout à travers les nuages d'une

fougue impétueuse, et d'être enfin dans un état permanent d'ivresse, de délire, et, pour ainsi dire, de fièvre, qu'il faut attribuer la course rapide et brillante du peuple grec dans les arts de l'imagination, et sa marche lente, son peu de progrès dans les arts de raison.

La nation chez laquelle jusqu'ici l'esprit humain paraissait avoir acquis le plus haut degré d'élévation, a payé le plus honteux tribut à tous les préjugés; et il faut en accuser cette disposition permanente à l'exaltation que renforcèrent et leur poésie et leurs spectacles.

La passion des Grecs pour ces jeux fut portée à l'excès. On vit d'abord descendre les héros dans l'arène; par la suite, les rois et les plus illustres capitaines briguèrent les prix du cirque. Hiéron envoie à Olympie les plus fameux coursiers, et leur fait dresser une tente superbe. Ce fut en vain que le républicain Thémistocle conseillait aux Grecs d'arracher le pavillon du tyran qui avait refusé d'entrer dans la cause commune de la Grèce, la voix de Thémistocle se perdit dans les airs; Hiéron, ou plutôt son écuyer, remporta le prix, et Pindare l'immortalisa lâchement par de beaux vers.

Alcibiade, dans sa magnificence, n'eut point

de rival : il nourrissait des haras nombreux, et possédait une foule de chars. Il en fit paraître sept le même jour aux jeux olympiques, chose inouie jusqu'alors ; il remporta le premier, le second et le troisième prix, et traita, dans un repas solennel, tous les spectateurs des jeux. Plusieurs villes des alliés contribuaient, comme tributaires (je viens de lire, dans un auteur, comme servantes) d'Alcibiade, pour soutenir sa magnificence dans les jeux olympiques. Ephèse lui fournissait des tentes aussi magnifiques que celles des satrapes ; Chio nourrissait ses chevaux ; Cysique donnait les victimes et les viandes pour sa table ; Lesbos le vin et toute la dépense de sa maison. Ce fut par ses prodigalités qu'il asservit le peuple : ses victoires, dans les jeux, préparaient la défaite de la Grèce, et cette vaine somptuosité le montrait digne de succéder à Périclès.

C'est ainsi que ces spectacles contribuaient, en dernière analyse, à l'élévation des ambitieux, aux rivalités des villes, et à cacher la servitude derrière la gloire étourdissante des fêtes.

On sait que Philippe fut aussi sensible à la victoire que ses chevaux avaient remportée à Olympie, qu'à celle de Parménion sur les Illy-

riens, et à la naissance d'Alexandre. Ce politique consommé sentait bien que la carrière olympique était le théâtre où l'on surprenait l'admiration du peuple grec, et que l'on pouvait tout sur lui quand on en était admiré.

Tels sont les jeux que Pindare a célébrés dans des vers admirables, sous le seul rapport de l'expression et de l'enthousiasme : Pindare, qui ternissait alors ses talens par une avarice sordide, qui flattait avec orgueil, et mendiait avec bassesse. Il divinise presque la richesse, à laquelle il consacre ses chants : cependant il affecte une certaine pompe de morale; et, il faut l'avouer, ces sentences qui succèdent à l'éloge de quelques chevaux ou de quelques tyrans indomptables, présentent, dans leur faste même, une dissonnance choquante. Pour m'exprimer ainsi que lui, il ne faut point transplanter l'arbre de la vertu dans des déserts. Cet appareil pédantesque de philosophie, soutenu de toute la magnificence de la poésie, ces éloges qui se mêlaient à tous ceux de la Grèce, l'intérêt national lié à celui du sujet (et c'est à ces heureux rapprochemens que beaucoup de poètes ont dû leurs succès), sur-tout la tradition des généalogies que Pindare recueillait avec une attention particulière, les fables mythologiques

dont il perpétuait la croyance, tout concourut à étendre sa gloire prodigieuse, relevée d'ailleurs par des talens sublimes.

Mais j'ai dû faire ressortir les circonstances qui en favorisèrent le développement, d'autant plus qu'on n'a vu jusqu'ici, dans Pindare (*l*), que le poète, tandis qu'il fallait y voir le poète esclave, recevant ses instructions des prêtres, et ses sujets du hasard, qui rendait tour-à-tour célèbres des rois et des lutteurs.

Homère s'instruisit, dit-on, dans les sanctuaires, et recueillit chez les prêtres de Delphes toutes les traditions religieuses, et même les matériaux historiques de ses poëmes.

Il en fut ainsi de Pindare. De-là les honneurs qui lui furent rendus d'après l'oracle de la Pythie; de-là peut-être encore ces écarts, ou plutôt ces tirades postiches qui abondent dans ses hymnes. On sent qu'à la manière des improvisateurs italiens, il avait dans la mémoire de grands lambeaux de lieux communs, soit sur la mythologie, soit sur l'histoire, et qu'il les appelait souvent pour remplir le vide du sujet, et pour en couvrir la nudité.

Pour donner une idée de ce poète, plus cité que lu, suivant l'expression d'un de ses traducteurs, nous rapporterons l'ode que les Grecs

regardèrent comme le chef-d'œuvre de Pindare, et qu'ils firent graver en lettres d'or dans le temple de Minerve :

A DIAGORAS DE RHODES, VAINQUEUR AU PUGILAT.

Stroph. « Tel qu'un père saisit, d'une main libérale, une coupe superbe et pesante d'or, son trésor le plus rare, la gloire des festins, la remplit d'une liqueur pétillante, l'approche de ses lèvres, et la remet en présent aux jeunes mains de son gendre, gage inestimable et envié, qui doit circuler de famille en famille, en témoignage honorable de leur alliance.

Antistroph. » Ainsi, versant aux vainqueurs les présens des muses, je les réjouis du nectar que la source de mon génie leur prodigue. Heureux celui qu'une gloire constante environne! Ma lyre mélodieuse, que soutiennent les accens des flûtes, dispense de différens côtés ses faveurs, et embellit la vie de ceux qu'elle immortalise.

Épod. » Animé par leur son, je suis descendu avec Diagoras [1]; je chantais la fille des mers et de Vénus, l'épouse du soleil, l'île superbe de Rhodes. Ainsi je préludais aux chants que je

[1] *Voyez* ci-dessus la liste des athlètes.

réservais à ce colosse du stade, à cet athlète couronné dans les combats du pugilat, près de l'Alphée et de la source de Castalie, à son père Damagète qui chérit Thémis, héros qui habitent près d'Embolon [1], avec une colonie d'Argiens, l'île aux trois villes de la spacieuse Asie.

Stroph. » Je voudrais commencer leur éloge par Tlépolème, race du puissant Hercule [2]; car, du côté de leur père, leur souche glorieuse est Jupiter; du côté de leur mère Astydamie, ils descendent d'Amintor [3].

» Une foule d'erreurs obsède les avenues de l'ame; il est impossible de connaître ce qui lui est le plus utile, et pour le présent, et pour sa fin.

Antistroph. » Car le fondateur de cette colonie, dans sa fureur (ainsi le sage même n'est pas exempt du trouble des passions), assomma d'un coup de sceptre d'olivier, au milieu de Tirynthe, Licymnius, frère bâtard d'Alcmène, alors qu'il revenait de la maison de Médée. L'homicide vint consulter l'oracle.

Épod. » Du fond de son sanctuaire parfumé, le dieu à la chevelure d'or lui ordonna de diri-

[1] Temple de la ville d'Aricandes, en face de laquelle Rhodes est située.

[2] *Vid.* Homer. Apollod.

[3] Roi des Dolopes, peuples d'Epire, fils d'Orménus.

ger sa flotte du rivage de Lerné vers cette contrée dont la mer forme la ceinture, et sur laquelle le puissant roi des dieux versa une pluie enflammée, alors que Minerve, dégagée par la hache puissante de Vulcain, s'élança tout-à-coup de sa tête sacrée en poussant un cri formidable : le ciel en tressaillit, et la terre, notre mère commune.

Stroph. » Alors le dieu qui illumine l'univers, le fils d'Hippérion, commanda à ses fils de respecter le sort, d'élever à la déesse un autel superbe, et de réjouir, par un sacrifice solennel, et le père, et la vierge à la lance redoutable. Le vénérable Prométhée avait répandu sur les hommes la vertu et la joie.

Antistroph. » Mais l'oubli, comme un nuage sombre et imprévu, vint s'étendre sur l'esprit des Rhodiens. En effet, ils élevèrent un temple sur la hauteur, sans y porter les précieuses semences du feu ; les dieux furent cependant favorables. Jupiter assemble des nuages dorés, et fait pleuvoir l'or sur leur île.

Épod. » La déesse aux yeux pers leur accorda de surpasser tous les autres mortels dans les merveilles des arts, dans les prodiges de la main. Leurs routes sont peuplées de statues que l'on croit animées, triomphe de leur gloire. Le

savoir enfante la sagesse, et la sagesse est exempte de fraude. Il est une tradition antique et consacrée; alors que Jupiter et les immortels se partageaient la terre, Rhodes ne se montrait point encore à la surface des mers, elle dormait dans le sein des profonds abîmes.

Stroph. » Phébus était absent : personne n'avait indiqué sa part; le chaste dieu n'avait point de région qui lui fût consacrée : Jupiter s'en étant ressouvenu, voulut recommencer le partage. Apollon s'y opposa. Je vois, dit-il, s'élever au milieu des vagues blanchissantes une île qui nourrira une population nombreuse.

Antistroph. » Il commanda aussitôt à Lachésis, dont la tête est ceinte de bandelettes d'or, d'étendre la main, et de prononcer le serment redoutable que les dieux craignent de rompre. Consentez, dit-il, et vous aussi, fils de Saturne, que cette terre qui va voir la lumière me soit consacrée. Il dit; la prédiction s'accomplit.

Épod. » Une île s'élance du sein des eaux; elle est consacrée au dieu qui lance les flèches de la lumière, et qui dirige ses coursiers dont les naseaux soufflent la flamme. Uni à la nymphe de l'île, il en eut sept fils, distingués parmi les plus sages des mortels. L'un d'eux fut le père

père d'Ialisus, de Camire et de Lindus, qui partagèrent entr'eux l'héritage paternel : les villes qu'ils habitèrent retinrent leurs noms.

Stroph. » C'est là que le terme des misères et des peines était marqué pour le prince des Tirynthiens, Tlépolème. On sacrifie sur sa tombe ; on y célèbre des combats ; c'est par leurs palmes que Diagoras s'est illustré deux fois dans cette carrière. La fortune propice l'a favorisé quatre fois dans l'isthme célèbre. Que de couronnes il a entassées, et dans les bois de Némée, et dans la difficile Athènes.

Antistroph. » Le bouclier d'Argos le connaît. Les athlètes d'Arcadie et de Thèbes l'ont éprouvé. Les combats célèbres de la Béotie, Egyne, Pellène, où il a vaincu six fois, sont les témoins de sa valeur. Son nom seul est étalé sur la colonne de Mégare. Père de la nature, ô Jupiter ! dieu puissant, qui régnez sur les sommets de l'Atabyre, honorez mon hymne, et le vainqueur olympique dont le prix du pugilat illustre la vertu.

Epod. » Qu'il soit toujours en faveur auprès de ses concitoyens et des étrangers. Puisqu'il marche d'un pas ferme dans les sentiers de la justice ; fidèle aux oracles et aux principes de ses ancêtres vertueux, faites qu'il prouve tou-

jours qu'il est le descendant de Callianax et des Erastides, alliés aux Grâces. Rhodes donne aujourd'hui, en son honneur, un repas public et solennel; mais les vents peuvent changer, et amener les orages ».

Barthelemy a retracé une partie des détails de ces jeux; ils datent de la plus haute antiquité. On en trouve la description dans Homère; et celles des écrivains modernes n'atteindront jamais la sublimité de cette peinture antique, dont le charme ne peut être affoibli, même par la traduction imparfaite de Bitaubé, que nous renvoyons en notes (*m*).

Les amateurs de l'antiquité, que ces rapprochemens n'auront point satisfaits, pourront parcourir avec plaisir et avec fruit l'*Agonisticon* de Fabri, qui seul est un gros livre sur cette matière, et, ce qui est rare, un livre intéressant. Ils pourront aussi feuilleter les excellens mémoires de Burette, sur la gymnastique des anciens. Ce concours de tous les peuples de la Grèce, c'étaient ces combats célèbres de la lyre, ces représentations solennelles, dans lesquelles le génie charmait les peuples, et déguisait la plus haute et la plus touchante instruction, sous le voile des fables dramatiques; Eschyle, Euripide, Sophocle, Ménandre, dé-

veloppant aux Grecs assemblés tous les tableaux des passions, des caractères, des faiblesses et des ridicules de l'humanité ; Archiloque s'accompagnant de la lyre ; Pindare assis sur un trône d'or ; Hérodote s'avançant à la voix du héraut, et recevant le nom de *père de l'histoire ;* les jeux interrompus par la présence de Thémistocle ou de Platon : voilà la véritable pompe de ces spectacles. Il ne leur manquait que de réserver un prix à la vertu.

L'auteur des *Voyages de Pythagore* l'a indiqué, et il a vengé des reproches frivoles de l'abbé Barthelemy, le philosophe que l'on vit une fois paraître dans ces jeux pour y proclamer son indépendance.

« Il n'y avait plus de prix à donner, dit-il, et déjà on commençait l'hymne d'actions de grâces à Hercule, composé par Archiloque [1] : un homme se présente tout couvert de sueur, un bâton de voyage à la main : « J'arrive peut-être un peu tard ; mais je viens, au nom des dieux, spécialement au nom de Minerve, proposer une nouvelle sorte de combat, et réclamer la récompense due à l'industrie humaine, qui fait que les mortels ne dépendent que d'eux-

[1] Pindare.... Sévin. mém. acad. inscr. t. XIV, *in*-12, p. 65 et 67.

mêmes. Peuples ! vous venez de couronner l'adresse, la force et l'agilité. Le plus habile à la course, au pugilat, a reçu la branche d'olivier : quels honneurs réservez-vous à l'homme qui sait se passer des autres hommes, qui n'est redevable qu'à lui seul de ses vêtemens [1], de ses chaussures, de ses ustensiles domestiques ? Ce manteau, cette ceinture, sont les fruits de mon travail. La couche où je repose est l'œuvre de mes mains. Cet anneau d'or [2] que je porte à ma droite, est fabriqué par moi ; c'est moi qui ai gravé la pierre du chaton qui me sert de cachet. L'utile et l'agréable, j'ai tout fait.

» Je n'ai imploré le secours de personne ; je puis me dire libre, puisque je me suis affranchi même des liens de la reconnaissance. J'imite le soleil, qui n'emprunte sa lumière à aucun astre. Qui, dans cette assemblée, peut en dire autant ? qu'il se lève [3] » !

» L'originalité de cet incident fixa l'attention ; mais personne ne répondit.

» Le même étranger continua : « Habitans de la Grèce, vous vous qualifiez du titre d'hommes libres ! Sachez qu'il n'y a d'homme vérita-

[1] Cicer. de orat. l. III, c. XXI.

[2] Kirchmann. de annulis, 3.

[3] De Paw, rech. sur les Grecs, t. I.

blement indépendant [1], que celui qui est tout à la fois son maître et son serviteur, et qui n'attend pas pour vivre le bras de son semblable. Personne ne me répond; personne ne s'est encore avisé de placer son indépendance dans l'heureuse faculté de se passer de tout le monde. Je viens vous offrir cet homme-là. Vous le voyez en moi; je réclame la couronne d'olivier; elle m'est destinée plus qu'à tout autre, puisque je me suis voué aux conseils de la sage Minerve. Décernez-moi le prix dû à l'industrie, mère de l'indépendance. Faites mieux, faites plus; imitez-moi. Mon plus beau triomphe serait d'avoir beaucoup d'imitateurs. Juges des jeux olympiques, prononcez ».

» Les juges se turent, et aucun de l'assemblée n'osait rompre le silence. Je m'avançai devant le tribunal; et prenant la main de l'orateur qui venait de parler : « Peuples de la Grèce, nations voisines! vous tous qui êtes ici rassemblés, écoutez-moi. J'ai quelques titres pour vous adresser la parole. Je suis l'hôte du sage Chilon; c'est moi qui l'accompagnai de Sparte jusqu'ici. Initié de Thèbes, Pythagore, de Samos, a le droit d'assister à la solennité olympique, et d'y proposer son avis.... Vous n'avez

[1] Montaigne, ess. l. III, p. 9.

plus de couronnes à donner, et cet homme les mérite toutes. Rendez du moins hommage au premier de tous les talens, celui de se suffire à soi-même. Si les deux législateurs de la Grèce présidaient cette assemblée, Lycurgue et Solon vous diraient : Aimez toujours la gloire, c'est la source des grandes vertus politiques ; mais conservez votre estime pour les travaux utiles de l'industrie personnelle. Honorez l'homme qui n'a besoin que des loix. Le sage Chilon me le disait en venant à vos jeux, la liberté est la première des sciences. L'art de se défendre contre son ennemi, de le combattre et de le vaincre, est nécessaire, sans doute ; le talent de vivre indépendant est encore au-dessus. Honorez l'homme qui vient rappeler les temps héroïques, déjà si loin de nous. Les guerriers du divin Homère fabriquaient eux-mêmes leurs armures [1], et préparaient leurs alimens de leurs mains. Le sage Anacharsis, le frère du roi des Scythes, se procurait des vêtemens de ses mains [2], avec des nattes de jonc et des branches de genêt. Il ne vous reste plus de couronnes à distribuer. Qu'un décret solennel rende hom-

[1] Iliad. chant des funérailles de Patrocle.

[2] Diog.-Laërt. Bourdelot, hist. de la musique, t. I, c. VII.

mage à la vertu, qui trouve en elle seule toutes ses ressources, et ne va point mendier des secours au dehors; proclamez l'indépendance de la vertu ».

» Un assentiment général, à mon avis, traça aux juges leurs devoirs; le plus ancien se leva, et dit :

« Toute la Grèce assemblée aux jeux olympiques, reconnaît et déclare que l'homme sage et libre par excellence est celui qui se suffit à lui-même, et sait se passer des autres hommes [1] ».

Nous ne partageons ni l'opinion d'Anacharsis, qui a trop abaissé ce sophiste, ni celle de Pythagore, qui l'a trop élevé. On pouvait lui répondre : « Si vous n'avez aujourd'hui besoin de personne, personne aussi n'a besoin de vous. Vous avez, dites-vous, triomphé de toutes les nécessités; il paraît que vous avez encore celle de la vanité. La véritable indépendance consiste moins à se séparer brusquement des choses et des hommes, qu'à rendre à la société l'équivalent des services que l'on en reçoit. Epictète dans les fers, Marc-Aurèle sur le trône, étaient plus libres que ce vagabond égoïste.

[1] C'est ce qu'on appelait l'*autarchie;* c'est-à-dire l'art de n'avoir besoin de personne.

Je passe sous silence les *ithomaia*, cette fête de Jupiter, remarquable par un concours ouvert aux musiciens [1];

La fête de *Jupiter Talaios*, où l'on célèbre, en Crète, des jeux gymniques et agonistiques [2];

Les *hécatomphonies*, dans lesquelles, en mémoire de la mort de cent ennemis, on offrait au dieu une victime humaine [3];

La fête de Jupiter, dont les détails sont inconnus, et dont il ne reste que le nom barbare *Ammalo*.

LES PANDIES.

Les uns en ont fait une fête à Jupiter [4], les autres à la Lune.

On la célèbre après les bacchanales; car la Lune est sœur de Bacchus, qu'on appelle alors *Apollon*, ou *le Soleil*. Quelques-uns font Bacchus fils de la Lune [5].

A JUPITER LYCÉEN [6].

Fête arcadienne.

[1] Stephan. Pausan. Messen.
[2] Hésychius.
[3] Fête messénienne. Dioph. Pausan. Messen.
[4] *Pandia*. Pollux. Théodoret. Suidas.
[5] Ulpianus ad orat. Demosth. contra Midiam.
[6] *Lukaia*.

Elle ressemble aux lupercales des Romains [1].

Elle fut instituée en l'honneur de Jupiter Lycéen.

On y célèbre des jeux [2].

On immolait anciennement un homme [3].

LES QUATRE-TEMPS,

Ou les fêtes en l'honneur des quatre saisons [4].

On met sur les autels des chairs bouillies [5].

On demande aux dieux d'écarter les chaleurs brûlantes, l'aride sécheresse, et de verser sur la terre les pluies bienfaisantes qui la fécondent [6].

FÊTE DU SOLEIL A RHODES [7].

Ces jeux sont remarquables par la lutte de la jeunesse et de l'âge mûr.

Cette image est allégorique. En effet, les anciens donnaient à l'emblème du soleil des

[1] Plutarque. César.

[2] Pausan. Arcad.

[3] Porphyre.

[4] *Oraia.* Hésychius.

[5] *Opaia.* Tempestiva; funebria; alii autem genialia. — Hésych.

[6] Athén. l. XIV.

[7] Quelques auteurs, faisant dériver *alia* de *als*, prétendent que cette fête avait pour objet de célébrer la

quatre saisons, les différens traits de l'homme dans les âges qui partagent la vie, et ils exprimaient par ces degrés ceux de sa lumière et de sa chaleur.

On célèbre ces jeux dans le mois hécatombæon, où règne la plus vive chaleur.

Le vainqueur reçoit une couronne de peuplier.

puissance des Rhodiens sur les mers. On ne trouve, dans l'antiquité, aucune trace d'une fête semblable.

Le mot *alia* se rapporte à *alios*, dialecte dorien, pour *élios* (le soleil). Rhodes, dit Aristide, s'appelle la *ville du Soleil;* elle est la première que ses rayons éclairent du milieu de l'abîme des eaux. Il contemple avec plaisir les monumens superbes qui lui sont consacrés, ce temple, ces portiques, ces statues élevées en son honneur, et ce géant des mers, ce colosse qui voit les mâts des plus grands vaisseaux atteindre à peine ses pieds.

CHAPITRE IV.

Fêtes de Junon, ou de la Nature; de la Lune, sœur, épouse du Soleil, devenue mère féconde, et présidant à l'hymen des Générations.

UNE description de Lucien révèle des particularités intéressantes sur le culte et les attributs de Junon [1]. Son sanctuaire regarde le soleil levant, et semble s'ouvrir à ses premiers rayons. L'or qui étincelle de toutes parts sur les portes et les ornemens du temple, semble en réfléchir l'éclat enflammé. L'encens qui fume s'exhale en nuage, s'élève vers l'astre créateur, comme la vapeur matinale des fleurs que réjouit sa présence.

Dans le fond le plus mystérieux d'une chapelle consacrée, paraissent les statues des deux époux. Junon porte un diadème brillant de douze pierres précieuses [2]; au milieu étincelle la pierre sélénite ou lunaire, dont la lumière, disait-on, croît et diminue en suivant dans ses phases celles de la lune [3]. Cette lumière

[1] Lucian. de deâ syriâ.

[2] Mart.-Capell. l. VI.

[3] Anon. in Dion. perieg.

n'est point sensible pendant le jour; mais elle suffit, pendant la nuit, pour éclairer le sanctuaire [1].

Sur sa tête s'élève une couronne de tours. On remarque dans sa parure le ceste qui forme celle de Vénus. Elle a le voile d'Isis. Toutes les couleurs, tous les ornemens, tous les attributs sont confondus dans les siens, soit qu'on ait voulu ainsi représenter les différens élémens, les diverses parties de la nature, soit qu'on doive les considérer comme des emblèmes de la variété des saisons, et de la succession des lunes diverses [2], ou des différens effets météorologiques. En effet, examinée de près, cette déesse réunit les traits de différentes divinités : c'est Junon; mais dans sa physionomie il y a quelque chose de celle de Minerve, de Vénus, de Phébé, de Rhéa, de Diane, de Némésis, et des Parques. D'une main elle tient un sceptre, et de l'autre un fuseau.

Cette figure a été combinée avec un tel artifice, que si vous la regardez en face, elle paraît vous fixer; si vous vous placez de côté, elle

[1] Plin. l. xxxvii, c. x. Solin. Dioscor. Kircher.

[2] Facies non omnibus una
Nec diversa tamen, qualis decet esse sororum.
Ovide.

semble se tourner vers vous; enfin vos yeux, sous tous les aspects, rencontrent toujours les siens [1].

Qui peut méconnaître, dans ce spectacle, celui que l'astre des nuits présente sous tous les points à l'observateur qui le contemple?

Le signe de l'été, le lion solsticial, traîne le char de Junon; le paon lui est consacré, parce que le développement de son plumage brillant et couvert d'yeux, est l'emblème d'une belle nuit étoilée, d'une de ces nuits de l'été auxquelles Junon préside.

Tous les symboles de la fécondité caractérisent Junon ou l'embellissent : son sein est plein et développé comme celui de Cybèle; son attitude est matronale; sa démarche est majestueuse : les pavots et la grenade lui sont consacrés; elle porte un sceptre surmonté d'un coucou [2].

[1] C'est ainsi que je me rappelle d'avoir vu à la Flèche, dans l'ancien collége des jésuites, une figure de François Xavier, qui de face présentait ses traits, par le profil droit ceux du Christ, et par le profil gauche ceux de la Vierge. Ces illusions de perspective sont faciles et connues; on en trouve le secret dans tous les livres, dans la Perspective de Vignoles, par exemple. On peut voir des effets semblables dans le salon de Robertson.

[2] Pausanias.

Les époux célèbrent ses fêtes ; ils sont couronnés de roses et d'immortelles. Un jeune adolescent marche devant eux, et figure l'hymenée. On prétend que, par commémoration des aventures secrètes et galantes de Junon, les jeunes filles sacrifient pendant ce temps, au fond du bois sacré, au dangereux rival de l'hymenée, qui ne fait souvent que glaner dans le champ où le fripon vient moissonner, avant et après lui, à l'Amour.

On célèbre particulièrement ces fêtes à Samos et à Argos.

Samos est un lieu cher à Junon [1]. C'est à Samos qu'elle reçut Jupiter dans ses bras [2]. Ses habitans lui ont élevé un temple superbe : c'est là qu'elle est adorée comme la déesse qui préside aux mariages. On les contracte sous ses auspices. On conduit au temple la jeune vierge avant de célébrer ses noces [3]. Les hommes se rendaient en armes au temple, et les déposaient au pied de l'autel pendant le sacrifice [4].

A Argos, le temple de la déesse est hors de

[1] *Eraia.* Virg. æneid. l. I.

[2] Lact. l. I, c. XVII.

[3] Eusthat. ad iliad.

[4] Polyænus, l. I.

la ville [1]. On voit paraître un char attelé de taureaux blancs, sur lequel est placée la statue de Bellérophon, et, suivant d'autres, de Trochilus, fils de Callisthée, qui, la première, se consacra aux autels de Junon [2]. La prêtresse marche à côté du char [3]. Le rang de prêtresse est illustre; c'est par son nom que l'année est marquée [4]. Les jeunes gens s'avancent en ordre, couverts d'armes éclatantes [5]. On fait un sacrifice solennel [6]. On immole quelquefois cent bœufs [7]. Les chairs sont divisées et données au peuple.

Les jeux s'ouvrent.

Leur origine remonte à Archinus, ou plutôt à Lyncée, s'il en faut croire Hyginus.

Dans ces jeux, le vainqueur doit courir de nouveau la carrière, jusqu'à ce qu'il ait remporté un second triomphe [8]. Il reçoit pour

[1] *Eraia hecatombaia* Palæphatus.

[2] Theon. comm. in stratum.

[3] Palæphatus.

[4] Thucyd. init. l. II. Scol. *ibid.*

[5] Æneas tact. poliorcetic. c. XVII.

[6] Ce sacrifice est appelé *lecherna.*

[7] Hésychius.

[8] Hyginus, fab. 273.

prix une couronne de myrte, et un bouclier d'airain [1].

Au-dessus du théâtre, dans un lieu escarpé et difficile [2], est attaché par de forts liens le bouclier [3] d'Evippe [4], remarquable par sa forme particulière [5]. Le comble de l'adresse et de la force est de l'enlever. On se dispute cet honneur. De-là le proverbe : *Il est plus fier que s'il avait enlevé le bouclier d'Argos.*

LES DÉDALIES.

La Grèce célébrait deux dédalies, les grandes et les moins solennelles [6].

Celles-ci étaient particulières aux Platéens, et celles-là à toute la Béotie.

Les grandes dédalies ont lieu au bout d'une période de soixante ans : cette période est commémorative de celle qui les vit interrompre, lorsque les Platéens se séparèrent des Grecs.

Les peuples de la Béotie sont convoqués ; on voit paraître à ce concours les habitans de

[1] Scol. Pind. olymp. od. VII.
[2] Plut. Agis, Pyrrhus.
[3] *Aspida.*
[4] Zenob. cent. VI, prov. LII.
[5] Pausan. Corinth. Virg. æneid. l. III.
[6] Pausan. Bœotic.

Coronée,

Coronée, de Thespies, de Tanagre, de Chéronée, d'Orchomène, de l'Ébade, de Thèbes et de Platée : avec eux marchent les citoyens des villes du second ordre. Ils s'avancent portant des simulacres.

Ces simulacres sont au nombre de quatorze. On les fabrique dans les dédalies ordinaires : ils sont distribués par la voie du sort, qui règle aussi les rangs et l'ordre des cérémonies.

On s'arrête sur les bords de l'Asope ; on pare la statue ; on place sur un char une femme revêtue de la robe de l'hymen. Le char s'ébranle ; on le suit. Il se dirige vers les hauteurs du Cithéron. Sur le sommet apparaît un autel.

Cet autel est formé de charpente ; les pièces en sont carrées, jointes et disposées comme celles d'un monument. On y jette le bois du sacrifice.

Les députés des villes immolent à Junon une génisse superbe, à Jupiter un taureau. Le vin coule, l'encens et les parfums s'exhalent dans les airs. Le feu dévore les victimes, l'image et l'autel.

Les villes moins riches sacrifient une brebis.

Telle est la cérémonie. Voici la fable qui, selon les Grecs, y donna lieu.

Junon était irritée contre son volage époux ;

c'est en vain qu'il s'efforce d'appaiser son ressentiment. Junon se retire dans l'Eubée, et Jupiter chez les Platéens : là, il implore la sagesse éprouvée de Cithéron [1], ou, suivant d'autres auteurs, d'Alalcomène [2]. Leur roi, par son conseil, fait d'un vieux tronc d'arbre un dédale, une statue : par son ordre, on la revêt des ornemens nuptiaux ; voilée, on l'assied sur un char que traînent deux taureaux : un chœur de musiciens le suit ; les nymphes de la Béotie l'entourent, les chants d'hymen retentissent, et la renommée infidelle va porter jusqu'à Junon le bruit que Jupiter épouse Platée, fille d'Asope. Respirant les feux de la vengeance et de la jalousie, Junon accourt ; furieuse, elle soulève le voile qui cache cet objet à ses regards, voit la ruse, rit et pardonne [3].

Le même auteur nous instruit d'un usage observé dans les dédalies ordinaires.

Non loin d'Alalcomène est un bois sacré, le plus considérable de la Béotie. Là, s'élèvent une foule de chênes antiques et vénérables. Les Platéens s'y rendent : on y expose les chairs bouillies des victimes ; on écarte les oiseaux, et

[1] Pausan. *loc. cit.*

[2] Plut. sur les dédales, fragm. cité par Eusèbe.

[3] Pausan. Plut. *loc. cit.*

sur-tout les corbeaux : si l'un d'eux enlève une part, on suit de l'œil son vol, on remarque le chêne sur lequel il s'abat, on coupe l'arbre, et on en taille un dédale, c'est-à-dire une statue [1].

LE PRIX DE LA COURSE [2].

A Elée, de jeunes filles se disputent le prix de la course. Elles sont partagées en trois groupes, suivant leur âge : toutes sont parées de même ; leur chevelure est flottante ; leur tunique tombe et s'arrête au genou : une de leurs épaules est nue, leur sein découvert. La course a lieu dans le stade olympique : on en mesure aux jeunes Atalantes la sixième partie. La vierge qui a remporté le prix est couronnée d'olivier, et reçoit une part du sacrifice. Il lui est permis de faire suspendre son portrait dans le temple.

[1] *Voyez* antiq. étrusq. dissert. sur les dédales.

[2] *Eraia.* A Cos, on éloigne les esclaves des sacrifices. — Athén. l. VI, c. XIV.

A Pellène, le vainqueur recevait un manteau. — Pind. olymp. od. IX. Strab. l. VIII. Hesych.

A Corinthe, les *eraia* portent un caractère lugubre. — Eurip.

Médée les institua, dit-on, en l'honneur de ses fils.

Junon s'appelle *Akraia.* — Zenob. cent. I, pr. XXVII.

Elle est voilée. — Hesych. Suid. Diogen. Apostol.

On lui immole une chèvre. — Zenobius.

Seize matrones chargées de broder le voile de Junon président à ces jeux, qui ont lieu tous les cinq ans. Seize femmes sont attachées à leurs ordres [1].

Cet hymen auguste et solennel de la Nature et de son immortel époux, a été retracé par Homère; mais il a lié cette charmante fiction à l'intérêt de son poëme. Junon séduit Jupiter; et, par un dernier trait, fidelle au caractère de son sexe, elle lui tend un piége dans sa tendresse.

« Junon aperçoit Jupiter au milieu des sources de l'Ida, assis au haut de la montagne. A cet aspect, la crainte et la colère renaissent en son cœur : elle songe aux moyens de surprendre son époux, et se détermine enfin à paraître sur l'Ida, après avoir composé sa parure, afin d'enflammer ce dieu par ses charmes, de l'amener dans ses bras, et de répandre sur ses paupières un doux et tranquille sommeil, qui coule dans son ame et triomphe de sa prudence. Elle se rend dans un appartement que lui avait construit son fils Vulcain, et qu'il avait muni de portes solides, et d'une serrure que ne pouvait ouvrir aucun des autres dieux. Entrée dans ce lieu, la déesse en ferme les portes éclatantes, se baigne dans une liqueur divine, et fait couler

[1] Pausanias.

sur son beau corps une essence céleste, huileuse, odorante; agitée dans le palais éternel de Jupiter, l'agréable vapeur se répand dans le ciel et sur la terre. Dès qu'elle s'est parfumée de cette essence, sa main peigne sa belle chevelure, forme les boucles luisantes et superbes qui couronnent en flottant sa tête immortelle. Elle revêt une robe, tissu divin, où Minerve épuisa tout son art; Junon l'attache autour de son sein avec des agrafes d'or, et s'entoure de sa ceinture embellie de nombreuses franges. Elle suspend à ses oreilles, percées avec adresse, ses boucles à trois pendans, d'un travail achevé, qui dardent un vif éclat. La reine des cieux couvre sa tête d'un voile magnifique dont elle ne s'est point encore décorée, aussi éblouissant par sa blancheur que le soleil, et elle orne ses pieds de son riche cothurne.

» Après qu'elle a revêtu toute sa parure, elle sort de son appartement; et tirant Vénus à l'écart: « Puis-je espérer, ma chère fille, dit-elle, » que vous consentirez à ma demande; ou chercherez-vous en vain cette occasion à me traverser, toujours irritée au fond du cœur que » je sois du parti des Grecs, tandis que vous » favorisez Ilion »?

« Déesse vénérable, née du grand Saturne,

» répondit la fille de Jupiter, faites-moi con-
» naître vos désirs, et ne doutez pas que mon
» cœur ne me porte à vous satisfaire, à moins
» qu'ils ne surpassent entièrement notre pou-
» voir ».

« Accordez-moi, reprit alors l'artificieuse
» Junon, ce charme souverain qui soumet tous
» les dieux et tous les mortels à votre empire.
» Je vais, aux extrémités de la terre féconde,
» trouver l'Océan, père des immortels, et
» Thétis, leur mère, qui me reçurent des bras
» de Rhée, quand Jupiter précipita Saturne
» au-dessous de la terre et des mers dans le
» profond tartare, et qui m'élevèrent avec les
» plus tendres soins au sein de leur palais. Je
» vais les revoir, pour bannir du milieu d'eux
» l'amère discorde; depuis long-temps en proie
» au plus violent courroux, ils ne se donnent
» plus aucun gage de leur amour. Si mes pa-
» roles avaient assez de persuasion pour les
» réunir, pour les ramener dans les bras l'un
» de l'autre, je serais pour eux à jamais la
» déesse la plus vénérable et la plus chérie ».

« Je ne puis rien vous refuser, dit Vénus,
» reine des ris, à vous qui dormez entre les
» bras du puissant Jupiter ». En même temps
elle détache sa ceinture d'une superbe broderie.

Là, se trouvent réunis les charmes les plus séduisans; là, sont l'amour, le désir, les doux entretiens, ces accens persuasifs qui dérobent en secret le cœur du plus sage. Elle lui remet cette ceinture entre les mains.

« Prenez, dit-elle, et cachez dans votre sein » ce tissu qui renferme tout ce qui peut flatter » les désirs; quelle que soit votre entreprise, » vous ne reviendrez point sans avoir obtenu » du succès ». La majestueuse Junon sourit en recevant la ceinture; elle sourit encore en l'attachant sous son beau sein.

» Vénus rentre dans le palais de Jupiter, tandis que Junon prend un rapide essor, fait la cime de l'Olympe; et, sans toucher la terre, traverse la Piérie, l'agréable Emathie, franchit les hauts sommets des montagnes de Thrace, toujours blanchis de neige. Bientôt se précipitant du mont Athos sur la mer émue, elle arrive à Lemnos, ville du fameux Thoas; là, elle va trouver le Sommeil, frère de la Mort.

« Sommeil, dit-elle en lui prenant la main, » toi qui règnes sur tous les dieux et tous les » mortels, si jamais tu respectas ma volonté, » exauce aujourd'hui mes désirs, et je te garde » une éternelle reconnaissance. Répands tes » charmes sur les yeux perçans de Jupiter,

» quand il sera dans mes bras, et je te promets
» un trône superbe, d'un or incorruptible, que
» mon fils Vulcain te formera avec toute son
» industrie : ce trône aura une marche, sur
» laquelle tes pieds reposeront dans les fes-
» tins ».

« Junon, déesse vénérable, fille du grand
» Saturne, répondit le Sommeil, il m'est fa-
» cile d'endormir tous les immortels, et même
» de calmer les flots impétueux de l'Océan,
» notre commun père ; mais je n'ose m'appro-
» cher de Jupiter, ni fermer ses paupières, si
» lui-même ne me l'ordonne. Vous avez éclairé
» ma prudence le jour où son magnanime fils,
» Hercule, voguait loin d'Ilion, que son bras
» avait ravagé : tandis que, selon vos ordres,
» je captivais l'ame de Jupiter, et l'environnais
» de mes charmes, vous, ardente à perdre ce
» héros, vous déchaînâtes sur les mers tous les
» vents, et le fîtes aborder, loin de ses amis, à
» l'île de Cos. Votre époux, à son réveil, fut
» rempli de courroux, poursuivit dans son pa-
» lais la troupe éperdue des dieux ; et me cher-
» chant sur-tout, il m'aurait précipité du haut
» des cieux, et enseveli dans l'abîme des mers,
» si la Nuit, reine des dieux et des hommes, à
» laquelle j'eus recours, ne m'eût accordé un

» refuge. Jupiter, malgré sa fureur, s'appaisa, » par égard pour cette déesse ; et à peine » échappé des plus grands périls, vous voulez » déjà m'y replonger ».

« Pourquoi, reprit Junon, j'abandonner à » ces frayeurs ? Crois-tu que Jupiter, quoi- » qu'armé de son tonnerre, embrasse avec au- » tant d'ardeur la défense des Troyens, que » celle d'Hercule son fils ? Suis mes pas, et je » t'accorde la plus jeune des Grâces, la divine » Pasithée ; elle sera ton épouse, fera le charme » constant de tes jours ».

« Jurez donc par l'onde inviolable du Styx, » dit le Sommeil transporté de joie ; touchez » d'une main la terre, et de l'autre le marbre » des eaux de l'océan, et que tous les dieux du » tartare, autour de Saturne, soient témoins » que la plus jeune des Grâces, la divine Pasi- » thée, sera mon épouse, fera le charme cons- » tant de mes jours ».

» Junon ne balance point, jure ainsi qu'il l'exige, nomme tous les dieux infernaux, appelés Titans. Après qu'elle a proféré ce serment solennel, ils partent, s'éloignant de Lemnos et d'Imbre ; et environnés d'un nuage, ils traversent rapidement les airs, arrivent aux pieds de l'Ida, à Lectos, où ils quittent la mer :

ils marchent; sous leurs pas s'agite la cime des arbres.

» Le Sommeil, pour se dérober aux regards de Jupiter, monte sur un sapin énorme, qui, surpassant tous ceux de l'Ida, portait sa tête à travers les airs jusqu'aux cieux : là, il se cache entre les rameaux épais, sous la forme d'un oiseau des montagnes, à la voix mélodieuse, nommé *chalcis* des dieux, et *cymindis* des hommes.

» Cependant Junon vole sur le Gargare, sommet élevé de l'Ida. Le dominateur des nuées la voit, et à l'instant son cœur prudent est embrasé de toute l'ardeur qu'il ressentit quand, loin des yeux de leurs parens, ils goûtèrent les premières douceurs de leur amour.

« Déesse, lui dit-il, quel dessein vous amène » de l'olympe, sans le secours de vos coursiers » et de votre char » ?

« Je vais, répondit Junon avec ruse, trou- » ver, aux extrémités de la terre, l'Océan et » Thétis, dont tous les dieux descendent, et » qui élevèrent ma jeunesse avec tant de soin : » je vais les trouver pour rétablir leur union, » troublée par la discorde; depuis long-temps » en proie au courroux, ils ne se donnent plus » aucun gage de leur amour. Mes coursiers,

» prêts à me porter sur la terre et les mers,
» m'attendent aux pieds de la montagne. C'est
» vous qui m'avez attirée en ce lieu, et j'ai
» voulu vous communiquer mon dessein, crai-
» gnant de vous irriter, si je me rendais, sans
» votre aveu, dans la demeure profonde où
» roule l'océan ».

« Vous pourrez vous y rendre en d'autres
» temps, dit Jupiter; cédons aujourd'hui au
» pouvoir de l'Amour: jamais mortelle ni déesse
» ne fit couler dans mon cœur une flamme si
» vive et si impérieuse. Ni l'épouse d'Ixion,
» dont naquit Pirithoüs, tel qu'un dieu; ni la
» belle Danaé, à qui je dus Persée, le plus
» vaillant des humains; ni la mère célèbre de
» Minos et de Rhadamante; ni les deux Thé-
» baines, dont l'une me donna l'indomptable
» Hercule, et l'autre Bacchus, le charme des
» mortels; ni la blonde Cérès, ni la fière La-
» tone; ni vous-même enfin, n'allumétes une
» telle ardeur dans mon ame ».

« Fils importun de Saturne, répondit Ju-
» non, quelle est votre pensée? Vous livrerez-
» vous à l'amour sur les sommets de l'Ida,
» lieux découverts, afin qu'un des habitans
» des cieux nous voie ensevelis dans le som-
» meil, et coure le rapporter à la troupe im-

» mortelle ? Je ne pourrais, couverte d'une » juste confusion, rentrer dans l'olympe. Si » l'amour vous subjugue, il est dans votre pa- » lais une retraite que votre fils Vulcain a for- » mée, impénétrable à tous les regards : por- » tons-y nos pas, si votre épouse a pour vous » tant de charmes ».

« Belle Junon, dit le maître des nues, ne » craignez point les regards, ni des dieux, » ni des humains. Je vous environnerai d'un » nuage d'or, que ne pourra pénétrer même le » soleil, dont l'œil perçant sonde les plus pro- » fonds abîmes ».

» Il dit, et prend son épouse dans ses bras : la terre fait sortir sous eux, de son sein, un gazon frais, le lotos humide, la fleur de safran, et l'hyacinthe épaisse et tendre, qui les soulève mollement ; ils se reposent sur cette couche, couverts d'un beau nuage d'or qui distille une brillante rosée [1] ».

[1] Hom. iliad. trad. de Bitaubé.

TROISIÈME DIVISION.

FÊTES D'AUTOMNE ET D'HIVER.

AVANT-PROPOS.

Nous diviserons les fêtes d'automne en deux parties. La première comprendra les fêtes rurales, accompagnées d'ivresse, de joie et de chansons : la seconde traitera des fêtes relatives à l'éloignement du soleil, à la dégradation de la nature ; fêtes empreintes de mélancolie, de regrets et d'inquiétudes sombres.

CHAPITRE PREMIER.

FÊTES RURALES.

L'Ambroisie. — Les Vendanges, ou le Vin nouveau. — Fêtes de Bacchus et de Cérès. — Les Anthestéries. — Le Miracle. — Les Féves.

FÊTE EN L'HONNEUR DU PÈRE DE L'AMBROISIE, AU MOIS LÉNÉON.

Nyctile, Micon et le bel Amyntas, reposaient à l'ombre d'un chêne touffu, qui les garantissait de l'ardeur du soleil. Pan, fatigué de la chasse, commençait à réparer ses forces épuisées, et dormait sous le feuillage d'un orme: sa flûte est suspendue à une branche de l'arbre; les jeunes bergers s'en saisissent, comme si leurs lèvres inhabiles eussent pu tirer des sons mélodieux de cet instrument divin : efforts inutiles, la flûte reste muette entre leurs doigts, ou plutôt ne rend que des sifflemens aigres et discordans. Pan se réveille au bruit de cette musique insolite. « Jeunes bergers, dit-il, si » vous voulez entendre des chants, je vous sa» tisferai moi-même. Aucun autre ne peut » enfler ces chalumeaux, que j'ai rassemblés

» dans un antre du Ménale. Je vais célébrer ta » naissance, ô Bacchus! et la première ven- » dange : c'est un sujet digne de mes chants ».

Il dit, et la flûte du Dieu résonne. Il commence :

« C'est toi que je chante, fils de Jupiter, au front couronné de lierre, aux cheveux embaumés de parfums ; des guirlandes de pampre, sont les guides avec lesquels tu conduis les tigres attelés à ton char. Sémélé seule, entre les mortels, a vu Jupiter dans tout l'éclat de sa splendeur. Le souverain des dieux, à qui l'avenir est présent, prit lui-même soin de tes jours, et ne te laissa voir la lumière qu'au terme prescrit par la nature. Les nymphes, les vieux faunes, les satyres pétulans, et nous-mêmes, t'avons nourri dans l'antre de Nisa. Le bon Silène réchauffe l'enfant dans son sein, le porte entre ses bras, le réjouit par des caresses délicates, l'endort par un léger mouvement, ou l'amuse au bruit du sistre qui retentit sous ses doigts. Le jeune dieu sourit, arrache quelques poils de la poitrine de Silène, lui pince les oreilles, porte la main sur son front chauve, caresse son court menton, appuie ses petits doigts sur son nez aplati.

» L'enfant croît cependant, et des cornes

commencent à pousser sous ses blonds cheveux. Il instruit les hommes dans l'art de planter la vigne : les satyres en admirent les feuilles et le fruit. « Cueillez ces grappes, leur dit ce » dieu, et exprimez-en le jus en les foulant » aux pieds ». A peine il a parlé, et déjà le raisin, porté dans des corbeilles, est foulé sous leurs pieds dans des cuves de pierre. Les vendangeurs se répandent sur les collines; la grappe cède au pied qui l'écrase; par-tout on rencontre des corps nus teints de ce jus vermeil. La troupe folâtre des satyres se saisit des premiers vases que leurs mains rencontrent. L'un reçoit la liqueur dans une coupe, l'autre dans une corne; un autre boit dans le creux de sa main. Courbé sur le bord de la cuve, celui-ci aspire le doux jus avec ses lèvres qui frémissent légèrement : celui-là puise avec le même chalumeau qui résonne ordinairement sous ses doigts. Un autre, penché au-dessous, présente sa bouche à la liqueur qui s'échappe avec violence, et inonde toute sa poitrine et ses épaules. La joie est universelle. Le vin inspire les chansons, les danses, l'ivresse, la volupté. Les satyres échauffés poursuivent les nymphes fugitives, et les arrêtent par leur robe, ou leurs cheveux flottans. Le vieux Silène noya, pour la

première

première fois, sa raison dans des coupes remplies de cette liqueur vermeille. De-là ces plaisanteries que lui prodiguent ceux qui le rencontrent le matin, encore appesanti par ce doux nectar qu'il a bu la veille. Le fils de Jupiter, Bacchus lui-même, foule les grappes sous ses pieds divins, façonne le bois de la vigne en thyrse, et abreuve ses lynx de sa liqueur ».

Tels étaient les accords dont Pan charmait ces jeunes bergers dans la vallée du Ménale. La nuit s'approche, on rassemble les chèvres dispersées, on exprime le lait de leurs mamelles traînantes, on le laisse durcir dans l'osier façonné en corbeilles.

LES VENDANGES, OU LE VIN NOUVEAU[1].

Longus nous a laissé quelques détails pleins de naïveté. Il représente Daphnis et Chloé au milieu des vendangeurs.

« Étant jà l'automne en sa vigueur, et la saison des vendanges venue, chacun aux champs étoit en besogne à faire ses apprêts : les uns racoustroient les pressoirs, les autres râcloient les tonneaux, les autres faisoient les hottes et paniers à porter la vendange ; les autres émou-

[1] *Neoinia.* Longus, l. II. Hésych.

loient leurs serpettes et sacleaux pour vendanger ; les autres apprêtoient la meule pour fouler et briser les raisins ; et les autres préparoient de l'osier sec dont on avoit ôté l'écorce à force de le battre, pour en faire des flambeaux à tirer et entonner le vin la nuit. Et à cette cause, Daphnis et Chloé entremettant aussi, pour quelques jours, la sollicitude de mener leurs bêtes aux champs, prêtèrent l'un à l'autre ce temps pendant l'œuvre et labeur de leurs mains. Daphnis portoit la vendange dedans une hotte, et la fouloit en la cuve, puis entonnoit le vin dedans les tonneaux ; et Chloé, de l'autre côté, appareilloit à manger aux vendangeurs, et leur portoit du vin vieux de l'année précédente, puis se mettoit à vendanger aussi elle-même les plus basses branches des vignes auxquelles elle pouvoit advenir ; car les vignes du vignoble de Mételin sont toutes basses, au moins non élevées sur arbres fort hauts, tellement que les branches en pendent jusque contre terre, et s'étendent çà et là comme lierre. Et comme la coutume est en telle fête du dieu Bacchus, et à la naissance du vin, on avoit appelé, des villages de là entour, plusieurs femmes pour aider à faire les vendanges, lesquelles femmes jetoient toutes les yeux sur Daphnis, et, en le louant,

disoient qu'il étoit aussi beau que Bacchus ; et y en eut une, plus affectée que les autres, qui le baisa. Daphnis en fit du courroucé ; mais Chloé en fut à bon escient marrie. D'autre côté, les hommes qui étoient dedans les cuves et pressoirs, jettoient à Chloé plusieurs paroles à la traverse, et sautoient après elle, comme feroient les satyres autour de Bacchus, disant qu'ils seroient contens de devenir moutons, moyennant qu'une telle bergère les menât aux champs. Chloé en étoit bien aise, et Daphnis, au contraire, marry : tellement que l'un et l'autre désiroient que les vendanges passassent bientôt, afin qu'ils pussent retourner aux champs à la manière accoutumée, et, au lieu des chants de ces vendangeurs, ouïr jouer de la flûte, ou plutôt leurs troupeaux bêler[1] ».

FÊTES DE BACCHUS ET DE CÉRÈS.

Par-tout l'hymne de la reconnaissance s'élève vers ces dieux bienfaiteurs.

Si l'on dépouille les fruits[2], on sacrifie à la divinité qui les donne.

[1] Longus, traduct. d'Amiot.

[2] *Sunkomistêria thalusia.* — *Vid.* Hesych. Eusthat. ad iliad. Théocr. idyll. VI.

In sacrum properamus iter dum cætera turbæ

On couronne ses statues des fleurs qu'elle a fait naître; on dépose sur ses autels les prémices des fruits dont la terre est couverte.

Douce et touchante cérémonie, que l'esprit peut trouver absurde, mais que le cœur chérira!

Chez les Messapiens, la taille de la vigne [1] amène une fête.

Dans les festins, on chante Cérès et sa fille.

SCOLIE [2] A CÉRÈS ET A PROSERPINE [3].

IMITATION.

O MÈRE de Plutus! ô féconde Cérès!
Salut! reçois en offrande
Le tribut de tes dons, l'or pur de nos guérets.
Proserpine, salut! ces fleurs sont tes bienfaits:
Je couronne ton front de leur jeune guirlande.

On invoque Cérès avant les semences [4].

Debita frugiferæ peragunt solemnia divæ
Primitias dulces, namque illis divite cornu
Ardua fœcundæ distendunt horrea messes. THEOCR.
Suid. Menand. rhet. Etym. aut.

[1] *Bisbaia.* Hésych.

[2] Chanson de table. *Scolie* signifie oblique, tortueux, soit parce que la branche de myrte que tenait le chanteur circulait de main en main, soit parce que le chanteur lui-même ne marchait plus droit à la fin du repas.

[3] Athén. l. XIV, c. III.

[4] *Proërosia. Proacturia.* Arrian. l. III, c. XXI, in

Dans la disette, Athènes offre, au nom de tous, un sacrifice solennel *.

A Pellène, on allume, la nuit, des flambeaux dans le temple de Bacchus. On vide, en son honneur, des coupes pleines de vin **.

Dans l'une de ces fêtes, qui tombe au mois lénéon, on décerne le prix de la poésie. Les étrangers sont bannis de ces fêtes. Le roi des sacrifices préside aux jeux ***.

C'est ainsi que l'invention de la tragédie fut consacrée...,

La tragédie informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie échauffant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena dans les bourgs cette heureuse folie,
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.

Epict. Hesych. Eurip. in suppl. Liban. decl. XIV. Plut. adv. col. *Id.* in conv. VII.

* Suidas. Scol. com. in equit. Lycurg. orat. Maxim.-Tyr. diss. XIV.

** *Lamptéria.* Pausan. Achaic.

*** *Lénaia.* Vid. *Anthesteria.* Hesych. Diog.-Laert. in Plat. l. III. Scol. comic. ad Achar. Pollux, l. VIII.

LES ANTHESTÉRIES.

On se couronne des fleurs naissantes.

De-là le nom de la fête, et du mois dans lequel on la célèbre [1].

Ce mois est consacré [2] à Bacchus.

Quelques auteurs placent le mois et la fête en automne [3], au moment où la nature décolorée laisse échapper un dernier sourire.

La fête dure trois jours : chacun d'eux est marqué par un nom particulier [4] :

Le jour des tonneaux [5], celui des coupes [6], celui des trépieds 7.

Premier jour. On sacrifie aux dieux : on couronne de fleurs les enfans parvenus à leur troisième printemps.

On ouvre les tonnes ; on étale les vases et les coupes brillantes [8].

[1] *Anthesteria.* Etymol. aut. Macrob. l. I, c. XIV. Plut. symp. l. IX, quest. X.

[2] Suidas. Harpocrat.

[3] Gaza. Jun. Gyrald.

[4] Plut. symp. l. III, quest. VII. Hesych. Harpocrat. Scol. com. ad Acharn.

[5] *Pithoigia.*

[6] *Chenas.*

[7] *Chutras.*

[8] Philostr. heroic.

Il n'est pas permis de refuser à qui que ce soit, à l'esclave même, les présens de Bacchus. Tout le monde a part au banquet sacré [1].

Second jour. Le jour des coupes succède. Chaque convive en reçoit une des mains du maître du festin [2] : il s'en sert seul.

Un prix est destiné au buveur le plus intrépide.

L'athlète doit se tenir, sans chanceler, sur une outre enflée, et vider, dans cette attitude, un conge d'un seul trait.

Un héraut appelle les combattans : des trompettes sonnent la charge.

Le vainqueur reçoit une couronne de ramée, et une outre pleine de vin [3].

Montés sur des chars, les convives font pleuvoir sur les passans les sarcasmes de la plus pétulante gaieté [4]. De-là les tombereaux de Thespis, et l'origine de la tragédie, selon Horace et Boileau.

Le vin ruisselle.

On fait aux sophistes des présens : ils invi-

[1] Proclus ad Hesiod. l. I.

[2] Athén. l. VII.

[3] Aristoph. Acharn. Scol. *ibid.* Suidas.

[4] Apostolius.

tent à leur tour leurs parens et leurs amis [1].

Troisième jour. Le jour des trépieds termine la fête [2]. Les poètes se disputent le prix. Ils doivent apporter quatre pièces au concours [3]. A Sparte, Lycurgue renouvela cet usage tombé en désuétude, ouvrit un concours dramatique, et accorda au vainqueur le droit de cité.

Le jour des coupes, on sacrifie à Mercure. Le jour des trépieds, on remplit un vase de toutes sortes de fruits; on le consacre au dieu, et personne n'y a part. Cet usage remonte à la plus haute antiquité [4].

La fête terminée, on criait aux esclaves : « Reprenez les travaux, les anthestéries ont » fini [5] ».

Dans l'Attique [6], on célèbre les fêtes de Cérès et de Bacchus à la fin de l'automne, après avoir retiré les fruits dans les celliers [7].

Il était alors défendu d'immoler aux dieux

[1] Athén. l. x.

[2] *Id.* l. iv. Alciphr. epist. Menand. Aristoph.

[3] Diog.-Laert. in Plat. Plut. vie de Lycurg.

[4] Théop. scol. com.

[5] Hésych. *Voyez* Boulanger.

[6] *Alôa.* Hésych. Suïdas. Philochor. Harpocr.

[7] Eusthat. ad iliad. l. i. Pausan.

des victimes : on leur présentait des prémices pures, des dons innocens, les présens de la terre, les bienfaits de la nature [1].

La fête durait plusieurs jours; Thaïs nous l'apprend dans une de ses lettres. Elle écrit à Thessala : « Ramenez-nous Glycère. Prenez » un char, volez, quittez la fête de Cérès. Que » cette fête dure long-temps, et combien elle » m'est importune...! Nous avons veillé toute » la nuit [2]. »

LE MIRACLE.

LA MANIFESTATION DE BACCHUS.

La fête [3] qui a lieu à Élée, est remarquable. Une foule immense de peuple et d'étrangers s'y rend de tous côtés. Là, en présence des citoyens assemblés, les prêtres déposent sur l'autel trois vases vides : on les bouche, on les scelle de l'anneau sacré. Le second jour on les ouvre, après avoir constaté l'intégrité du sceau : on les trouve pleins de vin.

Boulanger retrouve, dans cette fable, le type du miracle des noces de Cana. Tel est encore

[1] Athén. l. XIII. Demosth. in Nær.

[2] Alciphron.

[3] *Tnya*. Pausan. in fin. Eliac.

celui de Jupiter reçu chez Philémon et Baucis :

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source ;
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident.
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent.
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ses noirs sourcils,
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.

LA FONTAINE.

CHAPITRE II.

FÊTES DU SOLEIL D'AUTOMNE ET D'HIVER.

A Bacchus. — A l'orageux Neptune. — Aux Morts. — Aux Génies qui conduisent les Ames. — Les Oschophories. — Fêtes des Éginètes. — Les Diasies. — Au fleuve Inus. — A Hermès.

Le caractère sombre de ces fêtes est dérivé du sentiment mélancolique que l'automne inspire; et ce sentiment profond m'a paru si fidellement exprimé dans les vers de Saint-Lambert, et si ingénieusement analysé dans sa prose, que je n'ai pu résister au double plaisir d'insérer l'un et l'autre dans ces lettres, où les tableaux sont tous de mosaïque.

Le soleil retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard sur la terre attristée.
Tout est changé pour nous; ce théâtre inconstant,
Où l'homme passe un jour et jouit un instant;
Cette terre, autrefois si belle, si fertile,
Devient en ce moment triste, pauvre, stérile.
Je ne les verrai plus, ces émaux éclatans,
La pompe de l'été, les grâces du printemps,
Ces nuances du vert des bois et des prairies,
La pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.

Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens ;
A travers leurs rameaux, j'entends des sifflemens.
Doux zéphyr, qui le soir caressais la verdure,
Quel son, quel triste bruit succède à ton murmure ?
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès ;
Ils semblent, dans leur course, entraîner les forêts ;
Les arbres ébranlés, de leurs cimes penchées
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force, sans chaleur,
Ne percent plus des airs la sombre profondeur ;
Éole étend sur nous la nuit et les nuages ;
L'ombre succède à l'ombre, et l'orage aux orages.
L'homme a perdu sa joie et son activité ;
Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaieté ;
Ils ne reçoivent plus du dieu de la lumière,
Ce feu qui fait sentir et vivre la matière.
La campagne épuisée a livré ses présens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotone et des eaux et des vents,
Suspend et ma pensée et tous mes sentimens ;
Sur elle-même enfin mon ame se replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie.
Dans ces champs que l'automne a changés en déserts,
Dans ces prés sans troupeaux, dans ces bois sans concerts,
Je viens me rappeler des pertes plus sensibles ;
Je crois me retrouver à ces momens horribles
Où j'ai vu mes amis, que la faulx du trépas
Moissonnait à mes yeux, ou frappait dans mes bras.
De Ch.... expirant je vois encor l'image ;

Je le vois à ses maux opposer son courage,
Penser, sentir, aimer, au bord du monument
Et jouir de la vie à son dernier moment.
Objet de mes regards, ami fidèle et tendre,
J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre:
Malheur à qui les dieux accordent de longs jours!
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
Il voit, autour de lui, tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il se trouve étranger;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie.

« Les momens où l'homme commence à regretter ce qu'il a perdu, ne sont pas sans plaisir; on est bientôt dans cet état, qu'on appelle la douce mélancolie. Nos nerfs conservent quelque temps la situation et l'action qu'un sentiment quelconque leur avait données, et ils reproduisent ce sentiment. De plus, dans les regrets nous formons une image des biens que nous avons perdus, et des plaisirs qu'ils nous ont fait goûter. Cette image est presque toujours accompagnée d'un sentiment agréable : voilà pourquoi il y a des chagrins dont on ne veut ni se consoler, ni se distraire. On aime ses larmes, on est affligé, et non malheureux....

» Lorsque la terre a perdu sa verdure, ses

couleurs vives, son éclat, et pour ainsi dire sa propreté; lorsque la campagne ne présente que du limon détrempé et des couleurs sombres, l'homme perd les plaisirs attachés à l'organe de la vue; lorsque la terre est dépouillée des moissons, des feuilles, des herbes, elle présente une surface anguleuse et inégale; elle n'a plus ce certain poli, cet uni que les blés, les herbes et les feuillages répandaient sur les surfaces étendues : le sens de la vue perd les plaisirs qu'il doit à ses rapports avec le sens du tact.

» Les oiseaux ne chantent plus, et rien ne rappelle à l'homme la gaieté des autres êtres, qu'il partageait; il n'a plus ce plaisir qu'il devait à la mélodie du chant des oiseaux; il n'entend plus que le bruit des eaux, celui des vents, bruit monotone, continu et grave, qui lui donne une sensation forte, répétée et triste : il a perdu les plaisirs du sens de l'ouïe.

» La campagne n'a plus de parfums; on ne respire qu'une certaine odeur d'humidité, qui n'est point agréable quand elle ne succède point à la sensation de la chaleur : le sens de l'odorat a perdu ses plaisirs.

» Le sens du tact est blessé par les impressions d'un air humide et froid, et il le serait

dans la campagne par le contact de tous les corps.

» La campagne ne donne donc plus de plaisir aux sens ; les nerfs délicats qui les composent, se tendent en recevant des impressions désagréables, et ensuite se relâchent avec excès, comme tous les muscles à qui les faibles rayons du soleil ne donnent plus de ressort ni d'activité. L'homme n'a plus ce plaisir, que la vue d'un riche et beau pays donne à un cœur humain et sociable. Il voit son espèce malheureuse comme lui-même ; l'obscurité qui augmente, des bruits qui le menacent le disposent à la crainte : sa machine l'attriste ; ce n'est plus le sentiment des regrets qu'il éprouve, c'est celui des privations. Il aurait besoin de nouveaux plaisirs ; et s'ils lui manquent, il tombe dans l'abattement : il se livre à un profond sentiment de sa faiblesse, au dégoût de tout, et quelquefois de la vie. C'est vers la fin de novembre, et au commencement de décembre, que les suicides sont le plus communs....

» On pourrait, dans les campagnes, aussi-bien que dans les villes, opposer les plaisirs de la société à la tristesse qu'inspire la nature : c'est ce que l'homme ferait dans des pays où il n'érigerait point sa tristesse en vertu, et où il

jouirait de la liberté et de quelqu'aisance. Si jamais il tombe dans la tête d'un honnête despote de s'occuper sérieusement du bonheur de ses humbles esclaves, les hommes; si ce bon despote a quelquefois des vapeurs à la fin de l'automne, et qu'il en conclue que cette saison inspire la mélancolie, je suis persuadé qu'il instituera des jeux pour égayer ce triste moment de l'année, et que la fin de l'automne deviendra dans les campagnes, comme dans les villes, le temps des assemblées, des fêtes, des festins et des mariages ».

FÊTE DE BACCHUS.

L'INGÉNIEUSE antiquité donna plusieurs noms à ce dieu.

C'est un génie bienfaisant, le père de la brillante joie, de la naïve confiance, de l'éloquence et des amours [1].

C'est un tyran farouche, traînant à sa suite les discordes, l'injure au front menaçant, la rage aveugle et sanglante [2].

Tantôt la Jeunesse et les Grâces lui versent une douce ambroisie, et mêlent dans ce vase

[1] *Meilichios charidotès.* Lætitiæ dator. — Horace.

[2] *Ameestès, agriônios.* Plut. vie d'Antoine.

enchanté

enchanté les larmes de l'amour et la flamme du génie, les mots séduisans, le délicat enjouement, les agaçans sourires, la lasciveté, le trouble, la furtive volupté.

Tantôt les furies l'enivrent d'un philtre empoisonné, d'où s'exhalent la fureur, les passions sauvages, et tous les feux du tartare.

C'est sous ce terrible caractère que Bacchus est révéré dans cette fête.

Elle a lieu tous les ans. On couvre ces mystères des voiles de la nuit. On s'y couronne de lierre sauvage [1].

Le prêtre de Bacchus s'arme d'un glaive.

Furieux, plein du dieu qui l'agite, il poursuit, il écarte du temple les enfans des filles de Minyas. Il lui est permis de frapper, de tuer les descendans de cette race impie.

Un de ces infortunés fut ainsi assassiné par le prêtre Zoïle, du temps de Plutarque [2].

Le même auteur fait mention d'un usage plein de délicatesse.

Les femmes errent çà et là à la poursuite de Bacchus : bientôt elles s'arrêtent. Le dieu s'est enfui, disent-elles ; il s'est réfugié sur les genoux des muses. Elles finissent par se proposer

[1] Plut. quest. rom.

[2] Plut. quest. grecq.

des énigmes et des jeux d'esprit. « Voulant le » mystère de cette cérémonie nous donner à » entendre, qu'il faut à la table user de propos » où il y ait quelque bonne doctrine et quelque » grâce ».

En effet, « ceux qui chassent la philosophie » des festins et banquets, ne font pas comme » ceux qui en ôtent la lumière, mais bien pis, » parce que la lampe ôtée, les hommes bien » conditionnés et honnêtes n'en deviendront » pas plus mauvais pour cela, d'autant qu'ils » ont la révérence, qui est bien plus puissante » que la vue de l'une et de l'autre : là où quand » l'ignorance et la débauche se joignent avec le » vice, la lampe même dorée de Minerve, si » elle y étoit, ne pourroit jamais rendre le fes- » tin modeste, de bonne grâce et bien or- » donné [1] ».

La fiction de Bacchus au milieu des muses, est extrêmement ingénieuse.

C'est lui qui, dans la Grèce, enfanta l'hymne des voluptés, les chants du génie belliqueux, la plaintive élégie, le dithyrambe altier et la naissante tragédie. C'est lui qui inspira ce peuple de poètes, au milieu desquels Homère s'élève et domine, comme Jupiter sur la foule des dieux.

[1] Plut. quest. rom. traduct. d'Amiot.

Il créa l'enthousiasme, d'où jaillirent les prodiges des arts.

La politique, pour réunir et façonner des hordes errantes, avait introduit la culture des vignes et les repas en commun : le sol prodiguait ces vins exquis, nés du regard caressant du dieu de la lumière, et qui donnèrent l'idée et l'origine du nectar versé des mains d'Hébé aux tables de l'olympe. Les vins grecs recélaient des esprits de feu, auxquels s'allumèrent les passions *, la gaieté brillante, et la vive sensibilité, élémens du caractère athénien. L'usage de ces liqueurs fumeuses devint immodéré. Le véritable Apollon des Grecs fut Bacchus.

L'hymne des agrionies se retrouve en quelque sorte dans ces vers d'Horace, imités par J. B. Rousseau :

Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare, Thracum est : tollite barbarum
Morem, verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.

Vino et lucernis Medus acinacis
Immane quantum discrepat! impium
Lenite clamorem, sodales,
Et cubito remanete presso.

* *Voyez* de Paw, rech. sur les Grecs.

Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage;
Les dards du centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas:
Les satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un dieu qui préside à la paix.

Ce double caractère de Bacchus s'explique par celui des deux soleils de l'année.

Si le soleil du printemps est le créateur de l'univers, qui se revêt alors de la parure et des couleurs de la jeunesse, celui d'automne est en quelque sorte le meurtrier de la nature : il lui retire ses feux, il l'abandonne aux vents, à l'hiver, à la désolation, à la nudité, à la mort. Il périt bientôt lui-même : des signes et des constellations lugubres, le scorpion, le serpentaire, s'élèvent dans les cieux; ils mutilent la force génératrice du père de la nature; ils appellent les frimats et les ténèbres, qui étendent sur son empire attristé les horreurs du chaos.

Le dieu, honteux et vaincu, voile de douleur son disque qui pâlit et s'éteint.

L'usage de chercher Bacchus, est relatif à l'attente de sa manifestation [1].

Il est le père des muses, parce qu'il est le même qu'Apollon.

Pour se convaincre de la vérité du système que nous avons annoncé, il suffira de parcourir la nomenclature de ces fêtes, toutes adressées à des divinités farouches et redoutables, toutes marquées au coin de la plus sombre terreur.

On sacrifie à Jupiter furieux [2], au terrible Mars [3] : on interdit aux femmes l'entrée du temple et du bois qui lui sont consacrés : à Ghérontre [4], on adore les sombres euménides [5].

Les cérémonies de cette fête sont graves et solennelles : les esclaves en sont bannis. On n'y admet que des matrones et des hommes de mœurs austères. Les jeunes gens les plus vertueux s'honorent d'en ordonner les préparatifs. A Sicyone, on leur immole des brebis pleines ;

[1] Boulang. ant. dév. l. IV, c. III, p. 93.

[2] *Maïcmactêria.* Meurs. Gébel.

[3] *Enéliazis.* Hésych.

[4] *Gherontraiôn eorté.* Pausan. Lacon.

[5] *Eumenideia semnai theai.* Graves deæ.

on répand le lait et le vin sur leurs autels couronnés de fleurs [1].

A L'ORAGEUX NEPTUNE [2].

A LA mémoire de ceux qui ont péri dans le déluge [3].

A Neptune [4], qui ébranle la terre.

LES OSCHOPHORIES.

FÊTE célèbre dans l'Attique, instituée par Thésée, après son expédition dans la Crète [5].

Des jeunes gens se disputent le prix de la

[1] Philon Pausan. Corinth.

[2] *Protrugheia.* Hesych. Achill.-Tat. l. II. Ælian. var. hist. l. III, c. XLI.

Gheraistia. A Loco, A Ghéraste en Eubée. Strab. l. X. Steph. in Gheraist. Scol. Pind. olymp. od. XIII.

[3] *Hydrophoria.* Fête des Éginètes. Hésych. Etymol. aut. Suidas. Apostol. Scol. Pind. nem. od. V. *Voyez* Boulanger.

[4] *Poseïdia.* Sacrifice nommé *oneïlon.* Athén. l. XIII.

Taureia. Fête éphésienne. On appelle *tauri* les jeunes gens qui versent du vin dans ces fêtes. Athén. l. X. Eusthat. iliad. Hésych.

Ogkestia. Fête thébaine. Pausan. Boeot.

Taïnaria. Fête lacédémonienne. Hésych.

[5] *Oschophoria.* Plut. Thésée.

course : ils tiennent à la main des pampres de vigne chargés de raisins : ils doivent parcourir l'espace qui s'étend depuis le temple de Bacchus jusqu'à celui de Minerve, qui s'élève dans le port de Phalère. Le vainqueur reçoit une fiole où l'on a mêlé du vin, du miel, du fromage, de la farine, et un peu d'huile [1].

Ces jeunes gens devaient compter vivans leur père et leur mère. On les choisissait dans chaque tribu [2] : ils sont d'une extraction noble.

Un chœur les suivait en chantant des hymnes. A la tête du chœur s'avancent deux jeunes gens vêtus de robes de femme, et portant des pampres [3].

Des matrones, choisies parmi les plus riches [4], s'approchent d'eux, et leur présentent différens mets : elles imitent en cela les mères de ceux que le sort avait marqués pour être les victimes du minotaure [5].

Un héraut porte un caducée couronné. Pendant la libation, tous les assistans s'écrient :

[1] Plut. Athén. l. II. Proclus.

[2] Scol. Nicandri. Alexiph.

[3] Procl. Christomath.

[4] Cimoth. epist. apud Alciphron.

[5] Plut. Thésée.

Eleleu iou iou ! que l'on répète en tumulte.

Cette fête fut instituée par Thésée, en l'honneur de Minerve et de Bacchus ; et, selon d'autres, d'Ariane et de Bacchus.

Elle tombe à l'époque où l'on recueille les fruits de l'automne [1].

LES FÉVES.

A APOLLON.

FÊTE RURALE.

On fait cuire des féves [2], que l'on mange en commun.

On attache au temple du dieu et aux portes des maisons, l'*eiresioné*, une branche d'olivier ou de laurier, à laquelle sont appendus les fruits de la saison, des figues, du miel, un pain, une fiole d'huile, des raisins, une bandelette de laine [3].

On consacre ces branches et ces fruits à Apollon, à Minerve, au Soleil, aux Heures [4].

Un jeune enfant, dont les parens sont vi-

[1] Proclus. Plut.

[2] *Puanepsia, eiresioné.* Harpocr. Hésych.

[3] Eusthat. ad iliad. Sophocl. Suid. Scol. com. ad eq. Plut. in Thes.

[4] Suid. Aristoph. Scol. ad eq.

vans encore, chante pendant cette cérémonie.

L'*eiresioné* reste attachée aux portes pendant toute l'année, est renouvelée avec elle [1].

Cette cérémonie a lieu avant les proérosies et les proacturies, fêtes qui précèdent le labour.

Il faut distinguer cet usage de celui des supplians, qui portent à la main un rameau dans quelques fêtes; usage que Coock a retrouvé jusque chez les peuplades sauvages.

FÊTE PARTICULIÈRE DES ÉGINÈTES [2].

La fête s'ouvrait par un sacrifice solennel à Neptune. Conviées à des repas mystérieux, les familles s'assemblaient; on en bannissait comme profanes, les étrangers et les esclaves. Ces festins secrets avaient lieu pendant seize jours. Ils se terminaient par un sacrifice à Vénus.

Plutarque nous a transmis l'origine et les détails de cette fête [3].

« Plusieurs des Éginètes qui furent à la » guerre de Troie, y moururent dans les ren- » contres, et plus encore y en eut qui furent » noyés par la tourmente au voyage : mais

[1] Suid. Aristoph. Scol. ad eq.

[2] *Aiginêtôn.*

[3] Plut. quest. gr.

» ceux qui retournèrent en petit nombre, fu-
» rent recueillis par leurs parens et amis, les-
» quels, voyant que tous les autres citoyens
» étoient en tristesse et en deuil, pensèrent
» qu'ils ne se devoient pas réjouir, ni faire sa-
» crifice aux dieux publiquement, mais secrè-
» tement ; et ainsi chacun à part en son parti-
» culier ils recevoient les leurs, et leur fai-
» soient banquets et festins, dans lesquels ils
» servoient eux-mêmes leurs pères, leurs frè-
» res, leurs parens et amis, sans qu'aucun
» étranger y fût admis :

» A l'imitation de quoi ils font encore tous
» les ans des sacrifices à Neptune par assem-
» blées secrètes qu'ils appellent *thiases*, dans
» lesquelles ils s'entre-traitent en particulier
» l'espace de seize jours durant, sans mener
» bruit, et pas un serviteur ni esclave n'y
» entre : et puis à la fin ils font un solemnel
» sacrifice à Vénus, et ainsi mettent fin à la
» fête [1] ».

C'est une belle institution morale, que celle qui apprend aux citoyens à voiler leur bonheur particulier dans les malheurs publics, à être humiliés d'une joie qui n'est pas commune à tous, à exercer dans une fortune person-

[1] Traduct. d'Amiot.

nelle une espèce de pudeur qui la fasse pardonner.

LES DIASIES.

A JUPITER.

FÊTE très-ancienne [1], célébrée après des calamités ou dans des temps difficiles [2]. Les cérémonies portaient un caractère lugubre [3] et solennel.

La fête avait lieu hors des murs de la ville, dans la campagne. On se rassemblait à un banquet commun [4].

Dans l'origine on offrait au dieu des libations, des gâteaux et des simulacres d'animaux [5]; dans la suite on lui sacrifia des victimes [6].

Les diasies furent long-temps interrompues [7].

On les fêtait, suivant les uns, à la fin du mois anthestérion [8], et, suivant les autres, le 19 du

[1] *Diasia.* Aristoph. interp.
[2] Suidas.
[3] Hésychius.
[4] Aristoph. interp.
[5] Thucyd. l. I.
[6] Xénoph. l. VII. Aristoph. nub.
[7] Luc. icaromenip.
[8] Interp. Aristoph. Castell.

mois munichion, et ce jour était marqué par des courses de chevaux [1].

AU FLEUVE INUS.

On jette dans le fleuve des gâteaux ; s'ils surnagent, c'est un présage favorable ; s'ils tombent au fond, c'est un signe funeste [2].

On célèbre les *inôa* au bord du fleuve, à Mégare [3], à Corinthe, où ils ont été institués par Sisyphe [4].

A HERMÈS [5] (*Soleil d'automne*).

FÊTE [6] dans l'Élide, à Cyllène, à Pellène, dans l'Achaïe, en Crète, à Tanagre, dans la Béotie et dans l'Attique.

Le culte de l'hermès est ancien dans l'Attique.

On le représenta d'abord par une pierre informe, enfin par une pierre taillée, par un cype

[1] Plut. Phoc. Meurs.

[2] *Inôa.* Pausan. Lacon.

[3] Pausan. Attic.

[4] Isaac Tzetzès. *Voyez* Ovide.

[5] *Ermaia.* Les *hermées* sont des saturnales, et rappellent les *pélories* (à Jupiter), les *sacées* (à Vénus Anaïtis).

[6] Pausan.

carré, auquel on attacha les organes du sexe mâle, et que dans la suite on surmonta d'une tête [1].

Le plus souvent il n'est indiqué que par le phallus [2].

On place des hermès dans les carrefours et sur les routes : il protége les voyageurs [3].

On retrouve les hermès au devant des maisons. Les convives, en sortant, y suspendent la couronne du festin [4] : on dépose aux pieds de la statue des vivres pour les voyageurs [5]; usage touchant, et que la religion du sentiment avait fondé.

En Crète, les fêtes tiennent du caractère des bacchanales [6]. Les esclaves y sont servis par leurs maîtres.

La fête d'hermès est célébrée dans les gymnases, et marquée par de longs festins et par la joie licencieuse [7].

[1] Hérod. l. II. Thucyd. Andocide. Plut. *Voy.* antiq. étrusq. art. sculpt. une dissert. sur les hermès.

[2] Pudendum in basi. Pausan. Philostr. vie d'Apoll.

[3] Deus vialis.

[4] Elien, l. II, c. XLI.

[5] Suidas.

[6] Athénée, l. XIV.

[7] Æsch. in Timarch. Diog.-Cyn. Plat. in Lysid.

A Tanagre, on choisit un jeune homme remarquable par sa beauté [1] : il doit porter autour des murs, sans se reposer, un belier sur ses épaules [2].

L'hermès des Grecs est le *thot* des Egyptiens : ce dernier ouvrait et fermait l'année chez les Orientaux [3].

Le premier mois de l'année égyptienne lui était consacré.

Le 19 du mois thot [4], on célébrait sa fête. On mangeait du miel et des figues, en disant : Telle est la douceur de la vérité, ou d'une bonne action.

[1] La fête de Mercure Criophore, ou porte-belier, est une fête du solstice d'hiver.

La fête du Christ et de l'Agneau tombe à cette époque.

[2] Pausan. Bœot.

[3] Court de Gébelin.

[4] Correspondant au mois de vendémiaire (septembre). Fête et mystères d'Éleusis en Grèce.

CHAPITRE III.

FÊTES DE LA LUNE D'AUTOMNE ET D'HIVER.

A Proserpine. — Les Anthesphories. — A Hécate. — Néoménie. — Aux Morts. — Aux Génies qui conduisent les Ames.

A LA LUNE D'AUTOMNE (Fête sombre).

A PROSERPINE*.

Proserpina omnium ex semente nascentium præsit.

PORPH. Ant. nymp.

Non loin des murs d'Enna, murs chéris de Cérès,
Le lac Perguse étend son canal toujours frais.
Le Caïstre jamais ne vit sur son rivage
Plus de chantres ailés humecter leur plumage.
Un bocage touffu le couronne à l'entour
D'un rideau de verdure impénétrable au jour.
L'ombre donne au gazon une fraîcheur plus vive;
Un éternel printemps fleurit sur cette rive.
Tandis qu'en se jouant dans ces rians bosquets,
L'aimable Proserpine assemble des bouquets,
Et moissonne, à l'envi des nymphes de son âge,
La violette née à l'ombre du bocage,

* On célèbre en Sicile l'enlèvement de Proserpine vers le temps de la récolte, et la recherche de Cérès pendant les semailles. *Court de Gébelin.*

Pluton la voit : pressé d'un amoureux tourment,
La voir et l'enlever n'est pour lui qu'un moment.
La déesse pâlit, tremble, se désespère ;
Elle appelle à grands cris ses compagnes, sa mère ;
Sa mère, hélas ! sa mère.... et la moisson de lis
Que renferme sa robe, échappe de ses plis.
O candeur de son âge ! en ce désordre horrible,
Un chagrin si léger la trouve encor sensible.
Le ravisseur farouche, impatient d'amour,
Exhorte ses coursiers, les nomme tour-à-tour ;
Il agite leur frein rouillé de leur écume :
A travers des sentiers de lave et de bitume,
Sur un sol crevassé par le feu des volcans,
Déjà du lac Palique il franchit les étangs,
Et les bords où la mer que traverse Aréthuse,
Enferme entre deux ports les murs de Syracuse [1].

THÉOGAMIE [2].

On développe dans cette fête tout l'appareil d'une noce.

On célèbre celle de la fille de Cérès : on bénit ses bienfaits.

De-là cet usage commun aux Grecs et aux Romains, de présenter à l'épousée un pain dans une corbeille, tandis que l'on chantait : *Le bien*

[1] Ovid. métam. traduct. de Saint-Ange.

[2] *Theogamia.* Pollux, l. 1, c. 1. Fête de deuil. On célèbre les *musia* à Argos, les *omoloia* en Thessalie, les *pulaia* à Pyles.

remplace

remplace le mal; allusion au renouvellement de l'année, ou aux bienfaits de la civilisation que l'agriculture fit succéder à la barbarie.

Inventis cessit dodonia quercus aristis.
CLAUDIEN.

ANTHESPHORIES,

OU LES GUIRLANDES ET LES FLEURS,

FÊTE SICILIENNE, COMMUNE AUX ARGIENS.

CETTE solennité consacre le souvenir de l'enlèvement de Proserpine.

On immole à la déesse une génisse noire, tandis que des chœurs de jeunes vierges, parées de guirlandes et de couronnes de fleurs, chantent des hymnes au son des flûtes [1].

PHEREPHATTIA. (Même Fête.)

TEL est encore le caractère de celle qu'on célèbre à Syracuse [2]. C'est là qu'on voit, dit Cicéron, une caverne immense et profonde : on dit que ce fut par cette ouverture que Pluton s'élança lorsqu'il vint ravir la fille de Cérès. On montre, non loin de la ville, l'abîme qu'il

[1] Pollux, l. I, c. VII, § XXXII. *Id.* l. IV, c. X. Arn. l. VI. Plut. in Luc. Appian. de bell. Mithrid.

[2] Cicer. Verr. IV.

creusa en plongeant sous la terre, et qui forma le lit d'un vaste lac. Tous les ans, une fête solennelle consacre la mémoire de cet événement. La religion y conduit une foule immense d'hommes et de femmes.

L'épacte est une fête béotienne, d'un caractère sombre.

On déplore la perte de Cérès [1].

Il est à remarquer que les fêtes de Proserpine se célèbrent d'une manière différente au printemps et en automne [2].

Il en était ainsi des fêtes d'Ariane [3].

Au printemps, elle prend la parure de Vénus: c'est la jeune et brillante Proserpine, l'orgueil de sa mère et de la nature.

En automne, c'est l'épouse du sombre Pluton, et la reine des ombres.

De-là ces vers d'Orphée :

Toi qui donne la vie et préside à la mort,
Astre du doux printemps et flambeau des lieux sombres,
Par quel contraire sort
Règnes-tu sur les fleurs et sur les pâles ombres?

Vous allez au devant de l'explication ; vous

[1] Plut. de Isid.
[2] Jul. imper. or. IX. Sall. le phil.
[3] Plut. in vit. Thes.

reconnaissez, dans cette allégorie, la lune du printemps et celle d'automne.

Mais il faut joindre à cet aspect celui des constellations, selon la méthode de Dupuis, dont je vais emprunter les résultats.

« La vierge et son épi se lèvent avant la couronne de Proserpine, qui la suit : ce signe est censé lui donner la naissance, et la ramener sur l'horizon. Proserpine est fille de Cérès. Peu de jours après que le soleil est arrivé à la constellation du scorpion, la couronne [1] de Proserpine, le serpentaire et son serpent se couchent héliaquement. Ainsi Proserpine descend dans l'hémisphère ténébreux lorsque le soleil passe aussi dans les signes inférieurs, où il semble l'entraîner. De-là ces titres d'épouse de Pluton, de reine du sombre empire.

» Cette constellation détermine le temps des semailles : ce rapport avec la terre, et la végétation obscure qui s'opère alors dans son sein, lui fit donner l'épithète de *ctonia*, ou de *terrestre*, qu'elle partageait avec Pluton.

» Six mois après, Proserpine, par son lever du soir, détermine le retour du soleil vers les signes supérieurs. De-là cette fable qui suppose

[1] La couronne boréale, ou d'Ariane, appelée *Persephone, Pherephatta.*

qu'elle était six mois aux enfers, et six mois dans le ciel avec Cérès, sa mère. De-là deux fêtes : l'une au printemps, et l'autre en automne.

» La couronne, les guirlandes de fleurs, sont les symboles de la couronne céleste.

» Les monumens anciens confirment cette théorie.

» On a trouvé à Rome une statue, sur la ceinture de laquelle est représenté l'enlèvement de Proserpine [1].

» Cette déesse, et le char qui l'enlève, sont placés sur un bas-relief où sont tracés les douze signes du zodiaque ; et la place qu'elle y occupe avec son char, répond à la vierge et à la balance, c'est-à-dire aux mêmes signes auxquels elle répond dans le ciel. On y voit aussi près du char un Hercule armé de sa massue, dans lequel il est impossible de méconnaître l'Hercule céleste, placé pareillement dans les cieux à côté de la couronne de Proserpine.

» On célébrait aussi à Scyros [2] des fêtes en l'honneur de Cérès et de Proserpine.

» A Argos, on unit à leurs fêtes celle de

[1] Aleand. jun. Montfaucon, t. 1, pl. XLI, fig. 1.

[2] *Episkira, episkirhôsis.* Steph. Strab. l. IX.

Bacchus, ou du soleil d'automne [1] : on y porte du feu allumé sur l'autel de Diane Puronia, dont le temple s'élève sur le mont Crathys ».

A HÉCATE [2].

Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.
VIRG.

FÊTE annuelle à Lagine.

Les Athéniens adorèrent Hécate comme une divinité du premier ordre. Hécate est la mère commune des enfans; elle préside au monde [3].

On place la statue d'Hécate dans les carrefours et à l'entrée des maisons [4] : sa présence se manifeste par le hurlement des chiens [5] : on lui immole ces animaux, et les poissons qu'on appelle *triglé* et *mainé* [6].

Elle envoie et déchaîne la terreur. Son culte s'unit à celui des redoutables divinités de la Samothrace. On voit à Zérinthe un antre qui lui est consacré.

« Dans la nuit qui précède la néoménie, la populace se répand dans les carrefours; elle appelle Hécate sept fois en hurlant; elle chante

[1] *Lernaia.* Pausan. Corinth.
[2] *Hecatesia.* Strab. l. XIV. Tacit. l. III. ann.
[3] Scol. Comic.
[4] *Id.* Plut.
[5] Théocr. idyll. II. Virg.
[6] Plut. quest. rom. Lycoph. Tzetzès.

des chansons lugubres en mémoire des infortunes de Cérès et de Proserpine.

» Hécate, qu'on évoquait ainsi de l'empire des morts par des hurlemens, qui était regardée comme la reine des enfers, comme la fée qui préside aux enchantemens, à laquelle obéissent les fantômes, les songes, les spectres de la nuit; Hécate qu'on représentait avec trois têtes, et tenant dans ses mains un flambeau, un fouet, une épée et un serpent, et qu'on appelait *Proserpine* aux enfers; Hécate était la lune ténébreuse qui avait disparu depuis quelques jours, qui était descendue aux enfers, où elle régnait comme elle avait régné dans les cieux, et d'où on la rappelait à grands cris [1] ».

A LA LUNE NOUVELLE.

NÉOMÉNIE.

Cœlo supinas si tuleris manus,
Nascente lunâ rustica Phydile,
Si thure placaris et hornâ
Fruge lares, avidâque porcâ,

Nec pestilentem sentiet Africum
Fœcunda vitis, nec sterilem seges
Rubiginem, aut dulces alumni
Pomifero grave tempus anno.

HORACE.

Ce jour, dit Plutarque, est le plus sacré [2].

[1] Court de Gébel. hist. du calend. p. 182.
[2] Plut. de vit. Ær. Al.

C'est le jour d'Apollon et de Diane [1].

On sacrifie pendant trois jours : le premier appartient aux dieux, le second aux héros, le troisième aux génies.

On se rend à la citadelle, on fait des vœux solennels pour la prospérité publique, on invoque en secret les dieux pour les objets de ses désirs, de ses espérances ou de sa tendresse : le fils leur adresse une prière pieuse, l'amant leur confie ses plaintes enflammées. *Dieux puissans, que ce mois soit heureux* [2] ! tel est le cri universel que l'intérêt ou la passion pousse vers l'olympe.

On offre des gâteaux de miel au serpent nourri dans le temple. On célèbre des jeux [3].

Les femmes se plongent dans les eaux. On pétrit de nouveaux pains [4].

La néoménie ramène un usage antique et sacré.

Les riches font dresser des tables dans les carrefours ; on les couvre de mets offerts à Hécate, et que les pauvres ont le droit d'enlever [5].

[1] Scol. Hom. in odyss. Suid. Eusthat.

[2] Dem. in Aristog. Liban. decl. XL. Luc. icar. Menip.

[3] Hérod. l. VIII.

[4] Luc. in Lexiph. Liban. decl. XXXVII.

[5] Aristoph. in Plut. Scol. *ibid.* Plut.

Ainsi s'expie la richesse.

Les pauvres s'approchent des riches, sans craindre leur refus ou leur dédain superbe : ils obtiennent d'eux des alimens et une légère rétribution. On vit, dans une de ces fêtes, Homère s'avancer [1] et chanter ses hymnes.

AUX MORTS [2].

Némésis préside aux sacrifices, qui s'adressent à la terre et aux ombres [3]. On appelle les morts par trois fois; on les invite à prendre leur part des victimes.

AUX GÉNIES QUI CONDUISENT LES AMES [4].

C'est à la même époque que l'on célèbre les pnampsies et les oschophories.

[1] Hérod. vie d'Homère.

[2] *Nekusia, nemeseia.* Suidas. Harpocr. Hésychius. Eusthat. ad odyss.

[3] La fête des morts, chez les Grecs, rappelle celle des ancêtres qui est célébrée par les Chinois. — Court de Gébelin.

[4] *Apopompai.* Hésych.

LES

MYSTÈRES D'ÉLEUSIS.

SCÈNES DÉTACHÉES*.

Où vas-tu, dit Archélaüs à Manès qui allait célébrer ces mystères? vas-tu, barbare, en imposer au peuple, et jouer la comédie **?

* En Allemagne, on appellerait cela un *drame*.

** Act. disput. arch. monum. eccles. græc. et lat. p. 60.

PERSONNAGES.

INITIÉS.

DINOLOCHUS, qui périt dans les épreuves.
CALLISTHÈNE, guerrier.
HERMIPPE, philosophe.
THÉOPHILE, superstitieux.
CHARÈS, cultivateur.
BAUBASTÈS, Thrace ivre.
AGATHON, voluptueux.

PRÊTRES DU PREMIER ORDRE.

L'HIÉROPHANTE.
LE DADOUQUE.
L'ÉPIBOME.
L'HIÉROCÉRYX.

PRÊTRES DU SECOND ORDRE.

L'IACCHOGOGUE.
LE KOUROTROPHE.
LE DAÉIRITE, figurant.
L'HYDRANE, figurant.

PRÊTRES DU TROISIÈME ORDRE.

SOPATER.
MÉNIPPE.
APHIDNUS.
TAUMARUS.
HIÉROCLÈS.
BÉBÉON.
PHILON.
LES SPONDOPHORES,
LES PYROPHORES,
LES PANAGES,
L'HIÉRAULE,
LES LICNOPHORES,
} figurans.

PRÊTRESSES.

LES MÉLISSES, ou MÉTROPOLES. Une seule parle; les autres figurent.
LES THYSIADES,
Chœur d'HIÉROPHANTIDES,
Chœur de PROPHANTIDES,
} figurantes.
Chœur de Poètes et de Musiciens.
Groupe de Fantômes.
Monstres du Tartare.
Groupe des Ombres heureuses.
LA NATURE, automate parlant.

La Scène est à Éleusis.

CHAPITRE IV.

LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS.

SCÈNES DÉTACHÉES.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Cette Scène se passe dans les coulisses.*)

Les Ministres subalternes du Temple.

SOPATER, MÉNIPPE, APHIDNUS, HIÉROCLÈS, BÉBÉON, PHILON, TAUMARUS.

BÉBÉON.

Mon masque tragique. Ces prunelles sont-elles assez effarées? Ce nez me semble un peu long; il me donne une physionomie bête.

MÉNIPPE.

Tu en auras l'air plus naturel.

TAUMARUS.

Rends-moi ma barbe, la queue de la vache Io.

SOPATER.

Mes oreilles de satyre.

PHILON.

Te voilà coiffé à l'air de ton visage.

APHIDNUS.

Mauvais plaisant! tu n'as pas besoin d'en emprunter.

HIÉROCLÈS.

Ce lourdaut d'Aphidnus m'a emporté une de mes ailes.

MÉNIPPE.

Allons, moins de méchanceté dans vos discours; réservez-la pour l'action.

BÉBÉON.

C'est un pauvre hère que cet initié! il tremble dès le premier abord. Passe encore s'il avait montré quelque courage; on aime à réduire ces caractères-là. Mais développer tant d'appareil pour un poltron! c'est du génie perdu.

TAUMARUS.

Te souvient-il de ce capitaine que tu voulus réduire, pour reprendre ton expression, et qui, sans respect pour le lieu, allait, ... , si nous n'eussions bien vîte coupé les cables du plancher mobile sur lequel il marchait ?

BÉBÉÔN.

Oui; mais tu le fis si mal-adroitement, que je pris part aux épreuves du récipiendaire, et que je roulai dans le bassin. . . . .

SOPATER.

N'allez pas faire encore aujourd'hui quelques sottises; vous compromettriez les dieux.

PHILON.

Et toi, maudit satyre, n'as-tu pas failli, l'autre jour, troubler tous les mystères en faisant crier cette jeune vierge?...

SOPATER.

C'était l'esprit du rôle. Ce déguisement....

PHILON.

S'il ne t'embellit pas, semble t'animer.

MÉNIPPE.

Holà ! holà ! ministres subalternes ! vous allez sur les brisées de l'iacchogogue. C'est un morceau d'eumolpide.

TAUMARUS.

Chut. Voici l'iacchogogue.

SCÈNE II.

Les mêmes, L'IACCHOGOGUE.

L'IACCHOGOGUE.

A quoi donc passez-vous le temps ? rien n'est prêt. La poulie principale ne joue pas. Allez, Bébéôn ; visitez les contre-poids. Et vous, Taumarus, vous ne songez pas à remplir les soufflets ? Les bosquets n'attendent plus que Sopater. J'ai chargé Philon des illuminations et des transparens ; il faut que je sois juste, il s'est surpassé.... On n'y voit rien du tout.... Maudite engeance ! qui dévore les victimes, s'engraisse à ne rien faire. Je vous l'ai dit ; vous perdrez tout. Point d'ordre : tout va à l'aventure. On a volé la moitié des décorations. C'est pire qu'au théâtre.

HIÉROCLÈS.

Et de quoi vous plaignez-vous ? tout ne réussit-il pas au-delà de vos espérances ? Le temple abonde de dévots et d'offrandes.

L'IACCHOGOGUE.

Oui. Mais prenez bien garde ; nous n'avons pas toujours affaire à des nigauds.

APHIDNUS.

Nous prenez-vous pour tels ? Il est bien temps de nous reposer à notre tour. Depuis des années entières nous faisons le service, et.....

L'IACCHOGOGUE, *se radoucissant.*

Allons, allons, commencez.

MÉNIPPE.

Il a raison. Pauvres diables que nous sommes ! on nous tient toujours dans l'enfer, tandis que, tranquilles habitans de l'élysée....

L'IACCHOGOGUE.

Mais le spectacle languit.

HIÉROCLÈS.

En un mot, nous avons toute la peine, et vous tout le profit.

L'IACCHOGOGUE.

Mon cher Hiéroclès, je vous ai toujours distingué. Je ne me suis pas plaint de vous.

HIÉROCLÈS.

Votre cher Hiéroclès vous déclare qu'il est las de jouer les Tysiphone.

L'IACCHOGOGUE.

Allons, je te changerai en ombre heureuse.

HIÉROCLÈS.

Grand merci; j'aime mieux dépecer les victimes.

L'IACCHOGOGUE.

Mon cher Hiéroclès!

HIÉROCLÈS.

Je promets de vous conserver les peaux et les cornes.

L'IACCHOGOGUE.

Allons, aujourd'hui à votre poste.

APHIDNUS.

Il faut une justice distributive.

MÉNIPPE.

Fais donc croire cela à des prêtres!

APHIDNUS.

APHIDNUS.

Ma foi! les voleurs ont des loix.

L'IACCHOGOGUE.

Allons, commencez donc.

APHIDNUS.

Tenez, mon cher iacchogogue, ne nous réduisez pas à dévoiler quelque jour les épreuves.

L'IACCHOGOGUE.

Impie! scélérat!

APHIDNUS.

Oui, l'on est un impie, parce qu'on y voit clair.

MÉNIPPE.

Un scélérat, parce qu'on les connaît.

L'IACCHOGOGUE.

Par Éleusis! au nom de la mère des dieux!

MÉNIPPE, APHIDNUS et HIÉROCLÈS, *riant.*

Hi, hi, hi....

L'IACCHOGOGUE.

Craignez le ciel. (*Il se met lui-même à rire.*)

Ce que c'est que l'habitude! Par les dieux! Coquins! vous les voyez de trop près.

MÉNIPPE, APHIDNUS et HIÉROCLÈS.

Capitulons.

L'IACCHOGOGUE.

Mais commencez.... commencez donc.

MÉNIPPE, APHIDNUS et HIÉROCLÈS.

Non. Capitulons.

HIÉROCLÈS.

Je dépecerai les victimes....

MÉNIPPE.

Je recevrai les offrandes....

APHIDNUS.

Je fournirai le vin et les parfums.

L'IACCHOGOGUE.

Capitulons.... Combien me rendrez-vous?

SCÈNE III.

Les Précédens, L'ÉPIBOME.

L'ÉPIBÔME.

MAIS, iacchogogue, vous ne commencez donc point?

L'IACCHOGOGUE.

C'est ce que je leur disais.

L'ÉPIBÔME.

Que de retard!

L'IACCHOGOGUE.

Je m'en plaignais.

L'ÉPIBÔME.

On n'est pas assez rempli de la sainteté de ses devoirs. L'ordre se relâche. Il n'y a plus de subordination. (*A mesure qu'il parle, les assistans défilent, et s'en vont en haussant les épaules.*) Personne ne garde sa dignité. L'iacchogogue traite les ministres inférieurs avec une familiarité qui encourage leur insolence. Les autels étaient mieux servis autrefois; les inférieurs exigeaient beaucoup moins, et avançaient moins rapidement. Aujourd'hui ils coûtent beaucoup plus cher, ils nous ruinent en costumes, parce qu'on les revend; il faut chaque fois acheter de nouvelles pattes de griffons; les têtes seules d'Anubis sont un objet coûteux. Il faut les multiplier. Et les masques, les robes à longues queues, les coiffures de serpens, les torches, les parfums, les miroirs de réflexion,

les cordages, le lycopodium, les bascules, les transparens, les fleurs, l'encens, les voiles des ombres heureuses, tout l'attirail des enfers, des chevalets, la roue d'Ixion, le tonneau des Danaïdes, le rocher de Sisyphe : que sais-je? le fleuve de Tantale, la barque de Caron, des nuages de toile, une charrette avec de grosses roues pour le tonnerre, un magasin d'éclairs, des flots d'huile pour les lampes, des outres en abondance pour les ministres et pour les musiciens. L'œil de la surveillance ne peut s'étendre sur tout. On vole jusqu'aux pieds des autels; il semble que notre souterrain soit une caverne de brigands.

SCÈNE IV.

L'ÉPIBOME, LE KOUROTROPHE.

L'ÉPIBÔME, *à part.*

Allons, un importun.... un rival.

LE KOUROTROPHE, *à part.*

Je suis bien aise de surveiller l'épibôme. Je ne le quitterai pas avant la cérémonie.

L'ÉPIBÔME.

Je vous laisse.

LE KOUROTROPHE.

Le devoir de votre place vous oblige à m'écouter.

L'ÉPIBÔME.

Je n'ai pas le temps.

LE KOUROTROPHE, *à part.*

Il faut l'occuper. (*Il tire un volume de dessous sa robe.*) Je vous dois compte, en ma qualité de kourotrophe, de la manière dont les solennités préliminaires se sont passées. Nous voici au neuvième jour.

L'ÉPIBÔME.

Je vous en dispense.

LE KOUROTROPHE.

Mon devoir....

L'ÉPIBÔME.

Est de trop.

LE KOUROTROPHE *commence à lire.*

Le premier jour, l'agyrme[1] (la convocation)...

[1] Hesych. Dionys. Halic. lond. antiq. rom. Plut. vie d'Alex. et de Camille.

L'ÉPIBÔME.

Quel supplice!...

LE KOUROTROPHE.

A été consacré aux purifications, aux ablutions. (*A part.*) Mes affidés auront le temps de faire leur main. (*Il continue de lire.*) Le second jour....

L'ÉPIBÔME.

De grâce.

LE KOUROTROPHE.

Votre devoir est de m'écouter.

L'ÉPIBÔME.

Ah! je ne le fais que trop.

LE KOUROTROPHE.

Et de me redresser, si je ne suis pas exact. Le second jour, *aladê-mystai*[1] (initiés à la mer). En effet, les eaux de la mer ont une qualité lustrale[2]. Ainsi les Grecs furent obligés de se purifier aux rivages de Troie, après que la peste eut désolé leur camp.

[1] Potien. Hesych. Pausan. Attic.

[2] Scol. Hom. il. l. 1.

L'ÉPIBÔME.

Trève d'érudition.

LE KOUROTROPHE.

On a vu, à l'exemple de Phryné, la plus belle des Grecques....

L'ÉPIBÔME.

Asseyons-nous; contez-moi cela.

LE KOUROTROPHE.

Entièrement nue, se plonger dans les ondes [1].

L'ÉPIBÔME.

Pourquoi étais-je donc retenu dans le temple?

LE KOUROTROPHE.

Des formes admirables. Son sein s'élevait au-dessus des vagues; quelquefois, soulevée par les flots, elle glissait sur leur surface, et présentait des appas que Cupidon eût enviés.

L'ÉPIBÔME.

Sais-tu son nom?

LE KOUROTROPHE.

Sans doute.

[1] Athen. de ipnosoph. l. XIII.

L'ÉPIBÔME.

Sa demeure?

LE KOUROTROPHE.

Certainement.

L'ÉPIBÔME.

Vous me direz tout.

LE KOUROTROPHE.

Quand j'aurai achevé ma lecture.

L'ÉPIBÔME.

N'allez pas croire que ce soit simplement curiosité ou intérêt personnel de ma part.... Mais vous sentez mieux que moi combien il est important que cette femme se prête à répéter cette scène, qui peut attirer beaucoup de monde à nos cérémonies.

LE KOUROTROPHE.

Je comprends.

L'ÉPIBÔME.

Les femmes en matière de religion, les femmes....

LE KOUROTROPHE.

Continuons. Les mystes ont traversé deux réites [1] (ou canaux d'eau salée). Ils s'y sont purifiés.

L'ÉPIBÔME.

Il faudra l'écouter jusqu'au bout.

LE KOUROTROPHE.

Troisième jour, le calatus [2] (la corbeille sacrée). On l'a promenée en procession sur un char traîné par des bœufs, et dont les roues massives avaient la forme de cylindre. Toutes les dévotes suivaient, en criant : *Kaire, Dêmêter* (salut, Cérès). Quelques-unes portaient sur leur tête des cystes mystiques [3], dans lesquelles j'avais renfermé du sésame, des pyramides [4], des gâteaux ronds, des grains de sel, des pavots et des pastilles. J'y avais ajouté, d'après vos ordres et ceux de l'hiérophante, des grenades [5], du lierre, des férules, de la moelle d'arbre, et enfin la figure d'un dragon consacré

[1] Pausan. Att. Hesych. in verb. *reitoi.*

[2] Meurs. Eleus.

[3] Athen. l. XI.

[4] Espèce de biscuit.

[5] Les initiés n'en pouvaient goûter.

à Bacchus [1]. Je me suis procuré tous ces objets au plus bas prix possible. Vous connaissez ma délicatesse.

L'ÉPIBÔME, *à part.*

Le fourbe!

LE KOUROTROPHE.

Ma probité....

L'ÉPIBÔME, *à part.*

Le fripon!

LE KOUROTROPHE.

Il restera une partie des provisions; le jeûne [2] indiqué pour ce jour, a été rigoureusement observé.

L'ÉPIBÔME.

Pas mal..

LE KOUROTROPHE.

Je n'ai fait distribuer qu'un peu de cicéon vers le soir. La journée a été sombre, d'un caractère lugubre; j'ai recommandé la tristesse et la continence en l'honneur de Cérès, affligée d'avoir perdu Proserpine [3].

[1] Clem. protr.

[2] Julian. imp.

[3] Plut. de oracul. Procl. comm. ad Plat. politic.

L'ÉPIBÔME.

Et la nuit?

LE KOUROTROPHE.

La licence a été extrême [1].

L'ÉPIBÔME.

Bien. Cela procure des recrues.

LE KOUROTROPHE.

Le quatrième jour, sacrifice des initiés [2]. On a offert beaucoup de gâteaux, assez de farine, et des barbeaux. Les initiés n'en ont pas mangé; nous leur en interdisons l'usage [3].

L'ÉPIBÔME

Sagement vu.

LE KOUROTROPHE.

On leur défend aussi de toucher les victimes par les parties de la génération [4].

[1] Clem. Alex. protr. Heracl. phil.

[2] Hesych. in verb. *thua.*

[3] Plut. de solert. animal.

[4] Il est facile, dit Sainte-Croix, de deviner les raisons de cet usage; et les initiés ne les ignoraient pas, selon Clément d'Alexandrie.

L'ÉPIBÔME.

La danse?

LE KOUROTROPHE.

Exécutée en perfection.

L'ÉPIBÔME.

C'est encore un moyen qui n'est pas à négliger.

LE KOUROTROPHE.

On a formé des rondes très-animées autour du puits de Callichore [1].

Cinquième jour, la procession aux flambeaux. Vous avez vu alors les initiés défiler deux à deux la torche embrasée [2]. Ils entrèrent en silence dans le temple de Cérès, et en agitant les torches qui devaient circuler de main en main [3].

L'ÉPIBÔME.

Il me racontera ce que j'ai fait moi-même.

[1] *Voyez* l'hist. de Cérès. Scol. Arist. ran. Lucian. de salt. Pseud. Sev. Alex. Eurip. supplic. Pausan. Att.

[2] *Voyez* le bas-relief découvert par Ponta. Whler, t. II.

[3] Senec. Hercul. fur. *id.* Hippol. Siol. Juv. sat. XV.

LE KOUROTROPHE.

Cette flamme, vous le savez, est lustrale [1].

L'ÉPIBÔME.

Passons.

LE KOUROTROPHE.

Le jeu, l'éclat, et jusqu'à l'odeur de ces torches, tout paraît, en quelque sorte, sacré [2] aux yeux de l'initié.

L'ÉPIBÔME.

Cela l'occupe, du moins.

LE KOUROTROPHE, *à part.*

Il faut prolonger la conversation.

L'ÉPIBÔME, *à part.*

Il ne finira point.

LE KOUROTROPHE.

C'est à qui se perdra en conjectures sur cette cérémonie; l'un vous dit....

L'ÉPIBÔME.

Eh! que m'importe ce qu'ils disent?

[1] Lustralem sic triste facem.... CLAUDIAN. Panég. d'Honor.

[2] Scoliast. Aristoph. ad ranas.

LE KOUROTROPHE.

Que c'est pour imiter l'action de Cérès, qui alluma deux flambeaux.

L'ÉPIBÔME.

Pour chercher Proserpine [1] ? Allez-vous m'apprendre notre religion?

LE KOUROTROPHE, *élevant la voix.*

D'autres pensent que c'est une allusion aux mouvemens des astres, et à la circulation éternelle du feu dans les sphères célestes.

L'ÉPIBÔME.

Ce sont des philosophes qui disent cela.

LE KOUROTROPHE.

C'est, sans doute, le vrai; mais c'est trop naturel et trop simple pour le vulgaire. Il lui faut....

L'ÉPIBÔME.

Du merveilleux.

LE KOUROTROPHE.

Au surplus, chacun est jaloux d'avoir le flambeau le plus pesant et le plus brillant.

[1] Justin. orat. ad Græc. Lact. de fals. relig. Aristid. rhetor.

L'ÉPIBÔME.

Le marchand de torches ne doit-il pas venir compter avec nous?

LE KOUROTROPHE.

Il s'est adressé à moi; je vous en ferai raison.

L'ÉPIBÔME, *à part.*

J'examinerai.

LE KOUROTROPHE.

Le dadouque, qui doit représenter l'astrophosphore, ou Lucifer, portait une torche éclatante.... [1]

Sixième jour. C'est le plus célèbre; il est consacré à Iacchus. Le plus habile de nos statuaires venait d'achever sa statue en marbre.

L'ÉPIBÔME.

C'est un chef-d'œuvre [2].

LE KOUROTROPHE.

Le jeune Iacchus, l'intercesseur, ou plutôt

[1] Apul. metam. l. XI. Scol. Aristoph. — Dans les mystères d'Isis, le prêtre porte une lampe d'or au lieu de flambeau.

[2] Cicer. in Verr.

l'introducteur des initiés auprès de Cérès [1], est représenté avec une couronne de myrte sur la tête; il tient dans la main un flambeau [2]; on l'a porté en pompe depuis le Céramique jusqu'à Éleusis [3]. (*L'Épibôme paraît s'assoupir.*)

LE KOUROTROPHE, *élevant de plus en plus la voix.*

Convenez que l'éclat des flambeaux, la foule immense des spectateurs et des acteurs, la pompe et l'ordre des cérémonies, le tumulte inséparable de leur développement, ces hymnes, ces danses, ces invocations répétées à Iacchus, ces symboles solennels élevés dans les airs, les corbeilles mystiques, le van, emblème de la séparation des initiés et des profanes, le calatus voilé, et qui renferme les objets des mystères, savoir la roue, le laurier, le phallus [4]; le son des lyres, le bruit des instrumens d'airain, et ces pauses graves alors qu'on s'arrête pour sacrifier, et la précipitation avec laquelle on traverse le pont sur le Céphise, au

[1] C'est l'*Ies*, le Jésus qui accompagne la Vierge.

[2] Aristoph. *ibid.*

[3] Meurs. Eleusin.

[4] Euseb. præp. evang. Epiphan. Aristoph. Acarn.

milieu

milieu des plaisanteries et des sarcasmes réciproques [1], et la majesté des monumens qui s'élèvent le long de la voie sacrée [2], en un mot, tout ce qui peut produire sur les sens une impression forte et continue, tout ce qui peut séduire et charmer la curiosité du vulgaire, a été mis savamment en usage dans cette espèce de bacchanale.

L'ÉPIBÔME, *se réveillant.*

Oui, il faut attirer par le plaisir, et retenir par la crainte.

LE KOUROTROPHE.

C'est là le secret de toute religion.

L'ÉPIBÔME.

Vous n'avez pas, sans doute, manqué de rappeler que nous devons à Iacchus le succès de la bataille de Salamine; qu'un brouillard épais s'éleva du côté d'Éleusis, et environna la flotte des Perses; qu'on entendit des chants mystiques; que des fantômes effrayans parurent, et

[1] De-là le mot *gephyrizein.*

[2] Pausan. Attic. — Polémon avait écrit un livre entier sur ce chemin. Wheler remarque qu'il était pavé de grands quartiers de pierre.

que la voix d'Iacchus, semblable à une tempête, sortit du sein de ces nuages, encouragea les Grecs, et épouvanta Xerxès [1].

LE KOUROTROPHE.

Sans doute; il faut toujours que tout se rapporte à nous,.... je veux dire à nos dieux. J'ai même reproduit l'histoire d'Alcibiade, comme quoi il courut risque de la vie, et perdit toute sa fortune, toute sa gloire, ses droits mêmes de citoyen, pour avoir osé se moquer des mystères [2]; comme quoi aussi il répara cet outrage, et se montra le plus religieux des hommes, en faisant passer la procession d'Iacchus devant les troupes lacédémoniennes, en protégeant la marche des initiés; ce qui fut, dit un écrivain [3], une conduite d'armée fort vénérable, pleine de grande sainteté, et en laquelle, si les envieux voulaient confesser la vérité, ils diraient qu'Alcibiade fit autant l'office de grand-prêtre et de souverain pontife, que d'excellent capitaine.

L'ÉPIBÔME.

Les grands événemens, les grands hommes,

[1] Meurs. eleusin. panath. Hérod. Sainte-Croix.

[2] Plut. Alcib.

[3] *Idem.*

l faut tout rattacher à la religion, afin qu'il n'y ait qu'une autorité sur la terre.

LE KOUROTROPHE.

La nôtre.—Septième jour, retour des initiés [1]. On les fit d'abord reposer auprès du figuier sacré [2]; car c'est à Cérès que l'on doit les figues [3]. Ils se sont remis en marche en chantant des hymnes en l'honneur de Dêmêter; ils demandaient à la déesse d'accorder à ceux qui participent à ses mystères les moyens de mener joyeuse vie, et de l'emporter en gaieté sur tous les autres [4].

L'ÉPIBÔME.

Ils se sont amusés? Ils reviendront.

LE KOUROTROPHE.

Arrivés de nouveau sur le pont de Céphise, je les ai fait agacer par quelques affidés; la plus pétulante gaieté a gagné de proche en proche; bientôt les plus lascives provocations ont eu lieu; c'était un déluge de plaisanteries, de sar-

[1] Sainte-Croix.

[2] Hesych. in verb. *iera*. Athen. l. III. Philostrat. vit. sophist. Meurs. Attic. lect. l. v.

[3] Epigr. de l'Antholog. Eusth. in Hom. odyss. l. XIII. Athen. l. c.

[4] Aristoph. ran.

casmes, de mots un peu plus grossiers que fins [1]. J'ai fait distribuer un prix à l'initié qui m'a paru digne de remporter celui de ce combat, plus gai qu'ingénieux, et il a été couronné de bandelettes [2].

L'ÉPIBÔME.

A merveille.

LE KOUROTROPHE.

Huitième jour, épidauries (à Esculape). Cette journée rappelle d'abord l'époque de l'apothéose d'Esculape à Épidaure [3]; c'est le jour que nous célébrons aujourd'hui; c'est celui que nous accordons aux initiés qui ont tardé à se faire recevoir. Il faut recueillir les traîneurs.

L'ÉPIBÔME.

Oui; mais il faut le colorer.

LE KOUROTROPHE.

Aussi cela se fait en considération d'Escu-

[1] Meurs. eleusin. c. XXVII. Valcken ad Ammon. l. III, c. XIII.

[2] Aristoph. ran. *Vid.* plura in Ruhnk. Not. ad lex. Tim.

[3] Pausan.

lape, qui, étant arrivé à la fin des mystères, les vit recommencer en sa faveur [1].

L'ÉPIBÔME.

Esculape est un dieu sauveur et bon.

LE KOUROTROPHE.

Nous l'annonçons par cet hymne : « Crois, enfant divin, source de salut pour l'univers ; les corps des mortels seront ranimés par toi et rappelés à la vie ; tu sauras même guérir et sauver les ames ; toi-même tu deviendras un corps privé d'énergie et de mouvement ; mais bientôt tu recouvreras la divinité. Ton sort doit changer deux fois [2] ».

L'ÉPIBÔME, *se levant.*

Nous allons donc continuer de tout disposer pour l'initiation ; j'ai déjà perdu beaucoup trop de temps à vous entendre.

LE KOUROTROPHE, *arrêtant l'Épibôme qui veut sortir.*

Encore un mot. J'ai fait porter chez vous un

[1] Philostr. vit. Apoll. l. IV.

[2] Ovid. métam. l. II, fabl. XIV. — Allusion au soleil des deux saisons de vie et de mort, du printemps et de l'automne. Ainsi s'explique toute fable où l'on annonce un grand réparateur.

échantillon du vin qui doit servir pour les libations du neuvième jour.

L'ÉPIBÔME.

Ah!... vous avez, sans doute, aussi fait disposer les *plémochoë* (grands vases de terre, plus larges en haut qu'en bas, dont le fond est plat, et qui n'ont qu'une anse [1]). Vous savez qu'il faut tourner l'un du côté du levant, et l'autre vers le couchant [2].

LE KOUROTROPHE.

Oui, je sais que vous les épanchez alors dans une fosse, en murmurant *uie tokuie* [3], et en élevant tour-à-tour les yeux vers le ciel, et les abaissant vers la terre. Vous sacrifiez alors, dit-on, au père et à la mère de tous les êtres. Cette cérémonie est lugubre et sombre comme la saison dans laquelle on la pratique.

L'ÉPIBÔME.

Le caractère sombre et mélancolique n'est pas celui qui produit le moins d'effet. La terreur a son prestige.

[1] Athén. l. XI, l. c. Poll. l. X, c. XX. Is. l. c, l. VI.

[2] Meurs. eleusin.

[3] Procl. com. in Tim. Plat.

SCÈNE V.

DINOLOCHUS *seul.*

(Il fait nuit.)

(*Il est couché sur une peau de bête fauve ; un vase rempli de cicéon est devant lui.*)

D'où vient que j'éprouve une sainte horreur? Ces ténèbres augustes, ce silence universel, les fantômes de mon imagination, tout, jusqu'à mon recueillement, me paraît redoutable. J'ai été pourtant admis aux premiers mystères, sur les bords du torrent consacré aux muses [1]. Myste et adepte, j'ai mérité, par cinq années d'épreuves [2], d'être enfin admis au rang d'époptе ou de contemplateur [3]. Purifié à Agra, sur les rives mystiques du divin Ilyssus [4], l'hydrane a fait couler l'eau du baptême sur ma tête [5]. J'ai

[1] Pausan. Attic.

[2] Tertull. advers. Valent. Scalig. emendat. tempor. l. v. Meurs. eleusin.

[3] Procl. theol. Plat. l. IV, c. XXVI. Himer. ecl. ap. Phot. bibl. ed. Steph. p. 1118. Suid. Harpocr.

[4] *Thespesios.* Clem. Alex. stromat. Scol. d'Aristoph.

[5] Polien. l. v.

immolé l'animal consacré, une truie pleine, et j'ai posé le pied gauche sur les peaux des victimes immolées à Jupiter Meilichius [1]. J'ai jeûné [2], et, suivant l'usage établi par Orphée [3], j'ai prêté un serment redoutable; on m'a donné la clef de ces expressions hiéroglyphiques : *J'ai bu du cicéon, j'ai pris de la cyste;* et *après avoir opéré, j'ai mis dans le calathus,* ensuite *du calathus, j'ai remis dans la cyste* [4]. J'ai appris qu'il ne fallait point *dévorer son cœur* [5] à connaître les chiens de Proserpine [6]. J'étais couronné de myrte; je me rappelle que le laurier, le sel, l'orge, l'eau de la mer, les fleurs furent employés dans les cérémonies

[1] Hesych. Suid. Casaub. not. ad caracter. Theophr. lexic.

[2] Clem. Alex. stromat. l. v et VIII.

[3] Firmic. astrol. l. VII in limine.

[4] Clem. Alex. protr. Arnob. l. v. Potter. — Emblème de la circulation des effets du labourage. Le grain est mis en terre, en sort, y est remis.

[5] C'est-à-dire ne point se chagriner. *Ibid.*

[6] C'est-à-dire les constellations ou les signes en rapport avec la lune. *Ibid.*

Ce langage d'argot rappelle celui de toutes les associations, et particulièrement celui de la franc-maçonnerie et des pythagoriciens.

de la purification. Cette eau mystique était le symbole de cette pureté et de cette candeur nécessaires pour remplir ce que l'ordre et les devoirs réciproques exigent de tous ceux qui sont unis en société, et qui sont admis à la société la plus parfaite[1]. On me demanda si j'avais mangé du fruit de Cérès ; je répondis en style sacré : *J'ai mangé du tambour*[2] ; *j'ai bu de la cymbale*[3], *j'ai porté le kernos*[4]. *Je me suis glissé dans le lit.* On m'a fait promettre de commencer une vie nouvelle. Guidé par la curiosité, irrité par l'attente, soutenu par l'exemple, épuré par les cérémonies préparatoires, encouragé par les épreuves, en un mot, ne pouvant plus retourner en arrière, je viens de passer, pour la première fois, du vestibule sur les degrés du-

[1] Court de Gébelin, sur les mystères.

[2] Clem. Alex. — Le tambour était une boîte renfermant des fruits.

[3] Grand gobelet de métal renfermant le cicéon, c'est-à-dire une mixtion de vin, de miel, d'eau et de farine.

[4] Vase de terre, dans lequel étaient des pavots blancs, du blé, du miel et de l'huile. Ces symboles rappelaient les bienfaits de l'agriculture : on mangeait ces fruits en commémoration ; on les mêlait dans sa boisson.

quel j'ai été assis pendant plusieurs années, dans le sanctuaire même.

Il est vrai que, suivant la loi proposée par Aristogiton, j'ai payé les frais de l'initiation[1]. Eh! qu'importe un vain plaisir terrestre que cet argent m'eût procuré? Je m'ouvre les trésors du ciel.

(*Pause. Extase.*)

(*Dinolochus boit du cicéon, sa tête fermente et se trouble. Il continue sur un ton d'inspiré.*)

Non, ce n'est que sur l'initié que l'astre du jour épanche sa lumière avec complaisance. Il est le favori des dieux : respecté pendant sa vie par le citoyen et par l'étranger, il voit germer sur tous ses pas les fleurs et les fruits de la justice et de la piété[2]. Lui seul, après la mort, se rejoint à l'être des êtres, et son ame glorieuse monte vers l'empyrée[3], tandis que celle de l'impie reste attachée à la fange et ensevelie dans les ténèbres.

(*Dinolochus boit encore du cicéon.*)

Mais d'où vient donc mon trouble? et pour-

[1] Comment. Hermogen.

[2] Aristoph. grenouilles.

[3] Plat. Phed.

quoi ma mémoire coupable reproduit-elle ce blasphème de Diogène? Ce seroit une chose risible, qu'Agésilas et Épaminondas, qui n'étoient pas initiés, fussent plongés dans le bourbier, tandis que des scélérats seroient admis à la félicité éternelle, pour avoir fréquenté pendant quelques instans les avenues du sanctuaire [1]. Homme de peu de foi! il vous appartient bien de vouloir pénétrer ce sanctuaire impénétrable.....

(*Il boit.*)

Où..... que disais-je? Si l'initiation n'était pas une chose au-dessus de tout, la Grèce entière et tous les peuples de l'univers s'empresseraient-ils de se rendre à Eleusis? Oui, l'univers....

(*Il boit.*)

Quel est ce bruit? Je suis seul... cependant j'ai cru voir sortir de terre un fantôme! Me trompai-je? Il étoit là, il a disparu à gauche... Le voici qui voltige à droite... J'ai peur... D'où vient donc que l'approche de la félicité me fait trembler?... Quelle file de spectres! comme ils grandissent, s'alongent!.... De grâce, épargnez-moi.... En voilà un qui tourbillonne;... cet autre pirouette sur ma tête;... cet autre me soufflette de ses bras de

[1] Diog.-Laert. l. VI.

chauve-souris... C'en est fait, je suis... je suis mort! C'est le blasphème de Diogène qui m'a porté malheur. Maudit cynique!... Je ne vois plus rien.

(*Il veut boire.*)

O comble d'infortune!... ma coupe est épuisée. Je suis sûr qu'elle n'était pas encore vide. Un mauvais génie l'aura renversée.... Je n'ai plus de courage... Je voudrais être dehors. Puissante déesse! je ne suis plus digne d'entrer.

(*Les spectres reparaissent. Scènes fantasmagoriques. Dinolochus ferme les yeux et se couche à plat ventre. Le sol sur lequel il s'appuie s'enfonce tout-à-coup; la foudre éclate, et il est précipité au fond d'un abîme.*)

SCÈNE VI.

(*Antre, tombeau. Le lieu n'est éclairé que par les reflets des flammes qui présentent plus loin l'aspect d'une mer brûlante. Par sa configuration, cette grotte hideuse semble être une des gueules béantes de Cerbère. Elle est hérissée de pointes de fer; on attache Dinolochus sur un chevalet: il*

ne se soutient plus, il voit, et il entend à peine. Une sueur glacée distille de tout son corps : déguisés en larves, des ministres impitoyables le flagellent et le rappellent au sentiment de la vie par celui des tortures.)

Où suis-je? ô bonne déesse!.... Je m'en plaindrai au démiourgos.... Qu'on me mène au dadouque.... Je veux parler au dadouque... Ils ne répondent pas, et ils continuent de frapper.... Maudite curiosité!.. L'hiérocéryx est-il là?... C'est assez; je ne veux plus avoir affaire aux eumolpides... Chiens de bourreaux!... de grâce, chers mystagogues!... Ah! je crois qu'ils sont las... O désespoir! je les envisage enfin... Oui.. ce sont les diables, je suis en enfer... Voilà le Phlégéton.. Eh! bon dieu! voici la gueule de Cerbère!... J'étais mort!.. C'est ce coup de foudre... Tâchons de gagner l'élysée.

(*Un spectre le prend par les cheveux, et, l'emportant dans les airs, à l'aide d'une machine, le dépose sur la pointe d'un rocher qui s'élève du milieu de cet océan de flammes. Debout sur ce sommet escarpé, Dinolochus hurle de désespoir; il glisse*

croit rouler dans les feux, traverse des nuages enflammés de lycopodium, et tombe dans un étang d'eau dormante. Tandis qu'il nage et s'efforce de gagner le bord, des prêtres vont le retirer; mais ils ne peuvent le rappeler à la vie, que la frayeur lui a fait perdre.

Cependant un autre initié, d'un courage imperturbable, s'avance, conduit par une prêtresse appelée Mélisse[1] (l'Abeille), *et choisie parmi les prêtresses de Cérès.*)

SCÈNE VII.

MÉLISSE, CALLISTHÈNE.

CALLISTHÈNE.

VIERGE sacrée! quelle nouvelle carrière s'ouvre devant moi? Guidez mes pas[2]; Hécate

[1] Lact. de fals. relig.

[2] Imitation du sixième livre de l'énéide. Warburthon a prouvé que la description de cette descente aux enfers était celle de l'initiation même, et que Virgile l'avait tirée d'un poëme d'Orphée. Il appuie cette assertion sur les preuves les plus fortes; et son opinion a été embrassée par Court de Gébelin, par Voltaire et par tous les écrivains qui ont traité des mystères.

vous a accordé l'empire des bois de l'Averne[1]. Orphée[2], se confiant à la puissance de sa lyre, évoqua, des enfers, l'ombre d'Euridice; Pollux[3] obtint de partager avec Castor l'empire de la lumière et de la nuit. Thésée et le grand Alcide....

MÉLISSE.

On descend facilement aux bords de l'Averne[4]; jour et nuit les portes du palais de Pluton sont ouvertes: mais revenir sur ses pas et revoir la lumière[5], c'est une longue et pénible entreprise. Il en est peu que les dieux favorisent[6], ou que leur vertu élève jusqu'à l'olympe. Les fils des dieux y sont parvenus. Il faut traverser des bois sombres[7] que le noir

[1] Lilius et Natal. l. III, c. XV.

[2] Stat. Epiced. patris, l. v. sylvarum.

[3] Pindar. nem. od. X. Hygin. fab. II. Apollod. de orig. deor. l. III. Plut. Philadelph. Talian. orat. contr. Græc. Hom. odyss. II.

[4] Senec. in Herc. fur.

[5] Anacr. Stob. tract. de ament. Philet. Coüs. Eurip. Alcest. Propert. l. IV, el. XII. Horat. l. IV, od. VII. Cyrill. in Jonam. Tertull. l. I.

[6] Plin. epist. II, l. I. Stat. thebaid. II.

[7] Hesiod. theogon. Valer.-Flacc. l. III.

Cocyte entoure de ses ondes. Si vous êtes enflammé du désir de traverser deux fois le Styx, de voir deux fois le lugubre Tartare et de tenter la plus périlleuse entreprise, apprenez d'abord ce qu'il faut faire. Au fond d'une épaisse forêt, un arbre touffu porte un rameau d'or[1]. Il est consacré à Junon infernale. On ne peut s'ouvrir les profondeurs du sombre royaume, qu'après avoir cueilli ce rameau précieux. Un autre lui succède, et le métal refleurit sur sa tige. C'est le présent qu'il faut offrir à la belle Proserpine. Tâchez de découvrir cet arbre, détachez-en le rameau; il cédera sans peine à vos efforts, si le destin vous appelle : mais s'il vous est contraire, la violence et le fer même ne pourront l'arracher. C'est à ce prix que vous pénétrerez dans les bois stygiens, inaccessibles aux vivans.

(*Callisthène s'avance en silence; et tandis qu'il roule au fond de son cœur de sombres pensées, il aperçoit une forêt immense.*)

[1] Claudian. l. II de rapt. Proserp. Anton. Ricard. August. Ferent. Jul. Camill. Apul. metam. — Les Égyptiens et les Perses portaient un rameau dans les cérémonies religieuses. Chez les Guèbres, ce rameau était de métal.

Oh!

Oh! comment percer cette profondeur! comment y reconnaître le rameau brillant!

(*Deux colombes*[1] *fendent les airs, et s'élevant au-dessus des gouffres empestés de l'Averne, planent lentement, et vont s'abattre sur l'arbre précieux. L'éclat de l'or vacille dans l'ombre. L'air agité fait bruire ses feuilles légères. Callisthène s'approche et cueille le rameau. Cependant on aperçoit la lueur d'un crépuscule douteux. Le sol mugit et tremble sous leurs pieds*[2]; *les forêts inclinent leur tête frémissante. Les longs aboiemens des chiens retentissent dans l'ombre*[3]; *tout annonce l'approche de la divinité*[4].)

[1] La colombe est le premier et le plus fréquent des augures; la flatterie la plaça souvent sur le berceau des empereurs. Cet oiseau est l'heureux messager de la paix, du bonheur et des plaisirs. — Pierius, l. XXII. Apollon. l. III. Varr. c. XIV. Plin. l. X. Plut. de solert. animal. Homer. iliad. X.

[2] Apollon. l. III. Senec. tread. *Id.* Œdip.

[3] Theocr. pharm. Horat. in Canid. Plut. in probl. Orph.

[4] Évocation. — Homer. odyss. II. Stat. thebaid. l. IV. Lucan. l. VI. Senec. Œdip. Claudian. de raptu Proserp. Orph.

MÉLISSE.

Loin, loin d'ici, profanes. Une ivresse divine s'empare de tous mes sens. Je ne respire que la divinité. La terre s'ébranle, la foudre répand une lumière éclatante; le dieu annonce sa présence. Un mugissement sourd circule dans les entrailles de la terre; le temple s'ouvre; Eleusine élève ses torches sacrées; les serpens de Triptolème se redressent en sifflant. La triple Hécate apparaît; Iacchus la suit, Iacchus, dont la chevelure est couronnée de lierre. La peau d'un tigre tombe sur ses épaules; des ongles d'or l'attachent sur sa poitrine, et le thyrse soutient ses pas enivrés [1].

CALLISTHÈNE.

Dieu de l'empire des ombres [2], salut; fan-

[1] Senec. Sil. Stat. Apollon. Orph. Eurip. in Protesil. Ovid. metam. et fast. Catull. Callim. Horat. l. III. Tertull. in apolog. Arnob. l. I. — On retrouve cette formule dans tous les mystères de l'antiquité. L'église chrétienne l'adopta. Elle était connue des druides. *Locus est in Julio VI civil.* — Pollux, l. VIII. Senec. rhet. in controv. II. Plat. in Thæet. Aristid. orator ad Smyrn.

[2] Invocation à Pluton et à Proserpine. — Senèque. Herc. fur.

tômes muets, chaos, Phlégéton, sombres lieux, où règne un vaste silence [1].

(*Seuls ils traversent la profonde obscurité de l'éternelle nuit, les déserts de Pluton* [2] *peuplés de spectres; une lueur pâle, incertaine* [3] *les éclaire; le ciel est voilé; les ténèbres s'étendent autour d'eux.*)

MÉLISSE.

Regardez à l'entrée et dans les premières gorges de l'Orcus [4], gisent le chagrin [5] et les soucis rongeurs [6]. Là, résident les pâles maladies, la triste vieillesse, la crainte, la faim, horrible conseillère [7], la honteuse indigence [8],

[1] Val.-Flac. l. III. Ovid. fast. v, Catull. Hom. odyss II. Simonid. Plut. de litt. Delph. et de orbe lunæ.

[2] Pind. olymp. od. IX. Silius, l. XIII. Senec. in fur. Claudian. de rapt.

[3] Plut. de defect. orac. Philostr. l. II icon.

[4] Senec. epist. 104. Claudian. Senec. trag. Silius. Prudent. Stat. Plat. in Axioch.

[5] Stat. theb. III. Claudian. Dion-Chrys. orat. XVI.

[6] Horat. od. I, l. III.

[7] Quintil. in declam. Senec. in epist. Basil. homel. Nazianz. de paupert. Homer. Eurip. Cyrill. in Qseam. Senec. l. III de irâ.

[8] Lucret. l. III.

monstres hideux; la mort, la peine, le sommeil qui ressemble au trépas[1], et l'ivresse trompeuse. Sur le seuil apparaît la guerre homicide; là, sont les lits de fer[2] des euménides[3]; la discorde éperdue, dont la chevelure de serpens est ceinte de bandelettes ensanglantées.

CALLISTHÈNE.

Quel est cet arbre antique, immense?

MÉLISSE.

La retraite des songes légers[4]; ils s'attachent à toutes les feuilles. Tournez les yeux: quelle foule de monstres[5]! Voilà l'étable des centaures, les doubles Scylla, le gigantesque Briarée, l'hydre de Lerne[6]. Entendez-vous ses horribles sifflemens? Voyez-vous la chimère

[1] Hesiod. theog. Orph. hymn. Pausan. l. v. Homer. iliad. XIV.

[2] Claudian. in Ruf.

[3] Ovid. metam. l. IV.

[4] Valer. argon. VIII. Ovid. metam. l. XI. Hom. iliad. l. XIV.

[5] *Vid.* Virgilii interpr. Homer. Alciati in emblem. Natal. Greg. Gyrald. in myth. serv.

[6] Tibull. l. I, el. III. Nazianz. contr. Julian.

armée de feux[1], les gorgones[2], les harpies, et Géryon[3] aux trois corps?

(*Callisthène veut combattre les fantômes; Mélisse l'arrête* [4].)

MÉLISSE *continue.*

Ne craignez rien de ces ombres, de ces vaines et voltigeantes images[5]; vous ne frapperiez que des fantômes[6]. Nous touchons aux routes qui conduisent aux ondes de l'Achéron[7], gouffre immense qui, de ses sombres profondeurs, lance et décharge dans le Cocyte le limon qui bouillonne à sa surface troublée. Portier horrible[8], Caron garde le fleuve; Caron

[1] Horat. l. II, od. XVII.

[2] Eschyl. Prometh.

[3] *Ibid.* Hesiod. Horat. od. XIV, l. II.

[4] Homer. odyss. II. Philost. icon. II. Nazianz. orat. I contr. Julian.

[5] Homer. *loc. cit.* Senec. in Hercul. in Œdip. Tibull. l. III, el. II. Lucret. ab Ennio.

[6] Plut. apopht. laconiq.

[7] Plat. in Axioch. Senec. Claudian. Homer. odyss. X. Silius.

[8] Propert. l. IV, el. XII. Egyptiac. doctrin. passim. Greg. Gyrald. de vario sepeliendi ritu. Eurip. Alcest.

souillé, hideux, terrible, la barbe hérissée et tombant à flots blanchis sur sa poitrine : ses yeux lancent la flamme. Il retient par un nœud les lambeaux de son manteau sur ses épaules. Il guide lui-même sa barque [1] à l'aide d'une perche et de voiles. L'esquif ténébreux reçoit et passe les morts. Il est déjà vieux, mais d'une vieillesse verte encore et vigoureuse. La foule se précipite et assiége le rivage [2]. Des mères, des époux, des héros généreux, de jeunes enfans, des vierges et des fils, que leurs tristes parens ont déposés sur le bûcher; leur nombre égale celui des feuilles qui jonchent la terre aux approches des frimats de l'automne, ou des oiseaux de passage [3], qui, chassés par l'hiver au-delà des ondes, se groupent dans les airs, et dirigent leur vol vers de plus chaudes contrées. Les premiers qui touchent le bord du fleuve, debout, tendant les mains vers la rive, objet de leurs désirs, supplient le nocher de les passer à l'autre bord. L'inexorable nocher les

[1] Aristoph. in Pisist.

[2] Homer. odyss. II.

[3] Hom. iliad. l. III. Claudian. de rapt. l. II. *Id.* de bello Geld. Stat. thebaid. l. V. Nonn. Dionys. l. I. Pindar. olymp. od. II. Senec. in Œdip. Jul. Pollux, l. IX.

choisit et les passe à son gré; il en chasse un grand nombre du rivage.

CALLISTHÈNE, *surpris de ce concours tumultueux.*

Vierge sacrée, pourquoi ces ombres se précipitent-elles vers le fleuve? que demandent-elles, et pourquoi les unes sont-elles éloignées du rivage, tandis que les autres sillonnent ces étangs livides?

MÉLISSE.

Cet étang est le profond Cocyte; voilà le Styx bourbeux, le Styx que les dieux mêmes craignent d'attester en vain. Cette foule rebutée est une troupe indigente, privée des honneurs de la sépulture[1]. Ceux qui les ont reçus traversent seuls les ondes; car ces bords affreux et ce fleuve mugissant, l'ame ne les franchit que lorsque le corps a été déposé dans le tombeau. Pendant cent ans[2], ces ombres infortunées voltigent.

(*Ils continuent leur route et s'approchent du fleuve. Mais dès que, du sein des ondes*

[1] Iliad. XXIII, odyss. Stat. theb. I. Luc. phars. I. Eurip. troad. Tertull. de anim. Horat. in Arch.

[2] Plat. l. X, politiq.

stygiennes, le nocher les aperçoit marcher dans la forêt ténébreuse, et diriger leurs pas vers la rive, il se lève et les gourmande[1].)

SCÈNE VIII.

CARON *et les Précédens.*

CARON.

C'EST ici l'empire des ombres, du sommeil et de la nuit sa sœur. Il m'est défendu de recevoir un vivant dans ma barque. Je n'ai pas eu lieu de me réjouir d'y avoir reçu le grand Alcide, Thésée et Pirithoüs[2], quoiqu'ils fussent enfans des dieux et invincibles. L'un eut l'audace d'enchaîner le chien des enfers[3]; il l'arracha tremblant du trône même de Pluton. Les derniers voulurent ravir son épouse.

MÉLISSE.

Ne redoute point de pareils desseins; abjure

[1] Brisson. inscript. vet. Senec. in Herc. fur. Dion. Chrysost. orat. LX.

[2] Iliad. l. IV. Alciat. l. X.

[3] Ovid. metam. l. VII. Senec. in Herc. fur. Hom. Iliad. l. VIII. Aristid. orat. in Herc. Pollux, l. V.

ta crainte. Que l'immense Cerbère continue d'épouvanter les pâles ombres de ses aboiemens éternels; que, fidelle compagne de son oncle, la chaste Proserpine garde près de lui sa place[1]: reconnais un mortel pieux et que la grande déesse elle-même favorise. Voici le rameau sacré.

(*Callisthène élève dans ses mains le rameau sacré. Le courroux enflammé de Caron expire*[2]*: aussitôt il admire ce présent imposant, cette verge mystique qui, depuis long-temps, n'a frappé ses regards; il tourne la poupe azurée*[3]*, s'approche de la rive, pousse et fait reculer les ombres assises dans sa barque, pour y recevoir ce nouvel ami des dieux. Le canot frêle et formé d'écorce*[4]*, gémit*[5] *sous le poids, et l'onde du Cocyte pénètre par ses fentes*[6].

[1] Homer. German.

[2] Damascen. Hom. iliad. IX.

[3] Theocr. encom. Ptolom. Thyles.

[4] Hom. iliad. V. Stat. theb. VII. Senec. in Herc.

[5] Turneb. l. XXVIII, c. XLV. Herod. l. II. Plin. l. VI, c. XXII. *Id.* l. VII, c. LVI; et l. IV, c. XVI. Lucan. l. IV. Lilius de navig.

[6] Appian. l. V. Senec. Paulin. epist. XLII.

Cependant il transporte heureusement à l'autre rive l'initié et son guide ; ils abordent sur la fange d'un vert marécage.)

CALLISTHÈNE.

Que vois-je? l'immense Cerbère, étendu dans son antre, fait retentir le royaume de Pluton de son triple aboiement[1]. Des serpens se dressent sur sa tête hérissée[2].

MÉLISSE.

Soyez sans crainte.

(*Elle lui jette un gâteau soporifique pétri de miel*[3] *et de pavot. Dans sa faim dévorante, le monstre ouvre ses trois gueules, engloutit la pâte préparée. Son large dos retombe et s'étend ; et vaincu par le sommeil, son vaste corps couvre tout son antre.*)

[1] Sophocl. in Trach. Tibull. l. III. Ovid. metam. l. VII. Horat. l. II, od. III et XIX. Propert. Stat. Tull. tusc. I. Pausan. Lacon. Apollod. l. II. Senec. Aristoph. in Iren.

[2] Stat. theb. II. Senec. Horat. l. III, od. XI.

[3] Athen. l. III. Lil. syntagm. XVII. Aristoph. in Iren. Philostr. l. VI, c. XV. Pollux, l. VI.

La sentinelle est endormie; franchissez le passage, et laissez promptement derrière vous ce fleuve qu'on ne repasse jamais.

CALLISTHÈNE.

Quelles sont ces voix gémissantes ! quels pitoyables et longs vagissemens[1].

MÉLISSE.

Ce sont les cris des tendres enfans qu'un sort cruel a plongés avant le temps dans les ombres affreuses du trépas[2]. Ils ont été enlevés à la mamelle avant d'avoir goûté les premières douceurs de la vie. Près d'eux sont les victimes innocentes de l'erreur coupable des juges. Ces places n'ont point été assignées au hasard et sans examen. Sévère inquisiteur, Minos[3] agite l'urne; il cite à son tribunal le peuple silencieux des ombres; il examine leur

[1] Cette distribution de lieux est semblable à celle de Platon, polit. l. x. La région des enfers est divisée en trois parties : le purgatoire, le tartare, les champs élysées. — Desfontaines sur Virgile.

[2] Philostr. l. vi. Isidor. l. ii, c. ii. Proclus.

[3] Hom. odyss. ii. Stat. Sylv. theb. Senec. Horat. Plut. de consol. ad Apollon.

vie et recherche leurs crimes. Plongés dans une sombre tristesse, près de là séjournent ceux qui, haïssant la lumière, mais exempts de crime, se sont frappés eux-mêmes, et ont rejeté loin d'eux le fardeau de la vie [1].

CALLISTHÈNE.

Oh! qu'ils voudraient, sans doute, souffrir encore sur la terre, et l'indigence, et les pénibles travaux!

MÉLISSE.

Le destin s'y oppose, les tristes ondes du Cocyte les enchaînent, et le Styx [2], replié neuf fois sur lui-même, les emprisonne. Devant

[1] Là, sont les insensés qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire,
Qui n'ont pu supporter, faibles et furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les dieux.
Hélas! ils voudraient tous se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière!
Ils regrettent la vie; ils pleurent, et le sort,
Le sort, pour les punir, les retient dans la mort.
L'abîme du Cocyte, et l'Achéron terrible,
Met entr'eux et la vie un obstacle invincible.

VOLTAIRE.

[2] Pausan. l. VIII.

'ous est le champ des pleurs [1]. Sa vaste étenlue se développe sous vos regards. Là, ceux]ue la plaie profonde d'un amour malheureux ı consumés [2], habitent des bosquets solitaires ɛt s'égarent dans une vallée de myrtes [3].

CALLISTHÈNE.

Leur noire mélancolie semble les suivre et les dévorer encore au-delà du trépas [4].

MÉLISSE.

Le temps presse [5]. Ici la route se partage [6]: le chemin à droite conduit au palais de Pluton; c'est de ce côté que s'ouvre l'élysée : la voie gauche aboutit au Tartare [7] impie, ce théâtre du supplice des méchans.

[1] Claudian. de rapt. *Id.* l. II in Rufin. Silius, l. XIII. Plut. de orb lun. et in tract. *Late biôsas.*

[2] Hom. odyss. II.

[3] Aristoph. apud Stobæum.

[4] Théocrite.

[5] Galeat. de promiss. doctr. c. XXX. Agell. l. III, c. II. Plat. in Gorgiâ. Tibull. l. I, el. III.

[6] Servius.

[7] Plat. *ibid.* Hom. odyss. X. Plut. consol. ad Apollon. Plat. de rep. l. X.

CALLISTHÈNE. (*Il s'avance; et tournant la tête :*)

Quelle vaste enceinte! un triple mur [1] l'environne. Un fleuve [2] y roule un torrent de flammes, et les débris des rochers retentissent. Une tour d'airain [3] s'élève dans les airs; sa large porte repose sur des colonnes de diamans [4]. Elle résisteroit à tous les coups des mortels et même des dieux.

MÉLISSE.

Ce fleuve, c'est le Phlégéton : ces murs sont gardés par Tysiphone [5]; jour et nuit elle se promène sous ces remparts, vêtue d'une robe ensanglantée.

CALLISTHÈNE.

J'entends le bruit des chaînes [6], des fouets et des gémissemens. Quels crimes attirent ces

[1] Hésiod. théog.

[2] Silius, l. XIII. Claudian. de rapt. l. II.

[3] Theocr. in Ptolom. Ovid. metam. l. IV. Propert. l. IV, el. XII.

[4] Hom. iliad. l. VIII. Stat. theb. l. VII.

[5] Ovid. Stat. theb. l. II et VIII.

[6] Calpurn. Flac. declam. IV.

supplices ? quels sont donc ces tourmens ? d'où partent ces horribles cris ?

MÉLISSE.

Le criminel seul peut entrer dans le séjour du crime. Cependant, lorsque la redoutable Hécate me confia les bois de l'Averne, elle daigna tout révéler à mes regards. Rhadamante[1] règne dans ces lieux formidables. Il écoute et châtie le coupable ; il le force d'avouer les crimes dont il a vainement goûté les fruits et différé l'expiation. Aussitôt d'un bras vengeur et armée de la verge, Tysiphone[2] les saisit, les frappe, et de l'autre main, secouant sur eux ses serpens, appelle l'horrible chœur des autres euménides[3].

CALLISTHÈNE.

Les portes s'ébranlent et roulent sur leurs gonds avec un bruit épouvantable.

MÉLISSE.

Contemplez cette suite de monstres horribles, assis sur le seuil qu'ils gardent, et au

[1] Plat. leg. l. XII. Pindar. olymp. od. II.

[2] Stat. theb. l. II. Val.-Flac. l. VIII.

[3] Val.-Flac. argonaut. II. Senec. in Thyest.

dedans, cette hydre immense [1] ouvrant cinquante gueules affreuses. Là, le profond abîme du Tartare [2] s'enfonce deux fois autant au centre de la terre, que le ciel s'élève au-dessus de la tête des mortels. Au fond sont ensevelis les Titans [3] frappés de la foudre. Là, j'ai vu les deux fils d'Aloüs [4] aux corps gigantesques, dont les bras dressés contre Jupiter, voulaient le précipiter des voûtes brisées de l'éther. J'ai vu l'impie Salmonée [5] expier son audace dans les supplices, insensé qui voulut imiter les éclairs et la foudre que lance le puissant Jupiter : monté sur un char et secouant une torche, il traversait l'Elide dans sa course triomphale et demandait des autels; comme si le vain bruit de l'airain sur lequel roulait son char emporté par des coursiers, pouvait rivaliser avec la foudre inimitable. Le père des dieux l'aperçut, et du sein de la nue, faisant éclater un trait terrible [6]

[1] Lil. Natal. Delrius in Senec. trag.

[2] Hom. iliad. VIII. Hesiod. theog. Lucret. l. IV. Val.-Flac. argon. l. I.

[3] Hesiod. *ibid.*

[4] Hom. odyss. l. I. Philostr. heroic. Apollod. l. I. Hygin.

[5] Suid. didym. in Hom. Anthолog. gr.

[6] Pind. nem. od. X. Nonn. Dionys. l. II. Plut. erot.

(ce

(ce n'était point une vaine torche), précipita l'impie d'un coup épouvantable. J'ai vu le fils de la Terre, Titius[1], dont le corps immense s'étend sur neuf arpens. Un vautour horrible déchire d'un bec insatiable ses entrailles renaissantes et fécondes en tourmens, les perce, les divise, habite et fouille leur profondeur, et ne laisse jamais reposer son éternelle pâture. Vous parlerai-je des Lapithes, d'Ixion[2] et de Pirithoüs? Sur leurs têtes une roche[3] noire, prête à se détacher, pend et menace. Là, brillent des lits superbes et rehaussés d'or. On étale aux yeux des malheureux toute la pompe des rois et des festins[4]; mais là, veille la plus terrible des furies[5], assise à leur côté : elle leur en interdit l'approche, se lève et agite sa torche en grondant. Les voilà ceux qui ont haï leurs frères[6], maltraité leurs pères[7], trahi leurs cliens; et

[1] Hom. odyss. l. xi. Eschyl. Prometh. Lucian. Apollon. l. i.

[2] Pind. Pyth. od. ii.

[3] Eurip. in Orest. Pind. olymp. i.

[4] Val.-Flac. argonaut. l. ii.

[5] Senec. in Furent.

[6] Plat. in Phæd. Tertull. in apologet.

[7] Senec. l. ix, controv. ii. Quintil. decl. 265, 328 et 372.

ceux qui, couvant leur trésor solitaire, n'en firent point de part aux leurs; et cette foule est innombrable. Les adultères poignardés, les guerriers qui ont succombé dans une cause injuste, les esclaves infidèles à leurs maîtres, attendent leur arrêt au fond de ces prisons.

CALLISTHÈNE.

Quel est leur sort! Dans quels tourmens sont-ils plongés?

MÉLISSE.

Les uns roulent un pesant rocher; les autres sont suspendus aux rais d'une roue rapide. Immobile, le malheureux Thésée est enchaîné dans un repos éternel [1]. Exemple des impies [2], il les avertit, et sa voix retentissante dans les ténèbres, proclame cette leçon: Apprenez à respecter la justice et les dieux [3]. Celui-ci, vendant à l'or sa patrie [4], l'a asservie à un ty-

[1] Agell. l. x, c. xvi. Lœvin. in vit. Jul. c. iv.

[2] Des Phlégyes. Pausan. in Bœot. et Corinth. Philost. icon. l. ii.

[3] Pind. Pyth. od. ii. Plat. de rep. l. x. Herodot. de Saunach. l. ii.

[4] Luc. phars. l. iv. Servius: *Hic duos adducit lasthenem et curionem.* Varius, ex observ. Macrob. l. vi, c. i.

ran ; cet autre a mis les loix à prix. Ce père incestueux est entré au lit de sa fille. Tous ces scélérats ont tenté et exécuté un grand crime. Non ; quand les dieux m'auraient accordé cent bouches [1] et une voix de fer, je ne pourrais suffire à vous développer cette longue chaîne de forfaits et de supplices. Mais continuez votre route, achevez votre entreprise ; hâtons-nous.

CALLISTHÈNE.

Je découvre ces murs, l'ouvrage des cyclopes ; ces portes, ces voûtes où je dois suspendre mon offrande.

(*En parlant ainsi, il s'avance dans l'épaisseur des ombres, au milieu de la route, et s'approche du palais de Pluton.*)

MÉLISSE.

Entrez dans l'avenue, faites couler sur tout votre corps une onde pure [2], et attachez sur la porte le rameau sacré.

(*Le Récipiendaire s'acquitte de ce pieux devoir, et ils continuent leur route.*)

[1] Homer. Pers. sat. v.

[2] Cérémonie usitée lorsqu'on honorait les dieux infernaux. — Pollux, l. I. Plut. — Eau lustrale des païens ; eau bénite des chrétiens.

MÉLISSE.

Ouvrez-vous, asiles charmans, bocages délicieux, retraite fortunée, séjour du bonheur. (*L'élysée* [1] *se manifeste à leurs regards.*)

Là, rit un ciel plus pur ; il répand sur tous les objets la douce et purpurine clarté de l'aurore. Un autre soleil [2], d'autres astres éclairent ces lieux : ici, les uns se plaisent à exercer leurs membres aux jeux de la palestre sur la prairie ; d'autres luttent sur l'arène. Quelques-uns forment des danses [3], et les autres des chants. Le prêtre de la Thrace, en robe flottante [4], fait parler sous ses doigts, ou sous le pecten, les sept cordes [5] de sa lyre, soutenue par ses accens. Plus loin, des héros se livrent encore à leurs plaisirs guerriers. Voilà des armes, des

[1] Pindar. olymp. od. II. Plat. in Phæd. — Paradis des chrétiens. — Dion-Chrysost. Nazianz. etc.

[2] Plat. in Phæd. Claudian. de rapt. l. II. Senec. Suasor. I.

[3] Plat. in Axioch. Dion-Chrysost. orat. XXXV. Tibull. l. I, el. III.

[4] Apul. Flor. II. Tibull. l. II, el. XXXI. Valer. argonaut. l. I.

[5] Lucret. l. IV. — L'heptacorde. — Eusthat. ad odyss. II, Fulgent. Isidor. l. III, origin.

chars ; la pointe des lances est enfoncée dans la terre, et les coursiers détachés paissent et s'égarent dans la prairie. Ces ombres belliqueuses conservent même, au-delà du trépas, leurs goûts généreux ; elles continuent de se plaire au milieu des coursiers et des armes [1].

CALLISTHÈNE.

Quels sont ces groupes répandus de tous côtés, qui chantent au milieu d'un festin [2], à l'ombre et sous les parfums d'une forêt de lauriers, autour desquels le superbe Eridan roule à pleins flots [3] ?

MÉLISSE.

Ce sont les guerriers honorés de blessures en combattant pour leur patrie [4]. Les chastes ministres des autels, les poètes religieux, dont

[1] Hom. odyss. l. xi. Pind. apud Plut. Plat. in Gorg. Ovid. metam. l. iv.

[2] Plat. in Axioc. *Id.* de rep. l. ii. — Mahomet divise son paradis en trois régions : la région du miel, celle du lait, celle du vin. — Cedren.

[3] Strab. géograph. l. v. Gorop. origin. l. ix.

[4] *Philopolitai.* Tullius, de legione Martiâ quæ cecidit dimicans contra Antonium : *Vos vero qui extremum spiritum extremum effudistis, piorum estis sedem*

les vers furent dignes de Phébus même, les inventeurs ou les amis des arts [1], et ceux [2] dont les bienfaits ont laissé d'eux un long souvenir. Tous ont latête ceinte de bandelettes blanches.

SCÈNE IX.

Les mêmes, L'OMBRE DE MUSÉE[3].

(*Ils s'adressent au poète qui domine et se distingue au milieu de la foule par sa hauteur* [4].)

MÉLISSE.

CHANTRE illustre, achevez de guider nos pas et de nous instruire.

et locum consecuti. — *Vid.* Erasm. variis in locis. Rittershus. in Oppian. Spondan. in Homer. Bruson. l. v, c. v. Pier. in hierogl. Agath. de Cheræm. l. II.

[1] Les inventeurs des arts étaient mis au rang des dieux. Hippocrate, dans ses lettres, appelle les arts les *présens du ciel.*

[2] Augustin, admirant ce vers de Virgile, le plaçait à côté de son évangile.

[3] Cassiod. l. II, ep. XX. Pausan. l. I et passim. Plat. Protag. Aristid. Eleus. — On a reproché à Virgile de n'avoir pas placé Homère à la tête des poètes, plutôt que Musée.— La Cerda in Virg. l. VI.— On répond que Musée est ici considéré moins comme poète que comme chef d'initiations.

[4] Philostr. icon.

L'OMBRE DE MUSÉE.

Nous n'avons point une demeure fixe ; nous reposons sous l'épaisseur des ombrages [1], sur des lits de mousse et de gazon [2], dont la fraîcheur est ranimée par des sources errantes. Franchissons cette hauteur, la route est facile.

(*Ils marchent ensemble. Musée, du haut de la colline, leur fait remarquer la beauté du paysage. Ils descendent dans un vallon verdoyant, palais de ces esprits qui doivent un jour animer les corps* [3].)

CALLISTHÈNE.

J'aperçois, dans la profondeur de cette vallée, un bocage retiré dont l'ombrage frémit, agité par les vents. L'onde calme du Léthé se promène autour de cette retraite paisible. Quel peuple divers et innombrable de fantômes y

[1] Lil. synt. XVII. Isidor. l. XIV, c. VIII. Serv. in æneid.

[2] Plut. de Ser. vindict. — Ces détails ont fait passer Virgile pour épicurien. « La volupté, dit Epicure, est la fin que se propose le bon et le sage ». — Cedren.

[3] Cette transmigration des ames appartient à la philosophie orientale, embrouillée par Platon, expliquée par Pythagore.

voltige [1] ! Ainsi, dans la sérénité d'un beau jour, un essaim d'abeilles se disperse dans la prairie, se repose sur les fleurs, assiége les lis blanchissans ; un long bourdonnement remplit les airs. Quel est donc ce tumulte, ce concours, ce fleuve ?

MUSÉE.

Ces esprits doivent une seconde fois animer des corps [2] ; ils puisent à longs traits, dans les froides ondes du Léthé, et le calme et l'oubli.

CALLISTHÈNE.

Quoi ! ces esprits sublimes iraient s'emprisonner de nouveau dans des corps pesans ? Ah ! malheureux ! pouvez-vous désirer de renaître encore !

MUSÉE.

Il faut vous développer les plus profonds

[1] Plut. de Ser. vindict. et de orb. lun.

[2] Système de la métempsycose, attribué tour-à-tour par les Grecs à Orphée, à Empédocle et à Pythagore. — Olympiodor. Clem. l. VI, stromat. Aristot. de animâ, l. I, c. III. — Cette doctrine est égyptienne, selon Hérodote, l. II. Elle paraît avoir été communiquée aux Egyptiens par les Indiens.

mystères de la nature. Une âme universelle[1], répandue dans tout l'univers, imprime à ce grand corps le mouvement et la vie : elle dirige tous ses ressorts ; elle anime le ciel, la terre, les mers, la lune, le soleil et tous ces globes brillans qui roulent sur nos têtes. C'est à ce principe général d'existence que les quadrupèdes, les oiseaux, les hommes doivent la vie. Cette émanation pure, éthérée [2], ne subit quelqu'altération que par son mélange avec une matière pesante [3] ; elle semble s'affaiblir dans des corps terrestres, dans des membres mortels. C'est alors que l'ame craint, hésite,

[1] Macrob. l. I in somn. Plat. in Phileb. Aristot. de animâ, l. I. — Doctrine des stoïciens. — Clem. l. V, stromat. Vers Orphiq. Lil. syntagm. I. Natal. l. II. Senec. de consol. ad Elviam, c. VIII. *Id.* beneficior. l. IV, c. VII. Manil. l. I.

[2] Les anciens supposaient que l'ame était un principe combiné d'air et de feu. *Anima est ignis.* Phurn. *Terra corpus est, mens ignis.* Epicharm. Zenon. Cicer. tuscul. I. Heraclit. apud Plut. et hic de orbe lunæ. Anaxim. Placit. philosoph. Anaxagor. Plat. in Phæd. Plut. de Homer. Artemid. l. II, c. I. Dion - Chrysost. orat. I.

[3] Somn. Scip. Pythag. Senec. ad Marciam. *Id.* de benef. l. III, c. XX. Plat. in Phæd. — Tous les pères de l'église.

souffre, espère, et que, plongée dans les ténèbres d'une obscure prison, elle oublie son origine : dès que la mort vient rompre ses liens, la trace des souillures contractées dans ce commerce subsiste encore, et ne peut s'effacer qu'au sein des plus rudes épreuves. Alors commencent les tourmens [1]. Des supplices expient les crimes. On est suspendu dans le vague des airs, ou plongé dans de vastes lacs, ou précipité dans des feux dévorans. Nous devons tous subir chacun notre expiation [2] aux enfers : ce n'est qu'à ce prix que l'on obtient d'entrer dans les champs élysées ; mais un bien petit nombre y est admis. Lorsque la roue du temps a ramené l'époque qui doit achever de les affranchir de souillures, et ne leur laisser que l'étincelle pure de leur céleste origine, après une révolution de mille années [3], un dieu les rassemble en foule sur les bords du Léthé ; ils y boivent l'oubli, et consentent à retourner sur la terre, à s'enchaîner dans des corps. (*Ils parcourent ainsi ces régions fantastiques.*)

[1] Serv. ad æneid.

[2] Turneb. l. XXII.

[3] Rénovation millénaire. Allusion aux révolutions des grandes périodes astronomiques. — Plat. de repub. l. X. Cœlius. Cicer. in somn. Scip.

MÉLISSE.

Il est temps de nous retirer. Les deux portes [1] du sommeil sont celles des enfers : l'une est de corne, et l'autre d'ivoire éblouissant : l'une sert de passage aux songes véritables ; l'autre ne s'ouvre que pour les fantômes et les illusions. Venez, et laissons cette porte derrière nous. (*Ils sortent par la porte d'ivoire.*)

SCÈNE X.

(*Intérieur du temple.*)

LE DADOUQUE, L'HIÉROCÉRYX, LE NÉOCORE et L'HIÉROPHANTE.

LE NÉOCORE.

Deux étrangers profanes se sont glissés dans le temple [2] ; ils sont arrêtés.

L'HIÉROPHANTE.

Qu'on les conduise à la mort.

TOUS LES PRÊTRES.

A la mort.

(*Le Néocore sort.*)

[1] Hom. odyss. l. XIX ; *id.* l. XI.

[2] Tit.-Liv. l. XXXI, c. XIV.

LE DADOUQUE.

Parmi les initiés, il en est un qui blasphème contre les dieux : qu'ordonnez-vous ?

L'HIÉROPHANTE.

A-t il montré du courage dans les épreuves?

LE DADOUQUE.

On n'a pas plus de sang froid.

L'HIÉROPHANTE.

Eh bien! il faut lui dire la vérité.

LE DADOUQUE.

Y pensez-vous ?

L'HIÉROPHANTE.

J'ai réfléchi à tout.

LE DADOUQUE.

Quoi! vous dévoilerez le vide de nos mystères ?

L'HIÉROPHANTE.

Nous avons besoin de tout le monde; il faut mettre les philosophes dans notre parti; il faut changer de poids et de balances selon les hommes et les choses. En général, le peuple est

conduit dans nos temples par deux puissans mobiles, l'espérance et la crainte. Nous offrons aux voluptueux tous les attraits du plaisir; nous étonnons les esprits faibles par le merveilleux. C'est pour eux que nous disposons le prestige dramatique de ces fêtes; mais avec les politiques qui conduisent les peuples, avec les philosophes qui les éclairent, il faut agir autrement. Nous disons au législateur: De quel droit donnerez-vous des institutions aux hommes? Comment pourrez-vous rompre l'égalité qui existe et pour eux et pour vous? Comment pourrez-vous, sans titres, sans mission, vous élever au-dessus des autres? par la seule autorité des dieux.

LE DÉMIOURGOS.

En effet, tous les législateurs sont tombés à leurs pieds. Celui des Égyptiens, Menès, reçut ses loix de Mercure. En Grèce, Minos parut inspiré par Jupiter, et Lycurgue par Apollon. Chez les Arimaspes, Zatraustès les attribuait au bon génie, et chez les Gètes, Zamolxis s'autorisait de Vesta; Moïse eut commerce avec Iao [1]. C'est ainsi que Zoroastre, en Perse, communique au fond d'un antre avec

[1] Diod.-Sic. l. 1.

l'Agathodémon. Et pour ne parler que de nous, ainsi Épiménide soutint Solon, le politique n'éleva son édifice que sur les fondemens du charlatanisme.

LE DADOUQUE, *se mettant à rire.*

Le sommeil d'Épiménide est devenu proverbe [1]. Le peuple crut que les dieux lui avaient apparu en songe, et révélé tout ce qu'il plut à Solon d'écrire. Dans le fait, ce sommeil n'était qu'une expression allégorique pour exprimer l'absence de sa raison.

LE DÉMIOURGOS, *riant à son tour.*

On fit courir le bruit que cet homme divin ne prenait aucune nourriture, et ne participait point aux faiblesses et aux besoins de l'humanité. Effectivement, on ne le vit jamais s'asseoir à une table en public; mais, la nuit, il venait dévorer les victimes et avaler à longs traits le vin des autels.

L'HIÉROPHANTE, *riant.*

Il prétendit bien mourir et renaître plusieurs fois [2]. ... Mais, que dis-je? ayons plus de res-

[1] Plut. Herod. Diog.-Laert. in Epim. l. 1.

[2] Diog.-Laert.

pect pour le grand homme dont la statue est placée à l'entrée de l'Eleusinium [1], et qui, le premier, éleva dans Athènes le temple des divinités souterraines.

LE DADOUQUE.

Honneur à ce grand homme, qui a multiplié dans la ville les temples et les chapelles!

LE DÉMIOURGOS.

Songez bien qu'on lui doit les propitiations, les expiations, les purifications.

LE DADOUQUE.

Et sur-tout la docile et fructueuse ignorance du peuple. Honneur à ce grand homme!

L'HIÉROPHANTE.

Avez-vous jamais rien compris à sa théogonie [2]?

LE DADOUQUE.

Pas un mot.

L'HIÉROPHANTE.

Et son livre sur la génération des curètes et des corybantes?

[1] Pausan. Attic.

[2] Diog.-Laert.

LE DÉMIOURGOS.

Je ne connais rien de plus obscur.

L'HIÉROPHANTE.

Et moi de plus sublime. Ses écrits ressemblent aux ténèbres du sanctuaire, augustes et impénétrables.

TOUS, *se mettant à rire.*

Honneur à ce grand homme, au Curète fils de la nymphe Balté !

LE DADOUQUE.

Mais, que direz-vous au philosophe ?

L'HIÉROPHANTE.

Cette phrase, qui pourra le séduire : Notre théologie est triple : fabuleuse, naturelle et civile [1]. Je m'explique : fabuleuse, elle est l'ouvrage des poètes, et reléguée sur les théâtres : naturelle ou physique, elle ne convient qu'aux philosophes, et c'est là le secret des mystères : civile enfin, ou politique, elle est l'œuvre et le moyen des princes, des chefs de société.

[1] Varron et Plutarque.

LE DADOUQUE.

Vous direz cela?

L'HIÉROPHANTE.

Sans doute. Notre grande maxime est de plaire à tous les goûts et de nous accommoder à tous les esprits. Les uns se plaisent aux cérémonies nocturnes [1], les autres à celles qui se pratiquent le jour : ceux-là veulent un culte caché, ceux-ci un culte public. La joie convient aux uns, la tristesse aux autres. Il faut ici de l'appareil, et là de la simplicité. Le grand art consiste à employer avec un égal succès le mensonge et la vérité.

LE DADOUQUE.

Le mensonge pour le grand nombre, et la vérité pour quelques adeptes.

L'HIÉROPHANTE.

Comme vous dites; tout change, se détruit ou s'améliore avec le temps. Dans l'origine, la religion dut naître du besoin de la pluie et du beau temps. On adora les astres dispensateurs; mais il fallut déterminer la manière de les ado-

[1] Apul. de deo Socrat. tom. III.

rer : de-là les rites, les cérémonies ; de-là un ordre sacré et le sacerdoce.

LE DADOUQUE.

Grand et premier pas qui établit trois classes d'êtres : les invisibles ou les dieux, les représentans des invisibles, ou les prêtres, et les sujets des prêtres, ou la multitude.

LE DÉMIOURGOS.

On fit un second pas. Après avoir conquis la puissance, il fallut songer à la conserver ; on en trouva le moyen dans le *dogme* qui enchaîne la raison.

LE DADOUQUE.

Et pour mieux détruire l'empire de la raison, on eut grand soin d'élever celui de l'imagination et des sens.

L'HIÉROPHANTE.

Et ne pouvant pas offrir aux imbécilles dépouillés, des avantages réels dans ce monde, on inventa les bienfaits imaginaires d'un autre univers ; de-là naquit le système de l'immortalité, qui créa des ames pour nous assujettir les esprits et les corps.

LE DADOUQUE.

Ce fut alors que le but des mystères sembla plus respectable. Les politiques s'en emparèrent, et quelques moralistes se rangèrent sous notre étendard. Les opinions religieuses, dirent alors quelques-uns, ont été toutes imaginées par les sages pour le bien des sociétés, afin de contenir par ce moyen ceux que la raison ne pouvoit rappeler au devoir [1].

LE DÉMIOURGOS.

Prenez garde que cette vérité ne soit destructive de toute religion.

L'HIÉROPHANTE.

Dans la réalité, les vieilles et les enfans mêmes n'y croient plus.

LE DADOUQUE.

Que nous importe qu'on y croie? L'impulsion une fois donnée ne subsiste-t-elle pas toujours? L'habitude n'entraîne-t-elle pas à dire [2]: « Tombent sur l'indocile et le rebelle les punitions dont les loix le menacent; qu'on l'ef-

[1] Cicer. de nat. deor.

[2] Timée, traduct. de le Batteux.

fraie même par les terreurs religieuses qu'impriment ces discours où l'on peint la vengeance qu'exercent les dieux célestes, et les supplices inévitables qui sont réservés aux coupables dans les enfers, et les autres fictions que le poète d'Ionie a ramassées, d'après les anciennes opinions sacrées : car, comme on guérit quelquefois le corps par des poisons, quand le mal ne cède pas à des remèdes plus sains, on contient également les esprits par des mensonges, lorsqu'on ne peut les retenir par la vérité. Qu'on y joigne même, s'il est nécessaire, la terreur de ces dogmes étrangers qui font passer les ames des hommes mous et timides dans des corps de femmes, que leur faiblesse expose à l'injure ; celles des meurtriers dans des corps de bêtes féroces ; celles des hommes lubriques dans des sangliers ou des pourceaux ; celles des hommes légers et inconstans dans des oiseaux ; celles des paresseux, des ignorans, des fainéans et des sots, dans les poissons : c'est la juste Némésis qui règle ces peines dans une seconde vie, de concert avec les dieux terrestres, vengeurs des crimes dont ils ont été les témoins. Le dieu, arbitre de toutes choses, leur a confié l'administration de ce monde inférieur ».

L'HIÉROPHANTE.

Je compte beaucoup sur nos moyens de prestige ; c'est le charme de la poésie, de la musique, des décorations, qui attire et retient la foule. Tout sera perdu le jour où le rythme de nos chants et de nos danses sera négligé. C'est par les poètes, c'est par les artistes que nous régnons.

LE DÉMIOURGOS.

N'avez-vous pas la terreur à vos ordres? Je ne parle pas de celle qu'inspirent les épreuves, de ces supplices qui ressemblent à la mort et la donnent quelquefois ; je parle de votre redoutable tribunal, devant lequel il est permis d'accuser tous ceux qui ont commis quelqu'impiété [1]. N'a-t-il pas autrefois condamné le grand Alcibiade [2] ? et ce héros, de retour, ne fut-il pas obligé de descendre à la politique de protéger vos cérémonies [3] ? N'a-t-il pas fait mettre à prix la tête de Diagoras [4] ? Le poète Aristago-

[1] Demosth. orat. contra Andocid.

[2] Plut. in Alcib. Andocid. orat. de myst. Lysias contr. Andocid.

[3] Plut. *ibid.*

[4] Suid. in Diagor. Aristoph. aves. Lysias contr. Andocid. Joseph contr. Appion.

ras, de Méloè, ne fut-il pas obligé de fuir [1]? Eschyle ne fut-il pas sur le point de payer de sa vie les traits de la satyre? et n'a-t-on pas exilé la philosophie elle-même dans la personne d'Aristote accusé d'impiété? Quel triomphe pour vous! Aristote ordonne, par son testament, d'élever une statue à Cérès [2], et Socrate mourant d'immoler un coq [3]. Platon et Pythagore sacrifient à Délos, dans le temple d'Apollon [4], et l'on surprend Épicure dans celui de Jupiter. Ajoutez au ressort de la terreur, aux illusions du merveilleux, à l'intérêt du dramatique, toute l'influence des prestiges du lieu, du temps, des circonstances; l'obscurité, si favorable aux illusions; ces antres ténébreux, ces bois épais, pleins d'une religieuse horreur; ces veilles sacrées, où les femmes parées de tous leurs charmes viennent rivaliser d'élégance et d'intrigues; la curiosité irritée par le secret, par les termes barbares d'une langue inintelligible et particulière; la vanité, ce sentiment puissant que nous éveillons,

[1] Suid. in Socrat. Scol. Aristoph. nub.

[2] Diog.-Laert. l. v, c. i. Clem. Alex. stromat. l. ii. Eusthat. ad Aristot. ethic.

[3] Diog.-Laert.

[4] Platon.

et par lequel nous persuadons aux initiés qu'ils sont supérieurs au reste des hommes dont ils sont séparés.

L'HIÉROPHANTE.

Dites aussi que le lien le plus étroit, celui de cette fraternité qui rapproche le fort et le faible, le riche et le pauvre, qui tend à ne former qu'une seule famille des membres de la même société, est notre lévier le plus fort.

LE DADOUQUE.

N'en est-il pas un plus puissant encore? Ne promettons-nous pas la vie, et la vie éternelle?

L'HIÉROPHANTE.

On n'y croit plus.

LE DADOUQUE.

Et ces orphéotélestes, ces fanatiques que nous répandons dans la société, et qui, semant les prestiges, les confidences, vont conquérir pour les dieux de nouveaux sujets: les uns en imposent par une vie exemplaire, et par des préceptes sévères et purs; les autres s'accommodent à la corruption générale des mœurs, et ne se montrent sévères que dans leurs discours.

L'HIÉROPHANTE.

Petits moyens.

SCÈNE XI.

Les mêmes, LE NÉOCORE.

LE NÉOCORE.

Les initiés vont paraître devant vous.

L'HIÉROPHANTE.

Allons les recevoir.

SCÈNE XII.

(*La Scène change et représente la nef du temple, ou la celle mystique. Elle est d'une grandeur immense, et peut contenir autant de monde qu'un vaste théâtre* [1]. *Ses feux sont tellement multipliés qu'elle semble embrasée* [2]. *La lumière paraît jaillir d'une figure haute, imposante, illuminée de flambeaux qu'elle tient dans ses mains, ou disposés en rayons autour d'elle. Cette*

[1] Vitruv. proem. l. VII de Arch. Strab. l. VI. Aristid. rhetor. Eleus.

[2] Dion-Chrysost. orat. Themist. orat.

figure est suspendue au milieu du temple, et offre l'image de la Nature remplissant tout l'espace [1]. *Les prêtres sont rangés en ordre.*

*L'*hiérophante *est assis sur un trône* [2]. *On le distingue à sa longue robe parsemée d'étoiles, à sa chevelure flottante, aux bandelettes sacrées qui ceignent sa tête vénérable. Il doit joindre à cette parure, à tout ce développement de magnificence, tous les dons de la nature, des traits imposans et majestueux* [3], *une voix sonore et insinuante* [4].

Près de lui est le dadouque, *remarquable par sa chevelure et ses bandelettes arrangées en forme de diadème. Il porte l'image du soleil* [5], *et est chargé des purifications. Il ne faut pas confondre ce premier porte-flambeau avec un simple lampadophore* [6].

[1] Themist. orat. in patr. obit. Iambl. de mysteriis.

[2] Unapius, vita Max.

[3] Philostr. vit. Soph. l. II, c. XX. Arrian. in Epict. l. III, c. XXI.

[4] Chandl. inscript. CXXIII. Philostr. l. c.

[5] Plut. Aristid.

[6] Eusthat. ad Hom. iliad. l. I.

*De l'autre côté se présente l'*hiérocéryx, *ou le héraut sacré, qui, armé du caducée de Mercure, doit écarter les profanes du temple de Cérès, qui marche à la tête des lampadophores*[1], *qui aide la femme de l'archonte-roi dans ses fonctions sacrées*[2]. *Son organe est sonore et sa voix éloquente.*

*On aperçoit ensuite l'*épibôme, *desservant de l'autel, qui doit assister l'hiérophante: il porte dans ses mains, à l'exemple des prêtres d'Isis, un ou plusieurs petits autels et le symbole de la lune.*

Ils sont tous couronnés d'if et de myrte[3], *et revêtus de longues robes de pourpre*[4]. *Ils portent une clef pendue aux épaules; c'est le double symbole des divinités infernales*[5] *et du secret qu'ils doivent garder.*

*Plus bas sont placés sur des gradins, ou distribués en groupes, les ministres inférieurs et les prêtresses: l'*iacchogogue[6], *qui*

[1] Spon. ed. Wheler, t. II.

[2] Demosth. in Næeram.

[3] Scoliast. Sophocl. Œdip.

[4] Lysias contr. Andocid. Plut. vit. Aristid.

[5] Pausan. Eliac. l. I, c. XX.

[6] Poll. onom. l. I, c. I, sect. XXXV. Chand. insc. XXIX.

*conduit les mystes dans la procession d'Iacchus ; l'*hydrane, *dont la fonction est de purifier les récipiendaires* [1] ; *le* daéirite, *ministre particulier de Proserpine* [2] ; *le* kourotrophe, *ministre de Cérès* [3] ; *les* lycomides [4], *qui doivent chanter les hymnes ; les* spondophores, *qui président aux libations ; les* pyrphores, *chargés du feu ; les* panages *initiés, élevés à la dignité de prêtres ou d'assistans* [5] ; *le* licnophore, *qui porte le van mystique* [6] ; *l'*hiéraule [7], *qui conduit et embouche les flûtes sacrées ; les prêtresses de Cérès, connues sous le nom de* métropoles [8] *et de* mélisses [9] ; *les* thysiades [10], *prêtresses de Proserpine. Leur nom général est* hiérophantides [11], *ou*

[1] Hésych.

[2] Vandal. antiq. dissert. Scol Theocr. idyl. II.

[3] Pollux, l. I, c. I.

[4] Nom de famille. — Pausan. Bœot. c. XXVII.

[5] Pollux, l. c. Julian. orat. V.

[6] Harpocr.

[7] Inscr. vet.

[8] Hésych.

[9] Lact. de fals. relig. Etymol. magn.

[10] Hésych.

[11] Scol. Sophocl.

prophantides [1]. *Elles sont couronnées d'if et de myrte comme les autres ministres d'Eleusis* [2], *portant les bandelettes et le pavot dans les mains, et la clef sur l'épaule* [3]. *A leur tête est une prêtresse de la famille des* Philléïdes, *dont l'emploi est d'initier les personnes de son sexe, que l'on oblige alors à se dépouiller de leurs vêtemens et à se montrer nues. Enfin, les chanteuses et les muses* [4].

Les symboles naturels et divinisés des deux sexes sont exposés sur l'autel. Des cantiques retentissent; des nuages d'encens parfument le sanctuaire.)

L'HIÉROPHANTE, *se levant de son trône.*

LOIN d'ici, profanes. Que ceux qui ne sont pas initiés se retirent. Je ne m'expliquerai que devant ceux qui ont le droit de m'entendre [5].

(*Il s'avance alors, écarte avec sa verge d'or le voile suspendu entre le sanctuaire*

[1] Pollux, l. 1, c. 1.

[2] Scol. Sophocl. Œdip.

[3] Callim. hymn. à Cérès.

[4] Pollux, *loc. cit.*

[5] Orph. hymn. Pind. Plat. in Theœtel. Théodoret.

et la foule ; la pompe brille aux yeux de tous les initiés. Un long silence succède. Les ministres inférieurs et les prêtres se retirent, et chaque récipiendaire est admis à son tour.)

SCÈNE XIII.

HERMIPPE, philosophe ; L'HIÉROPHANTE, LE DADOUQUE et L'HIÉROCÉRYX.

HERMIPPE *à* L'HIÉROPHANTE.

Tes épreuves ne m'ont point épouvanté. Je pense que tes dogmes ne sont pas plus effrayans. Si le courage suffit pour juger du néant des unes, il suffit de la raison pour apprécier les autres.

L'HIÉROPHANTE.

L'obscurité ne continue que pour ceux qui sont privés d'intelligence. La lumière se manifeste à ceux qui sont dignes de la recevoir.

HERMIPPE.

Votre théologie. . . . .

L'HIÉROPHANTE.

Est la physique. Nous avons deux doctri-

nes[1] : l'une pour le peuple, et l'autre pour le sage. La première est ce tissu romanesque d'aventures mises sur le compte des dieux. Ce roman est le manuel de l'ignorance. Les aspects, les rapports de la nature, la physiologie, voilà le fond et la base de nos allégories ; mais elles sont reléguées au fond du sanctuaire. Les princes et les législateurs, combinant ensemble les principes de ces deux religions, faisant une part à la crédulité populaire et une part à la raison[2], ont établi, ou du moins favorisé ce culte mixte dans lequel s'allient la morale et la fable. Mais ici tombe ce voile étendu par la superstition, paré des fleurs de la poésie et soutenu par la main puissante de ceux qui régissent les états. Ici se manifeste la nature,

[1] La doctrine exotérique et l'esotérique : la première, fabuleuse ; la seconde, naturelle. — Varr. apud August. de civit. Dei.

[2] Varr. *ibid.* et apud Clem. Alex. stromat. l. v. Plut. apud Euseb. præp. evang. c. I. Mathias Gessner, t. I, comment. societ. reg. Gotting. Eschembach. de poes. orphic. Strab. l. x. Brucker. hist. crit. philos. t. I. Burnet, archéol. philos. t. I. Cornut. c. xxxv. Opuscul. myth. Olear. dissert. I de princip. rerum natur. Histor. philos. Stanleii. Joann. diacon. in Hesiod. theogon. seu physiogon. Senec. quæst. natur. l. VII. D'Olivet, théolog. des philosoph. grecs, t. I, etc.

cette divinité universelle qui habite en elle-même, se reproduit et se contemple.

HERMIPPE.

Voilà donc votre secret!

L'HIÉROPHANTE.

Cette saine doctrine que le vulgaire repousse, parce qu'il n'est pas digne de la recevoir, élève l'homme et l'affranchit des faiblesses et des terreurs communes. Rien ne périt; tout se renouvelle. La matière est éternellement vivante, sa forme seule est périssable [1].

HERMIPPE.

Il suffit. (*Il sort; les prêtres le reconduisent au fond du sanctuaire.*)

SCÈNE XIV.

Les mêmes, CALLISTHÈNE.

L'HIÉROPHANTE.

Salut au héros Callisthène.

[1] Senec. epist. XXXVI. Tim. Locr. de anim. mundi. Pythag. apud Ovid. Gassend. anim. l. X. Diog.-Laert. Brucker. hist. crit. philos. t. I, l. II. Apul. l. II. Bagavedam passim. trad. de Poullé. Anbertkend. trad. de Guignes. Mém. acad. des inscript. t. XXVI. Bayle, dict. hist. et crit. l. III.

CALLISTHÈNE.

Le nom d'un mortel peut-il être prononcé avec gloire en présence des dieux!

L'HIÉROPHANTE.

N'en doutez pas. Hercule, Thésée, Castor, Pollux, étaient des héros que leur valeur éleva jusqu'au ciel [1]. La fable n'est qu'une corruption de l'histoire ancienne; elle fut originairement fondée sur des faits réels, mais déguisés par la suite des temps [2]. Ce culte est celui de la reconnaissance envers les hommes illustres qui ont fondé, agrandi ou défendu les sociétés.

CALLISTHÈNE.

Cette doctrine est sublime. (*Il sort; on le conduit au fond du sanctuaire.*)

[1] Cyprian. de idolor. vanit. Cicer. de off. l. III, c. V. *Id.* de nat. deor. l. XI, c. XXIV. *Id.* Tusc. l. I, c. XIII. Diod. Sic. Warburt. dissert.

[2] Warburt. t. II, dissert. IX.

SCÈNE

SCÈNE XV.

Les mêmes, THÉOPHILE.

THÉOPHILE.

J'AI rempli avec la plus religieuse exactitude toutes les conditions. J'ai toujours craint les dieux et comblé leurs autels de présens.

L'HIÉROPHANTE.

« Tout habitant, soit de la ville ou de la campagne, doit, avant tout, être fermement persuadé de l'existence des dieux, et il ne peut en douter, s'il contemple les cieux, s'il envisage le monde, s'il considère la disposition, l'ordre et l'harmonie de cet univers qui ne saurait être ni l'ouvrage de l'homme, ni l'effet du hasard aveugle. On doit adorer les dieux comme auteurs de tous les biens dont nous jouissons. Il faut donc préparer et disposer son cœur de manière qu'il soit exempt de toutes sortes de souillures, et se persuader que la divinité n'est point honorée par le culte des méchans, qu'elle ne prend aucun plaisir à de pompeuses cérémonies, et qu'elle ne se laisse point fléchir comme les humains, par des oblations de grand prix, mais uniquement par la

vertu et par une disposition constante à faire de bonnes actions. C'est pourquoi chacun doit travailler, autant qu'il peut, à devenir honnête et dans ses principes, et dans sa conduite, ce qui le rendra cher et agréable aux dieux. Il doit appréhender ce qui conduit au déshonneur et à l'infamie, plus que la perte de ses richesses et de ses biens, et estimer comme le meilleur citoyen celui qui sacrifie tout ce qu'il possède, plutôt que de renoncer à l'honnêteté et à l'amour de la justice. Mais ceux dont les passions sont si violentes qu'elles les empêchent de goûter ces maximes, doivent avoir devant les yeux la crainte des dieux, réfléchir sur leur nature et sur les jugemens terribles qu'ils réservent aux méchans ; ils doivent avoir toujours présent à l'esprit le terrible moment de la mort où tous arrivent tôt ou tard, moment auquel le souvenir des crimes qu'on a commis, remplit l'ame de remords cruels, accompagnés du regret infructueux de n'avoir point réglé leur conduite conformément aux maximes de la justice. Que chacun donc veille sur ses démarches, comme si le moment de la mort étoit proche et devoit suivre chacune de ses actions. C'est le vrai moyen de ne jamais s'écarter des égards dus aux règles de la justice

et de l'équité. Mais si le *mauvais démon* le harcèle et l'excite au mal, qu'il se réfugie aux autels et aux temples des dieux, comme au plus sûr asile contre ses attaques ; qu'il regarde toujours le mal comme le plus dur et le plus cruel des tyrans, et qu'il implore l'assistance des dieux pour l'éloigner de lui ; que, pour cet effet, il ait aussi recours à des personnes estimées à cause de leur probité et de leur vertu ; qu'il les écoute discourir sur le bonheur des gens de bien et sur les châtimens réservés aux méchans [1] ».

(*Théophile se prosterne aux pieds de l'hiérophante ; il se relève, on le conduit au fond du sanctuaire.*)

SCÈNE XVI.

Les mêmes, CHARES.

CHARÈS.

Puissent, en récompense de mon dévouement, mes champs se couvrir d'une triple moisson !

[1] Préambule des loix de Zaleucus. Court de Gébelin. Schœm. serm. XLII. — *Voyez* dissert. sur l'union de la religion, de la morale et de la politique. *Lond.* 1742, t. II, p. 160. — Tous les sermonnaires.

L'HIÉROPHANTE.

« Le cultivateur est celui que les cieux et la terre regardent avec des yeux d'amour. La rosée est une larme de Jupiter [1]. L'agriculture est la nourrice du genre humain. Nous avons divinisé tous ses symboles. Cérès est la mère du monde. Les mystères d'Eleusis sont le triomphe de l'agriculture. C'est le plus grand hommage que la sagesse ait pu rendre à cet art nourricier du genre humain, source féconde des nations. Par cette pompe magnifique et sacrée, les hommes reconnaissent que tout vient de l'agriculture, qu'avec elle naquirent la propriété, la religion, les loix, les empires. Ces mystères nés de la liberté et de la propriété qu'assure l'agriculture, trop long-temps renfermés dans l'enceinte d'un territoire peu étendu, sont devenus un point de ralliement pour tous les hommes. Enrôlés sous les étendards de Cérès, tous protestent ainsi hautement contre les funestes suites du désordre qui a bouleversé la face du genre humain, contre la folie des gouvernemens qui ne pensent qu'à s'isoler, contre les entraves et les bornes mises à la liberté des hommes et des nations, contre

[1] Epigen. de orphicâ poesi.

l'égoïsme des états qui, après leur avoir fait anéantir tout ce qui n'est pas eux, est cause qu'ils terminent par se détruire et s'anéantir eux-mêmes, fin nécessaire de tout principe destructeur. L'établissement des fêtes d'Eleusis se confond avec l'époque où les Athéniens, arrivés des rives orientales, défrichèrent l'Attique. Leurs premiers rois Cécrops, Érectée, Érésicton, Triptolème, Célée, noms illustres, furent leurs premiers laboureurs. Ces cérémonies revêtues de tout ce que les fêtes ont de plus brillant et la religion de plus auguste, rendent le laboureur plus grand à ses propres yeux. Jamais on n'a vu, depuis ce temps, une famille éplorée périr de faim et de misère à côté de son champ ; et au bout de deux mille ans, les campagnes d'Eleusis n'ont rien perdu de leur fertilité primitive [1] ».

CHARÈS.

Gloire à Cérès. (*On le conduit dans le sanctuaire.*)

[1] Court de Gébelin, hist. du calendrier.

SCÈNE XVII.

Les mêmes, BAUBASTÈS, *Thrace à demi-ivre* [1].

BAUBASTÈS.

Evohé ! Evohé !

L'HIÉROPHANTE.

Bacchus est le plus grand des dieux. Dans l'olympe, les dieux s'enivrent de ses bienfaits, et sur la terre, les mortels lui doivent l'oubli de tous leurs maux. O Dionysus ! le plus beau des immortels ! c'est à toi que nous devons le charme des festins, les danses et les plaisirs : Vénus t'accompagne, et tu changes ses grâces en menades [2].

BAUBASTÈS.

Évohé ! Évohé !

L'HIÉROPHANTE.

Divin Bacchus, c'est toi . . . .

BAUBASTÈS.

Évohé ! Évohé !

[1] Plat. de leg. l. I. Athen. l. XII.

[2] Nonn. Dionys.

L'HIÉROPHANTE.

Qui le premier . . . , .

BAUBASTÈS.

Évohé ! Évohé !

(*On emmène Baubastès au fond du sanctuaire.*)

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, AGATHON.

AGATHON.

Augustes ministres des autels, quel chemin pénible ! quelle épreuve ! Mon imagination est encore bouleversée. Quoi ! tant de peines ! tant de fatigues ! . . . . .

L'HIÉROPHANTE.

Pour mériter la volupté.

AGATHON.

Me conduirez vous dans son temple ?

L'HIÉROPHANTE.

Vous en êtes digne.

AGATHON.

La réalité aura de la peine à surpasser tout ce que mon imagination me représente.

L'HIÉROPHANTE.

Vous ne connaissez point l'île fortunée. . . .

« Là, vous verrez une ville toute d'or ; les remparts en sont d'émeraude ; on y entre par sept portes dont chacune est faite d'un seul arbre de cinnamomum ; les rues en sont toutes pavées d'ivoire. Tous les temples des dieux y sont bâtis de pierres de beril, et les grands autels sur lesquels on immole les hécatombes, sont d'une seule pierre d'amethyste. Autour des murs coule un fleuve d'un parfum exquis, large de cent coudées, et assez profond pour qu'on y puisse nager. Les bains sont de très-grands édifices de cristal, parfumés de cinnamomum. Au lieu d'eau, les baignoires sont remplies d'une rosée chaude. Les vêtemens des héros sont tissus d'une toile d'araignée très-fine et de couleur de pourpre. Eux-mêmes n'ont ni corps ni chair, quoiqu'ils en aient l'apparence, et cependant ils se tiennent debout, se meuvent, raisonnent et parlent. Leur ame qui n'a qu'une enveloppe apparente, est en quelque sorte nue. Quoique cette enveloppe soit impalpable, on a peine à se persuader que ce qu'on voit n'est point un corps. Ce sont des ombres, mais des ombres qui ne sont ni étendues

sur la terre, ni accompagnées de traces noires, comme celles qui nous suivent. Personne ne vieillit en ces lieux ; on y reste toujours à l'âge qu'on avait en entrant. Il n'y fait jamais nuit, et le jour n'y est pas non plus très-éclatant ; il ressemble à peu près au crépuscule du matin. Ils ne connaissent aussi qu'une saison dans toute l'année, et cette saison est un printemps perpétuel : il ne souffle qu'un seul vent, c'est le zéphyr. Le pays abonde en fleurs de toute espèce et en plantes salutaires. Les vignes sont douze fois fertiles par an, et produisent tous les mois. Les grenadiers, les pommiers et les autres arbres fruitiers y rapportent treize fois, parce qu'on les cueille deux fois dans le mois de Minos. Il y a, autour de la ville, trois cent soixante-cinq fontaines d'eau, autant de sources de miel, et cinq cents de parfum, qui cependant sont plus petites que les autres. Il y coule encore sept fleuves de lait et huit de vin. La salle des banquets est bâtie hors l'enceinte des murs, dans un lieu appelé le *Champ-Élysée*. C'est une superbe prairie environnée d'une forêt variée et touffue, qui donne un ombrage épais quand on veut s'y reposer sur le gazon fleuri qui en tapisse le sol. Les vents font l'office

d'esclaves, et apportent tout ce dont on a besoin, excepté qu'ils ne versent pas le vin dans les coupes, parce que cela n'est pas nécessaire : on trouve sous sa main, autour de la salle, de grands arbres du cristal le plus transparent, dont les fruits sont des vases de différentes formes et de différentes grandeurs : quand on arrive pour se mettre à table, on en cueille un qu'on place devant soi et qui se remplit aussitôt de vin. Les guirlandes et les fleurs du festin sont fournies par des rossignols et d'autres oiseaux chantans, qui vont en prendre à leur bec dans les prairies voisines, viennent voltiger sur la tête des convives, et les laissent tomber sur eux comme des flocons de neige. Des vapeurs épaisses s'élèvent du fleuve des parfums, pour former des nuages odoriférans que le vent pousse doucement au-dessus de la salle, et qui tombent en rosée très-déliée. Pendant les repas, ils ont le plaisir de la musique et du chant. Les paroles sont ordinairement des vers d'Homère. Ce poète est au milieu des héros, et il est placé à table immédiatement au-dessus d'Ulysse. Il y a des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, dont les coryphées sont Eunome, de Locres [1], Arion, de Lesbos, Anacréon et Sté-

[1] Clem. Alex.

sichore. Quand ceux-ci ont fini, on voit s'avancer un second chœur composé de cygnes, d'hirondelles et de rossignols [1], et leur concert est suivi des accords de flûtes que font entendre tous les arbres de la forêt, à l'aide des zéphyrs. Près de la salle, sont deux fontaines destinées à verser toujours la joie parmi les convives : l'une est celle des ris, et l'autre celle de la volupté. Ils boivent de toutes deux en se mettant à table, et les délices et la gaieté accompagnent tous leurs repas [2] ».

AGATHON.

Menez-moi à cette île fortunée.

L'HIÉROPHANTE.

Entrez dans le sanctuaire. (*Il entre.*)

[1] Mém. de l'acad. des bell. lettr. tom. VII. Dissert. de Morin sur ce sujet.

[2] Lucian. hist. ver. trad. de Massieu.

SCÈNE XIX.

LES PRÊTRES entr'eux.

LE DADOUQUE.

Vous jouez fort bien la comédie.

L'ÉPIBÔME.

Je ne sais lequel admirer le plus, de la richese ou de la variété de vos discours.

L'HIÉROCÉRYX.

Vous parlez à chacun.

L'HIÉROPHANTE.

De son intérêt.....

LE DADOUQUE.

Vous êtes un habile homme.

L'HIÉROPHANTE.

Ou plutôt de l'objet de ses passions.

L'ÉPIBÔME.

Vous êtes un grand prêtre.

L'HIÉROPHANTE.

Ils viennent de faire, tout éveillés, un beau songe.

L'HIÉROCÉRYX.

En sont-ils plus heureux ?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, s'ils croient l'être.

L'ÉPIBÔME.

Mais la vérité.....

L'HIÉROPHANTE.

Rapporte moins que le mensonge.

SCÈNE XX et dernière.

LES MÊMES, et tous les Initiés.

(*Le temple brille d'une nouvelle lumière ; la statue de la Nature s'ébranle, une voix forte et retentissante fait entendre ces mots :*)

LA NATURE.

Je cède à vos prières ; me voici devant vous, moi, la mère des élémens, la reine des siècles et des dieux, engendrée de tout temps, principe de toute puissance ; moi, qui renferme seule toutes les divinités ; moi, dont l'empire s'étend des sphères étoilées aux abîmes des

mers, aux profondeurs des enfers ; moi dont l'univers adore la puissance unique sous mille formes variées, sous une multitude de noms et de cultes divers ; moi que révèrent l'olympe et le tartare ; moi qui régis le monde, dispense au soleil ses feux, à la terre ses germes ; moi qui ramène les saisons et ordonne les élémens ; moi qui déchaîne les vents et les nuages, fais pleuvoir la rosée, éclore les fleurs et croître les fruits ; moi, dont la majesté épouvante les oiseaux répandus dans les plaines du ciel, les fauves errantes sur les montagnes, les reptiles qui rampent sur la terre, et les monstres bondissans sur l'abîme des ondes ; moi, indulgente mère, riche nourrice des hommes, qui, ne cessant de les combler de tous mes bienfaits pendant leur vie, les recueille après leur mort dans mon sein, dans ce vaste foyer d'où sort et où rentre éternellement l'universalité des choses [1].

L'HIÉROPHANTE.

Accompagnez la pompe de la déesse d'Eleusis, source de salut : que les impies ouvrent les yeux, qu'ils voient et qu'ils reconnaissent leurs erreurs. (*La procession en l'honneur de la déesse*

[1] Apulée, métam. l. II.

d'Eleusis s'exécute. Le prêtre élève alternativement sur l'autel, et présente à l'adoration le ctéis et le phallus ; il les donne ensuite à baiser aux fidèles [1].)

Allez, les mystères sont terminés (*n*).

[1] Théodoret, serm. Euseb. præp. evang. Clem. Alex.

CHAPITRE V.

THESMOPHORIES.

A CÉRÈS LÉGISLATRICE.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage ; et de la propriété une fois reconnue, les premières règles de la justice.

J. J. Rousseau, Discours sur l'inégalité des conditions.

Il faut distinguer les thesmophories des éleusinies, en ce que les unes se rapportent à l'agriculture, et les autres aux loix reçues de la déesse.

L'origine en est attribuée à Orphée [1], à Triptolème [2], aux filles de Danaüs qui l'apportèrent d'Égypte dans la Grèce [3].

On les célèbre dans une partie du Péloponèse et de l'Arcadie [4], dans la Laconie [5], et elles y

[1] Plut. Diod. Demosth. rhet. ex cit. Theodoreti therapeut. I.

[2] Lutatius ad thebaid. II.

[3] Hérod. l. II.

[4] *Idem.*

[5] Hésych.

durent

durent trois jours ; à Drymée dans la Phocide [1], remarquable par l'antiquité de son temple et la statue de la déesse; dans la Béotie, à Thèbes[2]; dans l'Ionie, à Milet[3]; à Mégare, où l'on écarte les porcs des autels [4]; à Syracuse, où, le dernier jour, on présente en offrande à Cérès et à Proserpine des gâteaux appelés *mélloi*, pétris de sésame et de miel, et auxquels on imprime les formes caractéristiques du sexe féminin[5]; dans l'Erétrie[6], où les chairs des victimes sont exposées au seul feu du soleil, et où l'on s'abstient de donner à Cérès le nom de *Calligène*; à Délos, où l'on offre avec appareil des pains remarquables par leur grosseur [7], d'où la fête prend le nom de *megalartia*; à Athènes, où les femmes portent solennellement sur leurs têtes, dans la cérémonie, les livres des loix [8].

[1] Pausan. Phoc.

[2] Plut. Pélopid. Xénoph. hist. grecq. l. v.

[3] Stephan. Parthen. erot. VIII. Diog.-Laert. indem. mil. l. IX.

[4] Clem. in protrept.

[5] Athén. l. IV.

[6] Plut. quest. grecq.

[7] Athén. l. III.

[8] Théocr. scol. idyl. XIV.

Ces mystes doivent être recommandables par une vie irréprochable ; on choisit, pour les présider, deux matrones. Les époux contribuent, suivant leur fortune, aux frais de la cérémonie [1]. Les femmes nomment entr'elles un grand-prêtre [2]. Elles doivent se préparer aux mystères par l'abstinence des voluptés [3] : elles jonchent leur lit de plantes où circule une séve froide et paresseuse, dont l'effet est de glacer les sens [4]. (L'agnus-castus, le pulicaire, les feuilles du saule, de la vigne et du pin etc.)

Il paraît que quelques-unes de ces ministres de Cérès étaient nourries aux frais publics dans un séminaire de chasteté [5] ; elles ajoutent à ces privations les rigueurs du jeûne [6] et de la prière. Il leur est défendu de manger de la grenade et de porter des couronnes de fleurs [7].

[1] Isocr. orat.

[2] Inscript. vit.

[3] Clem. strom. IV. Theon.

[4] Elien, hist. an. Dioscor. l. I, c. CXXXV. Galen. Scol. Nicand. Theocr. idyl. IV. Etym. aut. Plin. l. XXIV, c. IX. Steph.

[5] Lucian. in Timon. dialog. Musarii.

[6] Plut. Demosth. *Id.* de Isid. Phurnut. de Cerere. Athén. l. VII.

[7] Clem. protrept. Scol. Sophocl. Œdip. Col.

Elles marchent les pieds nus : elles égaient cette situation par des saillies et des sarcasmes [1].

Les hommes étaient soigneusement éloignés de la présence des mystères que couvre un secret impénétrable [2]. On en écartait les esclaves et les servantes.

On fait secrètement un sacrifice. On chante des hymnes particuliers [3].

La fête est terminée par un second sacrifice. On demande pardon à la déesse des fautes échappées pendant la célébration des mystères.

On rend alors à la liberté les esclaves et les prisonniers [4].

On célèbre les thesmophories dans le mois pianepsion [5] ; on s'y prépare, dès le 11 du mois, par le jeûne et les privations ; on les commence le 14, elles sont terminées le 18 [6]. Les festins, l'ivresse succèdent à l'abstinence [7], usage ordinaire après les cérémonies religieuses : de-là vient qu'Aristote donne

[1] Apollod. l. 1. Cleomed. meteor.
[2] Aristoph.
[3] Marius Victorin. art. grammat. l. IV.
[4] Sopater de div. quest.
[5] Hésych.
[6] Ex supputat. Meurs.
[7] Aristoph.

pour racine à *methuein* s'enivrer, *meta to thuein*, après le sacrifice.

Les hymnes de ces fêtes étaient graves, solennels et touchans; ils étaient terminés par cette prière :

« Salut, ô déesse ! conserve cette ville dans la concorde et dans l'abondance; fais tout mûrir dans nos champs; engraisse nos troupeaux, fertilise nos vergers, grossis nos épis, féconde nos moissons; fais sur-tout régner la paix, afin que la main qui sème puisse aussi recueillir [1] ».

Les pratiques intérieures furent très-licencieuses, si l'on en juge d'après les discours des Thesmophoriazes dans Aristophane. « Elles croiraient, dit Agathon, que je viens leur dérober ma part de ces œuvres de la nuit, et de cette façon de jouir des plaisirs de Vénus, qui n'appartient qu'à leur sexe [2] ».

[1] Callim. trad. de Dutheil.

[2] Aristoph. thesmoph. — *Voyez* les mémoires de Dutheil et de Sainte-Croix dans ceux de l'acad. des inscriptions.

NOTES.

(*a*) APOLLON.

« Apollon est le soleil considéré sous les rapports d'astre lumineux placé au centre de l'harmonie des sphères, qui reprend son empire sur les ténèbres à l'équinoxe du printemps ; ou le soleil régnant aux cieux (1). Il emprunte le nom d'*Apollon* dans la partie supérieure, et de *Bacchus* dans la partie inférieure. Il est Apollon dans la partie supérieure affranchie de tous les chocs tumultueux de la matière, et dans laquelle règne une constante et éternelle harmonie (2). Apollon est la lumière pure et vierge qui brille dans les cieux; ce qui le distingue d'Osiris et de Bacchus, principes de fécondité bienfaisante pour la nature sublunaire; et d'Hercule, qui meut les sphères et qui engendre les temps par sa révolution dans la carrière annuelle des douze signes.

» L'identité d'Apollon et du soleil est un dogme théologique reçu par toute l'antiquité, et celui sur lequel on peut élever le moins de doutes. Son union fraternelle avec la lune ou Diane sa sœur, confirme encore cette vérité attestée d'ailleurs par tous les anciens auteurs (3). Les Grecs, dit Cicéron (4), adoraient

(1) Macrob. saturn. l. I, c. XVIII.
(2) Julian. orat. IV.
(3) Serv. in æneid. l. III, v. 73. Phorn. c. XXXII.
(4) Cicer. de nat. deor. l. II, c. XXVII.

le soleil sous le nom d'*Apollon*, et la lune sous celui de *Diane*. Le soleil s'appelle tantôt *Apollon*, tantôt *Bacchus*, etc (1). Les différentes propriétés du soleil ont donné naissance à différentes divinités qui ne sont que ce *dieu unique sous différens noms*.

» Le nom d'Apollon, suivant diverses interprétations qu'on lui donne, se rapporte en dernière analyse au soleil, dit *Macrobe*, qui cite à l'appui de sa proposition les autorités de Platon, de Chrysippe, de Speusippe, de Cléanthe, de Cornificius, d'Euripide, etc.

» Ces auteurs, partagés entr'eux sur la vraie étymologie de ce nom, conviennent néanmoins tous qu'il désigne l'astre brillant du jour, qui verse sur nous des torrens de lumière, et qui promène, du levant au couchant, son disque radieux. Selon Platon (2), le soleil et la lune sont deux divinités. Le premier est connu sous le nom d'*Apollon*, et la seconde sous celui de *Diane*. Julien (3) nous dit que le soleil et Apollon sont absolument la même divinité, et que c'est là son nom le plus commun et le plus connu. Apollon lui-même, interrogé pour savoir qui il est, répond par son oracle qu'il est le soleil, Orus, Osiris, Bacchus et Apollon, le roi de l'univers, qui dispense le temps et les saisons, les vents et les pluies; qui ramène l'aurore et la nuit; le chef suprême des astres et le feu éternel (4).

(1) Macrob. saturn. l. I, c. XVII.

(2) Platon. Cratyle.

(3) Julian. orat. IV.

(4) Euseb. præp. l. III, c. XV.

» Augustin (1) convient que les anciens, qu'il appelle *payens*, assuraient que les divinités qu'ils adoraient sous le nom d'*Apollon* et de *Diane*, étaient au nombre des agens de l'ordre universel du monde, et que la première était le soleil, et la seconde la lune.

» Héraclide de Pont (2), expliquant la peste dont Apollon frappe l'armée des Grecs, pour venger l'injure faite à son prêtre, n'y voit qu'une allégorie relative à l'action du soleil qu'il dit être la même divinité qu'Apollon, d'après les principes secrets de la mysticité, et dans la langue ordinaire, ajoutant que l'on dit indistinctement *Apollon soleil* ou le *soleil Apollon*.

» Il s'appuie du témoignage d'Apollodore, savant très-versé dans les sciences théologiques, pour établir cette identité entre le soleil et Apollon. Il y joint ses propres réflexions tirées des différentes épithètes données par Homère à Apollon, et qui toutes caractérisent bien l'astre brillant que nous nommons *soleil*.

» Nonnus (3) dit aussi que le dieu appelé *Mithra* chez les Perses, *Soleil* ou *Bélus* chez les Babyloniens, s'appelait *Apollon* à Delphes.

» Ceux qui se sont déclarés pour le système des génies et des intelligences, l'ont attaché au corps du soleil, comme son génie familier, et comme l'intelligence céleste destinée à régler ses mouvemens.

» Apollon, dit Plutarque (4), considéré, soit comme

(1) August. de civit. Dei, l. VII, c. XVI.
(2) Opus myth. Thomas. Galc.
(3) Nonn. Dionys. l. XL.
(4) Plut. de oracul. defect.

le soleil, soit comme le père et la divinité du soleil, placé au-dessus du monde visible, est pour les hommes le principe de leur existence, de leur nourriture, de leur intelligence. On voit bien que ce nouvel Apollon, père ou divinité du soleil, n'est qu'un être créé par les abstractions des métaphysiciens.

» Le même auteur, dans un autre traité (1), met dans la bouche d'un de ses interlocuteurs une distinction entre le *corps visible* du soleil, et son *intelligence invisible* qu'il appelle *Apollon*, et qui, dans l'opinion vulgaire, se confond, dit-il, avec le soleil, parce que l'objet sensible et apparent détourne notre esprit de l'être intellectuel et réel qui est le véritable Apollon.

» Les statues et les images d'Apollon lui impriment toutes les grâces de la jeunesse : c'est donc à l'équinoxe du printemps que l'on représenta ainsi le soleil. C'est à cette époque où le jour acquiert des accroissemens, et qu'il triomphe de la longue durée des nuits, que le soleil était censé arriver dans son adolescence, et qu'il était peint sous les traits d'une jeunesse élégante (2). Tel était effectivement Apollon imberbe et *brillant de toutes les grâces du printemps de la vie.* Il est toujours beau, il est toujours jeune, dit Callimaque (3); jamais son menton ne se couvre du plus léger duvet. L'hymne d'Orphée (4) le nomme le *jeune héros* rayonnant de gloire; Horace l'appelle l'imberbe *Agyeus.*

(1) Plut. de Pyth. orac.
(2) Phornut. c. XXXII.
(3) Callim. hymn. in sol. v. 36.
(4) Orphic. hymn. v. 4.

» Quoiqu'Apollon, dieu soleil du printemps, n'emprunte pas les formes du bouc ou de la chèvre, comme Pan, ni celles du bœuf, comme Bacchus et Osiris, néanmoins on conserva le souvenir des rapports qu'il avait avec ces animaux célestes, par l'offrande qu'on lui faisait du bœuf et de deux chèvres blanches qu'on immolait dans les jeux apollinaires. On dora les cornes de ces différentes victimes (1). Au moment où le cycle solaire était censé revenir du point équinoxial à celui de son départ, au bout de dix-neuf ans, on célébrait des fêtes, en l'honneur d'Apollon, chez les Hyperboréens, qui croyaient que ce dieu était de retour dans leur île, où ils le supposaient né. On jouait des instrumens, on exécutait des danses, et ces fêtes de joie duraient depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au lever des pléïades (2).

» Le printemps était donc l'époque de la théophanie ou de l'apparition du bel Apollon qui rapportait la lumière dans les contrées boréales désignées sous le nom d'*île hyperboréenne*. C'était à l'entrée du printemps que se célébraient, dans toutes les îles Cyclades, les jeux établis en mémoire de la victoire qu'avait remportée Apollon sur le serpent Python (3).

» Aussi est-ce au printemps, au moment où l'hiver finit, et où l'univers sorti des eaux du déluge, suivant les allégories sacrées, va se reproduire, qu'Ovide place la victoire d'Apollon sur Python, ou sur le monstre dont le mauvais principe avait pris la

(1) Macrob. sat. l. I, c. XVII.
(2) Diod. Sic. l. II, n. 47.
(3) Dionys. in lib. de situ orbis.

forme durant tout l'hiver (1)..... En effet, c'est en hiver que le serpent du pôle, Python, montait aux cieux, pour troubler l'harmonie de l'univers et dégrader la nature.

» C'est par la même raison que les héliades, ou les filles du soleil, se trouvent placées dans le ciel sur ces mêmes limites de l'équinoxe du printemps. Apollon a pour amantes ou pour épouses sept filles, dont les noms sont ceux des pléïades, dont l'apparition ou le lever héliaque, chez les Hyperboréens, fixait le terme des fêtes d'Apollon.....

» L'union du soleil aux hyades ou aux étoiles du signe dans lequel est placée Io, et dont une porte le nom de *Coronis*, et une autre celui d' *Arsinoé*, donna naissance à la fable qui fait naître Esculape des amours d'Apollon et de Coronis, ou, suivant d'autres, d'Arsinoé. En effet, Esculape est le serpentaire qui se lève toujours au coucher du taureau ou des hyades, ou aux astres du taureau du printemps. Nous l'avons déjà reconnu sous le nom de *Cadmus* qui cherche sa sœur Europe placée sur le même taureau où est Coronis qui ouvre la nuit du premier jour du printemps, lorsque le soleil entrait au taureau équinoxial.

» Les anciens supposaient qu'Apollon restait en Lycie les six mois d'hiver, et qu'il la quittait au printemps, pour passer au nord chez les Hyperboréens, suivant les uns, à Délos, suivant d'autres. L'expédition des argonautes ou la conquête du belier céleste par Jason, image symbolique du soleil, n'est

(1) Theon. ad Arat. phœn.

qu'une fiction sacrée sur le fameux passage célèbre chez tous les peuples : c'était le passage de la mer Rouge des Hébreux, et l'entrée dans la terre promise ; c'était la Pâque des chrétiens, ou le passage par l'agneau au règne de la lumière, et le triomphe du dieu lumière, dieu agneau, sur le prince des ténèbres représenté sous l'emblème du serpent que tue Apollon aussi dieu de la lumière.....

» Le fils d'Apollon, Esculape, fut tué par Jupiter irrité de ce qu'il avait ressuscité Hippolyte ou le cocher (1), lequel se lève au coucher du serpentaire, ou que le serpentaire fait toujours lever en descendant au sein des flots. Apollon affligé de la mort de son fils, s'en vengea sur les cyclopes qui forgeaient les foudres de Jupiter, et les tua. Le dieu du tonnerre, irrité de la perte de ceux de qui il tenait sa foudre, précipita du ciel Apollon. Rien de si simple que cette fable. Nous avons vu plus haut que l'équateur séparait le ciel en deux parties, l'une supérieure appelée *ciel*, et l'autre inférieure; que le soleil placé dans la partie supérieure, s'appelait *Apollon*. Il quitte donc le ciel ou la partie supérieure, à l'équinoxe d'automne, lorsqu'il s'abaisse vers la terre et vers le pôle inférieur; il subit alors une espèce de dégradation, que presque tous les peuples ont conservée dans différentes fables. Les uns l'ont appelée sa mort, comme dans la fable d'Osiris; d'autres, sa mutilation; d'autres enfin, son exil des cieux. C'est cette dernière fiction qui a été appliquée au soleil sous le nom d'*Apollon*. Alors le dieu du tonnerre ne fait plus

(1) Virg. æneid. l. VII. Serv. comment. in æneid. l. VI.

entendre sa foudre qui, pendant tout l'hiver, reste aux mains de Typhon (1); il ne la reprend qu'au printemps. Ainsi l'époque à laquelle le soleil passe vers les régions inférieures du monde, et celle où la foudre de Jupiter semble s'éteindre dans la main de ce roi des dieux, sont liées à la même position du soleil dans le zodiaque. On a donc dû dire qu'au moment où Jupiter perdait sa foudre, ou les cyclopes qui la forgeaient, Apollon était alors précipité des cieux.....

» Placé au centre du système harmonique des sphères, dont il est le lien et le modérateur suprême, le soleil devient le dieu de la musique et de l'harmonie. Telle est l'origine de la lyre que l'on met en ses mains, et du cortége des neuf muses dont il paraît presque toujours entouré.

» Ce dogme théologique est également consacré dans Macrobe (2), qui cite Hésiode à l'appui de son opinion. Ce dernier donne le nom d'*Uranie* ou de *céleste* à la muse qui préside à la sphère suprême, ou au ciel des fixes. De-là le nom de *Musagète*, ou de chef des muses, donné à Apollon ou au soleil; car cet astre est en effet, suivant Cicéron, le chef, le premier modérateur des autres flambeaux célestes, l'ame et l'intelligence qui règlent les mouvemens harmoniques du monde. Les muses ayant dans leur direction tous les ouvrages de l'intelligence et du génie avec Apollon, ce dieu, par une conséquence toute naturelle, inspira les poètes et fut regardé comme le dieu des beaux arts et des belles lettres. Les ora-

(1) Nonn. Dionys.

(2) Somn. Scip. l. II, c. III.

cles qui ne parlaient qu'en vers, étaient instruits par lui; et les lumières éternelles du génie poétique et prophétique étaient une émanation de ce feu élevé qui éclaire toute la nature, qui voit tout et entend tout, comme le dit Agamemnon dans Homère (1).....

» De-là l'origine des fêtes musicales instituées en l'honneur d'Apollon à Delphes (2). Les Athéniens en attribuaient chez eux l'établissement au fameux Erichtonius ou cocher céleste, qui, par son lever héliaque, annonçait le printemps. Par la même raison, on lui attribuait l'invention de la lyre et les sciences médicales (3) qui résultent de la connaissance du système de la fatalité (4). La fatalité étant le résultat de l'action des sphères, il était naturel de faire Apollon le dieu chef de tous les oracles ou des décrets de la fatalité, comme on le faisait dieu de l'harmonie universelle qui émanait également des sphères auxquelles Apollon imprimait le mouvement.....

» Nous n'entrerons pas dans l'explication détaillée de toutes les fables particlles dans lesquelles Apollon ou le soleil joue un rôle. Nous laissons à d'autres les petits détails qui sont une suite nécessaire du principe, et dont la solution dépend de ses rapports avec la marche progressive de la lumière dans la révolution diurne et annuelle, ou avec le jour et l'année, avec les saisons et les heures, et sur-tout avec le système harmonique du monde, et avec les figures mystiques

(1) Iliad. l. III.
(2) August. l. XVIII, c. XII.
(3) Diod. l. V, c. LXXIV.
(4) Orig. contr. Cels.

qui sèment la route du soleil à travers les constellations. C'est là qu'on trouvera l'origine de différens attributs et de différentes fictions qui appartiennent à Apollon. Il nous suffit d'avoir prouvé qu'Apollon n'est autre chose que le soleil considéré comme père de la lumière et du jour, régnant aux cieux et rayonnant de gloire, à l'époque de son passage à l'équinoxe du printemps, au moment où toute la nature reprend son ordre et son harmonie, et toutes les grâces de la beauté et de la jeunesse ».

(*Origine des Cultes.*)

(*b*) DIANE.

« Près de l'Académie (1), était une enceinte sacrée, où l'on voyait la statue de Diane très-bonne et très-belle, et une petite chapelle où l'on portait en procession la statue de Bacchus Eleuthère, tous les ans en des jours marqués.....

» Plusieurs fables sur différens dieux se trouvent unies ensemble dans les fictions sacrées sur tel jour du mois, et les statues et autres emblèmes religieux, composés des parties de ces différentes constellations, ont offert des groupes monstrueux, qui ont été consacrés dans les temples, et sur-tout dans ceux de l'Égypte.....

» En Arcadie, on trouvait, à côté de Cérès, Diane ou la lune (2) s'appuyant sur deux serpens: l'un est l'hydre qui monte avec le cancer, et l'autre le serpent

(1) Pausan. Attic. c. II.

(2) Pausan. Arcad.

du serpentaire qui finit de se coucher à cette même époque. Le chien qu'on voit à côté d'elle, est le chien céleste qui, au-dessous de l'hydre, monte avec elle en même temps que le cancer, et qui, pour cette raison, est appelé par Servius, *paranatellon du cancer* (1). La flèche céleste fixe le lever des derniers degrés du même signe, et remplit le carquois qui flotte sur les épaules de la déesse. C'est ainsi qu'en rassemblant les parties des deux serpens, les constellations du chien et de la flèche qui fixent les divisions du cancer, domicile de la lune, on composa l'emblème astrologique ou la figure sacrée qui représentait cette déesse en Arcadie, près du mont Ménale. En suivant notre méthode, on parviendra à analyser les emblèmes religieux de l'antiquité et les statues des dieux les plus composés. La théorie des paranatellons ou des levers et des couchers des astres, et leur coïncidence avec ceux des signes, en sera la principale clef ».

DUPUIS.

HYMNE ÉGYPTIEN A LA LUNE.

(*Extrait des voyages de Pythagore.*)

« PAISIBLE médiatrice entre les étoiles fixes et les hommes, sœur du soleil, grande et bienfaisante planète, c'est toi qui fais les belles nuits; continue à verser ta douce lumière sur nos troupeaux et leurs pasteurs. Tu es la louve céleste qui fais fuir et disperses le troupeau des étoiles (2). —

(1) Serv. comment. ad georg. l. 1.

(2) Court de Gébel. calend.

» Epouse aimée du soleil, auquel tu sers quelquefois de voile (1), de ton union avec le roi des cieux, naît la lumière : elle jaillit de ton sein, faible d'abord, mais par l'action de son père qui l'alimente, elle reçoit de nouveaux accroissemens, jusqu'à ce qu'enfin son disque, entièrement rempli, s'arrondisse comme son premier auteur. —

» Mère de la vie (2), ô lune! ne serais-tu pas cette terre (3) aérienne et céleste (4), qui tient le milieu entre l'asile obscur des hommes et le brillant séjour des astres immortels? Tu es la grande Isis des Égyptiens (5), qui, de concert avec le brillant Osiris, combat Typhon, le mauvais génie des ténèbres. —

» O lune! les habitans de l'Arménie (6), nos premiers ancêtres, t'ont consacré une montagne et un culte; ils se font gloire de porter ton nom. Les sages du Gange ont mis une caste tout entière sous ta sauvegarde (7). —

» Tu es l'astre de la vie (8); et pourquoi ne serais-tu pas lumineuse aussi par toi-même (9)? ô lune que les Phéniciens qualifient de *Vénus céleste* (10)...! —

(1) Haly. judic. astrol. præd. l. IV. Hermet. aphor. II. Firmic. l. XXIX.

(2) Albufarag. dynast.

(3) Macrob. somn. Scip.

(4) *Id.* saturn.

(5) Plut. de Isid.

(6) *Ar-meni*, montagne de la lune. — Desbross. sur Sallust. l. V.

(7) Lettr. édif. rec. XIII.

(8) Plin. hist. nat. l. XI.

(9) Apul. de deo Socrat.

(10) Hist. crit. de la rép. des lettr. t. IV.

» O

» O lune ! tu es la reine des étoiles (1) et la mère de l'astronomie. C'est par tes phases régulières et fréquentes que nos premiers aïeux ont commencé l'étude du ciel, et l'ont divisé en autant de parties que tu rencontres le soleil de fois dans ton cours annuel (2). —

» Nous aimons à le reconnaître : tous les biens dont nous jouissons sont les heureux fruits de ton brillant hymenée (3) avec le taureau céleste (4), marqué au front de ton croissant argenté. Tour-à-tour vierge, épouse et veuve, sois-nous propice dans ces trois états (5). —

» Providence des nuits (6) ! sage législatrice des femmes (7) ! ô toi, la bonne conseillère (8) ! reine du silence (9) ! puissent nos compagnes être toujours modestes et silencieuses comme toi ! puissent-elles se modeler toujours sur les brillantes étoiles de la poule (10) et de ses poussins qui se trouvent régulièrement au passage de la reine des nuits ! —

» Tu es la suprême modératrice des mois, comme le soleil est le modérateur suprême de l'année. Le

(1) Ane d'or d'Apulée, l. XI.

(2) Plin. hist. nat.

(3) Plut. de Isid.

(4) Le soleil.

(5) Proleg. sab.

(6) Jul. Firmic.

(7) *Thesmophore.*

(8) Pluche, hist. du ciel, t. II.

(9) Horace.

(10) Selden, syntim. Kirch. Œdip. t. I.

serpent se renouvelle une seule fois dans l'an (1); c'est l'image incomplète de tes douze révolutions en une seule année ! Pendant le jour, le soleil est roi du ciel. O lune ! tu en es la reine pendant la nuit (2). —

» Reine de l'occident (3), répands sur nous tes plus bénignes influences. Tu n'es point la plus grande des planètes, mais tu réfléchis sur nous plus de lumière que toutes les autres, et tes émanations nocturnes tempèrent les ardeurs de l'astre du jour. O toi, l'*ancienne* d'entre toutes les divinités (4)! et la mère aux quatre filles (5)! souveraine des cieux (6)! nous ne t'avons point bâti de temple; où sont les autels plus dignes de ta clarté que la colline de Sinaï; et dans quelle région reçois-tu un culte plus épuré que le nôtre ? —

» Œil de la nuit (7), mère nourrice du monde, providence de la nature, accorde aux hommes bons autant de siècles que l'*année lunaire* a de jours (8) » !

(c) GÉANS.

« Les Egyptiens et la plupart des Orientaux (quels que soient des uns ou des autres ceux qui en sont les

(1) Acad. étr. de Corton. t. IV. Dissert. de Lami sur les serpens sacrés.
(2) Jablonski, panth. égypt. t. I.
(3) Gébel. gén. allég.
(4) Diod. Sic. l. VII bibl.
(5) Les quatre semaines du mois.
(6) *Beli-Sama.*
(7) Pindar.
(8) Bailly, astron. ind. disc. prélim.

inventeurs) avaient, dit l'auteur de l'Histoire du ciel, une allégorie ou une peinture des suites du déluge, qui devint célèbre et que l'on trouve partout (1): elle représente le monstre aquatique tué et Osiris ressuscité. Il sortait de la terre des figures hideuses qui entreprenaient de le détrôner: c'étaient des géans monstrueux dont l'un avait plusieurs bras, dont l'autre arrachait les plus grands arbres; un autre tenait dans ses mains un quartier de montagne et le lançait contre le ciel. On distinguait chacun d'entr'eux par des entreprises étonnantes et par des noms effrayans: *Briarée*, *Othus*, *Éphialtès*, *Encelade*, *Mimas*, *Porphyrion* et *Rœchus*. Osiris reprenait enfin le dessus, et, après avoir été maltraité, il se délivrait heureusement de leurs poursuites. Pour montrer combien ce tableau est historique, notre auteur traduit les noms particuliers que l'on a donnés à chacun de ces géans. *Briarée*, dit-il, signifie la sérénité renversée; *Othus*, les saisons dérangées; *Ephialtès*, les nuées épaisses; *Encelade*, le passage des torrens; *Porphyrion*, les fractures de la terre; *Mimas*, les pluies; *Rœchus*, le vent. . . . . .

» Dans presque toutes les fêtes, on pleurait sur les malheurs que les dieux avaient jadis éprouvés, et l'on se réjouissait ensuite de leurs victoires. En Égypte, dans les sacrifices, on chargeait Typhon d'injures (2), en même temps qu'on chantait les louanges d'Osiris, et l'on accablait de coups des figures énormes et ef-

(1) Pluche, hist. du ciel, t. I, c. I.

(2) Plut. de Isid.

frayantes, que les Grecs, dit Diodore, ont par la suite appelées des *géans*, fils de la Terre (1). Ces figures énormes étaient exposées à l'entrée des temples; avant d'y entrer, on les maudissait à cause des maux qu'on prétendait qu'ils avaient faits au monde, et l'on n'allait à ces temples que pour implorer contr'eux l'assistance des dieux.

» Dans Hésiode, les premiers géans sont appelés *hécatonchires*, fils du Ciel et de la Terre; il les nomme *Cottus*, *Briarée*, *Gygès*. Ils avaient chacun cinquante têtes et cent bras; le Ciel n'en put supporter la vue, et, à mesure qu'ils naquirent, il les cacha dans les sombres demeures de la terre et les chargea de chaînes. La Terre, indignée de les voir traiter ainsi, engagea ses autres enfans à les venger. Saturne fut le seul qui osa l'entreprendre; il détrôna le Ciel son père, le mutila, et de son sang que la Terre reçut dans son sein, il naquit encore d'autres géans avec les furies et les nymphes *Mélies*. Le Ciel détrôné fit des reproches à ses enfans; il les nomma *titans*, parce qu'ils avaient suivi les conseils de la Terre leur mère, et leur annonça qu'ils en seraient un jour punis. En effet, Jupiter, fils de Saturne, l'ayant encore, à l'instigation de la Terre, détrôné à son tour, les titans refusèrent de se soumettre à lui, et lui déclarèrent la guerre; cependant quelques-uns reconnurent Jupiter. Celui-ci défit les autres à l'aide des cyclopes, *Brontès*, *Stéropès*, *Argès*, qui lui donnèrent le tonnerre et la foudre; il fut encore secondé par ces mêmes géans que le Ciel effrayé avait renfermés sous terre. Appelés au

(1) Diodor. l. 1, s. 1.

secours de Jupiter, ces géans couvraient à chaque instant les titans de *trois cents* pierres qui partaient à la fois de leurs mains ; ils les poussèrent jusqu'au fond du tartare, et les y renfermèrent dans un cachot d'airain, affreuse demeure contenue dans les abîmes de la terre et de la mer.

» Après la défaite des titans, parut encore Typhée, fils de la Terre et du Tartare, monstre à cent têtes de serpens ; ses langues étaient noires, un feu ardent partait de ses yeux, et toutes ses bouches proféraient des sons inintelligibles, semblables aux mugissemens des taureaux, aux rugissemens des lions qui faisaient retentir les montagnes de sifflemens effrayans. Il serait devenu souverain des dieux et des hommes, si Jupiter n'eût arrêté ses efforts. Ce dieu, armé de son tonnerre, fait retentir la terre et les cieux ; la mer s'agite, et les flots, se poussant impétueusement les uns contre les autres, viennent se briser contre les côtes ; la mer gémit, le ciel s'enflamme, Pluton est effrayé dans les enfers, et le bruit de la foudre de Jupiter rapporte la terreur jusque sous le tartare, dans le ténébreux séjour des titans. Il part de l'olympe et brûle toutes les têtes du monstre qui tombe sous ses coups redoublés ; le feu dont elles sont embrasées se communique à la terre qui fond comme l'étain dans les fourneaux ; enfin ce monstre est précipité dans le tartare.

» De Typhée sont venus les vents nuisibles aux mortels et différens de *Notus*, de *Borée* et de *Zéphire*. L'origine de ceux-ci est divine, et leur utilité répond à l'excellence de cette origine ; mais les autres, souf-

flant sur la face de la mer, font périr les navires et les nautonniers. Rien ne peut garantir de leur rage ceux qui ont le malheur d'en être surpris; ils se répandent avec une égale fureur sur la terre où ils détruisent les ouvrages des hommes, et leurs tourbillons impétueux gâtent, renversent et corrompent tout. Typhon, dit-il ailleurs, est un de ces vents terribles et furieux; et Astrée, autre géant, est le mari de l'Aurore et le père des vents bienfaisans.

» Telle est, dans Hésiode, cette fameuse anecdote que tous les poètes, après lui, ont mise à la tête de leur théogonie, comme un des premiers événemens du monde. Il ne faut point ici beaucoup d'imagination pour apercevoir dans ce tableau une physique allégorique de quelque grand changement survenu à la terre. En effet, qu'est-ce que la théogonie d'Hésiode, sinon une physique confuse dans laquelle les phénomènes, les météores, les élémens, le feu, l'air, le vent, l'eau, la terre, le ciel, les rivières et les mers sont personnifiés et mis dans un ordre apparent de génération, suivant les idées de la physique ancienne et dans le style des temps allégoriques?

» Au milieu de ces peintures physiques, on voit encore les peintures morales et les générations métaphysiques de l'odieux Destin, de la Parque noire, de la mort, de la misère, du chagrin, de la douleur, de la vieillesse, du travail, de la famine, de la guerre, etc. Chacun de ces maux y occupe son rang, et ce livre d'Hésiode tout entier ne nous offre que le tableau du mal moral et du mal physique qui se disputent l'empire de l'univers ». *Boulanger, Antiq. dév.*

« Il est assez singulier que, dans tous les siècles et dans tous les climats, on se soit servi des mêmes emblèmes (1), pour personnifier les principaux phénomènes. Tous les peuples de la terre ont eu leurs géans auxquels ils ont donné la même vertu. Cette fable existait au Pérou (2), pays rempli de volcans, où la nature se montre sous des aspects terribles; et elle n'était pas moins connue au Mexique (3). On la retrouve encore au Japon (4), dans l'île de Célèbes ou Macassar (5), située sous les feux brûlans de l'équateur; chez les Guanches (6), anciens habitans de Ténériffe, et généralement dans les contrées où l'homme est entouré d'objets imposans. On sait le rôle que les géans ont joué dans la mythologie des Scandinaves (7), et à l'autre extrémité de notre continent, parmi les Arabes (8), dont les fictions brillantes sont la source du merveilleux qui s'est introduit en Europe. Les anciens expliquaient, par cette allégorie, la destruction du monde et les effets qui en ont été la suite. Il n'est guère possible de se méprendre sur le sens qu'elle présente, puisque les dieux qu'ils mettent aux prises avec les géans, sont ceux de la seconde classe, c'est-

(1) Antiq. dévoil. t. I, c. VI. Gébel. calend.

(2) Hist. des voyag. t. LI.

(3) Antiq. dévoil. t. I, c. VI. Hist. des voyag. t. XLVII.

(4) Kœmpfer, l. III, c. I.

(5) Hist. des voyag. t. XXXIX.

(6) *Id.* t. VI.

(7) Introd. à l'hist. de Danem. t. I.

(8) History of english poety, dissert. I, t. I.

à-dire le soleil, la lune et les autres divinités de cette espèce : par où il semble qu'on ne pouvait mieux peindre le combat des élémens et la dissolution de la matière ».

Essai sur la religion des anciens Grecs.

« Les géans, si fameux dans toutes les mythologies par leur rebellion contre le plus élevé des dieux, n'étaient, dans le langage allégorique de l'antiquité, que les frimats du nord qui combattaient et semblaient vouloir anéantir la puissance bienfaisante du roi du ciel, c'est-à-dire du soleil. On a très-bien remarqué que rien n'est plus célèbre dans la mythologie scandinave, ou dans l'Edda, que les géans de la gelée. Les voyageurs nous apprennent que cette crainte de voir détruire le soleil par les géans armés contre lui, subsiste encore chez quelques peuples de l'Inde. Dans le sacrifice qu'ils offrent chaque matin, ils ne manquent jamais de réciter une prière en faveur du soleil, et contre les géans qui lui font la guerre. Aussi les Egyptiens terminaient-ils leur année par la fête de la Victoire. On se félicitait, en ce jour, de voir le monde échappé encore une fois à la guerre des élémens conjurés ».

ROUCHER, *Notes du poëme des Mois.*

FIT sonus, erumpunt crebri, necdumque creati
Jam dextras in bella parant, superosque lacessunt,
Stridula volventes gemino vestigia lapsu.
Pallescunt subitò stellæ, flectitque rubentes
Phœbus equos, docuitque timor revocare meatus.
Oceanum petit Arctos, inocciduique Triones
Occasum voluêre pati. Tum fervida natos

Talibus hortatur genitrix in prælia dictis :
« O pubes domitura deos, quodcumque videtis,
» Pugnando dabitur : præstat victoria mundum.
» . . . . . .
» Solvite Titanas vinclis, defendite matrem.
» Sunt freta, sunt montes. Vestris nec parcite membris;
» In Jovis exitium telum non esse recuso.
» Ite, precor, miscete polum, rescindite turres
» Sidereas, rapiat fulmen, sceptrumque Typhæus.
» Enceladi jussis mare serviat. Alter habenas
» Auroræ pro sole regat. Te delphica laurus
» Stringat Porphyrion, cyrrheaque templa tenebis ».
His ubi consiliis animos elusit inanes,
Jam credunt vicisse deos, mediisque revinctum
Neptunum traxisse fretis. Hic sternere Martem
Cogitat, hic Phœbi laceros divellere crines.
Hic sibi promittit Venerem, speratque Dianæ
Conjugium, castamque cupit violare Minervam.
Intereà superos prænuntia convocat Iris.
. . . . . .
Jam tuba nimborum sonuit, jam signa ruendi
Bis æther, bis terra dedit, confusaque rursus
Pro domino natura timet. Discrimina rerum
Miscet turba potens, nunc insula deserit æquor :
Nunc scopuli latuêre mari. Quot littera restant
Nuda? quot antiquas mutârunt flumina ripas?
Hic rotat Æmoniam præduris viribus Æten :
Hic juga connixis manibus Pangœa coruscat.
Hunc armat glacialis Athos : hoc Ossa movente,
Tollitur : hic Rhodopen Hebri cum fonte revellit,
Et socias truncavit aquas; summâque levatus
Rupe giganteos humeros irrorat Enipeus.
Subsidit patulis tellus sine culmine campis,
In natos divisa suos. Horrendus ubique
It fragor, et pugnæ spatium discriminat aër.
Primus terrificum Mavors non segnis in agmen
Odrysios impellit equos : quibus ille Gelonos,

Sive Getas turbare solet splendentior igni,
Aureus ardescit clypeus, galeamque nitentes
Arrexêre jubæ. Tunc concitus ense Pelorum
Transfigit adverso, femorum quâ parte volutus
Duplex semiferis connectitur ilibus anguis,
Atque uno ternas animas interficit ictu.
Tunc super insultans avidus languentia curru,
Membra terit, multumque rotæ sparsêre cruoris.
Occurrit pro fratre Mimas, Lemnumque calentem
Cum lare volcani spumantibus eruit undis:
Et prope torsisset, si non mavortia cuspis
Ante revelato cerebrum fudisset ab ore.
Ille viro toto moriens, serpentibus imis
Vivit adhuc stridore ferox, et parte rebelli
Victorem post fata petit. Tritonia virgo
Prosilit, ostendens rutilâ cum Gorgone pectus,
Aspectu contenta suo, non utitur hastâ.
Nam satis est vidisse semel, primumque furentem
Longiùs in faciem saxi Pallanta reformat.
Ille procul subitis fixus sine vulnere nodis,
Ut se letifero sensit durescere visu
Et steterat jam pœnè lapis: « Quò vertimur? inquit.
» Qui serpit per membra silex? qui torpor inertem
» Marmoreâ me peste ligat »? Vix pauca locutus
Quod timuit jam totus erat, sævusque Damastor
Ad depellendos jaculum dum quæreret hostes,
Germani rigidum misit pro rupe cadaver.
Hic verò interitum fratris miratur Echion.
Inscius auctorem dum vult tentare nocendo,
Te dea respexit, solam quam cernere nulli
Bis licuit. Meruit sublata audacia pœnas,
Et didicit cum morte deam. Sed turbidus Idam
Palleneus oculis adversa tuentibus atrox
Ingreditur, cæcasque manus in Pallada tendit.
Hunc mucrone ferit dea cominùs, ac simul angues
Gorgoneo riguêre gelu, corpusque per unum
Pars moritur ferro, partes perière videndo.

Ecce autem medium spiris delapsus in æquor
Porphyrion trepidam conatur vellere Delon,
Scilicet ad superos ut torqueat improbus axes.
Horruit Ægæus; stagnantibus exsilit antris
Longævo cum patre Thetis, desertaque mansit
Regia Neptuni, famulis veneranda profundis.
Exclamant placido cunctæ de vertice nymphæ,
Nymphæ, quæ rudibus Phœbum docuêre sagittis
Errantes agitare feras, primumque gementi
Latonæ struxêre torum, cum lumina cœli
Parturiens geminis ornaret fœtibus orbem,
Implorat Pœana suum conterrita Delos.

Claudian. Gigantomach.

(*d*) SUR LES DEUX PRINCIPES.

« La distinction des causes en actives et en passives conduit à celle des principes, qui tient assez naturellement à la première, et semble lui correspondre.

» Deux situations opposées, dans lesquelles se trouve l'homme jouissant ou privé de la lumière, lui ont fait imaginer deux substances de nature opposée, à l'empire desquelles il était tour-à-tour soumis, dont l'une contribuait à sa félicité, et l'autre à son malheur. La vue de la lumière multipliait ses jouissances, les ténèbres les lui ravissaient : l'une était donc son amie, les autres ses ennemies. Il attribua à l'une tous les biens dont il jouissait, et aux autres tous les maux qu'il éprouvait; en sorte que ces mots, *lumière* et *bien*, devinrent synonymes, comme ceux-ci, *ténèbres* et *mal*, le furent aussi.

» Comme le bien et le mal de l'homme ne lui paraissaient pas pouvoir découler d'une seule et même source,

non plus que la lumière et les ténèbres, il fallut nécessairement recourir à deux causes ou principes, séparés dans leur nature, et opposés dans leurs effets, qui versaient, l'un la lumière et le bien, l'autre les ténèbres et le mal dans l'univers.

» Telle fut l'origine de la distinction des deux principes, admise dans toutes les théologies, et qui, conséquemment, forme une des bases principales de tout système religieux. . . . . .

» Les juifs et les chrétiens ont le bon dieu et le diable, le mauvais et le malin esprit, toujours opposé à Dieu. Dieu est chef des anges de lumière, et le diable chef des anges de ténèbres.

» Les Chaldéens avaient leurs astres bons et mauvais; les Grecs, dans les temps fabuleux, eurent leur Jupiter et leur Pluton (1). J'ajouterais qu'ils avaient leurs géans et leurs titans, qui empruntaient les attributs du serpent, dont Pluton (2) ou Sérapis s'entortille, dont Typhon, Ahriman et le diable prennent la forme dans la théologie des Egyptiens, des Perses, des juifs et des chrétiens.

» Les habitans du royaume de Pégu (3) admettent deux principes; l'un auteur du bien, et l'autre auteur du mal : ils invoquent souvent ce dernier dans leurs maladies, et cherchent à le fléchir et à se le rendre propice, tandis qu'ils négligent assez l'autre, le croyant incapable de faire du mal. . . . . .

(1) Plut. de Isid.

(2) *Ibid.*

(3) Cont. d'Orv. t. 1.

» Les habitans de l'île de Java (1) reconnaissent un chef suprême de l'univers; mais c'est au malin esprit ou au mauvais principe qu'ils adressent leurs prières et leurs offrandes, pour qu'il ne leur fasse pas de mal.

» Les Moluquois ont des sorciers (2) appelés *zwangis*, qui évoquent le malin esprit.

» Les sauvages des Philippines adorent le soleil, la lune et les étoiles, et rendent aussi un culte au malin esprit (3), à qui ils font des sacrifices. Le premier dieu est le dieu qui lance le tonnerre, et ils l'appellent *Maglante*.

» Les nègres de la Côte d'Or (4) admettent aussi deux dieux; l'un bon, l'autre mauvais; l'un blanc, l'autre noir et méchant : ils les traitent à peu près comme font les Péguans, dont nous avons parlé ci-dessus. Ils s'occupent peu du premier, qu'ils appellent *Bossum* et *Jangumon*, c'est-à-dire bon homme. Ils redoutent le second, auquel, d'après les Portugais, ils ont donné le nom de *démon* ou de *diable* . . . .

» Les Hottentots ont aussi leur divinité méchante, qu'ils nomment *Touquoa* (5). Ils la représentent petite, courbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentots, et source de tous les maux qui affligent le monde, au-delà duquel sa puissance ne peut s'étendre. . . . . .

(1) Cont. d'Orvill. t. II.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Id.* t. IV.
(5) *Ibid.*

» Les habitans de l'île de Ténériffe (1) reconnaissaient un dieu suprême, à qui ils donnaient le nom d'*Achguaya-Xerax*, qui signifie le plus grand, le plus sublime, le conservateur de toutes choses. Ils admettaient aussi un mauvais génie, qu'ils appelaient *Guayotta*.

» Les Madégases, ou habitans de l'île de Madagascar, reconnaissent aussi les deux principes. Ils nomment le premier *Jadhar*, ou le grand dieu tout-puissant. Ils ne lui élèvent point de temples ; ils ne le représentent jamais sous des formes sensibles, et ne lui adressent point de prières, parce qu'il est bon, et qu'il connaît leurs besoins ; mais ils lui font des sacrifices. Le second, appelé *Angat*, reçoit sa part des victimes qu'ils immolent à l'autre. Ils donnent aussi la forme de serpent au mauvais principe, et supposent que ce génie cruel et sanguinaire a pris la forme de ce reptile (2).

» On retrouve à peu près les mêmes idées chez les Tapuyes, peuples de l'Amérique méridionale, situés presqu'à la même latitude que le sont les Madégases en Afrique. Ils reconnaissent les deux principes, l'un bon, l'autre mauvais (3) ; mais ils ne cherchent pas à gagner par leurs prières le premier, parce qu'étant naturellement bon, il ne peut faire de mal à personne. Ils révèrent, au contraire, et ils invoquent le second, parce qu'il est colère, et qu'il nuit à ceux qui ne l'honorent pas. . . . . .

(1) Cont. d'Orvill. t. IV.

(2) Sonnerat, voy. de l'Ind. t. II, l. IV.

(3) Voss. de orig. idol. addend. ad. l. I.

» Il est certain que le système fameux des Asiatiques et des Egyptiens sur les deux principes, se retrouve par-tout en Amérique. Les habitans du Brésil (1) reconnaissent un mauvais génie, dont le nom approche fort de celui des Madégases; il s'appelle *Aguyan*. Ce génie leur cause beaucoup de frayeur, et on leur entend dire que plusieurs d'entr'eux ont été changés en démons. Ils ont des devins qui se disent en commerce avec *Aguyan*, de qui ils prétendent tirer des oracles et l'art de guérir les maladies.

» Les Indiens de Tierra-Firme (2), qui pensent qu'il y a un *dieu au ciel*, et que ce dieu est le *soleil*, reconnaissent en outre un mauvais principe, auteur de tous les maux qu'ils souffrent; et pour l'engager à les traiter favorablement, ils lui offrent des fleurs, des fruits, des parfums et du maïs: car on a toujours traité les dieux comme les hommes puissans de qui on veut obtenir quelque faveur. . . . .

» Les Caraïbes admettent aussi deux sortes d'esprits (3): les uns bienfaisans, qui font leur séjour au ciel, et dont chacun a le sien qui lui sert de guide sur la terre; ce sont nos anges gardiens. Les autres mal-faisans, sans demeure fixe, parcourent les airs pendant la nuit, et prennent plaisir à nuire aux mortels. . . . . .

» Les habitans de la Louisiane (4) reconnaissent aussi deux principes; l'un *mâle*, principe du bien,

(1) Cont. d'Orvill. t. v.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

et l'autre *femelle*, principe du mal. Ces deux principes, selon eux, gouvernent tout le monde.

» Les Floridiens adorent le soleil, la lune et les astres. Ils reconnaissent aussi un mauvais principe (1), sous le nom de *Toïa*, qu'ils cherchent à se rendre favorable en célébrant des fêtes en son honneur.

» Les Péruviens révéraient *Pachacamac* (2), dieu invisible, immatériel et auteur du bien ; ils lui opposaient *Cupaï*, qui était l'auteur du mal ; et lorsqu'ils prononçaient son nom, ils crachaient à terre en signe de mépris.

» Les Virginiens (3) reconnaissent un dieu suprême et bon, qui fait constamment sa demeure dans le ciel, et dont les bénignes influences se répandent sur la terre. Ce dieu est éternel, souverainement heureux, souverainement tranquille, mais en même temps souverainement indifférent. Ils en reconnaissent un autre plus actif, mais dont l'activité se tourne vers le mal. Il ne se mêle du monde que pour en troubler l'harmonie. C'est lui qui détruit les moissons, qui produit les tempêtes, et qui cause tous les ravages qu'éprouve la terre. On ne peut l'appaiser que par de fréquens sacrifices. On ne sait s'ils le subordonnent au grand dieu, et si c'est lui qu'ils appellent *Okée* ou *Kiwasa*, divinité à laquelle se rapporte presque tout leur culte.

» Les Canadiens et les sauvages (4) voisins de la baie d'Hudson, adorent le soleil, la lune et le ton-

(1) Cont. d'Orvill. t. v.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

nerre :

nerre : mais les divinités auxquelles ils adressent le plus souvent leurs prières, ce sont les esprits malins qu'ils redoutent beaucoup, comme étant tout-puissans pour faire le mal.

» Les Eskimaux (1), qui habitent cette contrée, reconnaissent un dieu d'une bonté infinie, qu'ils appellent *Ukcouma*, mot qui, dans leur langue, signifie grand chef. C'est ce dieu qui leur accorde tous les biens dont ils jouissent, et en reconnaissance ils chantent ses louanges et lui adressent des prières. Un autre dieu, nommé *Ouikka*, est l'auteur de tous leurs maux. Il fait naître les tempêtes, il renverse les barques, il rend inutiles les travaux, et sa méchanceté le rend redoutable. . . . . .

» L'auteur d'un ancien ouvrage attribué à Origène (2), dit que Pythagore avait appris de Zarastha, le même peut-être que Zerdusth, ou Zoroastre, qu'il y a deux principes de toutes choses; que l'un est le *père*, et l'autre la *mère;* que le père est la *lumière*, et la mère les *ténèbres*. Il est bien singulier que nous trouvions la même définition des deux principes chez les peuples de la Louisiane. Quel a été le canal de communication entre la Perse et la Louisiane, et à quelle époque ces idées ont-elles passé en Amérique? Voilà une grande question à résoudre ; nous en laissons à d'autres la solution. Revenons à Pythagore.

» Il pensait que les dépendances du principe *lumière* sont le chaud, le sec, le léger, le vîte; et que celles des *ténèbres* sont le froid, l'humide, le pesant,

(1) Cont. d'Orvill. t. v.

(2) Origen. philosoph.

le tardif (1), et que le monde tire son existence de ces deux principes. . . . . .

» Beausobre soutient avec raison que l'opinion des deux principes, et la tradition de la guerre qui s'allume entr'eux, était une opinion philosophique fort ancienne dans tout l'Orient, où ces chimères furent primitivement imaginées (2). . . . .

» Nous voyons pareillement dans l'Apocalypse (3), que le dieu vainqueur qu'accompagne l'agneau, habite une ville qu'il remplit de sa clarté, tandis que son ennemi habite l'abîme, d'où sort l'épaisse fumée qui obscurcit le soleil, et un royaume tout ténébreux. L'un est le dieu de lumière, et l'autre le prince des ténèbres dans la théologie des chrétiens.

» Chacun de ces principes (4) a donné ce qui existe; c'est-à-dire la masse des biens et des maux de la nature, qui forment cette totalité, laquelle ne peut partir d'une seule source, comme le pensaient les Perses. Suivant leurs docteurs (5), le bien et le mal, le vice et la vertu, sont sortis du mélange de la lumière avec les ténèbres, sans lequel le monde actuel n'aurait jamais existé. Ce mélange doit subsister jusqu'à ce que le bien et le mal retournent à leurs principes ».

DUPUIS.

(1) Beausobre, trait. du manich. t. 1.

(2) *Id.* t. 1, l. 1, c. III.

(3) Apocal. c. XXI, v. 11 et 23; c. XX, v. 3; c. IX, v. 2; c. XVI, v. 10.

(4) Zend-Avest. p. 345.

(5) Hyde, p. 163.

(*e*) ESCULAPE.

« Après avoir considéré le soleil sous les traits de la jeunesse, et avec les formes astronomiques que prenaient ses statues à l'équinoxe du printemps, lorsqu'il passait dans l'hémisphère supérieur, séjour de la lumière et des longs jours, il faut le considérer à l'époque opposée de sa révolution, et au moment où, repassant l'équateur, il descendait vers le pôle abaissé, vers l'empire des ténèbres et des longues nuits, enfin, lorsque dégradé en quelque sorte par la cessation de son énergie créatrice, et par la diminution de sa lumière, il semblait vieillir avec le temps et avec la nature dépouillée de tous ses ornemens. En suivant la marche que nous avons tenue jusqu'ici, et en examinant quelles sont les constellations placées près l'équinoxe d'automne, qui s'unissaient à lui, et qui pouvaient fournir aux peintres et aux statuaires les formes caractéristiques de cette époque de son mouvement, il n'est pas difficile d'apercevoir que le dragon des hespérides, ainsi que le grand serpent que tient en ses mains le serpentaire (1), et dont le corps s'étend sur les trois signes, *balance*, *scorpion* et *sagittaire*, ont dû être spécialement choisis pour attributs du soleil, dans son passage aux signes inférieurs, de même que le belier, le taureau et la chèvre, placés près de l'équinoxe du printemps, ont été choisis pour le peindre dans son passage vers l'hémisphère supérieur, comme nous l'avons vu ci-dessus. . . . .

(1) Theon. c. II.

» Ainsi le dieu entortillé des longs replis du serpent, ou qui tient en ses mains le serpent, quels que soient les noms qu'on lui donne, soit Esculape, soit Sérapis, soit Pluton, etc., est encore le soleil, mais le soleil d'automne et d'hiver. . . . . .

» Ainsi on retrouve l'origine des formes que prend le soleil dans sa vieillesse, ou lorsqu'au lieu de la figure d'un jeune homme imberbe, il porte la barbe touffue qui descend de son menton, sous les traits et le nom d'Esculape. On se rappelle, en effet, que les âges du soleil (1), ou de l'année solaire, étaient marqués par des traits empruntés de l'homme dans les quatre âges de sa vie, et que, dans les trois derniers mois, ou dans les trois mois qui précèdent le solstice d'hiver, ses images avaient tous les traits de la vieillesse pour exprimer la diminution des jours et la vieillesse du temps ou de l'année. C'est ainsi qu'on expliquera pourquoi Apollon, ou le soleil du printemps, est imberbe et brillant des grâces de la jeunesse, tandis qu'Esculape son fils, ou plutôt, sa nouvelle forme en automne, porte une longue barbe. Aussi la figure du serpentaire ou de l'homme peint, dans les constellations, tenant en ses mains un serpent, et placé sur les limites de l'équinoxe d'automne, s'appelle-t-elle encore *Esculape*. . . . .

» Eratosthène (2) et Germanicus-César (3) ont adopté cette tradition. Servius, commentateur de Vir-

(1) Macrob. saturn. l. 1, c. XVIII.

(2) Eratosth. c. VI.

(3) Germ.-Ces. c. VII.

gile (1), nous confirme également cette opinion ancienne qu'on avait de la constellation connue sous le nom de *serpentaire* ou d'*Ophiucus* : il dit que c'était la constellation d'Esculape. . . . .

» Le serpent d'Esculape, dit Hygin (2) à l'article de ce serpent, est celui qui est placé aux cieux. . . .

» On dit qu'au moment de sa naissance, Esculape avait été exposé sur une montagne, et nourri par une chèvre. L'origine de cette fiction est dans le ciel, et dans un phénomène qui se renouvelle toutes les fois que le serpentaire se lève ; car alors la chèvre se couche, et se trouve au bord occidental, tandis que le serpentaire est au bord oriental. Arrive-t-il au couchant, la chèvre se lève. . . . Le coucher de la chèvre est accompagné de celui du grand chien placé au midi du zodiaque, tandis que la chèvre est au nord. Ces trois aspects simultanés du lever du serpentaire Esculape, au coucher des deux belles étoiles de la chèvre et du chien, ont donné lieu de dire qu'Esculape, exposé dès sa naissance, fut nourri par une chèvre, et gardé par un chien. Ulug-beigh donne à la première étoile du serpentaire le nom de *berger*, à la seconde le nom de *chien* du berger; ce qui annoncerait assez que les Arabes voyaient dans cette constellation un homme accompagné d'un chien, tels qu'étaient Esculape et saint Roch, et qu'ils le comparaient au berger et à son chien. . . . . .

» Nous avons déjà observé que les anciens adoraient le soleil sous différens noms, à cause des différens rap-

(1) Serv. in æneid. l. xi, v. 259.

(2) Hygin. l. ii, c. xv.

ports sous lesquels ils l'envisageaient, en décomposant presque toutes ses propriétés. Nous avons vu dans Hercule, le dieu fort, qui meut la nature et qui engendre le temps; dans Osiris et Bacchus, le dieu fécond qui préside à la végétation par sa chaleur; dans Apollon, le père de la lumière. Ici, c'est la force bienfaisante du soleil qui, suivant Proclus (1), règle la température heureuse de l'air qui entretient la vie et la santé. Cette remarque était aussi celle de Porphyre. Esculape, dit ce philosophe (2), est l'expression de la faculté qu'a le soleil de conserver ou de régénérer les corps. Voilà donc un nouveau rapport sous lequel les anciens ont considéré le soleil, et une qualité particulière de cet astre qu'ils ont reconnue et célébrée sous les noms d'*Apollon* et d'*Esculape*. Ils l'ont invoqué, sur-tout en automne, contre les maladies qui se manifestent à cette époque, c'est-à-dire, lorsque le soleil passe sous le serpent. Son secours leur parut alors plus que jamais nécessaire. Aussi est-ce sous ce rapport de dieu de la santé, que le soleil fut principalement honoré sous le nom et la forme d'Esculape, ou le dieu uni au serpent. Esculape n'est même guère connu autrement que comme dieu de la médecine (3), qui avait la puissance de guérir toutes les maladies, et même de ressusciter les morts; témoin cette femme qu'il ressuscita après qu'elle fut décollée, et à qui il remit la tête (4); témoin aussi la résurrection d'Hippolyte ou

(1) Procl. in Tim.
(2) Porph. apud Euseb. præp. evang. l. III, c. XI.
(3) Diod. l. IV, c. LXXI.
(4) Ælian. l. IX, c. XXXIII.

du cocher (1), sous le nom de Virbius, et celle d'Orion. Il ressuscita également plusieurs des guerriers morts devant Thèbes. Il rappela à la vie le cadavre de Tyndare ; il rendit la vue aux fils de Phinée ; il guérit de leur folie les filles de Prœtus. Jamais le dieu du soleil ne fit plus de miracles sous le nom de Christ, qu'il n'en avait fait sous celui d'Esculape et de Sérapis. On voyait gravés sur les colonnes de son temple, à Epidaure (2), les noms des hommes et des femmes qu'il avait guéris, avec une désignation de la maladie, et avec le récit de la manière dont ils avaient été guéris. On y distinguait entr'autres choses une vieille colonne qui rappelait le miracle de la résurrection d'Hippolyte ; on ne manquait pas, sans doute, d'y retrouver des *ex-voto* qui rappelaient les cures merveilleuses du dieu de la médecine. Pauvres mortels ! vous êtes toujours et par-tout les mêmes » !

(*Religion universelle.*)

(*f*) ACTIAQUES.

« Après l'extinction de la liberté romaine, Auguste bâtit, près d'Actium, Nicopolis (la ville de la Victoire). Il y établit, en mémoire de son triomphe, des jeux célèbres (3), que Virgile, poète sublime et rampant, immortalisa dans les vers suivans :

....Viridi in campo templum de marmore ponam
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat

(1) Ovid. fab. XLVI. Lil. Gyrald. Sext. empir. c. XIII.
(2) Pausan. Corinth.
(3) Sueton. Oct. c. XVIII. Dion. Cass. l. LI

Mincius, et tenerâ prætexit arundine ripas.
In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit.
Illi victor ego, et tyrio conspectus in ostro
Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.
Cuncta mihi, Alpheum linquens lucosque Molorchi,
Cursibus et crudo decernet Græcia cestu.
Ipse caput tonsæ foliis ornatus olivæ
Dona feram. Jam nunc solemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæsosque videre juvencos;
Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
Gangaridum faciam victorisque arma Quirini:
Atque hic undantem bello, magnumque fluentem
Nilum ac navali surgentes ære columnas.
Addam urbes Asiæ domitas, pulsumque Niphaten,
Fidentemque fugâ Parthum versisque sagittis:
Et duo rapta manu diverso ex hoste trophæa,
Bisque triumphatas utroque ab littore gentes.
Stabunt et Parii lapides, spirantia signa,
Assaraci proles, demissæque ab Jove gentis
Nomina; Trosque parens, et Trojæ Cynthius auctor.
Invidia infelix furias, amnemque severum
Cocyti metuet, tortosque Ixionis angues,
Immanemque rotam, et non exuperabile saxum.

Virg. Georg. l. III.

(g) MYSTERES DE SAMOTHRACE.

« Je reconnus à la Samothrace les principes que j'avais déjà puisés aux sources les plus éloignées (1). Memphis, Thèbes, Méroé, Orchoé, Brachmé, et sans doute Eleusis, enseignent les mêmes documens que Zérynthos, qui les tient de la Phrygie, ou des Pélasges, ou

(1) Orig. des cult. t. II, *in*-4.

de quelqu'autre peuple qui n'existe peut-être plus. J'appris, ou plutôt on me rappela dans les mystères *épicléïdiques* de la Samothrace, que les grands dieux qu'on y désigne sous le nom de *Cabires*, sont le Ciel et la Terre (1). Peut-il y en avoir de plus grands, puisqu'ils contiennent en eux toutes les autres divinités? C'est encore et toujours la nature ou l'univers, c'est-à-dire l'universalité des êtres dont nous étudions les vertus, dont nous admirons le mécanisme harmonieux, me dit le prêtre Aglaophame, qui s'attacha à moi comme à un frère qu'il revoyait après une longue absence (2). Nos grands dieux par excellence sont cet agent de la matière et ce principe fécondant, dont la bonne intelligence entretient et conserve le monde.

» Tous les mortels ne sont pas capables de s'élever si haut. De la grande divinité composée de la terre et du ciel, nous avons dérivé plusieurs autres dieux moins grands, mais plus à la portée du vulgaire. La Grèce offre Cérès aux peuples du continent. Dans cette île, nous avons les Dioscures à l'usage des gens de mer. Nous en avons fait encore, pour l'entretien de la concorde dans les familles, les dieux tutélaires de la piété fraternelle. Est-il rien de plus intéressant à offrir que l'image de deux enfans gémeaux qui s'embrassent coiffés chacun de la moitié de la coquille de l'œuf dont ils sont éclos (3)? Ces détails, puérils peut-être aux yeux du sage, frappent l'œil de la

(1) Terent. var.

(2) Jambl. l. XXVIII.

(3) Pausan. Lacon.

multitude, et lui rappellent en jouant ses devoirs les plus saints.

» Nous avons fait aussi du Désir (1) un dieu auquel nous donnons Vénus pour mère.....

» Nous avons donné à nos dieux des noms un peu barbares (2), ils n'en sont que plus révérés ; on leur croit plus de vertus qu'à des expressions ordinaires.

» Nous-mêmes, ministres de ces autels mystérieux, nous avons pris le même titre que nos divinités : nous nous faisons appeler *Cabires*. Il n'y a pas de mal que le peuple confonde ses prêtres avec ses dieux....

» Nous avons adopté l'ancien système théogonique, le seul véritable, puisqu'il repose sur la nature même des choses. Long-temps les hommes n'eurent d'autre culte que le tribut de reconnaissance qu'ils rendaient à la Terre, et le tribut d'admiration qu'ils décernaient au Ciel. Le Ciel principalement fut la grande divinité, parce que le genre humain est encore plus porté à l'étonnement qu'à la gratitude. Le Ciel, encore aujourd'hui, est le premier des dieux cabiriques de la Samothrace.....

» Nous marions dans nos temples Vénus aux Dioscures, dieux tutélaires de la navigation, par un motif tout naturel, et qui n'a rien de mystérieux. La planète de Vénus préside au signe du taureau, époque favorable pour se mettre en mer. L'entrée du soleil dans ce signe est marquée, le soir par le coucher héliaque des gémeaux, le matin par le lever de la belle

(1) Plin. hist. nat. l. XXXVI, c. IV.

(2) *Voyez* Blackwel, t. II.

constellation de Phaéton. Notre mythologie apprend que les Dioscures creusèrent les premiers canots, et tentèrent le premier voyage maritime. Et quels dieux convenaient davantage à ces insulaires ? Nous donnons aux peuples qui vivent sur les mers, la douce espérance d'échapper aux tempêtes, et nous inspirons aux initiés cette confiance mâle qui les place au-dessus des orages.....

» Le commerce, sous les auspices de nos Dioscures, est devenu plus hardi. C'est aux Cabires que les Phéniciens doivent l'empire des mers ».

(*Voyages de Pythagore.*)

(*h*) DIOSCURES.

« La constellation des gémeaux a fourni beaucoup d'histoires à la mythologie, et même des histoires opposées, ce qui avait empêché d'en reconnaître l'origine. Cette opposition vient de leurs relations diverses.

» Les gémeaux paraissaient unis et s'aimer tendrement; de-là sont nées les histoires de Castor et Pollux, Amphion et Zéthus, Achille et Patrocle, Oreste et Pilade, Orphée et Linus, etc.

» Mais les gémeaux se tournent le dos et se fuient, ils prennent des routes différentes: quand l'un se lève, l'autre se couche; l'un tue l'autre, ils se tuent même tour-à-tour, et ils s'envoient réciproquement aux enfers. De-là sont nées les histoires d'Etéocle et Polinice, Atrée et Thyeste, Nélée et Pélias, Rémus et Romulus, etc. Manilius nous donne le détail de ces phénomènes astronomiques ».

His conjuncta manent alterno brachia nexu;
Dissimile est illis iter in contraria versis,
Par numerus, dispar etiam natura notanda est.

. . . . . .

Ex geminis, alter florentia tempora veris
Sufficit, æstatem sitientem provehit alter.
Nudus uterque tamen, sentit quia uterque calorem;
Ille senescentis veris subeuntis, et ille
Ætatis pars est primæ....

Manil. Astr. l. II.

Rabaut-Saint-Étienne.

(*i*) SUR LE RIRE.

Rien de plus touchant ni de mieux senti que la religion des anciens dont le plaisir formait la base. De-là ces usages charmans, ces fêtes délicieuses que nous venons de parcourir. Les farouches Lacédémoniens eux-mêmes avaient érigé des autels à la Joie et au dieu du Rire. La véritable vertu est douce, indulgente, facile. C'est à cette occasion que Montaigne s'écrie: « La vertu n'est pas, comme prétend l'échosle, plantée à la teste d'un mont coupé, raboteux et inaccessible: ceux qui l'ont approchée la tiennent au rebours logée dans une belle plaine fertile et fleurissante: d'où elle voit bien sous soi toutes choses, mais si peut-on y arriver, qui en sait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnées, doux fleurantes: plaisamment et d'une pente facile et polie comme est celle des voûtes célestes. Pour n'avoir hanté cette vertu suprême, belle, triomphante, amoureuse, délicieuse, pareillement et courageuse, ennemie pro-

lesse et irréconciliable d'aigreur, de déplaisir, de crainte et contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes : ils sont allés, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rocher à l'escart, emmi de ronces, fantôme à étonner les gens ».

Montaigne, Essais.

(*j*) HYMNE AU SOLEIL,

A L'USAGE DU TEMPLE D'HÉLIOPOLIS.

« Foyer inextinguible, inépuisable de lumière et de chaleur : toi, le plus bel ornement des cieux, et le premier des bienfaiteurs de la terre, œil du monde ! peintre de la nature ! architecte (1) de l'univers ! —

» Soleil ! c'est à toi que les nations ont élevé leurs premiers autels ; et l'homme n'aurait dû peut-être n'en élever qu'à toi. Divinité aux douze ailes (2), les douze grands dieux (3) sont nés du zodiaque que tu parcours. —

» Soleil ! tu n'es pas tout ; tu n'es pas dieu ; tu n'es pas notre Osiris infini et invisible ; mais l'Osiris invisible se montre (4) dans ton disque. Tu es la brillante unité, seule capable de nous faire comprendre la grande unité (5) qui renferme tout. Tu es le pre-

(1) Porph. acad. inscr. tom. IX, *in*-12.

(2) Clem. Alex. strom. V.

(3) Hérodot. De la Barre, mém. acad. inscr. t. XXVI.

(4) Plut. de Isid.

(5) Princip. de la nat. t. I.

mier des dieux *azones*, ton culte est universel. Soleil! tu es l'alpha et l'oméga de toutes choses (1). —

» Soleil! la Phénicie t'appelle *Beelsamon* (2) ou *Adonis*, et quelquefois *Hannibal* ou le dieu brûlant; l'Assyrie, *Adad* (3) ou l'unique; la Perse, *Mithron* ou *Mithra*; la Grèce, *Apollon*, ou *Bacchus*, ou *Hercule*; d'autres, *Bélénus* ou *Jupiter*; notre Egypte, quelquefois *Sérapis*: tu es le Saturne des Arabes et le dieu Ammon de la Lybie; tu es le Bélus de l'Euphrate, le dieu rond (4) de la ville des Palmiers, et l'Apis du Nil. —

» Mais le seul nom qui te convient et ne convient qu'à toi seul, est celui de *Dieu voyant* (5). Seul, tu es tous les dieux ensemble (6). La lumière est la providence (7) du globe. Soleil! tu es le grand *Abrasax* de l'univers. Tu es notre *Elios*, l'ancien de nos dieux et de nos rois. —

» Brillant (8) phénix de ce globe, soleil! c'est toi seul que toutes les nations adorent sans le savoir: elles se sont fait des dieux de chacun de tes attributs; mais ton nom atteste que tu es la seule divinité, le Delphos des Grecs. Tu as devancé tous les objets du

(1) Chærem. apud Euseb. præp. evang. l. III, c. IV. Diod. I.

(2) Sanchoniaton.

(3) Macrob. sat. l. I, c. XXIV.

(4) Fétich. du présid. Desbrosses.

(5) Ovid. métam.

(6) Macrob. sat.

(7) Mart.-Cap. nupt. phil. Julian. imp. orat. V.

(8) J. Thom. stoic. philos. *in*-4. 1682.

culte des mortels, et tu leur survivras. L'homme a commencé, il finira aussi par toi. Soleil ! c'est à toi et dans nos écoles qu'Homère emprunta cette chaîne d'or qui unit la terre au ciel. Chacun de tes rayons n'est-il pas en effet cette chaîne d'or, dont la force attractive oblige les planètes à ne point s'écarter de la route que tu leur as tracée autour de ton disque éclatant ? —

» Soleil ! tu permets aux peuples de t'adorer, tantôt sous la figure hiéroglyphique d'un loup, à cause de la rapidité de ses courses ; tantôt sous les traits d'un chat, celui des animaux doué de la vue la plus perçante ; plus souvent sous l'emblème du taureau et du lion, à cause de l'ardeur de ces deux puissans quadrupèdes. —

» Quelle idée prendre de l'immensité de la nature, si chacune des étoiles qui scintillent à la voûte des cieux pendant la nuit, est un autre soleil semblable à toi, et ton égal en puissance et en beauté ? Qui pourra jamais mesurer l'incommensurable étendue de la nature ? Il n'est donné qu'à toi de parcourir chaque année le grand cercle de la vie (1). —

» Si tes émanations produisent tant de merveilles et fatiguent notre admiration, que serait-ce s'il nous était permis de te contempler face à face, d'étudier tes loix, d'approfondir ta nature, d'entendre la céleste harmonie des planètes (2) dont tu es le premier concertant ? Soleil ? tu es la lyre de l'univers (3). —

(1) Le zodiaque.

(2) Phurn. lex. Pitisc. verb. *Apollo musicus*.

(3) Euseb. præp. evang.

» Tu es l'auteur de l'ordre, l'ordre sans lequel la nature et la société ne sauraient se maintenir. Si tu pouvais cesser un moment de présider à l'harmonie des choses, le chaos ne serait plus un vain nom ; il n'y aurait plus d'univers, tout serait néant. C'est bien à juste titre que les Zabiens t'invoquent sous le nom de *maître du bien*. —

» Soleil ! tu es le législateur de l'agriculture, tu règles ses travaux avant de les féconder ; tu fais le jour en te montrant, ton absence est la nuit (1). Maître du temps (2), sans toi il nous échapperait (3) ; tu le fixes à nos yeux, tu le soumets à nos calculs : les saisons te doivent leur existence ; tu es Horus, père de l'année, les heures sont tes filles. Soleil ! tu es la clef qui ouvre les portes du jour, et les trésors de la terre; tu ensemences (4) toute la nature. —

» Tu es l'inventeur de toutes les religions (5). C'est toi qui as provoqué tous les cultes en excitant le premier dans l'homme le sentiment de l'admiration et de la reconnaissance. Eh ! comment l'homme aurait-il pu se refuser à te rendre hommage (6) ? Les animaux eux-mêmes sentent ta divinité et la préconisent. Les premiers chants de l'oiseau matinal te sont adressés ; il te salue encore par de nouveaux cantiques, quand, le soir, tu t'enveloppes des rideaux de la nuit. —

(1) Héracl.
(2) Amm. Marcell.
(3) Procl. in Tim. l. IV.
(4) Macrob. sat. l. XVII.
(5) Maimon. Selden.
(6) Bern. nouv. rép. des lett. *Mars*, 1706.

» Soleil !

» Soleil ! de tous les dieux que les peuples se sont donnés, tu es le seul visible (1) à leurs regards et présent dans leurs temples ; tu es le seul que l'homme audacieux ne puisse fixer long-temps d'un regard téméraire. Le monarque le plus superbe est forcé d'abaisser sa paupière orgueilleuse devant tes rayons.

» Que les rois ne se disent pas les seuls fils du soleil ; tous les Egyptiens en sont les enfans. —

» Les autres dieux doivent leur éclat aux pieuses libéralités de nos rois. Quand tous les rois de la terre réuniraient leurs trésors, épuiseraient les forces de leurs peuples, pour t'élever un monument, ils ne parviendraient pas à éclipser ce dieu par les accessoires de son temple ; tu es au-dessus de tous les éloges comme de tous les êtres. Quel dieu, quel monarque porte une couronne plus brillante que la tienne ? Douze rayons (2) composent ton diadème ; tu es le type de cette lampe aux trois cent soixante-cinq flammes que nous te consacrons. —

» Il est des rois qu'on n'a pas craint de te comparer ; pouvait-on te faire un plus grand outrage ? N'est-ce pas toi qui a donné à l'homme la première idée des immortels ? C'est en t'observant qu'il s'est écrié : « Il y a quelque chose de divin dans la nature ! tu es le trismégiste, *triplasion* de l'Egypte et du monde ». —

» Premier roi de l'Orient, monarque et seigneur de l'univers, tu n'en es pas le despote : tu dispenses tes bienfaits à tous également ; tu dores le toit du riche, tu

(1) Plut. de Isid.

(2) Mart.-Cap. nupt. phil. Virg. æneid. l. XII.

égaies la cabane du pauvre. Si le sommet altier des montagnes reçoit tes premiers et tes derniers rayons, l'humble vallée a son moment pour être vivifiée par toi. Voyageur (1) présent par-tout, il n'est point de lieu sur ce globe où ton regard de feu ne pénètre. —

» Dieu fort ! Hercule-soleil ! tu es l'ami du vieillard et l'effroi des méchans. Ceux-ci attendent ton absence pour commettre le crime ; le vieillard, un pied déjà dans le tombeau, demande pour grâce dernière, à son dernier moment, de pouvoir contempler encore une fois tes rayons consolateurs. Géant infatigable (2), en vingt-quatre pas tu fais le tour du monde. Soleil-Titan (3), tu es le fils aîné du Ciel, ainsi que l'homme est le fils aîné de la Terre. —

» Ta lumière a créé le monde. L'homme est le père de l'homme (4). Soleil ! tu l'es de l'espèce humaine ; tu es l'ame de l'univers et le cœur de la nature : la chaleur de tes rayons a fait éclore le grand œuf. Astre mâle (5) ! quand tu parais, on ne peut plus rien voir autre chose que toi ; tu éclipses tout le reste. —

» Premier né de l'œuf du monde (6) ! tu es le père du dieu *né d'une pierre* (7) que les Perses adorent. Le caillou te doit le feu qu'il recèle ; tu es aussi le père

(1) Homer. Serv. in æneid. l. I.

(2) Virg. æneid. l. IV.

(3) Stat.

(4) Steph. Roder. Pythag.

(5) Plin. hist. nat.

(6) Diod. Sic. l. I, c. XVI.

(7) Plut. Cayl. ant. gaul. t. III.

aux cinquante filles : tu es la tête de l'univers et son principal agent ; tu es l'ame universelle du monde. Céleste Horus (1) ! grand Démiourgos ! tu es le tétracorde de la nature comme de l'année (2). —

» Fils de Vulcain (3), soleil ! ton action s'étend à tout, régit tout, au ciel, sur la terre et dans le sein des mers ; les animaux, les végétaux, les minéraux reçoivent de toi la forme, la couleur et le mouvement ; tu prêtes l'un de tes plus beaux noms au plus riche des métaux, l'*or* (4). —

» Le temple d'Héliopolis est ton ouvrage, ô soleil ! c'est toi qui, pénétrant dans les entrailles du globe, engendres la pierre et lui fais acquérir la consistance et le volume nécessaire aux divers usages de la vie sociale. —

» C'est toi que nous invoquons sous le nom saint d'*Harpocrate ;* tu es ce guerrier toujours victorieux que nous osons donner pour exemple aux initiés dans nos mystères ineffables. Ton disque sert d'asile à l'ame des héros. Hercule tourne (5) avec toi et veille encore sur la terre qu'il a purgée de monstres. Soleil ! tu épures (6) les ames après leur séjour dans les corps mortels, en leur faisant parcourir la zone constellée (7). —

(1) Macrob. sat. l. 1, c. XXI.
(2) Mart.-Cap. hymn. ad sol. Varr. apud Nonn. l. II, c. XXII.
(3) Dupuis, orig. des cult.
(4) *Horus*, journ. de Trév.
(5) Plut. de Isid.
(6) Cudworth.
(7) Platon.

» Soleil ! c'est dans le temple égyptien d'Héliopolis que tu reçois l'encens (1) le plus pur de toute la terre ; mais pour prendre de toi l'idée qu'il convient d'en avoir, que l'homme gravisse ce sommet des monts ! Là, tu résides; là, tu aimes à te montrer dans toute ta gloire. Les montagnes sont les seuls autels dignes du soleil. —

» Quand bien même le temple d'Héliopolis, le plus beau, le plus grand de tous les temples connus, serait assez vaste pour contenir tous les habitans de l'Egypte à la fois, ne serait-ce pas un sacrilége que d'entreprendre d'y renfermer une divinité qui remplit tout l'univers ?—

» Des étrangers ont dit aux prêtres d'Héliopolis : « Nous voici dans le temple d'Héliopolis; nous voyons » bien son sanctuaire et son autel, ses pontifes et la va- » peur de l'encens qu'ils lui brûlent; mais où donc est » votre dieu ? montrez-nous du moins son image ». —

» Notre dieu est par-tout ; l'aveugle même sent sa présence. Quel statuaire pourrait se flatter d'en offrir un simulacre ressemblant ? Qui jamais a pu peindre le soleil ? et pourquoi perdre sa peine et son temps à vouloir reproduire sous des traits informes un original aussi parfait et toujours visible ? —

» D'autres interrogent les prêtres d'Héliopolis pour savoir combien il y de *schènes* de distance de l'Egypte au soleil ?

» Mortel ! que t'importe ? répondent les prêtres d'Héliopolis, puisque le soleil t'épargne le voyage, en daignant descendre jusqu'à toi. Plus près de lui,

(1) Pier. hierogl. l. XX, c. IV.

l'Egypte et tout le globe se fondraient à ses rayons comme une sphère de cire. —

» D'autres encore, plus téméraires ou plus ignorans, viennent dire aux prêtres d'Héliopolis. « Est-il vrai » qu'il y a des taches sur le disque du soleil »?

» Pour répondre, les prêtres d'Héliopolis renvoient ces malades au médecin oculiste.

» Soleil! tu es l'œil (1) droit de la nature. —

» Dieu des révolutions! ame du monde (2)! soleil! tu es pour l'univers ce que le Nil est pour l'Egypte. Que deviendrait notre chère patrie, si elle était privée un seul mois, un seul jour, des eaux salubres et fécondantes de son fleuve nourricier? Tes rayons sont des cataractes de lumière et de feu, qui fertilisent la terre et réjouissent ses enfans. —

» La perle, le diamant et les fleurs sont les produits d'un seul de tes regards. Il suffit d'un seul de tes rayons pour peindre le plumage des oiseaux et l'écaille des poissons. La jeune fille te doit l'ivoire de ses dents, la pourpre vive de sa bouche demi-close, et l'étincelle de ses yeux. Soleil! c'est toi qui constitues le beau. —

» Soleil! les filles de l'Egypte, brûlées de tes ardeurs, pourraient te reprocher cette teinte brune qui obscurcit leurs appas; mais en sont-elles moins aimées? Où l'hymen est-il plus fécond que sur les deux rives du Nil?

(1) Mart.-Capell. Sext. empir. adv. mathem.

(2) Macrob. sat. l. I, c. XVIII, XIX. Somn. Scip. l. II, c. XII.

» Si la terre est Vénus productrice, tu es l'Amour qui échauffe et vivifie tout (1). —

» Soleil ! tu as plus fait pour l'Egypte que pour toute autre contrée ; c'est par toi qu'elle est devenue la mère (2) des nations et la patrie (3) des sciences. Continue de verser sur nos têtes et sur notre sol tes faveurs journalières ; nous te promettons solennellement de ne nous rien permettre qui puisse souiller la pureté de tes rayons. Les enfans du soleil et du Nil doivent être tous sages, tous bons, tous heureux. Soleil ! sois toujours notre grand Camephis (4). —

» Dieu soleil ! dieu fort ! toi qui as fait le monde, toi qui donnes à la terre les formes et la vie, toi qui te plais à Héliopolis plus que dans toute autre ville ! roi des diadèmes (5) ! puisque tu as daigné sourire, jusqu'à ce jour, aux monumens élevés en ton honneur, dans cette enceinte sacrée, par les soins de Mithra (6), de Ramassès et de plusieurs autres monarques de ton Egypte ; —

» Soleil dieu, continue de nous frapper de tes rayons créateurs, dont nos obélisques sont les emblèmes. Roi du feu (7), père éternel des siècles, toi qui consumes et produis tout, donne-nous ta lumière quotidienne

(1) Plut. in Amat.

(2) P. Crinit. *honest. discip.* l. VIII, c. II.

(3) Macrob. sat. l. I, c. XV.

(4) Jablonski, panth. égypt. l. I.

(5) Plin. hist. nat. l. XXXVI, c. VIII.

(6) *Id.* l. XXXIV, c. VIII.

(7) Nonn. Dionys. c. XL.

depuis *rosch* (1) jusqu'à *nephté* (2). Dieu, qui es tous les dieux! bénis-nous ainsi que les enfans de nos enfans, comme tu bénis les anciens de nos anciens ».

(*Voyages de Pythagore.*)

FRAGMENT D'UN HYMNE MODERNE.

« O SOLEIL! comment osé-je m'élever jusqu'à ton front sublime, et fixer les feux resplendissans de ta sphère embrasée? Je ne vois que toi seul dans l'univers: tes regards enflammés embrassent la nature, et la remplissent de vie et de grandeur. C'est ta puissante chaleur qui a fait sortir la terre du sein du chaos: ses extrémités ne fixent point ta course; elle n'est point assez vaste pour tes rayons.

» Que je franchisse les mers atlantiques avec la rapidité de l'oiseau de Jupiter: plus prompt que l'aquilon, que je me transporte du sommet nébuleux du mont Athos aux climats lointains, où le Tigre irrité roule à grand bruit ses flots écumeux; que je vole des portes de l'occident à celles de l'aurore, des sables brûlans du midi aux rives glacées du septentrion; que je pénètre jusqu'aux dernières limites du monde: tu m'as précédé par-tout, et tu m'attends et m'éclaires à la fois dans toutes les parties de l'univers.

» Sublime image des dieux, comme eux, tu vois, tu connais tous les peuples et toutes les contrées de la terre; les fertiles campagnes de la riante Hespérie, et les plaines heureuses qu'arrosent le Gange et l'Euro-

(1) Premier jour de l'an des Égyptiens.
(2) Dernier jour de l'année.

tas; Itaque où le sage Ulysse donna des loix; Pylos, où régna le vieux Nestor, toujours avide de raconter les glorieux exploits de sa vie; et la Colchide, si renommée par l'expédition des braves argonautes, intrépides héros, qui, pour conquérir la toison d'or, osèrent les premiers, sur un frêle vaisseau, s'élancer au milieu des vastes abîmes, braver Neptune en courroux.

» Tu vois du même regard Athènes et Lacédémone, Corinthe et Mitylène, l'orgueilleuse Tyr et la superbe Babylone, et Thèbes à cent portes, et les cent villes de Crète, et les vallons fleuris de la Thessalie, et les côteaux fortunés d'Amathonte, et les bois de myrte d'Idalie et de Paphos. Tu nous vois tous du haut des airs, ainsi que les souverains arbitres de nos destinées. Que dis-je? astre incomparable; me trompé-je....? Oh! si j'étais dans l'erreur..... si tu étais toi-même le premier, le plus grand des dieux.....! parle, et soudain je me prosterne devant toi et je t'adore.

» Insensé! qu'ai-je dit? J'entends sa voix retentir dans l'univers, et publier par-tout qu'il n'est point un dieu..... Tu n'es pas un dieu, ô père du jour! tu es donc le plus superbe ouvrage, et le plus grand bienfait des dieux. Jamais ils n'ont créé rien de plus beau, rien de plus digne des louanges des mortels.

» Tu le contemples cet astre éclatant, et tu frémis, fier monarque des airs, oiseau superbe, dont le vol hardi est aussi prompt que l'aile des autans et les flèches de Jupiter: toi qui, dans l'excès de ton orgueil, regardes avec dédain l'homme même, tu le contemples avec étonnement; et pour considérer de plus près les

feux de son orbe étincelant, tu t'élances du fond des vallées sur les plus hauts rochers du mont Pélion.

» Je te vois porter sur tes ailes rapides tes jeunes aiglons, les agiter avec violence et les balancer longtemps dans le vague des airs. Tu les présentes au soleil : est-ce donc pour éprouver s'ils sont dignes de toi ? ou plutôt n'est-ce pas pour leur apprendre que cet astre magnifique est le seul objet qui mérite d'arrêter leurs regards audacieux ?

» Tel qu'un fleuve profond et majestueux, dont les eaux coulent toujours avec la même abondance ; ou tel qu'un volcan intarissable, qui ne cesse de faire jaillir de ses gouffres tonnans des sources de feu, et de vomir des torrens de flammes ; abîme infini de lumière, tu la répands, tu la prodigues depuis la naissance des siècles, sans jamais l'épuiser.

» Tu ne te consumes pas toi-même, et ne vieillis pas comme tout ce qui respire ; tu ne tombes pas insensiblement en poussière, comme le corps fragile de l'homme. Mille fois tu as vu la terre se renouveler, ses habitans changer de maîtres, de loix, de mœurs et de langage ; tu as vu mille fois les nations se diviser et se détruire ; des cités superbes et opulentes, sortir du sein des déserts et s'y ensevelir ; des empires se former, s'agrandir, devenir formidables, décroître et s'étendre, ou renaître pour périr encore ; les rois se combattre, se détrôner les uns les autres ; les peuples, d'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves débordés, impétueux torrens, inonder, ravager la surface de la terre ; tous enfin, peuples et rois, après

un peu de bruit, tomber et disparaître dans l'abîme du temps, toujours ouvert pour les engloutir.

» Tu n'éclaires donc plus que les restes de ces antiques empires, et les débris de leurs vaines grandeurs. Le monde entier n'est plus, à tes regards, qu'un vaste tombeau où les cendres de ces générations innombrables de souverains et de sujets sont entassées et confondues, sans que la main qui les remue puisse distinguer ce qui a été, ni en retrouve aucun vestige; tandis que toi seul, ô soleil, ô flambeau de l'univers! toi seul, témoin de ces grands spectacles, existes par toi-même, immuable au milieu de ces éternelles révolutions ».

Reirac, Hymne au soleil.

(*l*) SUR PINDARE.

« Des neuf poètes lyriques, dit Quintilien, Pindare » est le premier, et il surpasse de beaucoup les autres » par l'élévation des pensées, par les maximes et les » figures, par une heureuse abondance de mots et de » choses, et par un torrent d'éloquence qui lui est » propre : qualités, ajoute-t-il, qui rendent Pindare » inimitable, ainsi qu'Horace l'a justement observé ».

» A ces traits généraux joignons-en quelques autres particuliers.

» Autant Pindare est concis dans ses maximes, autant il est abondant dans ses récits et ses peintures; chez lui l'expression est toujours énergique, elle frappe un grand coup et laisse son empreinte. Son style en cela ressemble à celui d'Eschyle; il est serré comme celui de Thucydide (1); il a quelque rapport encore avec celui de Juvénal. L'un et l'autre portent tout à l'extrême, professent une morale austère et une haine forte pour le vice.

» Pindare emprunte-t-il quelque chose d'Homère, c'est pour y ajouter. Le poète épique est simple, élégant et facile; il recherche moins l'expression métaphorique qu'il n'ennoblit l'expression vulgaire (2). Dans les plus beaux endroits d'Homère, c'est l'image ou la pensée qui l'agrandit; l'expression reste toujours simple : dans Pindare, elle devient plus ambitieuse et plus hardie à mesure qu'il s'échauffe; on voit que le poète s'enivre de ses idées.

(1) *Id.* Dionys. Halic. de struct. orat.
(2) *Ibid.*

» L'harmonie de ces deux écrivains diffère autant que leurs génies : celle d'Homère, convenable au vers hexamètre, est majestueuse et tranquille; Pindare, à travers des mesures inégales et rompues, roule avec fracas le torrent de ses pensées, *profundo ruit ore.*

» Homère a pris tous les tons; sublime tour-à-tour et gracieux, il ébranle l'olympe, il couvre de fleurs le mont Ida, et file le tissu dont Vénus doit être parée.

» Ne cherchez pas dans Pindare ces grâces d'une imagination riante. Si quelquefois il les a rencontrées, ces exceptions sont trop rares pour fournir un trait distinctif de son caractère. L'attribut d'Hercule est la massue, non les fuseaux qu'il prit aux genoux d'Omphale.

» On peut se faire une idée de la façon dont Pindare traitait les sujets les plus doux, par ce fragment de lui, qu'Athénée nous a conservé : « Si tu peux contempler » le front de Théoxène, rayonnant de beauté, sans » éprouver en toi la fermentation du désir, tu as la » trempe froide de l'acier et l'invincible dureté du » diamant ». Quel caractère assigner au poète qui s'exprime ainsi ?

» Pindare écrivait sur un sujet donné, et ce sujet était l'éloge d'un particulier souvent obscur, mais qui cessait de l'être du moment qu'on l'avait couronné dans les jeux.

» Pour l'observer en passant, c'est un étrange effet de l'opinion, qu'on ait fait participer un homme à la gloire de ses chevaux, lors même qu'il n'avait pas le

mérite de les conduire, et qu'on lui ait décerné pour cela des honneurs plus grands, dit Cicéron, que n'étaient à Rome les honneurs du consulat et ceux du triomphe. Quelle idée cet usage ne donne-t-il pas de l'amour que les Grecs avaient pour les combats du stade, puisqu'ils attachaient un prix si grand aux soins que l'on prenait pour y contribuer?

» Lorsque les amphictyons avaient reconnu celui dont la force ou l'adresse l'emportait au concours, un héraut promenait le vainqueur dans le stade, et en proclamant son nom, il proclamait aussi celui de sa patrie.

» Dans les idées républicaines, l'état était, pour chaque citoyen, plus que sa famille; aussi le poète chargé d'annoncer le triomphe, et payé pour cela, louait toujours la patrie du vainqueur en le louant lui-même. Cette uniformité, que l'on pourrait trouver blâmable, cesse de l'être lorsqu'on la considère comme une conséquence nécessaire des mœurs et des usages. Que l'on songe un moment à la façon dont l'athlète couronné rentrait dans sa ville : ses concitoyens couraient en foule au devant de lui; on ne voulait pas que le char sur lequel il était monté entrât par les portes; on abattait une partie des murailles pour lui frayer un nouveau passage; on le promenait dans les murs; alors retentissaient les chants de Pindare.

» On sent combien ces vers acquéraient par le charme des circonstances. Quel style pouvait paraître trop audacieux, quand tous les esprits étaient montés à un degré d'enthousiasme que le poète lui-même pouvait à peine atteindre?

» On conçoit encore combien il était nécessaire de joindre à l'éloge du vainqueur celui de la ville qui s'appropriait ainsi son triomphe. Il fallait faire revivre, aux yeux de cent états voisins et rivaux, les particularités les plus brillantes de ses annales; il fallait sur-tout rechercher les traces de son origine dans un lointain obscur et reculé. Les peuples ont sur ce point la même prétention que les particuliers. Rome, maîtresse du monde, ne s'applaudissait guère plus de sa puissance que d'être sortie d'une poignée de Troïens errans sur la terre; et dans les républiques de la Grèce, où la loi de l'égalité interdisait aux citoyens l'orgueil de la naissance, ce sentiment mis en masse passait au corps de l'état; il était l'attribut des villes, comme il l'est ailleurs des citoyens puissans.

» Recueillons dans Quintilien des notions sur quelques autres lyriques grecs.

« Stésichore chanta les guerres et les héros : il osa » confier à sa lyre l'importance des sujets épiques, et » sa lyre en soutint le poids avec dignité ».

« L'admiration a consacré les talens d'Alcée, en » lui mettant un plectre d'or dans les mains. Ceux de » ses ouvrages où il attaque la tyrannie l'ont rendu » digne de cet honneur ».

« Simonide, doux et sensible, réveille dans l'ame » de tendres sentimens ».

» Tout le monde connaît ce poète aimable (1), dont la vie semblait se renouveler dans les voluptés, et qui nous a peint ses plaisirs dans des chansons si naïves.

» Nous n'avons de Sapho que deux fragmens, dont

(1) Anacréon.

l'un est presque traduit dans ce beau couplet de la Phèdre de Racine :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue....
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

» Nous terminerons ici le tableau du premier âge de la poésie lyrique ; passons au second.

» Horace admirait trop Pindare pour ne pas lui devoir beaucoup ; mais en cherchant à le suivre, il s'en est tenu à cette juste distance qui le sauvait des périls d'une imitation trop servile. Horace a pris un peu de tous les lyriques grecs, et de leurs *manières* combinées il s'est composé une *manière*. Vous retrouvez en lui l'enjouement d'Anacréon et son abandon dans les plaisirs, l'ardente sensibilité de Sapho, et l'élévation de Pindare. C'est dans les hymnes aux dieux, principalement, qu'il ressemble à ce dernier ; mais, comme lui, dans toutes ses odes, il s'égare dans des digressions fabuleuses, et parcourt le trésor des richesses poétiques.

» Les odes d'Horace sont plus courtes que celles de Pindare, ce qui doit être aujourd'hui compté pour un avantage. Si le poète latin se monte au ton grave et sentencieux, sa morale plus souvent est simple et familière ; c'est la douce émanation d'une sagesse qu'on aime à suivre. Horace se montre à nous sous les traits d'un ami qui nous accompagne dans le chemin de la vie, et nous fait voir, d'un côté, ce qu'il faut chercher, de l'autre, ce qu'on ne doit pas craindre, le bonheur et la mort.

» Horace, par ses hardiesses mesurées, par son dé-

sordre réglé, tient le milieu entre la retenue du goût français et l'audace pindarique ».

Chabanon, Pythiq. de Pindare, disc. prélim.

(*m*) JEUX ANTIQUES.

« Achille fait asseoir les troupes dans un cirque immense. On apporte de ses tentes, par son ordre, les plus riches prix, des vases et des trépieds; on amène des coursiers, des mulets, des bœufs à la tête vigoureuse, des captives ornées d'une élégante ceinture, et l'on prodigue le fer luisant.

» Il destine d'abord de nobles prix aux agiles conducteurs des chars : il veut que le vainqueur emmène une captive distinguée par sa beauté et par l'industrie de ses mains, et reçoive encore un large trépied à double anse : il donne à celui qui le suivra une cavale de six ans, indomptée, formant un jeune mulet dans son sein; le troisième aura une belle cuve, qui tient quatre mesures, et dont la blancheur est éclatante; le quatrième deux talens d'or, et enfin le dernier un vase profond, non encore noirci par les flammes.

» Il se lève, et prenant la parole : « Fils d'Atrée, » et vous, Grecs belliqueux, dit-il, ces prix rangés » dans le cirque attendent les conducteurs des chars. » Si cette lice s'ouvrait en mémoire de quelqu'autre » guerrier, je retournerais dans ma tente avec le pre- » mier prix. Vous savez combien mes coursiers l'em- » portent par leur valeur sur tous ceux de l'armée; » ils sont immortels, et Neptune en fit don à mon » père Pélée, qui me permit de les atteler à mon char.

» Mais

» Mais je ne participerai point à ces jeux, ni mes » coursiers invincibles, après la perte qu'ils ont faite » d'un écuyer dont l'habileté égalait la douceur, qui » souvent versait sur leur crinière des flots d'huile » luisante, après l'avoir purifiée avec l'onde limpide : » ils le regrettent en ce moment, et debout, la tête » penchée, et leur crinière répandue sur le sable, ils » sont immobiles, pénétrés d'une morne tristesse. » Vous, courez dans cette carrière, vous tous dans » l'armée, qui êtes remplis de confiance en vos cour- » siers et en vos chars ».

» Ainsi parla le fils de Pélée. Aussitôt d'agiles écuyers se lèvent : le premier est le roi Eumèle, fils chéri d'Admète, et fameux dans l'art de guider les rênes. Après lui paraît le vaillant Diomède ; il a conduit sous le joug les chevaux de Tros, qu'il ravit au fils d'Anchise, dérobé à la mort par Apollon. Le blond Ménélas s'annonce ensuite, noble chef, qui mène des coursiers impétueux : Æté, jument d'Agamemnon, et Podarge, son propre coursier. Echépolus donna cette jument au roi pour s'exempter de le suivre à Troie, et pour vivre tranquillement au sein des délices : comblé de richesses par Jupiter, il habitait les superbes murs de Sicyone ; c'est cette jument, ardente à la course, que Ménélas vient d'atteler à son char. Antiloque, fils illustre du magnanime Nestor, est le quatrième qui a préparé pour ces jeux des coursiers remarquables par leur beauté ; nés dans Pylos, leur ardeur n'était pas encore entièrement glacée. Son père, appuyé sur le char, lui fait de sages exhortations, bien qu'il connaisse la prudence de son fils. « Anti-

loque, dit-il, Jupiter et Neptune t'ont chéri dès tes jeunes ans, et t'ont instruit à conduire savamment un char : il serait superflu de t'adresser beaucoup de leçons, et l'on t'a vu plus d'une fois voler avec dextérité autour de la borne ; mais tes chevaux appesantis ne soutiennent plus une longue course, et c'est ce qui me remplit de crainte ; tes rivaux, sans avoir plus d'habileté, gouvernent des coursiers plus agiles : mais, mon enfant, si tu ne veux pas que le prix t'échappe, aye recours à toute ton adresse. L'art est plus utile au charpentier que la force ; c'est par le secours de l'art qu'un pilote dirige, sur la sombre mer, un léger vaisseau battu des vents : l'art peut de même ici suppléer la vîtesse. Celui qui se repose trop sur la bonté de ses chevaux, court en imprudent dans la vaste carrière, s'abandonnant à leurs écarts, plutôt que de les contenir ; mais celui qui écoute l'expérience, quoiqu'il conduise de moindres coursiers, l'œil toujours attaché sur la borne, habile à la côtoyer, saisit l'instant où il faut tirer à soi les rênes, et, maître de tous ses mouvemens, observe le rival dont il est précédé. Je vais te décrire la borne, et tu pourras facilement la découvrir. De ce côté s'élève de terre, à la hauteur d'une coudée, un tronc aride qui a résisté au temps, soutenu, dans un chemin étroit, de deux pierres luisantes, et entouré d'un terrain uni. C'est une tombe, ou quelque borne antique, et c'est aujourd'hui celle qu'Achille marque à votre course. Fais tes efforts pour t'en approcher ; et quand tu y seras parvenu, incline-toi vers la gauche, et, animant du fouet et d'une voix menaçante le coursier qui est à ta droite, lâche-

lui les rênes, et dirige l'autre près de la borne, en sorte que le moyeu de la roue semble la raser; mais garde-toi de heurter contre la pierre, de peur de blesser tes chevaux, ou de briser ton char; tu comblerais tes rivaux de joie, et tu serais couvert d'ignominie. Sois prudent, mon fils, et tu éviteras ces périls : si tu franchis heureusement la borne, nul ne pourra, malgré sa poursuite ardente, te passer ni t'atteindre, quand l'agile Arion, ce coursier d'Adraste, et de race immortelle, ou ceux de Laomédon, élevés sur cette rive, voleraient sur la trace de ton char ».

» Après avoir donné toutes ces leçons à son fils, le vieillard se retire et prend sa place.

» Mérion est le cinquième qui, pour cette course, a préparé des chevaux brillans par leur crinière.

» Alors ils montent sur leurs chars, et jettent leurs lots dans un casque. Achille les agite, et celui d'Antiloque en sort le premier. Eumèle obtient la seconde place; après lui vient l'illustre Ménélas; le sort appelle ensuite Mérion à courir dans la carrière; et Diomède, le plus vaillant de tous, est le dernier. Ils prennent leurs rangs. Achille leur montre de loin la borne dans un espace uni, et il y envoie le noble Phénix, écuyer de son père, pour qu'il observe la course d'un œil attentif, et lui en fasse un rapport fidèle.

» Les rivaux lèvent en même temps leurs fouets, et, agitant leurs rênes, animent de leurs cris les ardens coursiers, qui soudain se précipitent dans la lice loin des navires; la poussière élevée sous leurs pas, comme un nuage ou un tourbillon, s'arrête dans les airs;

leurs longues crinières flottent abandonnées aux vents. Tantôt les chars rasent la plaine unie; tantôt ils s'élancent par des bonds périlleux, sans que leurs conducteurs chancellent; transportés du désir de la victoire, le cœur de chacun d'eux palpite; chacun exhorte, encourage ses coursiers qui volent à travers l'épaisse poussière: mais, lorsqu'approchant du terme de leur course, ils retournent vers la rive blanchie, ils signalent à l'envi leur ardeur par les plus grands efforts, et les chevaux redoublent leur vol précipité. Soudain l'agile Eumèle devance tous ses rivaux: Diomède le suit de près avec ses coursiers troïens remplis d'une mâle vigueur, et l'on eût dit qu'à chaque instant ils allaient monter sur le char d'Eumèle, dont ils mouillaient les épaules de leur brûlante haleine, y posant leur tête dans leur essor impétueux; et Diomède eût vaincu, ou du moins la victoire eût été douteuse, si tout-à-coup Apollon irrité ne lui eût fait tomber des mains le fouet éclatant.

» Des larmes d'indignation remplissent les yeux du guerrier, à l'aspect du char de son rival, qui s'éloignait d'un vol toujours plus rapide, tandis que ses chevaux, sans aiguillon, se ralentissaient par un malheur, ouvrage d'une divinité: mais Apollon, en recourant à cette ruse, ne put échapper aux regards de Minerve, qui, se précipitant vers Diomède, lui remit le fouet entre les mains, et rendit aux coursiers leur ardeur première. En même temps la déesse, saisie de courroux, vole au fils d'Admète, et fracasse le joug de ses jumens, qui courent aussitôt hors de la route; le timon se brise et tombe, et lui-même roule du char

devant les roues, se blesse le bras et se meurtrit le visage; ses yeux sont inondés de pleurs, et la douleur ferme le passage à sa voix.

» Cependant Diomède, poussant ses coursiers vigoureux, le devance et vole loin de tous ses rivaux, Minerve enflammant ses coursiers, et voulant couronner ce chef de gloire. Ménélas le suit avec son char. Antiloque alors, animant les chevaux de son père: « Courez, dit-il, et prenez le plus rapide essor. Je n'exige point que vous précédiez le char du valeureux fils de Tydée; Minerve, en ce moment, le fait voler dans la carrière, et destine à ce héros le premier prix: mais atteignez promptement le char de Ménélas, ou la gloire d'Æté, qui n'est qu'une jument, sera votre opprobre. Quelle est cette langueur, ô vous dont l'ardeur est renommée! Je le jure, et vous l'éprouverez; si, par votre indolence, nous recevons le prix le plus vil, sachez qu'à la place du traitement favorable que vous fait Nestor, il vous immolera de sa lance. Poursuivez donc Ménélas, et, faisant les derniers efforts, franchissez heureusement la carrière; je veux le précéder, avec le secours de la ruse, dans ce chemin étroit, et je me flatte d'y réussir ». Il dit; et les coursiers, craignant les menaces de leur maître, redoublent d'ardeur.

» Bientôt ce chemin étroit frappe l'œil d'Antiloque. Les torrens de l'hiver, rassemblés en cet endroit, y avaient creusé profondément la terre dans un long espace; c'est le chemin que suivait Ménélas pour éviter la rencontre des chars. Le fils de Nestor prend la même route, et, se détournant un peu, et poussant

avec ardeur ses coursiers, presse son rival, qui, effrayé, s'écrie : « Antiloque, votre entreprise est des plus téméraires ; arrêtez, le chemin est étroit, il va s'élargir, et là, il vous sera permis de me devancer ; craignez de heurter mon char et de nous perdre tous deux ».

» Antiloque, comme s'il n'entendait point ces cris, aiguillonne ses coursiers, presse Ménélas avec plus d'ardeur encore, et, franchissant d'un seul essor l'espace que parcourt un disque lancé de la hauteur de l'épaule par un jeune homme qui veut montrer toute sa vigueur, il le devance avec rapidité ; car les jumens du roi de Sparte s'arrêtent, et lui-même les retient, craignant qu'ils ne blessent leurs coursiers dans cette route, et que, renversant leurs chars, ils ne tombent en se disputant la victoire avec tant de fureur.

» Cependant il s'emporte à haute voix contre son adversaire : « Antiloque, non, il n'est point de mortel plus perfide que toi : va, c'est bien à tort que nous vantions ta sagesse ; mais, malgré ta fraude, tu ne raviras le prix que par un parjure ». Excitant ensuite ses coursiers : « Gardez-vous, s'écrie-t-il, de rester immobiles et consternés ; les chevaux d'Antiloque, qui n'ont plus la jeunesse en partage, éprouveront plutôt que vous l'accablement de la fatigue ». Il parle, et ils respectent sa voix, et, frappant la terre d'un pas rapide, ils atteignent en un moment le fils de Nestor.

» Les Grecs placés autour de la lice, contemplaient d'un œil attentif le vol des coursiers, qu'annonçait un nuage de poussière. Idoménée les aperçoit le premier ; assis hors du cirque, sur une éminence, il entend, quoique d'assez loin, la voix menaçante qu'a-

dresse à ses coursiers le chef qui s'avance. Il la reconnaît, et distingue le plus remarquable de ses chevaux, dont le poil était d'un rouge foncé, et qui portait sur le front une tache blanchâtre, semblable à la lune quand elle est dans toute sa rondeur.

« Amis, chefs des Grecs, s'écrie-t-il en se levant, me trompé-je ? ou les mêmes objets s'offrent-ils à vos regards ? Je crois ne plus voir les coursiers et les conducteurs qui couraient les premiers dans la carrière ; vainqueurs jusqu'à ce moment, ils ont, sans doute, éprouvé quelque disgrace. Je les ai vus, j'en suis certain, tourner autour de la borne, et ne puis à présent les découvrir, de quelque côté que se portent mes yeux dans cette plaine ouverte. Ou ce chef a laissé échapper les rênes, ou il n'a pu contenir ses jumens en rasant la borne ; peut-être est-il tombé en ce lieu de son char brisé, et ses chevaux ont-ils été emportés par leur fougue terrible. Levez-vous, et portez vous-mêmes vos regards dans la lice ; j'ai peine à bien distinguer celui qui s'approche ; mais je crois apercevoir ce chef étolien qui tient parmi nous un rang illustre, le fils de Tydée, jadis habile à conduire un char, le brave Diomède ».

« O roi de Crète ! répond avec dureté Ajax, né d'Oïlée, qui souhaitait la victoire à Eumèle, pourquoi proférez-vous de si vaines paroles ? Ce sont les mêmes jumens qui lèvent un pied agile et courent à nous dans cette vaste plaine. Vous n'êtes point le plus jeune des Grecs, et votre vue a déjà pu s'affaiblir ; toutefois vous ne cessez de vous livrer à d'inutiles conjectures, ne songeant pas combien il vous convient

peu de vous égarer en ces frivoles discours, et que nous avons parmi nous des juges qui, dans cette occasion, méritent plus de créance. Je vous soutiens que les chevaux d'Eumèle sont toujours les premiers dans la carrière, et que c'est lui qui avance tenant encore en main les rênes ».

» Idoménée lui repartit avec courroux : « Ajax, habile à contester et à semer l'insulte, mais inférieur dans tout le reste aux Grecs, vous, dont l'audace n'a plus de bornes ! déposons un trépied ou une cuve, et qu'Agamemnon, nommé pour notre arbitre, juge quels sont ces coursiers, afin que vous l'appreniez à votre perte ».

» L'agile fils d'Oïlée se levait soudain pour lui répondre avec chaleur, et leur contestation eût été plus vive encore, si Achille n'eût pris la parole : « Ajax, et vous, Idoménée, dit-il, daignez terminer ces débats trop indignes de vous, et que vous ne pardonneriez point à d'autres. Soyez paisibles spectateurs de ces rivaux ; telle est leur course ardente, qu'ils arriveront en un moment, et alors chacun de nous leur assignera sans peine le rang où il faut les placer ».

» A peine a-t-il parlé, que le fils de Tydée s'avance à leurs regards. Son fouet tombe à coups redoublés sur ses coursiers bondissans, qui semblent voler dans leur course rapide, ne cessant point de couvrir leur conducteur de poussière : le char brillant d'or, et du plus fin étain, roule avec tant de légéreté sur les pas des coursiers, qu'il ne laisse aucune trace dans la poudre menue ; ils franchissent avec impétuosité la carrière. Arrivés au bout du cirque, ils s'arrêtent, et des tor-

rens de sueur coulent de leur tête et de leur poitrail sur le sable. Diomède saute du char et incline le fouet contre le joug. Le brave Sthénélus n'est pas indolent à s'emparer du prix, et, ordonnant à ses fiers compagnons d'emmener la belle captive et d'emporter le trépied à double anse, il dételle les coursiers. Antiloque est le second, ayant devancé Ménélas par la ruse. Et cependant celui-ci le suit d'aussi près, et avec autant de célérité que la roue suit le coursier qui traîne un char en battant les jantes de l'extrémité de sa queue; la roue, séparée par un court espace, roule sur ses pas, tandis que de sa course il embrasse la vaste plaine. Tel est l'espace qui sépare Ménélas de son rival: quoiqu'il soit d'abord resté en arrière tout l'intervalle que parcourt un disque, il l'a bientôt atteint, la jument d'Agamemnon, Æté, à l'éclatante crinière, ayant redoublé sa noble ardeur; et si le cirque avait été plus long encore, le guerrier eût devancé son adversaire. Loin derrière lui, à la portée d'un javelot, venait Mérion, écuyer vaillant d'Idoménée; ses chevaux, remarquables par leur beauté, étaient pesans, et lui-même était inhabile à disputer le prix en guidant les rênes. Enfin arrive le fils d'Admète, animant les chevaux qui traînaient lentement son char. A cet aspect, Achille touché du malheur d'Eumèle: « Le plus adroit, et les coursiers les plus vigoureux, dit-il, en se tenant debout au milieu de l'assemblée, occupent donc la dernière place! Donnons-lui, ainsi que la justice l'ordonne, le second prix, et laissons le premier au fils de Tydée ». Tous les Grecs applaudissent à son arrêt, et, autorisé par

leurs acclamations, il allait livrer la jument à ce chef, si Antiloque, faisant valoir ses droits : « O fils de Pélée, dit-il, je vous déclare que, si vous exécutez ce dessein, vous serez l'objet de tout mon courroux ! Vous prétendez me dépouiller de mon prix pour réparer le malheur arrivé aux rapides coursiers d'Eumèle, dont l'habileté est reconnue ; mais que n'a-t-il imploré les dieux ? il n'eût point été le dernier. Si le sort de ce chef vous attendrit, et si vous voulez le consoler de son infortune, vous avez dans vos tentes assez d'or et d'airain ; vous avez des troupeaux, des captives et de nobles coursiers : faites-lui part de ces richesses, et qu'il reçoive, hors de cette lice, ou même en ce lieu, un don plus précieux que le mien ; les Grecs loueront votre cœur généreux ; mais je ne céderai point mon prix. Si quelqu'un veut me l'enlever, qu'il paraisse, et me le dispute les armes à la main ».

» Achille sourit, charmé du feu d'Antiloque, son compagnon chéri : « Fils de Nestor, répondit-il, puisque vous exigez que je choisisse un autre don pour Eumèle, vous serez satisfait : je lui donne la cuirasse que je ravis au vaillant Astéropée ; elle est d'airain, et bordée de l'étain le plus brillant ; don qui sera d'un prix inestimable à ses yeux ». Il dit, et ordonne à Automédon, son ami, de l'apporter hors de la tente. Ce guerrier part, revient en un moment avec cette cuirasse, et Achille la remet aux mains d'Eumèle, qui reçoit cette distinction avec des transports de joie.

» Alors Ménélas se lève, le cœur plein d'amertume, et enflammé de colère contre le fils de Nestor ; un de

ses hérauts lui met le sceptre en main, fait régner le silence dans l'assemblée, et le prince parle en ces mots : « Antiloque, toi dont jusqu'ici l'on admirait la prudence, qu'as-tu fait? tu as terni ma gloire, et ce n'est qu'en blessant mes chevaux, que les tiens, qui leur sont inférieurs, m'ont devancé. Vous tous, chefs de la Grèce, soyez mes juges, sans vous laisser éblouir par la faveur ; car je rougirais que jamais quelqu'un d'entre les braves Grecs pût dire : Ménélas, recourant au mensonge pour opprimer Antiloque, emmena la jument, prix de la course, hors du cirque, quoique ses chevaux fussent loin de pouvoir le disputer à ceux de son rival, qu'il efface par sa force et sa vaillance. Mais quoi ! je puis juger moi-même ce débat, et telle sera mon équité qu'aucun des Grecs ne blâmera ma sentence. Approche, ainsi qu'il convient, de ton char, Antiloque, nourrisson de Jupiter, et, le fouet mobile en main, touche tes coursiers, et jure par Neptune, qui ceint la terre de ses eaux, que tu n'as pas employé la ruse pour me vaincre ».

« Ayez pour moi quelque support en cette occasion, répondit le sage Antiloque; je suis bien plus jeune que vous, grand Ménélas, et vous l'emportez sur moi par votre âge comme par vos qualités illustres. Vous savez combien la jeunesse est prompte à s'égarer; son esprit est bouillant, sa prudence lente et faible. Que votre cœur magnanime soit donc indulgent à mon égard. Je vous cède la jument que j'ai reçue; et dussiez-vous me demander un sacrifice plus précieux encore, je vous l'accorderais sans balancer à cet instant, plutôt que de perdre à jamais votre

bienveillance, prince que je révère! et de me rendre parjure envers les dieux ».

» En disant ces mots, le fils du généreux Nestor conduit la jument près de Ménélas, et la lui présente. Comme la fraîche rosée vient réjouir les épis croissans dont les campagnes sont hérissées, telle est, ô Ménélas! la joie qui distille dans ton cœur. « Antiloque, dit-il aussitôt, je vous cède moi-même la jument, malgré mon courroux, puisque vous n'étiez auparavant ni léger ni téméraire, et que la jeunesse a triomphé de votre prudence. Il eût mieux valu ne point employer l'artifice contre ceux qui méritaient la victoire, et sachez qu'un autre ne fût pas parvenu si aisément à m'appaiser; mais vous, ainsi que votre père vénérable et votre frère, vous avez, en ma faveur, soutenu trop de travaux et de combats, pour que je ne sacrifie pas mon ressentiment à vos prières. Recevez de ma main le prix qui devait me tomber en partage, afin que l'on connaisse ici que mon ame n'est point superbe ni implacable ».

» Aussitôt, content d'obtenir la cuve brillante, il donne la jument à Noémon, compagnon d'Antiloque, pour qu'il l'emmène. Mérion reçoit les deux talens d'or. Il restait encore, pour cinquième prix, une coupe profonde. Achille la prend, traverse le cirque, et, s'approchant de Nestor: « Acceptez cette coupe, dit-il, vénérable vieillard, et gardez-la en mémoire des funérailles de Patrocle, puisqu'hélas! vos yeux ne le reverront plus au milieu de nous! Je vous donne cette coupe en témoignage d'amitié, et sans que vous entriez dans la lice; car, affaissé enfin par le poids

des ans, vous ne vous armerez plus du ceste, et ne disputerez le prix ni à la lutte, ni en lançant le javelot, ni ne courrez plus dans la carrière ».

» Il dit, et met la coupe entre les mains du vieillard, qui la reçoit avec une vive satisfaction. « Mon fils, lui répond-il, rien n'est plus vrai que votre discours; je me vois privé, cher ami, des forces de ma jeunesse; mes pieds refusent de courir, et mes bras ne se meuvent plus avec leur impétueuse agilité. Que ne puis-je rajeunir, et que n'ai-je la vigueur que jadis je fis paraître à Baprase, quand les Epéens ensevelirent leur roi Amaryncée, et que ses fils consacrèrent des jeux à son honneur! Là, soit parmi les Epéens, soit même parmi les héros de Pylos, ou de l'Etolie, il n'y avait point de rival qui pût m'égaler. Armé du ceste, j'y triomphai de Clytomède; à la lutte, Ancée, qui s'éleva contre moi, fut terrassé; je devançai à la course le rapide Iphiclus; et, lançant le javelot, je remportai le premier prix sur Phylée et Polydore, vaincu seulement, à la course des chars, par les fils d'Actor, qui durent leur avantage au nombre, m'enviant une victoire que les plus nobles prix devaient couronner. Jumeaux inséparables, l'un tenait constamment les rênes, il les tenait constamment, et l'autre, le fouet en main, animait les coursiers. C'est ainsi qu'autrefois je me signalais : aujourd'hui que de plus jeunes guerriers se montrent à leur tour dans la carrière, je cède à la triste vieillesse, et ce n'est plus le temps où je paraissais avec éclat parmi les héros. Achevez, Achille, de consacrer à votre ami des jeux funèbres. Je reçois avec reconnaissance la distinction

que vous m'accordez, et mon cœur est charmé que vous vous souveniez toujours du bon Nestor, et que vous me rendiez les honneurs que j'ai droit d'attendre de la part des Grecs. Puissent les dieux, pour vous en récompenser, vous combler de leurs faveurs les plus précieuses ».

» Achille, après avoir écouté jusqu'au bout la réponse flatteuse de Nestor, se retire à travers la foule immense des Grecs. Il propose ensuite des prix pour le terrible combat du caste. On attache dans le cirque une jeune mule infatigable, qui n'a pas encore mordu le frein, et qui, pour être soumise au joug, demande la main la plus habile. On apporte pour le vaincu une coupe ronde. Achille debout : « Atrides, dit-il, et vous, Grecs généreux ! entre ceux qui, levant le bras armé du ceste, se portent des coups redoutables, que deux des plus intrépides se présentent. Celui qu'Apollon fera triompher, et que les Grecs jugeront victorieux, emmenera vers sa tente cette mule infatigable, tandis que le vaincu emportera la coupe ».

» Aussitôt se lève un homme, aussi remarquable par la hauteur de sa taille que par sa vigueur, le fils de Panope, le formidable Epée, fameux dans ces combats. Il saisit hardiment la forte mule : « Que quelqu'un vienne, dit-il, pour emporter la coupe ; car je ne pense pas qu'aucun des Grecs ait la gloire de me vaincre et d'obtenir le premier prix dans un combat où je ne connais point de rival. N'est-ce point assez que je sois inférieur à ceux qui s'illustrent dans les champs de la guerre ? Il est interdit à l'homme d'exercer tous les arts avec une égale supériorité. Si donc

quelqu'un se déclare mon adversaire, qu'il le sache, et les effets répondront à cette menace; je froisserai son corps et lui briserai les os; que ses amis rassemblés ne s'écartent pas, afin de l'emporter hors de la lice accablé de mes coups ».

» A ces mots, toute l'assemblée saisie de surprise, demeure muette et immobile. Le seul Euryale, plein d'intrépidité, fils de Mécistée, né du roi Talaïon, s'avance et ose affronter ce péril : jadis il se rendit à Thèbes pour assister aux jeux qui célébraient les funérailles d'Œdipe, et il y vainquit tous ses rivaux. Le grand Diomède lui-même le prépare à ce combat; il l'encourage, et, formant des vœux en sa faveur, il l'entoure de la ceinture, et lui attache les gantelets, cuir ouvragé d'un bœuf sauvage.

» Bientôt les deux athlètes armés, s'avançant au milieu du cirque, lèvent à la fois leurs bras robustes, et, se précipitant l'un sur l'autre, confondent leurs cestes pesans; on entend, sous leurs coups terribles, retentir les os de leurs mâchoires ébranlées; des torrens de sueur coulent de leurs membres. Soudain le formidable Epée, pareil à une divinité, tombe sur son adversaire avec plus de furie, et, errant autour de la tête d'Euryale, qui détournait çà et là le visage, et ne pouvait résister à cette attaque, il le frappe de ses bras réunis, et le terrasse malgré sa fière stature. Tel qu'un énorme habitant de la mer que le premier souffle de l'horrible Borée jette sur les roseaux du rivage, et qui aussitôt est couvert des vagues ténébreuses; tel, frappé de ce coup, il s'élance et l'abat dans la poussière. Mais au même instant le magnanime Epée lui tend la main et

le relève. Les amis d'Euryale accourent, l'environnent et l'emmènent hors du cirque; il traîne ses pieds sur le sable; le sang sort à gros bouillons de sa bouche, et il porte languissamment sa tête de l'une à l'autre épaule. Ils le conduisent à l'écart, et le placent au milieu d'eux, où il demeure sans mouvement; d'autres vont recevoir la coupe arrondie.

» Le fils de Pélée expose aux regards des Grecs de nouveaux prix, destinés à ceux qui veulent s'exercer au pénible combat de la lutte. Le vainqueur possédera un grand et riche trépied qui résiste aux flammes, et que les Grecs estimaient douze taureaux; et le vaincu emmenera hors du cirque une captive dont les mains sont industrieuses, et dont quatre taureaux seulement constituaient la valeur. « Levez-vous, dit Achille, vous qui voulez tenter le sort de ce nouveau combat ». A peine a-t-il parlé, que s'avance le fils de Télamon, le grand Ajax, et en même temps se lève le fier Ulysse. Revêtus de leurs ceintures, ils se rendent au milieu du cirque, et là, leurs bras nerveux se serrent et s'entrelacent, ainsi que deux fortes poutres joignent étroitement leurs fronts, destinées par un savant architecte à soutenir contre l'impulsion des vents le faîte d'un palais. On entend retentir avec fracas les os des deux athlètes au choc hardi et violent de leurs mains robustes; la sueur coule de tout leur corps, et l'impression de leurs doigts fait élever subitement sur leurs flancs et sur leurs épaules des tumeurs ensanglantées. A chaque instant redoublent leurs efforts, ainsi que l'ardeur avec laquelle ils désirent la victoire et le trépied superbe. Ulysse ne peut terrasser Ajax;

Ajax

Ajax ne peut triompher d'Ulysse. Les Grecs commençaient à se lasser de ce combat, quand Ajax, s'adressant à son adversaire : « Noble et adroit fils de Laërte, dit-il, soulevez-moi le premier, ou que ce soit moi qui d'abord vous soulève, et abandonnons à Jupiter le soin de la victoire ». En même temps il l'enlève facilement de terre : mais Ulysse, n'oubliant pas la ruse, le frappe du pied entre les jarrets, le renverse, et tombe sur le sein d'Ajax ; des cris d'applaudissemens s'élèvent de l'assemblée. Ulysse, endurci dans les travaux, veut à son tour soulever le fils de Télamon, mais, ne pouvant triompher de la pesanteur de son rival, il l'ébranle ; Ajax lui donne une secousse qui l'oblige à plier les genoux, et il l'entraîne dans sa chute : étendus l'un à côté de l'autre, ils sont, pour la seconde fois, souillés de poussière. Ils se relevaient avec précipitation pour recommencer leur lutte, lorsqu'Achille les retenant : « Princes, dit-il, cessez de vous obstiner à ce combat et d'y consumer vos forces : tous deux vainqueurs, recevez des prix égaux, et laissez aux autres Grecs le temps de se distinguer dans la lice ». Ils se rendent à cet arrêt ; et essuyant la poussière dont ils sont couverts, ils reprennent leurs vêtemens.

» Achille aussitôt ouvre la carrière pour ceux qui se distinguent à la course ; et le premier prix est une urne d'argent, dont le large sein tenait six mesures ; il n'est point d'urne aussi belle sur la face de la terre. Les ingénieux Sidoniens avaient consacré leur industrie à la former : des habitans de la Phénicie l'ayant portée, à travers le ténébreux océan, sur d'autres

ports, ils en avaient fait don à Thoas. Eunée la remit aux mains du vaillant Patrocle pour obtenir la liberté de Lycaon, fils de Priam ; et Achille veut que cette urne, honorant les funérailles de son ami, couronne celui qui, par l'agilité de son pas, franchira le plus rapidement la carrière. Le second prix est un taureau superbe, et le dernier un demi-talent d'or. « Paraissez dans la lice, dit le héros, vous qui voulez y disputer ces nobles récompenses ».

» A ces mots le léger Ajax, fils d'Oïlée, se lève avec précipitation ; le sage Ulysse s'avance, et enfin le fils de Nestor, Antiloque, distingué entre ceux de son âge par sa vîtesse. Ils prennent leurs rangs ; et dès qu'Achille leur a montré la borne, ils partent, embrassent la vaste lice dans leur course, et bientôt le fils d'Oïlée s'élance loin de ses rivaux. Le rapide Ulysse le suit d'aussi près qu'est la navette du sein de l'adroite ouvrière, qui, la faisant courir d'une main à l'autre, en déroule le fil pour l'unir à la trame ; la navette touche son sein. Ainsi Ulysse court derrière ce chef : ses pieds tombent dans la trace des pas d'Ajax avant que la poussière s'en élève ; il embrase de son souffle véhément la tête de son adversaire, précipitant toujours son vol. Tous les Grecs souhaitent que la victoire le couronne, et leurs exhortations et leurs cris l'animent au milieu de ses ardens efforts. Les deux rivaux n'avaient plus qu'un court espace à franchir, lorsqu'Ulysse implore au fond du cœur le secours de Pallas : « Grande déesse, écoutez-moi, daignez seconder ma course » ! A peine a-t-il formé ces vœux, qu'ils sont entendus de Pallas, qui lui communique

une nouvelle agilité ; ses pieds et ses mains sont comme des ailes légères. Ulysse et le fils d'Oïlée touchaient au lieu où les attendait le prix, lorsqu'Ajax, dont Pallas a décidé la chute, glisse et tombe sur un endroit qu'avaient ensanglanté les taureaux mugissans, immolés par Achille aux funérailles de Patrocle. Il se relève le visage couvert de fumier ; Ulysse le précède et enlève l'urne, tandis qu'Ajax reçoit le second prix.

» Il saisit d'un air irrité les cornes du taureau, et sa bouche rejetant le fumier dont elle est souillée : « Destins ennemis ! s'écrie-t-il, c'est sans doute Pallas qui me ravit la victoire, Pallas qui, comme une mère, environne toujours Ulysse, prête à le secourir ». Un rire universel s'élève parmi les Grecs. Antiloque reçoit le dernier prix, et riant le premier de sa disgrace : « Vous le voyez, amis, dit-il, les dieux honorent encore en ce moment la vieillesse : Ajax n'est qu'un peu plus âgé que moi ; mais Ulysse, né parmi les hommes d'un autre siècle, est dans la force de son automne : aucun d'entre les Grecs ne surpasserait facilement sa légéreté, hors le seul Achille ». C'est ainsi qu'il exalte le héros invincible à la course. « Cher Antiloque, répond aussitôt le fils de Pélée, cet éloge sorti de votre bouche n'aura pas en vain flatté mon cœur, et je double le prix qui vous est destiné ». En même temps il mit ce don entre les mains du guerrier, qui le reçoit avec une vive satisfaction.

» Mais Achille dépose dans le cirque un long javelot, un bouclier et un casque, armure dont Patrocle dépouilla Sarpédon. Le héros se lève : « Que deux

des plus vaillans guerriers, dit-il, chargés de leurs armes et l'airain acéré en main, se mesurent en présence de ces nombreux spectateurs. Celui qui, le premier, fera couler le sang de son adversaire, aura cette épée superbe, brillante, forgée dans la Thrace, et que je ravis au brave Astéropée : les deux rivaux se partageront ses autres armes, et je leur donnerai un splendide festin dans ma tente ». Le fils terrible de Télamon se lève aussitôt, ainsi que le fort et l'intrépide Diomède. Ils se couvrent à l'écart de leur armure, et s'avancent au milieu du cirque, impatiens de commencer le combat, et se lançant des regards formidables : l'effroi glace tous les spectateurs. Lorsqu'ils ne sont plus éloignés l'un de l'autre, *ils* accourent trois fois, et trois fois ils se chargent avec furie. Ajax perce enfin le bouclier de son adversaire, mais il ne peut le blesser, arrêté par la cuirasse. Diomède, au-dessus du large bouclier de son ennemi, menace quelque temps, de la pointe brillante de son javelot, le cou de ce guerrier, et s'efforce de l'atteindre : alors les Grecs, tremblant pour ses jours, demandent à grands cris que des prix égaux terminent ce combat. Diomède cependant reçoit, de la main du héros, la longue épée avec le riche baudrier.

» Bientôt Achille fait rouler au milieu de l'assemblée un disque énorme, sorti tout raboteux de la forge, et que lançait jadis le vigoureux Ection. Achille, après lui avoir ravi le jour, chargea son vaisseau de ce disque et d'un grand nombre de richesses : « Que ceux qui veulent mériter ce prix, dit-il, descendent aussi dans l'arène. Si les champs du vainqueur

sont à une longue distance de la ville, ce disque lui promet du fer pour cinq années révolues, et il en pourvoira abondamment ses bergers et ses laboureurs, qui pourront demeurer assidus à leurs travaux ».

» Il dit, et Polypœtes, guerrier intrépide, se présente, suivi de Léontée, que sa force approche des immortels; le fils de Télamon reparaît dans la carrière, et le grand Epée l'accompagne : ils se rangent sur une ligne. Epée, faisant plusieurs tours de son bras chargé du disque, le lance avec vigueur; un sourire de satisfaction se peint dans les traits de toûs les assistans. Cependant il est vaincu par Léontée, rejeton de Mars. Le noble Ajax jette ensuite le disque d'un bras robuste, et l'emporte sur ses deux rivaux : mais Polypœtes saisit le globe; et comme le berger lance sa houlette légère, qui, tournant en l'air, vole au milieu de son troupeau éloigné, ainsi ce chef surpasse, par l'heureux élan du disque dans la lice étendue, ceux de tous ses adversaires. L'assemblée éclate en cris bruyans d'admiration; les amis du vigoureux Polypœtes se lèvent et réunissent leurs efforts pour emporter la lourde masse vers ses vaisseaux.

» Ensuite le héros invite à paraître ceux qui courbent l'arc d'une main habile, et les prix qu'il expose à leurs yeux sont dix haches à deux tranchans, et dix haches communes. Il fait élever sur le sable, au milieu du cirque, le mât d'un sombre navire; sur le haut du mât est attachée, par un faible lien, une colombe tremblante contre laquelle il veut que l'on dirige la flèche. « Celui qui percera la timide colombe, emportera dans sa tente les dix haches à deux tran-

chans; celui dont le trait ne touchera que le lien, étant inférieur à son rival, n'aura que les haches communes ». A ces mots se lève le jeune Teucer, ainsi que le brave Mérion. On jette et l'on agite leurs lots dans un casque. A peine Teucer a-t-il été nommé par le sort, qu'il fait partir la flèche rapide; mais ayant négligé de promettre au dieu du jour une hécatombe des premiers nés d'entre les agneaux, ce dieu lui envie la victoire, et Teucer, manquant la colombe, atteint le lien que rompt la flèche ardente; l'oiseau s'élance librement vers les cieux, tandis que le lien tombe le long du mât à terre. Les Grecs applaudissent par des cris tumultueux. Cependant Mérion, qui déjà dirigeait sa flèche, arrache l'arc des mains de Teucer; il promet au dieu du jour un sacrifice illustre des premiers nés d'entre les agneaux, et, fixant ses regards sur la colombe épouvantée qui traçait différens cercles dans les airs, il la blesse sous l'aile au milieu des nuages; le trait qui la perce retombe et s'enfonce en terre aux pieds de Mérion. La colombe, s'arrêtant dans sa chute au haut du mât, y demeure un moment suspendue; elle agite ses ailes, tombe loin du mât et expire. Les spectateurs immobiles sont transportés d'admiration. Mérion enlève les dix grandes haches, et Teucer se rend dans sa tente avec le second prix.

» Enfin Achille fait placer dans le cirque une longue lance et un vase embelli de fleurs, qui n'a point encore servi, et qui vaut le taureau le plus vigoureux, et au même instant s'avancent ceux qui lanceront le javelot. Le grand Agamemnon ne dédaigne pas d'entrer dans cette lice, et Mérion lui dispute la victoire.

Alors le noble Achille se lève, et se tournant vers le roi : « Nous savons, ô fils d'Atrée, dit-il, combien vous êtes supérieur à tous vos rivaux, et que vous méritez le premier rang, et par votre force, et par votre adresse. Recevez donc le premier prix, qu'il soit déposé dans votre tente; et si telle est votre volonté, donnon sceţte pique au compagnon d'Idoménée : c'est ma voix qui vous en convie ».

» Il dit : le roi se rend aux désirs d'Achille ; il donne lui-même à Mérion la pique d'airain, et remet aux mains de son héraut Talthybius le vase superbe (1) ».

(*n*) ASSOCIATIONS SECRÈTES, INITIATIONS.

Ceux qui désireront de plus amples éclaircissemens sur l'initiation chez les anciens, pourront consulter avec fruit les Recherches de Sainte-Croix sur les mystères. L'initiation moderne se rattache à l'histoire de la franc-maçonnerie et des associations secrètes. On a publié sur ces dernières les fragmens suivans qui ne sont pas sans intérêt.

On compte quatre loges-mères, savoir : pour l'Orient, Naples; pour l'Occident, Edimbourg ; pour le Nord, Stockholm ; et pour le Midi, Paris.

Tous les membres y prêtent serment d'exterminer tous les rois de la race des Capétiens ; de détruire la puissance du pape ; de prêcher la liberté des peuples, et de fonder une république universelle.

Pour n'admettre à leurs vastes projets que des hommes sûrs, ils inventèrent les loges ordinaires de

(1) Hom. iliad. XXIII, trad. de Bitaubé.

maçonnerie, sous le nom de *Saint-Jean*, de *Saint-André*. Ce sont celles que l'on connaissait en France, en Allemagne, en Angleterre, sociétés sans secrets, dont les pratiques ne servent qu'à donner le change et à faire connaître aux vrais maçons les hommes qu'ils peuvent associer à la grande conspiration. Ces loges que je pourrais appeler *préparatoires*, ont un but d'utilité réelle; elles sont consacrées à la bienfaisance, et elles ont établi entre les différens peuples des liens de fraternité infiniment estimables. Aussi vit-on les hommes les plus vertueux rechercher avec empressement de pareilles sociétés. Les vrais templiers ou jacobins ne tiennent point loge, leurs assemblées s'appellent *chapitres*. Il y a quatre chapitres: un dans chaque ville, désigné par Jacques Molai, et composé de chacun vingt-sept membres; leur mot d'ordre est *Jakin Boos, Mach Benach, Adonaï* 1314, dont les lettres initiales sont celles de *Jacobus Burgundus Molai-Beat, anno Domini* 1314. Les autres mots sacramentels sont: *Kadosch*, qui signifie *régénérateur*; Nekom, *vengeance*; Paul Kal Pharaskal, *qui met à mort les profanes*. Quand ils s'abordent dans leurs assemblées, ils se prennent les mains comme pour se poignarder; ils portent, pour se reconnaître, un anneau d'or émaillé de rouge: et dans le cas de danger, ils ont sur la poitrine une croix de Malte de drap écarlate. Lorsqu'ils entrent dans une loge, ils ont seuls le droit de traverser dans le milieu du tapis qui est vis-à-vis le trône. Tous les francs-maçons des loges ignorent qui ils sont (1).

(1) Hist. secr. et abrég. des initiés.

Dans d'autres lieux, dans d'autres associations, les cérémonies sont mystiques et empruntent de la religion chrétienne une partie de leur épouvante.

Si le récipiendaire mal instruit accepte sur la foi de celui qui le prépare à l'initiation, il est conduit au travers d'un sentier ténébreux dans une salle immense, dont la voûte, le parquet et les murs sont couverts d'un drap noir parsemé de flammes rouges et de couleuvres menaçantes. Trois lampes sépulcrales jettent de temps en temps une mourante lueur, et laissent à peine distinguer dans cette lugubre enceinte les débris des morts soutenus par des crêpes funèbres; un monceau de squelettes forme dans le milieu une espèce d'autel: à côté, s'élèvent des livres; les uns renferment des menaces contre les parjures; les autres, l'histoire funeste des vengeances de l'esprit invisible et des invocations infernales qu'on prononce long-temps en vain.

Huit heures s'écoulent; alors des fantômes, traînant des voiles mortuaires, traversent lentement la salle et s'abîment dans des souterrains, sans qu'on entende le bruit des trappes ou celui de leur chute. On ne s'en aperçoit que par l'odeur fétide qu'ils exhalent.

Ainsi l'initié demeuré vingt-quatre heures dans ce ténébreux asile au milieu d'un silence glaçant. Un jeûne sévère a déjà affaibli sa pensée. Des liqueurs préparées ont déjà commencé et finissent par exténuer ses sens; à ses pieds sont placées trois coupes remplies d'une boisson verdâtre. Le besoin les approche des lèvres, et la crainte involontaire les en repousse. Enfin paraissent deux hommes qu'on prend pour des

ministres de la mort. Ils ceignent le front pâle du récipiendaire avec un ruban aurore teint de sang et chargé de caractères argentés, entremêlés de la figure de Notre-Dame de Lorette. Il reçoit un crucifix de cuivre de la longueur de deux pouces (observez que ce sont des luthériens et des réformés qui font usage de ces images et reliques si sévèrement proscrites dans leur culte). On suspend à son cou des espèces d'amulettes revêtues d'un drap violet; il est dépouillé de ses habits que deux frères servans déposent sur un bûcher élevé à l'autre extrémité de la salle. On trace, sur son corps nu, des croix avec du sang, et un esprit vêtu en blanc lui vient lier les testicules avec un cordon rose et ponceau. Dans cet état de souffrances et d'humiliations, il voit s'approcher de lui à grands pas cinq fantômes armés d'un glaive, couverts de draps dégouttans de sang : leur visage est voilé, ils étendent un tapis sur le plancher, s'y agenouillent, prient Dieu et y demeurent les mains étendues en croix sur la poitrine, et puis prosternés la face contre terre, dans un profond silence. Une heure se passe dans cette pénible attitude. Après cette fatigante épreuve, des accens plaintifs se font entendre; le bûcher s'allume, mais ne jette qu'une lueur pâle; les vêtemens y sont consumés; une figure colossale et presque transparente sort du sein même du bûcher. A son aspect, les cinq hommes prosternés entrent dans des convulsions insupportables à voir, images trop fidelles de ces luttes écumantes où un mortel, aux prises avec un mal subit, finit par en être terrassé.

Alors une voix tremblante perce la voûte et articule la formule des exécrables sermens qu'il faut prononcer. Ma plume hésite, je me crois presque coupable de les tracer.

« Au nom du Fils crucifié, jurez de briser les liens charnels qui vous attachent encore à père, mère, frères, sœurs, époux, parens, amis, maîtresses, rois, chefs, bienfaiteurs, et tout être quelconque à qui vous aurez promis foi, obéissance, gratitude ou service.

» Nommez le lieu qui vous vit naître, pour exister dans une autre sphère, où vous n'arriverez qu'après avoir abjuré ce globe empesté, vil rebut des cieux.

» Dès ce moment, vous êtes affranchi du prétendu serment fait à la patrie et aux loix. Jurez de révéler au nouveau chef que vous reconnaissez, ce que vous aurez vu ou fait, pris, lu ou entendu, appris ou deviné; et même de rechercher, épier ce qui ne s'offrirait pas à vos yeux.

» Honorez et respectez l'Aqua-Tophana, comme un moyen sûr, prompt et nécessaire de purger le globe par la mort ou par l'hébétation de ceux qui cherchent à avilir la vérité ou à l'arracher de nos mains.

» Fuyez l'Espagne, fuyez Naples, fuyez toute terre maudite; fuyez enfin la tentation de révéler ce que vous entendez; car le tonnerre n'est pas plus prompt que le couteau qui vous atteindra en quelque lieu que vous soyez.

» Vivez, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ».

Si le patient se soumet à prononcer devant lui les

mêmes paroles, on place exactement un candelabre garni de sept cierges noirs: à ses pieds est un vase plein de sang humain où on lave son corps; il en boit la moitié d'un verre, et il prononce les paroles fatales. On lui délie ensuite les testicules. Une sueur froide découle de ses joues livides; à peine il se soutient sur ses jambes défaillantes. Les frères se prosternent, et lui, tremblant, déchiré de remords, jeté dans une espèce de délire, attend sa destinée. Tels, sans doute, sont les scélérats revenant du meurtre; tel Oreste retirant le couteau des entrailles de sa mère.

J'atteste l'honneur, la vérité, le ciel, que le contenu de ces horribles sermens m'a été révélé par des personnes égarées dans les ténèbres des illuminés (1).

Mirabeau, dont le génie s'est appliqué à tout, a examiné les associations secrètes sous les rapports de la politique.

Toute association secrète ressemble à une conspiration: on ne saurait donc blâmer le gouvernement de la surveiller; mais il faut donner sur ce point quelque chose au caractère des membres. Sont-ils connus pour des hommes éclairés, qu'a-t-il a redouter d'eux, s'ils n'ont rien à craindre de lui? L'association, au contraire, est-elle formée par des hommes d'un esprit et d'un caractère corrompus, il importe que le gouvernement la connaisse à fond. Si on lui en refuse alors l'inspection, sans doute il est des mesures à prendre, mais avec douceur et prudence; car la violence est une folie barbare. Cependant supposons des

(1) Essai sur les illuminés, p. 71-77.

hommes vertueux sous un gouvernement dur, ignorant, despotique, oppresseur, voué à la superstition, au fanatisme. Qui donc osera se montrer assez lâche pour les blâmer de vouloir opérer un changement dans un tel ordre de choses? Qui aura le méprisable courage de réprouver le but auquel, dans tous les âges, ont aspiré les belles ames, les grands hommes, les génies vastes? Le tenter ouvertement, ce serait vouloir détruire ce projet dès sa naissance. Nous supposons qu'alors, et dans un tel but, on recourt aux associations secrètes; si ce gouvernement persiste dans ses principes, s'il sévit, de quel côté sera le bon droit? Ah! si quelque chose pouvait excuser le mépris de quelques têtes supérieures pour l'espèce humaine, c'est cette indécision honteuse! O Socrate! toi qui voulus enseigner aux hommes la raison et la vertu, malgré le gouvernement d'Athènes et ses défenseurs, tu fus un mauvais citoyen, peut-être! mais où est le vil mortel qui voulût prononcer ta condamnation? où est l'homme digne d'estime, qui ne se crût pas honoré d'essayer ce que tu tentas, de vivre et de mourir à ta place? Celui qui laisse l'ordre social comme il est, n'est peut-être pas coupable; il ne l'est pas, s'il a son excuse dans la faiblesse de ses talens ou dans la sincérité de sa modestie: mais celui qui travaille à améliorer son siècle, et sur-tout sa nation, celui-là mérite seul le nom de *vertueux*. Quelquefois, sans doute, pour le succès même de ses pieux desseins, il devra préférer à l'honneur de s'exposer à boire la ciguë, la prudence obscure de mettre, par une marche lente et secrète, ses projets à l'abri

des violences du gouvernement. Mais quelle que soit celle qu'il adopte, l'exemple qu'il donne est louable, son dessein est sublime, et les vœux de tous les hommes sensibles doivent être pour lui.

Cependant, si l'on applique ces principes généraux aux circonstances modernes, il s'en trouve de particulières qui changent le point de vue. A l'aide des associations secrètes, on peut, sans doute, étayer ses desseins d'hommes puissans, c'est-à-dire de ceux qui influent de quelque manière que ce soit, et préparer une génération éclairée, en s'emparant de l'esprit des jeunes gens toujours attirés par la curiosité, susceptibles d'enthousiasme, parce qu'ils ne sont pas encore désabusés des choses humaines, et seuls vraiment capables de recevoir des vérités nouvelles, parce que l'amour propre n'a point enraciné chez eux la fausse science et les préjugés tyranniques. Mais dans un ordre de choses où il n'y a point, où il ne peut y avoir d'esprit public, ces sociétés sont un glaive que les fripons peuvent employer aussi-bien que les honnêtes gens, et que ceux-là savent infiniment mieux manier, la fourbe et la ruse étant leurs armes naturelles. Elles conservent à des hommes corrompus la puissance des dons envers ceux que, sous d'autres formes, leurs séductions ne sauraient atteindre, et confondent sous un masque commun l'homme sincère et le charlatan. Enfin l'imprimerie, grâce à laquelle il n'est plus de mystère permanent, les liaisons de commerce, les mille moyens de circulation inventés dans ces derniers siècles, et qui donnent tant de ressources nouvelles aux corrup-

teurs, la multitude des professions qu'ont enfantées les législations modernes, formées de pièces de rapport et associées aux spéculations de finances, rendent si difficile à garder le secret confié à une société d'hommes quelconques, qu'on ne saurait s'empêcher de croire que le temps des associations secrètes et vertueuses est passé ; et quand on réfléchit que c'est par une association secrète que la Suède a vu renverser sa constitution ..... quand on réfléchit qu'il est une société qui, très-probablement, a le projet infernal de plonger les hommes dans le cloaque de la superstition, de les enivrer du fanatisme, de les gouverner médiatement par son chef, comme l'imbécille Indien du Paraguay; que cette société, entièrement indifférente dans ses moyens, profonde dans ses ruses, inaltérable dans sa patience, infatigable dans sa persévérance, a fait, à une époque si voisine de la catastrophe qui semblait l'avoir anéantie, des progrès remarquables, on frémit à l'idée des associations secrètes. Voyez comment, classée au sud de l'Europe, la redoutable société dont nous parlons prend racine au nord, d'où elle semblait entièrement bannie. Dans un temps où tous ces mystères d'iniquités étaient moins connus, des hommes éclairés, vertueux, zélés pour le bien de l'humanité, crurent, en Bavière, trouver dans le sein même des associations secrètes, le remède à leurs abus, à leurs dangers .... Ils calquèrent leur plan dessus celui de la société de Jésus, mais en se proposant des vues diamétralement opposées. Les jésuites veulent enchaîner aux autels de la superstition et du despotisme; les illuminés crurent

qu'en employant les mêmes moyens, la prudence, le temps, la persévérance, ils pourraient tourner contre leurs adversaires l'avantage de n'avoir aucun rite extérieur qui les distinguât, aucun chef visible qui pût les dissoudre, et qu'ainsi rien ne leur manquerait pour éclairer les hommes et les rendre heureux et libres. La base de leur système fut d'attirer à eux des jeunes gens, de les conduire à lire, à s'instruire, à réfléchir. Après les avoir formés à leurs principes, ils les faisaient entrer dans la maçonnerie; tâchaient de s'emparer ainsi des loges, et de faire tourner ces instituts à des choses vraiment utiles à l'humanité. Il s'agissait d'en faire un lien universel qui unît un très-grand nombre de gens éclairés dans les étreintes primitives de fraternité et d'égalité, d'où résultent l'obligation et la félicité de s'entre-secourir, de travailler au bien de l'espèce humaine. On projetait d'étendre, autant qu'il serait possible, la sphère des connaissances, non pas tant en profondeur qu'en surface; de faire parvenir les vérités et les connaissances utiles jusqu'à la classe du peuple; d'y introduire la raison, le bon sens et une saine connaissance des droits des hommes. L'amélioration du système présent des gouvernemens et des législations était le grand but de l'association, par une marche insensible, et sur-tout fondée sur l'instruction.....

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAP. XI. *Amours de Charillus et de Myrtho, histoire grecque. — Culte et fêtes de Délos.* Page 1

Chœur des Vierges. 31

CHAP. XII. *Fin des fêtes du Printemps. — Voyage d'Alcimédon et de Nisa. — Fêtes de la Navigation. — Récit de l'histoire des Géans. — Les Pirates. — Les mystères de Samothrace. — La délivrance inespérée. — Les Amans célèbrent les* Hilaria, *fête du Rire.* 57

CHAP. XIII. *Fête du Bœuf laboureur.* 93

SECONDE DIVISION.

CHAP. I. *Fêtes de l'Été. — Fêtes du Soleil considéré dans son plus haut degré d'élévation et d'énergie, et, pour ainsi dire, de virilité. — Culte d'Hercule.* 97

CHAP. II. *Suite des fêtes de l'Été, ou du Soleil, considéré dans son plus haut degré d'énergie, et dans son exaltation. — Fête de Jupiter olympien.* 115

Guide des voyageurs en Élide. 128

Monumens de l'Altis, ou Bois sacré. 142

Statues des Athlètes couronnés aux jeux olympiques. Page 151
Gymnase d'Olympie. 176
Gymnase d'Élis. 179
CHAP. III. *Suite de la critique des jeux olympiques.* 182
Les Pandies. 200
A Jupiter lycéen. 201
Les Quatre-Temps, ou les fêtes en l'honneur des quatre Saisons. ibid.
Fête du Soleil à Rhodes. ibid.
CHAP. IV. *Fêtes de Junon, ou de la Nature; de la Lune, sœur, épouse du Soleil, devenue mère féconde, et présidant à l'hymen des Générations.* 203
Les Dédalies. 208
Le prix de la Course. 211

TROISIÈME DIVISION.

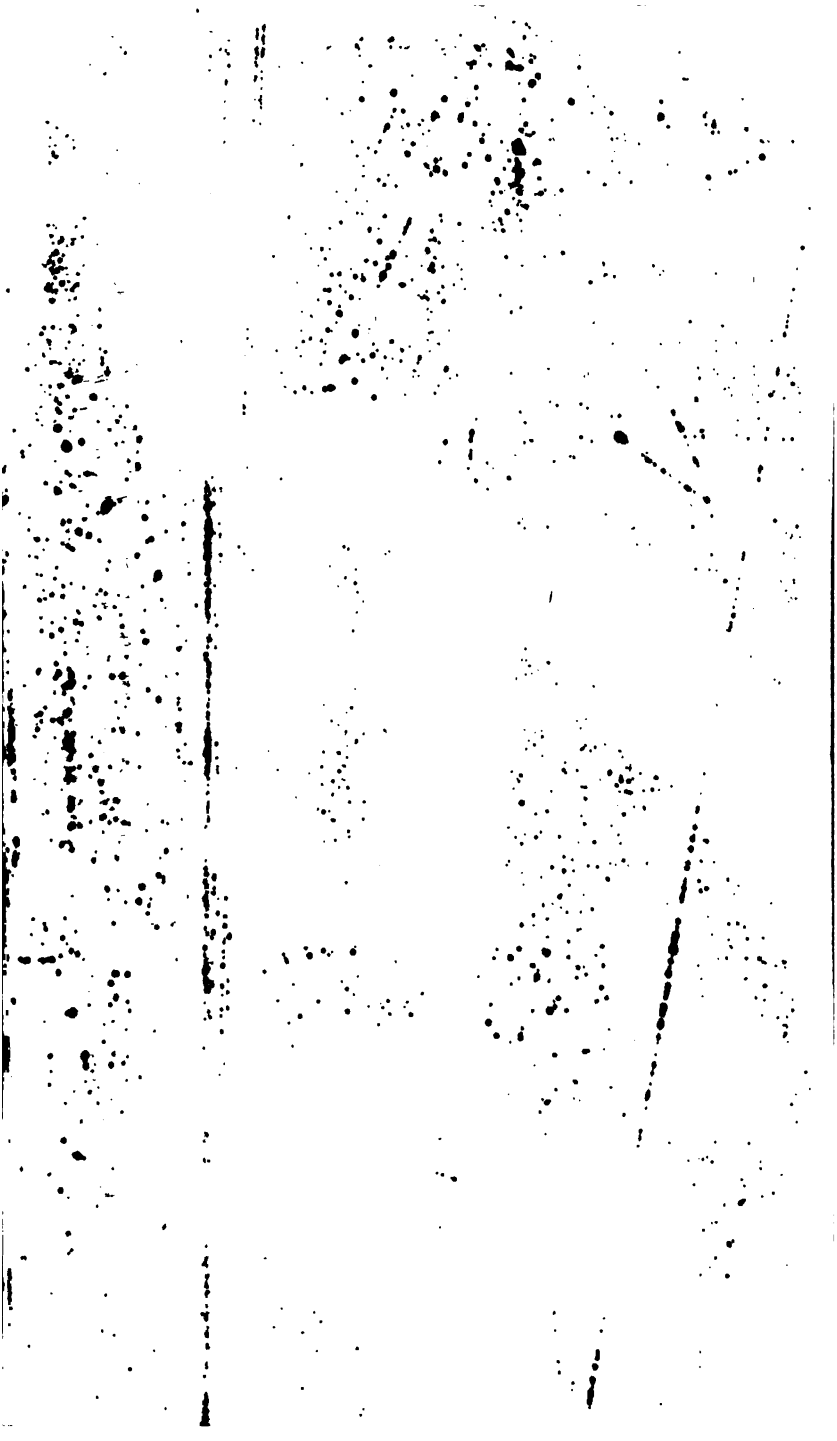
Fêtes d'Automne et d'Hiver. 221
CHAP. I. *Fêtes rurales. — L'Ambroisie. — Les Vendanges, ou le Vin nouveau. — Fêtes de Bacchus et de Cérès. — Les Anthestéries. — Le Miracle. — Les Fèves. — Fête en l'honneur du Père de l'ambroisie, au mois lénéon.* 222
Les Vendanges, ou le Vin nouveau. 225
Fêtes de Bacchus et de Cérès. 227

DES CHAPITRES. 467

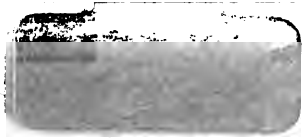
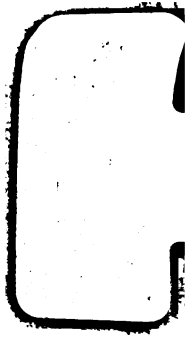
Scolie à Cérès et à Proserpine. Page 228
Les Anthestéries. 230
Du Miracle ; la manifestation de Bacchus. 233
CHAP. II. *Fêtes du Soleil d'automne et d'hiver. — A Bacchus. — A l'orageux Neptune. — Aux Morts. — Aux Génies qui conduisent les Ames. — Les Oschophories. — Fêtes des Éginètes. — Les Diasies. — Au fleuve Inus. — A Hermès.* 236
Fête de Bacchus. 240
A l'orageux Neptune. 246
Les Oschophories. ibid.
Les Fêtes. A Apollon ; fête rurale. 248
Fête particulière des Éginètes. 249
Les Diasies. A Jupiter. 251
Au fleuve Inus. 252
A Hermès (Soleil d'automne). ibid.
CHAP. III. *Fêtes de la Lune d'automne et d'hiver. — A Proserpine. — Les Anthesphories. — A Hécate. — Nécydémie. — Aux Morts. — Aux Génies qui conduisent les Ames. — A la Lune d'automne (fête sombre). A Proserpine.* 255
Théogamie. 256
Anthesphories, ou les Guirlandes et les Fleurs ; fête sicilienne, commune aux Argiens. 257

Pherephatta. (Même fête.) Page 257
A Hécate. 261
A la Lune nouvelle. Néoménie. 262
Aux Morts. 264
Aux Génies qui accueillent les Ames. ibid.
CHAP. IV. *Les mystères d'Éleusis ; scènes détachées.* 267
CHAP. V. *Thesmophories. A Cérès législatrice.* 368
NOTES. — *Apollon.* 376
Diane. 384
Hymne égyptien à la Lune. 385
Génies. 386
Sur les deux Principes. 394
Esculape. 402
Abaïques. 404
Mystères de Samothrace. 408
Dioscures. 411
Sur le Rire. 412
Hymne au Soleil, à l'usage du temple d'Héliopolis. 415
Fragment d'un Hymne moderne. 423
Sur Pindare. 427
Vœux antiques. 432
Associations secrètes, ou initiations. 455

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410